



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



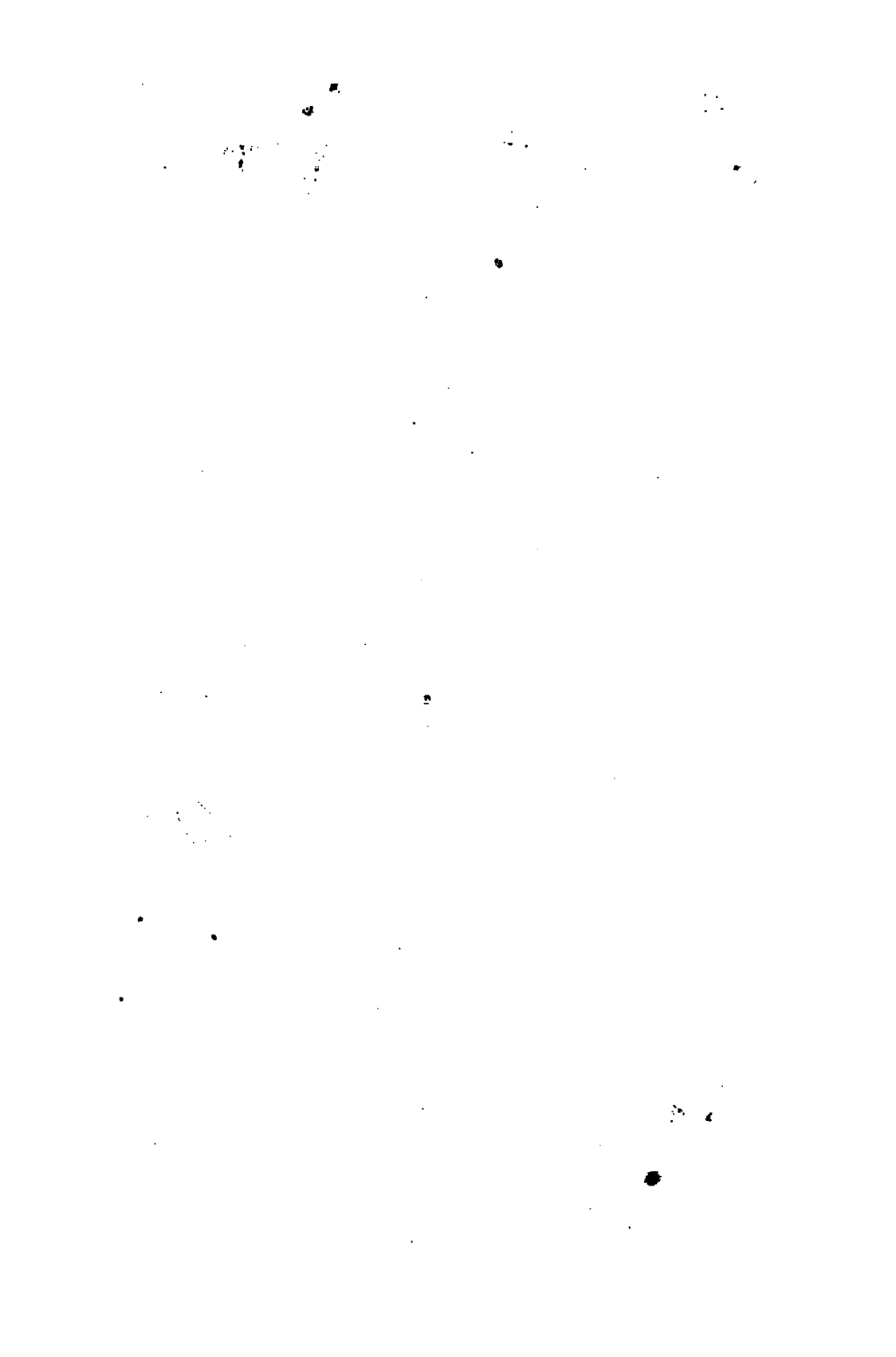


600099466/



S^T JEAN CHRYSOSTOME

CONSIDÉRÉ COMME ORATEUR POPULAIRE.



S^r JEAN CHRYSOSTOME

CONSIDÉRÉ COMME ORATEUR POPULAIRE.

PAR

PAUL ALBERT,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ POUR LES CLASSES SUPÉRIEURES
DES LETTRES, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE DIJON.



105

PARIS,

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie},
Rue Pierre-Sarrasin, 14.

—

1858

110. b. 6.

A MONSIEUR ARTAUD



A MONSIEUR ARTAUD,

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ,

qui a bien voulu reporter sur moi une part de l'affection
qu'il a conservée à d'anciens souvenirs et à de vieux amis.

INTRODUCTION.

Selon quelques historiens ecclésiastiques, l'empereur Julien, blessé à mort, reçut son sang dans ses mains et le lança vers le ciel en s'écriant : *Tu as vaincu, Galiléen !* (1) — Le mot ne fut pas dit, mais il était vrai. Julien est le dernier représentant du polythéisme sur le trône des Césars. Il meurt ; et la religion chrétienne, un instant arrêtée par lui dans son expansion, reprend possession du monde et de l'avenir. Le paganisme n'est pas anéanti ; mais il commence à languir. Il attaque, il est réduit à se défendre. De persécuteur, il va bientôt être persécuté. Depuis longtemps son crédit était ébranlé dans les esprits, son autorité presque nulle sur les âmes. « Il n'avait jamais eu un système de croyances » uniformes, immuables, exprimées dans un texte précis, et maintenues par une autorité souveraine et infailible (2). » Le christianisme, si jeune encore, possédait tout cela, et s'organisait partout où il se propageait. Du jour où la faveur des princes se retira du polythéisme, du jour où la cité, avec laquelle il s'était identifié, vint à décliner et à périr, il ne garde plus qu'un semblant d'existence. Bientôt les empereurs répudient le titre et la dignité de souverains pontifes (382). Les revenus des prêtres et des vestales, les fonds destinés par le trésor

(1) Sozomène, livre vi, chap. 2. — Théodoret, livre iv.

(2) Vacherot, Histoire de l'école d'Alexandrie, tome II, p. 69.

aux sacrifices, rentrent dans les coffres de l'Etat. On grave sur les monnaies le labarum, la croix et le nom du Christ (1). Les temples de Jupiter, d'Apollon, de Sérapis s'écroulent au milieu des rires de la foule, ou s'ouvrent au Dieu nouveau.

Le christianisme n'a plus à redouter qu'un seul ennemi, terrible il est vrai, sorti de son sein, toujours écrasé et toujours renaissant; je veux dire les hérésies. Cependant l'arianisme, quoique puissant encore, est vigoureusement combattu par les Athanase et les Hilaire, qui suscitent les Basile et les Grégoire de Nazianze; et Pélagie attend saint Augustin. Entre ces deux grandes manifestations de l'esprit philosophique se placent une foule d'hérésies moins importantes, dont la fortune est passagère, dont la mémoire garde à peine les noms. Ces luttes intérieures ont même leur avantage. Elles entretiennent une agitation féconde qui préserve les esprits de ce sommeil funeste qui suit souvent la victoire, et retarde la corruption des mœurs, fruit le plus commun de l'oisiveté et du bien être.

Une ère nouvelle commence. Non-seulement les chrétiens entrent au sénat, gouvernent les provinces, occupent les hautes dignités de l'empire; non-seulement les ecclésiastiques sont exemptés des charges publiques, obtiennent une juridiction particulière; mais, ce qui est bien plus important, l'esprit du christianisme pénètre dans la société, et fait entrer avec lui un peu de miséricorde dans les cœurs, un peu d'humanité dans les lois. Les monstres de l'Afrique et de l'Asie, dont la conservation était si chère à Néron, à Domitien, à Commode, ne trouvent plus de victimes dans l'arène. Bien plus, c'est à peine si l'on ose encore donner au peuple des

(1) Code Théodos., livre xvi.

combats de gladiateurs. Un pauvre anachorète aura bientôt la gloire de les détruire à jamais (401) [1]. Grâce aux loisirs de la paix, une littérature nouvelle grandit et se développe. Aux évêques confesseurs succèdent les grands théologiens, les orateurs éloquents. La doctrine chrétienne, consacrée par le sang des martyrs, est élevée à la hauteur d'une science par de puissants génies et d'illustres écrivains. Elle ne s'adresse plus seulement aux humbles d'esprit ; elle devient une philosophie sublime, digne d'attirer l'attention des intelligences les plus cultivées. Des églises s'élèvent partout ; les cérémonies du culte, si longtemps ensevelies dans les ténèbres, se déploient au grand jour dans toute leur majesté. Les chrétiens sont préférés aux païens dans toutes les fonctions publiques. Leurs écoles, fermées par un édit injuste de Julien, se rouvrent à un nombreux auditoire. Les écoles des sophistes sont délaissées. Libanius adresse une supplique aux habitants d'Antioche en faveur des professeurs de rhétorique qui meurent de faim. Il conjure Théodose d'arrêter la démolition des temples. Sa voix se perd dans les cris de triomphe et les railleries des chrétiens.

Mais la victoire même pouvait devenir dangereuse à la nouvelle religion. Déjà, pendant le repos dont avait joui l'Eglise entre Décius et Dioclétien, le zèle s'était refroidi, les mœurs s'étaient relâchées. N'était-il pas à craindre qu'à la faveur d'une paix assurée, et dans l'eni-

(1) Un anachorète, nommé Télémaque, quitte sa cellule et vient à Rome. Il entre dans l'amphithéâtre, il descend dans l'arène pour séparer les gladiateurs qui sont aux prises. Mais les spectateurs irrités s'arment de pierres et le mettent à mort. (Théodoret, livre v, ch. 26).

De ce jour, Honorius abolit les combats de gladiateurs. (Cod. Théod., livre xv, titre 12.)

vement du triomphe, les caractères perdissent de leur énergie, les anciennes vertus fussent oubliées? C'était surtout la pureté de sa morale qui avait fait la force du christianisme : qu'arriverait-il le jour où ce prestige tomberait? Or, comme dit Fleury (1), « *le monde devenu chrétien ne laissait pas d'être monde....* Le commun des fidèles commença à ne plus tant craindre les honneurs, les richesses et les commodités de la vie : ainsi l'amour des plaisirs sensibles, l'avarice et l'ambition se réveillèrent. » Les pasteurs eux-mêmes ne furent pas toujours exempts des passions qui emportaient *le commun des fidèles*. Car Fleury ajoute : « Il faut avouer qu'il y avait des pasteurs trop sensibles aux grands honneurs qu'on leur rendait, et que quelques-uns étaient accusés d'abuser des grands biens dont ils avaient la disposition. »

L'oubli de l'ancienne discipline, le relâchement des mœurs, tel fut le premier danger qui menaça le christianisme.

Une alliance trop étroite des chefs de l'Eglise avec les empereurs, tel fut le second. Et enfin les pasteurs du peuple, en pénétrant dans la cour des empereurs, en s'asseyant à la table des grands, furent exposés à ne plus voir, à dédaigner les misères et les besoins des classes inférieures. L'Eglise échappa en partie à ce triple péril. Elle dut cette nouvelle victoire à la protection divine qui était sur elle ; mais elle la dut aussi au génie, à la vertu, à l'intrépidité de deux hommes qui, l'un en Occident, l'autre en Orient, conservèrent au péril de leur vie le dépôt sacré de la morale et de l'indépendance. J'ai nommé saint Ambroise et saint Jean Chrysostôme. Elevés malgré eux sur le siège épiscopal, ils y remplirent

(1) Fleury, Mœurs des chrétiens (quatrième partie).

avec une inflexible énergie le double rôle de réformateurs et de conservateurs. Grâce à leurs efforts, quand les barbares pénétrèrent dans l'empire, ils s'inclinèrent avec vénération devant la majesté et la pureté de l'Eglise, qui, parmi tant de ruines, resta seule debout, et guida de nouveaux peuples à de nouvelles destinées.

Dans l'âge des persécutions, le rôle d'un évêque était simple. Instruire les fidèles, relever leur courage, les exhorter à mourir, mourir soi-même, telle était la tâche que l'Eglise imposait à ceux qu'elle chargeait du soin de ses destinées ici-bas. La pensée de la mort toujours présente détachait de la terre ces hommes qui n'aspiraient qu'au ciel. Richesses, dignités, puissance, bien-être; les satisfactions de l'orgueil ou les jouissances de la vie, ils ne pouvaient rabaisser à ces misérables objets une âme possédée de la soif du martyre. Mais quand la victoire du christianisme fut assurée, d'autres devoirs furent imposés à l'évêque; d'autres dangers le menacèrent. La corruption se glissa non-seulement dans le troupeau des fidèles; mais le clergé lui-même en fut atteint. La dignité épiscopale, que fuyaient avec terreur ceux qui en étaient les plus dignes, fut recherchée au moyen de basses intrigues et de honteuses flatteries par des prêtres sans talent et sans vertu (1). Les biens de l'Eglise, fruit de l'aumône, trésor des pauvres et des malades, furent dilapidés en fastueuses constructions, ou livrés en proie à la famille de l'évêque (2). Sous prétexte de protéger des vierges sans défense, des prêtres se faisaient leurs hôtes, leurs

(1) Chrysost. de Sacerdotio liber III. — Palladius, *Dialogus de vita Chrysost.*, page 42. — Gregor. Nazianz. *Carmen de vita sua*.

(2) Sozom., livre VIII, chap. 16. — Socrate, livre VI, ch. 15.

intendants, leurs complaisants ; la médisance disait, leurs amants (1).

En Orient surtout, la facilité des mœurs, l'habitude de la servilité, commencèrent bientôt à ébranler dans l'esprit de la multitude l'autorité morale des ecclésiastiques. Plus ils se rapprochaient de la cour, plus ils se corrompaient ; plus le peuple s'éloignait d'eux. Il gardait son admiration et son amour pour ces hommes austères, indépendants, tendres aux petits, durs aux grands, sans pitié pour les excès des puissants, pour les vices du clergé. Bientôt une sorte de ligue se forma, d'un côté entre la cour et une partie du clergé, de l'autre entre le peuple et certains évêques ; et l'Eglise fut déchirée par la guerre civile.

Quant au reste des fidèles, ils réclamaient aussi tous les soins de l'évêque. — La multitude ne pouvait s'arracher aux représentations indécentes du théâtre, aux jeux du cirque, aux orgies des tavernes. Habitée à vivre d'aumônes, maintenue dans sa paresse et sa lâcheté par la politique des empereurs, la plèbe, en devenant chrétienne, avait gardé les misères et les vices qui avaient miné la cité et la religion païennes. Pour disputer à ces fléaux un peuple ignorant et dégradé par la servitude, il fallait à l'évêque d'abord un zèle infatigable, une persévérance opiniâtre, une éloquence nouvelle et victorieuse. Qu'était-ce que des transports de colère, des anathèmes, des menaces ? Il fallait que dans les paroles de blâme et de correction, l'auditoire sentit vibrer une pitié sincère pour ses souffrances, un amour profond, un dévouement capable d'aller jusqu'à la mort. Plus ceux qui désertaient cette sainte tâche étaient nombreux, plus le peuple exi-

(1) Chrysost., *Contra eos qui subintroductas virgines habent*, tome I^{er}, p. 248.

geait d'abnégation et de tendresse de ceux qui osaient l'accepter. Il fallait, enfin, que l'évêque ne fût pas seulement un interprète de la parole divine, mais un consolateur, un protecteur. En se donnant un évêque, le peuple imposait à son élu une double charge : celle de l'éclairer et de le défendre. Cette investiture de la multitude en faisait un tribun. Qu'on se représente, en effet, le déplorable état de la société en dissolution, avec l'esclavage pour base, le despotisme pour sommet. D'un côté, un prince, maître de la vie et des biens de ses sujets ; ne connaissant d'autres bornes à l'exercice de son pouvoir que celles qu'il lui plairait de s'imposer à lui-même ; à l'ombre du trône, une armée de ministres et d'agents, décorés de noms magnifiques, véritables sangsues, insatiables de sang et d'or (1). De l'autre côté, des peuples accablés d'impôts et de vexations de toute nature, livrés en proie aux agents du fisc, régis par des lois sans force et sans équité, souvent assaillis par les barbares qui ravageaient les campagnes et incendiaient les villes, aigris par le ressentiment de leurs misères, exposés à de continuelles tentations de révolte contre un pouvoir incapable de les protéger et ne sachant que les pressurer, châtiés enfin d'une si horrible façon par un Théodose, prince aussi bon cependant que le comportait l'exercice d'un pouvoir sans contrôle et sans mesure. En présence de tant de souffrances d'un côté, de tant d'arbitraire de l'autre, quel était le rôle d'un évêque ? Se rangerait-il du parti des oppresseurs contre les opprimés ? Mais il trahissait ses devoirs et reniait son origine. Quelques-uns ne craignirent point de le faire ; mais l'Eglise, représentée par les plus illustres d'entre les évêques, fut fidèle à

(1) Major esse cœperat numerus accipientium quam dantium.
(Lactance, de Moribus persecutorum, ch. 7.)

la mission qu'elle avait reçue de son divin fondateur, et, sans ébranler les trônes, ne trompa point les ardentes espérances des faibles et des déshérités.

Elle ne se borna point à défendre ses enfants ; elle revendiqua les droits de l'humanité, et s'en fit comme la dépositaire. Car elle osa se placer entre le maître et les esclaves, désarma le premier, consola, releva les autres. Par ses conseils, par ses menaces, elle força les princes à reconnaître une autorité plus haute que la leur. Par son active et ingénieuse sympathie, elle reconforta les opprimés, et les vit accourir en foule dans son sein, seul refuge que respectât la brutale violence d'un pouvoir tyrannique. Les histoires du temps sont pleines du récit de ces résistances courageuses, qui seules nous consolent dans ce spectacle douloureux de la dégradation humaine, et font ressouvenir que la liberté ne meurt jamais.

Par une juste et heureuse conséquence, il arriva qu'en défendant les droits de l'équité, l'Eglise servit en même temps ses intérêts. Que si elle se fût faite l'alliée du despotisme, elle eût pu être entraînée dans sa ruine ; et en tout cas elle eût perdu ce fondement inébranlable de justice et de courage, sans lequel tout édifice tombe en poussière, et eût été emportée à toutes les fluctuations des choses humaines. Qu'était-ce que la faveur ou la haine d'un empereur, auprès de la confiance et de l'amour des peuples ? L'empereur passe, les peuples sont éternels. Constantin protégea le christianisme ; ses successeurs, ariens ou païens, le persécutent. Quelles eussent été les destinées de l'Eglise, si elle n'avait pas cherché un appui plus solide et plus sûr que la faveur de princes assis pour quelques jours sur un trône que tant de flots venaient battre ? En s'alliant aux oppresseurs du monde, elle tombait avec eux dans la haine et le mépris. Sa véritable force, elle devait la trouver dans l'amour de ces grandes multi-

tudes qu'elle eut le courage de défendre, qu'elle eut la gloire d'éclairer, de nourrir, de moraliser. Dès que les peuples furent avec elle, elle fut bien autrement puissante que les empereurs ; elle leur dicta ses lois, elle les protégea. On put prévoir dès lors que, dans un avenir peu éloigné, la seule autorité morale qui existât alors, serait la seule autorité réelle, et que sur ce trône d'Occident d'où une chute si rapide précipitait des princes sans intelligence et sans cœur, s'assiéraient les véritables dominateurs du monde. Peut-être en eût-il été ainsi en Orient, si les contemporains et les successeurs de Jean Chrysostôme avaient été ses imitateurs et non ses ennemis. Mais l'Orient est voué à la servitude. S'il refuse de s'incliner devant l'autorité du chef de la chrétienté, il abandonne la religion et la liberté à l'arbitraire d'un autocrate.

La constitution de l'Eglise, essentiellement démocratique dans le principe, fut bientôt profondément altérée, en Orient surtout. Les empereurs s'immiscèrent dans l'administration des diocèses ; ils nommèrent, déposèrent les évêques. Le clergé, en perdant son indépendance, perdit les vertus dont elle est la source, perdit son prestige auprès du peuple. Celui-ci vit avec étonnement et scandale ses pasteurs mendier les faveurs de la cour, flatteurs et parasites des grands, cupides, ambitieux, prêts à approuver, à justifier toutes les violences, toutes les rapines, prêts à en prendre leur part. Mais ces déserteurs d'une cause sainte, ces prélats superbes, portés *sur des chars dorés*, et devant qui *s'écartait la foule comme devant des bêtes féroces* (1), faisaient briller d'une plus vive lumière la vertu de ces véritables serviteurs de Dieu qu'on voyait pauvrement vêtus, sans esclaves, à pied, partageant aux malheureux tous les biens de l'église,

(1) Greg. Nazianz., hom. 32.

donnant jusqu'aux vases du temple, *parce que Dieu*, disaient-ils, *ne boit ni ne mange*(1), se donnant eux-mêmes pour racheter un de leurs frères de la servitude. — Mais la plupart enveloppaient leurs vertus de modestie et de silence ; ils semblaient redouter qu'elles ne devinssent la condamnation de ceux qui ne les imitaient pas. Chrysostôme n'eut ni ces scrupules, ni cette mansuétude. Il vit les abus, les dénonça, les combattit, et mourut en exil. C'est le dernier évêque indépendant qu'ait produit l'Orient. Photius n'est qu'un révolté.

L'indépendance à l'égard du pouvoir temporel, la réforme des mœurs, le soulagement des pauvres, l'administration des sacrements, ce n'était pas encore là toute la tâche de l'évêque. Il était avant tout le ministre de la parole divine, l'interprète des livres saints. Ici, un nouveau danger se présentait. L'Eglise était devenue riche et puissante. L'évêque était donc forcé de consacrer une partie de son temps à l'administration des biens de son diocèse ; souvent aussi son intervention était nécessaire soit pour arrêter les empiétements du pouvoir impérial, protéger les privilèges accordés à l'Eglise, fléchir et désarmer les barbares. N'était-il pas à craindre que ce rôle nouveau et si important lui fit oublier ou dédaigner l'humble devoir de l'enseignement ? C'est ce qui arriva en effet. Les évêques, assis sur des sièges considérables, chargés d'intérêts temporels, abandonnent à des prêtres le ministère de la prédication, s'éloignent du peuple, dont bientôt ils n'auront plus nul souci. — La politique succède à l'éloquence. Chrysostôme est le dernier orateur, le seul parmi ses collègues dans l'épiscopat. — Mais quel devait être le caractère de cette éloquence ? Que de prédicateurs apportent dans la chaire les préoccupations de

(1) Socrate, livre VII, ch. 21. — Ambrosius, de Officiis, II, 18.

la vanité, le désir d'éblouir plutôt que de persuader ! Instruits, diserts, habiles logiciens, ils ne peuvent se résigner à faire aux besoins de leur auditoire le sacrifice de tous ces trésors si longs à acquérir. C'est aux intelligences d'élite qu'ils s'adressent : il leur faut un auditoire capable d'apprécier les ressources et l'éclat du talent. Ils oublient les humbles d'esprit accourus dans le temple, non pour admirer un orateur, mais pour entendre les simples et fortifiantes paroles dont leur âme a soif. — Entre tous, Jean Chrysostôme fut l'orateur du peuple. Et quelles difficultés inouïes présentait la prédication de la parole divine à un auditoire inquiet, turbulent, grossier, tout entier aux représentations matérielles des objets, enveloppé et comme assiégé des superstitions, des cérémonies, des fêtes brillantes du paganisme, incapable de monter son esprit aux hautes abstractions du dogme nouveau et d'incliner son cœur à cette loi du renoncement et de la charité qui faisait la guerre aux convoitises et à l'égoïsme ? Ces néophytes, païens ou juifs la veille, qu'un caprice de curiosité peut-être ou l'appât d'une aumône avait jetés dans le christianisme, il fallait les y retenir, mesurer dans les premiers temps l'enseignement à la faiblesse de leur esprit, à la tiédeur de leur zèle, ne point trop exiger d'abord pour obtenir quelque chose ; combattre et déraciner une à une les inclinations perverses et les vieilles habitudes : les jurements, l'ivrognerie, la passion du théâtre ; éviter surtout, dans l'explication du symbole chrétien, les termes abstraits et l'obscurité ; n'offrir la vérité qu'insensiblement, et la présenter dans un langage simple, familier, analogue à celui qu'avait voulu employer Jésus-Christ, semé de paraboles et d'images sensibles. Aux intelligences plus élevées, la métaphysique du dogme exposée dans de nombreux ouvrages par les docteurs de l'Eglise, les controverses avec les hérétiques, offraient un

enseignement plus philosophique et un aliment à la curiosité de l'esprit. Les classes inférieures de la société étaient plus avides de consolations que de raisonnements, de foi que de science. L'orateur sacré devait donc se rabaisser au niveau du plus grand nombre, et donner ainsi l'exemple du renoncement, en substituant aux spéculations métaphysiques qui attiraient son esprit, l'humble mais plus salubre explication des livres saints. A ce prix seulement, l'évêque se rendait maître de son auditoire et conquérait cette douce et puissante autorité qui était toute sa force. Les pasteurs à qui manqua cette éloquence populaire exercèrent sur leurs contemporains une influence bien moindre. Le peuple ne s'attacha pas aussi étroitement à eux, et leur existence fut comme incertaine et manquée. Tel fut Grégoire de Nazianze, esprit délicat, subtil, âme de poète, ombrageuse, haïssant le bruit et la foule, éprise de loisir et de solitude et la créant partout autour de soi.

Mais cet auditoire tumultueux et peu sûr, en se dispersant au sortir du temple, se trouvait exposé aux sarcasmes des païens, aux objections subtiles et embarrassantes des hérétiques, principalement des juifs, dont le nombre était considérable à Alexandrie, à Antioche, à Constantinople. Souvent des doutes s'élevaient dans l'esprit de ces convertis de la veille, trop ignorants pour soutenir une discussion contre des philosophes ergoteurs, des juifs opiniâtres, des Anoméens présomptueux. Que de fois il leur arrivait de confondre l'Ancien Testament avec le Nouveau, d'aller faire la Pâque avec les juifs, ou de célébrer les calendes de janvier avec les païens ! A la tâche déjà si pénible de faire entrer la vérité dans des esprits sans culture et attachés à de vieilles erreurs, s'ajoutait la nécessité pour l'évêque de répondre victorieusement à toutes les objections que soulevaient

tant d'ennemis conjurés contre le dogme et l'attaquant sur tous les points à la fois. Grâce aux nombreuses apologies du christianisme publiées par Origène, Tertullien, Lactance, pour ne parler que des plus considérables, il était facile de réduire au silence les représentants attardés du polythéisme. Mais ce que la multitude comprend et accueille le plus aisément, ce ne sont point d'habiles et savantes réfutations composées et déduites avec tout l'appareil et les ressources de la dialectique. Les qualités qu'on admire dans un ouvrage seraient déplacées dans une homélie. Le peuple n'apprécie point l'érudition et la science. Entre deux adversaires, celui-là lui semble avoir raison qui a le plus d'esprit, de verve, d'à-propos, qui tourne le mieux une difficulté, et répond à une objection par une autre. Le peuple aime les arguments *ad hominem*, et les emploie de préférence à tout autre. Il était donc de bonne guerre de répondre aux attaques par des attaques; de raconter d'une façon plaisante les exploits équivoques d'un Mercure ou d'une Vénus; d'égayer l'auditoire au sujet de ces fables, dont ne se dégageait pas assez clairement un sens moral, si toutefois elles en renfermaient un. Des philosophes raisonneurs on avait raison en raillant leur longue barbe, leur manteau, leur bâton, et, le cas échéant, leur lâcheté (1). On bafouait les héritiers de Diogène, et Diogène lui-même et ses bons mots. Aux juifs qui niaient les miracles de Jésus-Christ, l'orateur opposait les miracles de Moïse, et forçait ses adversaires à accepter l'Evangile ou à rejeter l'Ancien Testament (2). Mais le prédicateur devait surtout insister sur l'incontestable supériorité morale de la religion nouvelle (3). C'était porter le débat sur un terrain où la

(1) Chrysost. hom. 10 ad popul. Antioch., tome II.

(2) Chrysost. Adversus Judæos, neuf homélies, tome I^{er}.

(3) Chrysost. hom. in Genesim, VII, tome IV.

victoire était certaine. L'influence salubre du christianisme éclatait aux yeux les plus prévenus : mœurs plus pures, charité universelle, hôpitaux fondés et entretenus, miracles continuels de zèle et de dévouement même envers des ennemis, quels éloquents arguments en faveur d'une religion qui avait en outre l'avantage d'être reconnue et protégée par l'Etat ! Comme il était aisé, en plaidant une si belle cause, de calmer les inquiétudes des fidèles, de leur inspirer une fierté modeste ! Mais combien il était difficile d'accepter le poids de tous ces labeurs, de faire face à tant d'exigences, sans oublier jamais que le ministre de l'Evangile se doit à tous ; que l'élévation du génie, la profondeur de la science, la sublimité de l'éloquence, sont des dons inutiles, si les plus faibles esprits, les derniers d'entre les chrétiens, ne peuvent en profiter !

Tels étaient les devoirs imposés à l'évêque. Qu'il en négligeât un seul, et il était infidèle à sa mission, à la tradition de l'épiscopat ; ses vertus et son génie, s'ils étaient demeurés stériles, tournaient à sa condamnation. Résistance aux empiétements du pouvoir impérial, défense des droits de l'Eglise qui étaient alors ceux de l'humanité, protection des faibles, correction des mœurs, explication des livres saints, réfutation des systèmes philosophiques et des hérésies, quels labeurs ! Quelle intrépidité, quel dévouement, quelle intelligence ne fallut-il pas aux hommes que l'Eglise chargea de la représenter dans ces temps difficiles ! Comme l'on comprend bien cette parole de Chrysostôme : *Il y a peu d'évêques certains d'être sauvés !* Tant de devoirs, et si divers, imposés à un seul homme ! Qu'un seul soupçon, s'élevât contre la pureté de sa vie, il perdait avec son autorité morale tout pouvoir de faire le bien. Il semble que ces chrétiens si humbles, se soient promis à eux-mêmes de

s'élever au-dessus de la nature humaine, et de réaliser, en le complétant par une charité plus vive, cet idéal rêvé par les stoïciens, mais aussi déclaré par eux impossible à atteindre. Quelle terreur les saisit, lorsque, à la mort d'un évêque, les yeux du peuple se tournent vers eux, quand l'estime et l'amour de la multitude les menacent de cette dignité si haute et si périlleuse ! Les uns, éperdus, fuient au désert ; les autres essayent de calomnier eux-mêmes une vertu dont l'éclat les a trahis (1). Il en est même dont l'humilité va chercher un refuge jusque dans la mort (2). Mais tous enfin, après ces naturelles défaillances, se courbent sous le fardeau qui leur est imposé, et commencent à gravir, sans regarder derrière eux, ce chemin si étroit et si rude qui conduisait si souvent à l'exil ou au supplice. Il faut quitter pour les orages et les amertumes de la vie publique la douce retraite, les loisirs pieux, les études aimées, ces contemplations, ces entretiens avec Dieu. Plus de repos, plus de trêve. Evêque, il devra peut-être braver en face un pouvoir sans bornes et sans équité ; évêque, il devra nourrir une multitude affamée, distribuer aux ignorants et aux humbles la lumière qui éclaire l'esprit, les consolations qui raffermissent le cœur ; faire de sa vie une continuelle immolation. Il le sait, il accepte.

De tous ceux qui acceptèrent cette tâche si laborieuse et qui en furent dignes, nul n'en fut plus digne que Jean Chrysostôme. D'autres peut-être eurent une science plus profonde, une aptitude plus grande aux spéculations de la philosophie, une habileté plus heureuse dans le maniement des affaires ; nul n'eut plus de courage et d'inflexibilité dans le bien, une vie plus pure, une âme plus compatissante, une charité plus active ; nul, enfin,

(1) Saint Ambroise.

(2) Saint Nilammon. — Sozom., livre VIII, ch. 19.

n'eut à un plus haut degré ce caractère d'évêque et d'orateur populaire, qui ressort à la fois de tous les actes de sa vie et de tous ses ouvrages. En effet, il est non-seulement le défenseur infatigable du peuple, mais il est aussi par excellence son orateur. Grégoire de Nazianze est surnommé le Théologien. Saint Basile est appelé le Grand. L'un, par le caractère philosophique de ses écrits et la pompe de son éloquence, se trouve porté au-dessus de la multitude, et loin de la terre; l'autre, par l'élévation de ses pensées, sa vaste science, son zèle rigide et sa sévérité, semble planer avec majesté au-dessus de son auditoire, plutôt que se communiquer intimement à lui. L'archevêque de Constantinople est salué du nom de *Bouche d'or* par la foule, qu'il ne peut empêcher de l'applaudir. Jamais, en effet, la chaire chrétienne n'avait entendu orateur plus facile, plus élégant, dont l'éloquence entraînante se trouvât sans efforts plus naturellement à la portée des plus ignorants comme des plus instruits. Mais peut-être aussi jamais évêque ne fut plus familier et plus abandonné. Homme simple et austère dans ses mœurs, il est intempérant et diffus dans son langage. Controversiste peu habile, il est moraliste profond, passionné surtout. Sévère aux grands, indulgent aux petits dont la misère seule cause souvent les vices, haïssant l'injustice et l'hypocrisie, incapable de trahir la vérité, ou de se plier à aucune transaction, il est un de ces hommes qui, par l'inflexibilité de leurs principes, la bonté de leur âme, la sincérité hardie de leurs discours, semblent nés pour soulever contre eux la haine et les persécutions des grands et des puissants, tandis qu'ils excitent l'enthousiasme et l'amour des grandes multitudes.

C'est ce double caractère d'évêque et d'orateur populaire que je voudrais mettre en lumière dans cette étude sur la vie et les œuvres de saint Jean Chrysostôme.

CHAPITRE PREMIER.

De la naissance de Chrysostôme à sa promotion au siège de Constantinople (347-397).

« Je suis persécuté, non parce que je possède des
» biens terrestres. S'il en était ainsi, je devrais en gémir
» le premier. Je suis persécuté, non parce que j'ai com-
» mis quelque crime, mais parce que je vous aime (1).

Telles sont les paroles que Jean Chrysostôme adressait à son peuple en partant pour son premier exil. Déposé par des évêques calomniateurs et simoniaques, condamné par un empereur imbécile, tour à tour le jouet d'un eunuque et d'une femme, il voit se soulever en sa faveur tout le peuple de Constantinople. L'émeute le ramène triomphant sur son siège. Banni une seconde fois, il refuse d'obéir, *parce que, dit-il, il a reçu de Dieu] seul son Eglise, et que Dieu seul peut l'en chasser* (2). » — Pendant dix mois il résiste aux ordres de l'empereur, accomplissant tous les actes de son ministère d'évêque, protégé par la multitude qui veille autour de sa demeure (3), et se livre enfin volontairement, mais à l'insu du peuple, aux soldats qui doivent l'emmener. D'affreux désordres suivent son départ. Ses partisans, qui prennent le nom de Joannites, sont poursuivis d'asiles en asiles et massacrés. La plupart d'entre eux refusent pendant longues années de recevoir Arsacius, son successeur, et

(1) Chrysost. opera., éd. Bernard de Montfaucon, t. III, p. 419.

Néander. Chrysostôme et son siècle, ch. 4.

(2) Palladius. Dialogus de vita Chrysostomi, p. 81. — Opera Chrysost., t. XIII.

(3) Sozomène, livre VIII, ch. 22.

de communiquer avec lui (1). Deux édits impériaux sont nécessaires pour les y contraindre (2).

Lui-même, entraîné dans les solitudes du Pont, mené de bourgades en bourgades, succombe aux mauvais traitements et aux fatigues, sans que son courage faiblisse un seul instant, sans que l'exil et la mort lui fassent perdre un ami ou un ennemi. Pourquoi le même homme fut-il en proie à la haine si profonde, si persistante des uns, tandis que par les autres il fut aimé, défendu jusqu'à la mort? — Il fut dans une cour corrompue, parmi des évêques prévaricateurs et serviles, le hardi représentant de l'indépendance et de la dignité de l'épiscopat, l'intrépide défenseur des pauvres et des opprimés. Homme d'une vertu sévère, d'un zèle ardent, d'un caractère violent et inflexible, il se trouva naturellement l'ennemi des puissants, dont il attaqua les excès et les vices; du clergé, dont il réforma les abus. Sa pitié pour les pauvres, les écarts de sa charité, le caractère de son éloquence, en firent par excellence un orateur populaire.

Sa vie se divise en deux parties : la première comprend les années qui s'écoulèrent de sa naissance à sa promotion au siège de Constantinople (347-397). Peu d'événements la signalent, elle est comme la préparation de la seconde; j'y glisserai assez rapidement. La seconde ne comprend que neuf années (398-407); mais ce court espace de temps est en réalité toute la vie active de Chrysostôme. Les cinquante années qu'il passa à Antioche furent comme une retraite laborieuse, où il forma et enrichit son esprit, tandis qu'il nourrissait son âme aux grandes pensées et l'exerçait aux courageuses actions. On verra

(1) Chrysost. opera, t. III, p. 659.

Socrate, livre VI, ch. 19.

(2) Cod. Theod., lib. XVI, de his qui super religione continent, tit. III - VI.

quelle force il y puisa pour les épreuves qui lui étaient réservées.

Jean Chrysostôme est né à Antioche en 347. Ses parents étaient de noble naissance. Son père, Secundus, commandait les armées de Syrie ; sa mère s'appelait Anthuse : tous deux étaient chrétiens (1). Le christianisme n'était plus alors la religion des pauvres et des opprimés. Les païens avaient vu avec étonnement Ambroise et Paulin de Nole, tous deux d'une haute naissance, renoncer aux honneurs et à la fortune pour embrasser une religion qui enseignait à les mépriser (2). Le même exemple fut donné en Orient par Basile, Flavien, Chrysostôme, saint Nil. Ces conquêtes brillantes donnaient une autorité nouvelle à une religion naguère persécutée et méprisée ; et les hommes illustres qui l'embrassaient, étaient accueillis par le peuple avec plus de respect, et comme avec reconnaissance. On leur savait gré de leur humilité, comme d'un sacrifice fait à leurs frères. Le peuple choisira toujours de préférence ses favoris ou ses protecteurs hors de ses rangs et au-dessus de lui.

La mère de Chrysostôme, laissée veuve à vingt ans, avec deux enfants, ne voulut point se remarier (3). Elle consacra tous ses soins à leur éducation avec un dévouement que Libanius ne put s'empêcher d'admirer. Dieux immortels, s'écria-t-il, quelles femmes il y a chez ces

(1) Socrate, livre vi, ch. 3.

Ménart, docteur en théologie. La Vie de saint Jean Chrysostôme, livre 1, ch. 2.

(2) Ambroise, epist. 30.

Lenain de Tillemont. Mém. ecclés., tome XIV. — Saint Paulin, art. 10.

(3) Chrysost. op., t. I, de Sacerdotio, l. 1.

chrétiens (1)! — Ces vertus nouvelles étonnaient et ravissaient le monde.

Bien que les historiens se plaisent d'ordinaire à découvrir après coup dans l'enfance des grands hommes les premières marques du caractère qu'ils auront un jour, on peut croire cependant que Socrate est dans le vrai quand il attribue au jeune Chrysostôme une âme ardente, inflexible, peu éloignée de l'orgueil et de l'irascibilité (2), et en même temps une grande liberté de langage. Jamais un soupçon ne s'éleva sur la pureté de ses mœurs; mais il ne sut pas rendre la vertu aimable. Quoique d'une humilité sincère, il était fier et même dur envers ceux qui possédaient ou affectaient quelque supériorité sur les autres ou sur lui-même. Il aimait et recherchait la domination. Il eut des partisans, on ne voit pas qu'il ait eu des amis. Son cœur était tendre, son caractère violent. De tels hommes ne supportent point qu'on leur résiste : il faut plier devant eux, subir leur joug ou les haïr.

Il reçut à Antioche même l'éducation que les Basile et les Grégoire de Nazianze étaient allés chercher à Athènes. Le décret de Julien avait fermé les écoles chrétiennes. Chrysostôme étudia la rhétorique sous Libanius, la philosophie sous Andragathius. De ces deux professeurs, le premier est connu comme un rhéteur habile et un honnête homme, le second est resté obscur. Libanius faisait grand cas de son élève, et l'aima, ainsi qu'il avait fait Basile, jusqu'à nourrir l'espoir de l'avoir un jour pour successeur. *Mais les chrétiens le lui enlevèrent*, dit-il avec tristesse (3). En ce moment les chrétiens enlevaient tout. Il faut lire le plaidoyer de Libanius en faveur des professeurs de rhétorique, que les habitants d'Antioche

(1) Chrysost. op., t. I, Exhortatio ad viduam juniorem.

(2) Socrate, livre VI, ch. 3.

(3) Sozomène, livre VIII, ch. 2.

laissaient mourir de faim. On quittait les rhéteurs pour les prédicateurs, l'école pour l'église. Chrysostôme profita peu, selon toute apparence, des leçons d'Andragathius. Il n'y avait en effet rien de philosophique dans la tournure de son esprit; la science des abstractions ne l'attira jamais, et il traita toujours avec un grand dédain Pythagore, Platon, Aristote, et même Socrate. La philosophie lui sembla vaine dans son but et stérile dans ses recherches. Cette prévention injuste, qui ne cachait peut-être que la faiblesse de l'esprit, explique le caractère presque exclusivement moral de sa prédication. Mais en revanche, il aima l'éloquence. Entré d'abord dans la carrière du barreau, il plaida avec succès. Il composa même en l'honneur de Valentinien I^{er} un discours panégyrique que Libanius trouvait admirable (1). Singulier début oratoire, qui fut aussi celui de saint Augustin (2). Tous deux alors cherchaient leur voie. Ils ne s'arrêtèrent pas longtemps à cette éloquence fade, mensongère et servile, la seule à peu près qui existât alors en dehors du christianisme. Chrysostôme en sortit le premier, comme ces hommes dont parle saint Augustin, *qui se lèvent et ravissent le ciel. Surgunt indocti, et cœlum rapiunt* (3).

En 369, il reçut le baptême; il avait vingt deux ans. Méléce, évêque d'Antioche, le nomme lecteur. Il est entré dans l'Eglise, il n'en sortira plus. Il laisse là Démosthènes, la rhétorique, le barreau, et s'enferme dans l'étude des livres saints. Mais il vivait encore dans le monde, et la solitude l'appelait. C'est au désert qu'il voulait fuir, pour s'y trouver seul avec la pensée de Dieu, et y fortifier son âme en élevant son esprit. Les prières, les larmes de sa

(1) Isid. Pelus. ep. 42, l. II.

(2) August. Confess., l. VI, c. 6.

(3) Id., ibid., l. VIII, c. 8.

mère, eurent le pouvoir de le retenir (1). Mais il se fit dans le monde la rude vie du désert avec toutes ses austérités. Deux amis, Basile et Théodore, qui furent plus tard l'un évêque de Séleucie, l'autre évêque de Mop-sueste, avaient embrassé avec lui cette réclusion et ces travaux. Le dernier, plus faible dans sa volonté, défailloit, et retourna se mêler aux agitations des hommes. La belle lettre que lui écrivit Chrysostôme le rendit à l'Eglise (2).

L'année suivante, l'exil de Méléce et de ses partisans créa plusieurs vacances de sièges épiscopaux. Une grande terreur saisit Basile et Chrysostôme : plus d'un solitaire avait été arraché à sa retraite pour remplir les fonctions d'évêque, si périlleuses dans ces temps de troubles. Une pieuse fraude de Chrysostôme fit tomber cet honneur redoutable sur la tête de son ami, tandis qu'il y échappait lui-même. Nul mieux que lui cependant ne comprenait les devoirs d'un tel ministère ; mais il ne se crut pas digne de les remplir. Son *Traité du Sacerdoce*, qui parut en 372, le plus pur, le plus parfait des ses ouvrages (3), ne renferme pas un précepte, pas une règle qu'il ne suivit lui-même plus tard. Il s'indigne de ces brigues honteuses par lesquelles on sollicitait des fonctions qu'on devait déshonorer (4).

« Transportez-vous à quelque-une de ces assemblées solennelles qui ont lieu pour les élections épiscopales : autant d'hommes, autant de langues acérées pour déchirer la réputation du prêtre. On se divise en factions ; personne ne s'entend ; chacun veut sa créature. Ce dont

(1) De Sacerdotio, t. II, l. 1. Cette éloquente supplication d'Anthuse est si connue, que je m'abstiens de la citer ici.

(2) Epist. ad Theod. laps., t. I.

(3) Isid. Pelus., l. 1, ep. 156.

(4) De Sacerdotio, t. I, l. III.

on s'occupe le moins, quand ce devrait être là l'unique objet de la délibération, c'est de savoir si le candidat que l'on propose a les qualités requises. On donne sa voix à l'un parce qu'il a de la naissance, à l'autre parce qu'il est riche et peut se passer des revenus de l'Eglise, à celui-là parce qu'on a avec lui des liens de parenté ou de société, à cet autre parce qu'il a su capter votre bienveillance par ses flatteries. Mais a-t-il les vertus et les talents nécessaires? C'est ce dont on s'embarrasse le moins. »

Il était réservé à assister dans Constantinople à bien d'autres scandales, et à réformer de plus tristes abus. Il exige du futur évêque non-seulement une solide piété, des mœurs pures, mais une science profonde, l'expérience, l'éloquence. C'est déjà l'orateur tant de fois applaudi qui parle. Il veut aussi que l'évêque soit le premier ami des pauvres, le protecteur éclairé des veuves et des vierges. On reconnaît déjà ici l'infatigable apôtre de l'aumône, le fondateur des hôpitaux, l'austère réformateur des mœurs du clergé, l'ennemi de toutes les injustices.

La solitude à Antioche n'était pas assez profonde pour Chrysostôme. Sa pensée se tourna de nouveau vers le désert. Il avait hâte de fuir le déplorable spectacle que présentait alors le monde : partout anarchie, confusion, désordre. Les barbares se précipitent de tous côtés à flots pressés sur l'empire. Ce ne sont plus seulement les Francs et les Goths, avec leur terrible roi Hermanric, qui combattait encore à l'âge de cent dix ans (1) : les hordes sauvages des Huns traversent les Palus-Méotides et inondent l'Orient. L'Eglise elle-même portait la guerre dans son sein. Damase et Ursin se disputaient à main armée le siège de Rome, et le sang coulait (2). L'arianisme, con-

(1) Jornandes, ch. 22.

(2) Amm. Marcell., livre xxvii, ch. 3.

damné à Nicée, mais protégé par les empereurs Constance et Valens, luttait énergiquement en tous lieux, convoquait des conciles, déposait les évêques orthodoxes, leur donnait des successeurs, entretenait une perpétuelle et souvent sanglante agitation. A Antioche même, un schisme avait éclaté; Mélece avait été dépossédé de son siège. Enfin, les asiles où s'étaient retirés les moines étaient envahis par les soldats de l'empereur, et les cénobites enrôlés de force dans les armées. Valens, chassé de Constantinople par le mépris public, arrêté dans sa route par le solitaire Isaac, qui lui prédit la défaite et la mort, périt misérablement à Andrinople, après avoir vu massacrer ses légions (1).

En présence de ces bouleversements, on comprend que les âmes fatiguées, avides de paix, allassent la chercher jusqu'au fond des déserts. Chrysostôme s'y renferma pendant quatre ans (374-378). Il avait été témoin des persécutions dirigées par Valens contre les moines, et il appréciait lui-même le bonheur de cette existence consacrée au travail, à la prière, à la méditation. Il se fit donc l'avocat de la vie monastique. Il se complut à tracer un tableau fidèle des occupations des cénobites et de leurs vertus. Libres des misérables intérêts où se consume toute l'activité des autres hommes, sans patrie, sans famille, sans biens, ils ne vivent que pour Dieu et le salut de leur âme. Y a-t-il une existence plus fortunée? Non, pas même celle d'un roi. Un roi ne s'appartient pas : il se doit à ses sujets. Mille occupations l'arrachent à lui-même; mille ennuis le tourmentent, et les tentations qui naissent d'un pouvoir sans bornes l'exposent à des chutes continuelles. Ces deux ouvrages (2),

(1) Sozomène, livre vi, ch. 39.

(2) *Adversus oppugnat. vit. monast.*, t. I. — *Comparatio regis et monachi*.

fruit de la solitude, sont plutôt une aspiration vers cette quiétude où le moine endort trop souvent son indifférence, qu'un traité sérieux sur la vie monastique. Les tableaux en sont agréables; le style respire une douceur pleine de charme : c'est une sorte de plaidoyer descriptif. L'auteur vante les délices d'une existence qu'il vient de goûter; il ne comprend point encore les joies souvent amères d'une vie active, orageuse, dévouée à de pénibles devoirs, joies plus nobles mille fois et plus relevées que cette apathie béate et égoïste où l'âme n'a que soi pour objet. Et d'ailleurs, cette tranquillité à laquelle tous les biens de la terre, les affections les plus légitimes étaient immolés, souvent elle échappait au malheureux qui portait au désert toutes les défaillances de l'esprit, les regrets, le désespoir. Il y en eut en ce temps même un terrible exemple.

Stagire, jeune homme de naissance noble, avait renoncé au monde, et, malgré sa famille, avait embrassé la vie monastique. Mais les habitudes d'orgueil et de mollesse le suivirent au couvent. Peu d'application à la prière, une grande indocilité aux reproches de ses supérieurs, le malaise continuel d'une âme qui n'est pas d'accord avec elle-même. Dans ce misérable état, Stagire fut possédé du démon : telle est du moins l'explication qu'on donnait alors de cette étrange maladie morale qui devint plus tard vraisemblablement la mélancolie. Ses souffrances devinrent intolérables; le mal de l'esprit atteignit bientôt le corps. En vain il se livrait avec emportement aux plus rigoureuses pratiques de l'ascétisme : ni jeûnes, ni mortifications, ni prières, ne pouvaient adoucir sa peine. Chrysostôme adressa à Stagire *les trois Livres sur la Providence* (1). Dans cet

(1) *De Providentia*, t. I.

ouvrage, qui n'est qu'une longue consolation, l'éloquence de Chrysostôme a déjà ce caractère d'utilité pratique qui la distingue particulièrement. C'est un long développement oratoire de deux idées : Dieu éprouve ceux qu'il aime; — Les souffrances sont le salut de l'âme. Une sorte de stoïcisme attendri soutient cette parole douce et pénétrante. On y trouve déjà ces longs récits, ces exemples heureusement choisis, et qui sont une des principales sources des arguments de Chrysostôme. Mais ces pages respirent surtout une émotion vraie, sympathique, une grâce familière, une sérénité qui s'allie avec bonheur à la plus sincère compassion. Ce n'est ni un traité, ni une dissertation : c'est une suite de discours sur le même sujet. La forme est oratoire, non philosophique, ni didactique. Telle elle sera toujours; telle elle se montrera jusque dans le traité composé par Chrysostôme à la fin de sa vie, dans l'exil, traité tout stoïcien, mais sans raideur, sur le mépris de la souffrance, et jusque dans les lettres qu'il adresse à Olympias et aux évêques restés fidèles à sa cause (1).

Cet ouvrage fut composé à Antioche en 380. Chrysostôme avait été forcé de quitter le désert : des mortifications excessives avaient ruiné sa santé. Il parle à Stagire de violentes douleurs de tête qui l'obligeaient à garder la maison (2). Il ne devait pas jouir longtemps du repos. Méléce, évêque d'Antioche, l'éleva, la même année, au diaconat. On sait quelle était dans la primitive Eglise l'importance de ces fonctions si humbles en apparence. Le diacre était le serviteur des pauvres, le dispensateur des aumônes, le surveillant et le gardien de l'enceinte de l'église. La prédication lui était interdite; il n'administrait pas non plus les sacrements : l'évêque se

(1) T. III. Quod nemo læditur, nisi a se ipso.

(2) De Provid., c. 1, t. I.

reposait en partie sur lui des soins qu'exigeait le temporel. Tâche pénible, qui demandait un dévouement obscur de toutes les heures ; mais la meilleure préparation à l'exercice de l'épiscopat, et l'apprentissage des devoirs de la charité. Etre le soutien naturel des pauvres , étudier toutes les misères , reconnaître de ses propres yeux l'étendue et l'urgence des besoins , en trouver souvent l'origine dans l'avarice et la cruauté du riche , dans les vexations d'un gouvernement sans pitié comme sans justice , apparaître aux indigents , aux infirmes comme la Providence visible de l'Eglise , prendre la douce habitude d'être aimé , béni par ceux qui souffrent : quel rôle pour un homme dont le cœur était si tendre , et qui haïssait l'injustice avec passion ! Pendant cinq ans Chrysostôme remplit les fonctions de diacre. La solitude où il avait passé quatre années eût pu refroidir , par l'étude exclusive de soi-même et l'application à la sainteté , la chaleur de son cœur et l'amour pour les autres hommes. Il est si facile d'oublier les malheureux , quand on ne les voit point ! Le diaconat le reporta brusquement au milieu de la vie réelle , et fit éclater à ses yeux tout ce qu'elle renferme de souffrances et d'injustices. Il eut ainsi cette double éducation du désert qui élève l'esprit et le fortifie ; de la vie publique , qui montre l'homme à l'homme , et l'initie à la connaissance des passions , des intérêts , des misères et des vices. Triste science , mais indispensable à celui qui veut excercer quelque influence sur ses semblables. Le premier argent que Chrysostôme distribua aux pauvres , ce fut le sien : dès ce jour , jusqu'à sa mort , il ne posséda plus rien ; il fut le premier pauvre de l'Eglise d'Antioche.

En 386 , Jean Chrysostôme est élevé à la prêtrise par

Flavien, successeur de Méléce (1). Il avait alors près de quarante ans.

Ses longues études, ses vertus, l'éclat de son talent, ne lui permettaient pas d'exercer plus longtemps les humbles fonctions de diacre. Flavien, doux et modeste vieillard, se reposa sur lui du ministère de la prédication. Eusèbe, archevêque de Césarée, avait accordé le même honneur à Basile, simple prêtre; mais il n'avait pu voir sans envie les triomphes d'une éloquence qui faisait oublier la sienne. Flavien ne connut point cette basse passion; et la modestie de Chrysostôme épargna au vieillard la douleur de se voir remplacer vivant auprès de ces Grecs d'Orient, si légers, si amoureux de beau langage. Le premier sermon que prononça le prédicateur (2) n'est qu'un ingénieux et touchant éloge de l'évêque. Si l'auditoire, sous le charme de la parole entraînante du nouvel orateur, semble près d'oublier le timide vieillard, silencieux sur son siège épiscopal, Chrysostôme montre à ceux qui l'applaudissent le chef spirituel de la cité, et force le peuple à s'incliner avec lui devant la double autorité de l'âge et de la vertu (3). Si Flavien eût ressemblé à Eusèbe, Chrysostôme n'eût peut-être supporté ni cette hauteur, ni cette jalousie; mais son âme généreuse et dominatrice se pliait sans effort au respect, quand ce n'était point la vanité ou l'orgueil qui l'exigeaient. Il faut l'avouer aussi, il ne connaissait point encore alors cet enivrement de la popularité auquel il s'abandonna si souvent, ni les haines qui veillent autour de toute gloire éclatante, et qui aigrissent celui qui en est l'objet. Jeune, plein d'ardeur, confiant dans son génie, admiré, applaudi,

(1) Palladius, p. 41.

(2) T. II, Cum presbyter esset designatus.

(3) T. II, de Pœnit., p. 372.

tout lui souriait au début de cette carrière où il devait rencontrer plus tard tant de périls, tant d'ennemis et de tentations.

Pendant onze années il prêcha à Antioche, sans autre interruption que celle de la maladie. Le nombre des homélies qu'il prononça est incalculable, et un grand nombre n'a pas été recueilli ; presque toutes étaient improvisées. Il est impossible de déterminer exactement quelles sont celles qui appartiennent à sa prêtrise et à son épiscopat. Mais on sait qu'il prêchait souvent tous les jours, et d'ordinaire trois fois par semaine. Quelle activité ! Quel zèle ! Quels hommes suscitait alors l'énergie du christianisme ! Comme la critique est faible et désarmée devant ces œuvres de foi et de génie jetées dans le monde avec tant de puissance et de rapidité !

Il est impossible ici de séparer l'orateur de l'auditoire : un lien étroit les unit. Chrysostôme est né, a été élevé parmi ceux auxquels il s'adresse ; il connaît leurs mœurs, leurs habitudes, leurs goûts, par bien des points il leur ressemble. Si le ministère dont il est chargé, l'autorité qui est en lui, le génie, l'élèvent au-dessus de la multitude qui se presse dans le temple, il ne s'isole pas d'elle cependant ; il s'en rapproche sans cesse au contraire pour mieux la connaître, pour mieux saisir les ressorts capables de l'attacher, pour la dominer plus sûrement.

La ville d'Antioche était une des plus considérables de l'empire. Elle comptait près de deux cent mille habitants, dont les deux tiers environ étaient chrétiens. Métropole de la Syrie, ancienne résidence des rois successeurs d'Alexandre, qui, suivant une tradition, en avait jeté les fondements (1), placée dans une situation avantageuse et charmante, florissante, riche en monuments, en

(1) Libanius. Panégyrique d'Antioche. — Am. Marcel, livre iv.

écoles, en théâtres, elle était déjà célèbre dans les fastes du christianisme. Saint Pierre y avait établi son siège ; saint Paul y avait longtemps prêché. C'est à Antioche que les disciples de Jésus-Christ avaient reçu le nom de chrétiens (1). De nombreux martyrs, entre autres saint Ignace et saint Babylas, y avaient versé leur sang pour la foi, et comme effacé par une gloire nouvelle les Mustres souvenirs de la ville païenne. Objet de la haine de Julien, qui composa contre elle la satire du Misopogon, elle renfermait une population légère d'esprit et de mœurs, passionnée pour le cirque et les théâtres, et généralement assez corrompue (2). Mais cette corruption d'une cité grecque de l'Orient n'était pas celle de Rome ou de Milan. L'effet du christianisme en Occident fut surtout d'adoucir les mœurs ; en Orient, de les épurer. La société romaine fut toujours sans entrailles, dure à l'esclave, dure à la femme, à l'enfant. Ces âmes farouches voulaient des plaisirs violents et cruels, des combats de bêtes, des combats d'hommes. Les populations helléniques, au contraire, repoussèrent avec horreur ces sanguinaires voluptés : il

(1) Actes des Apôtres, ch. 11.

(2) « La chaleur du climat disposait les habitants à tous les plaisirs du luxe et de l'oisiveté ; et ils unissaient la corruption joyeuse des Grecs à la mollesse efféminée des Syriens. Ils ne suivaient d'autres lois que la mode ; le plaisir était leur seule occupation, et l'éclat des vêtements et des meubles, la seule distinction qui excitât leur envie. Ils honoraient les arts du luxe ; ils tournaient en ridicule les vertus mâles et courageuses, et le mépris de la modestie des femmes et de la vieillesse annonçait une dépravation universelle. Les Syriens aimaient passionnément les spectacles ; ils appelaient tous ceux qui s'y distinguaient par leur adresse. Ils employaient aux amusements publics une partie considérable du revenu de la ville, et la magnificence des jeux du théâtre et du cirque était regardée comme le bonheur et la gloire d'Antioche. » (Gibbon, ch. 24.)

n'y eut jamais de gladiateurs à Athènes. La corruption était plus élégante, et peut-être plus profonde. La mollesse naturelle des habitants, Athéniens dégénérés, était encore entretenue par la douceur du climat, la facilité de vivre presque sans travail dans un pays fertile, une sorte d'indulgence universelle pour le vice poli, un abandon extraordinaire à se livrer à tout ce qui plaisait. L'Orient était aussi la patrie des superstitions : c'était de la Syrie et de l'Egypte que le polythéisme avait tiré ces étranges divinités qui, dans les derniers temps de l'empire, vinrent s'établir à Rome, pour y périr avec les vieux dieux du Latium. Antioche possédait encore un certain nombre de temples païens : à ses portes s'élevait, dans le bocage de Daphné, un temple consacré à Apollon (1). La magie, la sorcellerie, y comptaient une foule d'adeptes et de croyants. Chrysostôme raconte que dans sa jeunesse l'empereur Valens y fit brûler tous les livres de magie (2). C'était un bizarre mélange des superstitions les plus diverses. Chrétiens, païens, juifs, se prêtaient, s'empruntaient les pratiques et les cérémonies de leur culte. En sortant de l'église, on courait à la synagogue, sous prétexte que les livres de la loi y étaient déposés (3). Le jour des calendes de janvier, on s'abandonnait à toutes les voluptés imaginables, dans l'espérance que l'année commencée ainsi continuerait de même (4). Les rapports entre les deux sexes étaient bien assujettis à la loi civile ; mais la loi tolérait le concubinat (5). Le luxe des habits,

(1) Libanius. Ὑπερ ἱερῶν. — Chrysost. Liber in Babylam, t. II.

(2) Chrysost. hom. in Act. apost. 39.

(3) Chrysost. Adversus Judæos, t. I.

(4) Ibidem, In calendas, t. I.

(5) De Libello repudii. — In illud, propter fornicationem, t. III.

des meubles, des festins, y était extrême; la passion pour le théâtre, les jeux du cirque, les courses de char, aussi effrénée qu'on la vit plus tard à Constantinople. Et cependant cette population désœuvrée, avide de plaisirs, tempérait la corruption de ses mœurs par une naïveté qui désarmait presque la censure, et par une admiration très-vive pour les œuvres de l'esprit.

Ce fut le caractère constant du génie grec. Le peuple se passionnait pour un cocher adroit; mais il applaudissait avec enthousiasme les vives et saisissantes peintures qu'un Chrysostôme traçait de ses vices. Il aimait le beau, malheureusement il ne savait pas toujours le distinguer du bien. D'une imagination vive, d'une âme ouverte à toutes les impressions, il comprenait vite, se laissait vite persuader, et vite aussi retournait à ses anciennes habitudes. Qu'un missionnaire fougueux fût venu tonner contre les vices de cette population légère et l'épouvanter des éclats de son éloquence emportée, elle se fût détournée tranquillement et eût laissé là l'orateur irrité pérorant seul dans l'église. Elle exigeait du prédicateur cette indulgence sensée qui n'exclut pas la justice : il fallait qu'en étant contre elle il fût cependant avec elle, désireux de se faire écouter, de plaire, de persuader. Ces chrétiens ne voulaient être sauvés que d'une certaine manière, sans violence, peu à peu, lentement, qu'on leur laissât le temps de se détacher d'habitudes longtemps chères. Ils suivaient la voie tracée; mais ils ne voulaient point qu'on les y poussât de force. Et surtout ils se refusaient à admettre que la vérité, pour être la vérité, fût dispensée du soin de se rendre aimable, et que la vertu dût paraître morose et renfrognée.

C'est devant un tel auditoire que Chrysostôme prêcha pendant onze années consécutives; voilà le milieu dans lequel naquit et se développa cette éloquence dont rien

dans les temps modernes ne saurait nous donner une idée. Image fidèle d'une société disparue sans retour, elle nous semble aujourd'hui étrange, désordonnée, malade, tant elle a des transports subits, des abattements inattendus. Qu'on n'y cherche point cette beauté sereine et impassible qui marque les œuvres parfaites : inspirée, nourrie par les événements de chaque jour, les besoins de chaque heure, les caprices d'une multitude mobile, elle court sans transition et brusquement du sublime au familier, du terrible au comique, du calme à l'orage. Ce n'est point l'œuvre d'un rhéteur oisif, ignorant la vie et les hommes, et qui développe en phrases sonores des lieux communs stériles ; mais la peinture passionnée d'une époque où les hommes et les événements semblent emportés à tous les hasards de l'instabilité : désordre dans la société civile, dans la société politique, dans les croyances, et, par suite, dans les mœurs ; aujourd'hui la guerre civile, demain les barbares, les divisions parmi les Eglises, l'incertitude du lendemain, les misères, l'incurie où tombent si aisément les hommes dont l'existence et les biens sont sans cesse menacés ; une sorte de résignation fataliste et lâche en présence de calamités inévitables ; voilà les temps, voilà les hommes parmi lesquels l'orateur chrétien élève la voix. Cette société à laquelle il vient apporter l'enseignement de la parole divine, voit diminuer chaque jour le nombre de ses membres. C'est l'instant où les villes se dépeuplent, où les solitudes s'emplissent. Le dégoût, la lassitude, une soif immense de paix, précipitent jusqu'au fond des déserts des milliers de malheureux trop faibles pour supporter les angoisses et les devoirs de la vie active. Ceux qui restent sont des malades qui cherchent à s'étourdir sur leurs souffrances. C'est pour eux que Chrysostôme a quitté la paix de la

solitude ; c'est pour les fortifier et les guérir qu'il les rassemble autour de lui.

Mais, pour remplir une mission si bienfaisante, il fallait non pas prêcher par hasard devant un auditoire de cour, ou dans une église où la curiosité attire aujourd'hui une foule d'oisifs, demain d'autres oisifs, multitude qui se renouvelle au gré de la mode et de la fantaisie, qui n'entend qu'une fois un prédicateur dont elle est inconnue et qui ne la connaît pas. Il fallait vivre en étroite et perpétuelle communion avec les mêmes hommes, leur parler tous les jours, savoir leurs noms, leurs habitudes, leurs penchants secrets et le faible de leurs cœurs. Il fallait, au sortir du temple, les suivre jusque dans leur vie privée, savoir ce qu'ils faisaient avant de venir à l'église, ce qu'ils faisaient en sortant, et quand ils ne venaient pas ; ne pas les perdre de vue un instant, sans que cette opiniâtre surveillance de la charité pût blesser aucun d'eux et passer pour un espionnage hypocrite. Il fallait, enfin, que toute cette foule, et surtout les misérables dont nul n'avait pitié, se sentissent profondément aimés ; que tous eussent confiance en l'homme qui se chargeait de toutes ces âmes ; qu'on le crût bon, sincère, dévoué, qu'on eût reconnu en lui un ami, un père, un protecteur.

Ce devoir de la protection des faibles, que Chrysostôme eût rempli jusqu'au sacrifice de sa vie, il s'en acquitta une seule fois à Antioche, avec quel succès on le sait, à l'occasion de la révolte des habitants contre Théodose.

Je ne raconterai pas les divers incidents de cet épisode si connu : une lâche insulte (1) inspirant d'abord à l'em-

(1) Le peuple avait renversé les statues de l'impératrice Flaccilla, la mère des pauvres et des malades, qu'elle nourrissait et soignait de ses propres mains (voir Théodore, livre v, ch. 28). Grégoire de Nysse a prononcé l'oraison funèbre de Flaccilla. Elle était morte alors, ce qui rendait encore l'insulte plus vile.

pereur l'idée d'une vengeance atroce, la destruction totale de la ville et de ses habitants. Quel fut le rôle de Chrysostôme dans cette circonstance? Simple prêtre, il n'avait d'autre autorité que celle de la parole; et si l'histoire a gardé le souvenir de cette révolte sans grandeur, c'est que l'éloquence de Chrysostôme l'a sauvée de l'oubli. La harangue de Flavien à Théodose, voilà tout ce qu'il reste d'un événement qui faillit être le sinistre précédent du massacre de Thessalonique. C'est dans de telles calamités que le rôle de l'Eglise était admirable : elle était le seul obstacle que rencontraient les fantaisies violentes des despotes. Non-seulement son heureuse influence désarmait un Théodose ou lui infligeait une éclatante expiation, mais elle faisait pénétrer dans la législation barbare un esprit de justice et d'humanité inconnu jusqu'alors (1). Seule elle sauva Antioche; elle la sauva par la généreuse intercession de ses solitaires, par l'ambassade de Flavien, par l'éloquence de Chrysostôme. Les solitaires descendirent des montagnes, entrèrent dans la cité livrée déjà aux exécutions rapides de la justice impériale, et ne craignirent point d'arrêter les commissaires dans leur œuvre de sang (2). L'un d'eux leur adresse ces paroles hardies :

« Les statues de l'empereur ont été renversées; mais on les a relevées aussitôt; et la faute a été aussi promptement réparée que commise. Mais vous, si vous détruisez les images vivantes de Dieu, comment pourrez-vous jamais réparer une telle perte? Pourrez-vous ressusciter ceux qui sont morts? Pourrez-vous faire rentrer les âmes dans les corps dont vous les aurez fait sortir (3)? »

(1) Voir le Code Théodosien, et notamment les livres xvi et ix.

(2) Chrysost., t. II, ad pop. Antioch., hom. 10.

(3) Théodoret (livre v, ch. 19) prête à ce solitaire, qu'il

A cette courageuse intervention, Chrysostôme oppose la lâcheté des philosophes, qui des premiers avaient abandonné la ville.

« Où sont maintenant ces prétendus philosophes qui n'ont que le costume du philosophe, qui traînent de longs manteaux, qui font parade de leurs longues barbes, qui portent un bâton dans leur main droite? Où sont ces méprisables cyniques, ces hommes plus vils que les chiens qui guettent un os sous la table de leur maître, ces hommes qui ne songent qu'à assouvir leur sensualité? Le danger venu, il ont tous abandonné la ville, ils ont fui avec rapidité, ils sont allés se cacher au fond des cavernes (1). »

Voilà un exemple de cette violence de langage, de ces images énergiques et basses qui plaisent tant au peuple. Faire l'éloge des solitaires, ce n'était rien ; opposer à leur courage la lâcheté des philosophes, mettre à nu le vide de ces théories morales qui amusent l'esprit sans pénétrer l'âme, c'était faire éclater aux yeux les moins clairvoyants la supériorité de l'Evangile sur tous les systèmes philosophiques, et enfermer une démonstration dans un mouvement oratoire.

Flavien était parti pour Constantinople ; il avait devancé les magistrats qui s'empressaient de porter à Théodose la nouvelle et les détails de la révolte (2), comme si Dieu eût voulu que la charité eût le pas plus rapide que la vengeance. Admis en présence de l'empereur, il avait versé des larmes, et prononcé quelques-unes de ces simples paroles que trouvent les moins éloquents, lorsqu'un sen-

appelle Macédonius, un langage bien plus hardi : « Mes amis, allez de *ma part* faire cette remontrance à l'empereur. Dites-lui : Vous êtes empereur, mais vous êtes homme, etc. »

(1) Chrysost. ad pop. Antioch., t. II, hom. 10.

(2) Ibid., hom. 6.

timent profond remplit leurs âmes (1). Théodose avait pardonné, se souvenant de Jésus-Christ, qui, du haut de sa croix, avait imploré pour les hommes la miséricorde de son père.

Quelle part fut laissée à Chrysostôme dans cette œuvre de salut ? Les solitaires adoucirent les rigueurs des magistrats (2) ; Flavien désarma la colère de l'empereur ; Chrysostôme, resté seul chef spirituel d'Antioche, consola le peuple, le fortifia ; c'est peu : il le sauva, du désespoir d'abord : on ne peut savoir où le délire de l'épouvante aurait emporté ces esclaves qui ne comprenaient plus leur hardiesse de la veille. Eperdus, prêts à fuir la ville, à tout abandonner, il les ramena dans l'église, au seuil de laquelle expirait le pouvoir des juges ; il tourna vers Dieu, vers la pensée du salut, ces esprits mobiles et excessifs. Triste ressource, dira-t-on, faibles consolations pour des hommes qui d'heure en heure attendent leur arrêt de mort. Mais le prédicateur pouvait-il autre chose ? Garder le silence, abandonner dans leurs angoisses des concitoyens, des frères, c'eût été un crime. Il resta donc auprès d'eux ; il les entretint d'espérance, et surtout leur rappela les devoirs dont l'oubli avait en partie causé leur faute. Enfin, il sut à la fois les reconforter et les corriger. Sans leur laisser oublier que la mort était suspendue sur leurs têtes, il leur persuada de vivre comme s'ils étaient sûrs du lendemain, il leur montra par delà les horreurs du châti-

(1) Sozomène (livre VII, ch. 23) raconte que Flavien fit chanter, pendant le dîner de l'empereur, des vers où Antioche exprimait son désespoir et son repentir. Il n'y a là évidemment qu'une réminiscence de Plutarque. Celui-ci raconte, en effet (Vie de Lysandre), qu'après la bataille d'Égos-Potamos, Athènes, que les généraux alliés voulaient détruire, fut sauvée par les vers d'Euripide où Electre retrace sa misérable condition.

(2) Gibbon, ch. 27.

ment la récompense du repentir. Peut-être aujourd'hui de telles consolations seraient-elles sans effet, soit par l'attiédissement de la foi, soit parce que les Chrysostôme ne se rencontrent pas aisément ; mais alors elles étaient efficaces. La gravité du péril, l'épouvante, font souvent éclater des conversions inattendues ; en présence de la mort, la religion reprend ses droits ; les plus indifférents, les plus criminels ont des attendrissements et des retours soudains. A l'approche de l'an mil, le monde, persuadé de sa fin prochaine, se mit à être vertueux.

Tels furent les chrétiens d'Antioche. Le danger passé, ils redevinrent sans doute ce qu'ils étaient auparavant ; mais le beau rôle que celui de changer si complètement, ne fût-ce que pour quelques jours, une multitude jusque-là si légère et si indifférente aux choses du salut !

Antioche fut donc épargnée ; c'est-à-dire qu'on ne la détruisit pas. On lui rendit son titre et ses privilèges de métropole, ses distributions annuelles de grains (1). Ses théâtres, ses cirques, ses bains furent rouverts. Mais que de citoyens avaient été emprisonnés, dépouillés de leurs biens, torturés, mis à mort ! La clémence impériale avait fait marcher devant elle la terreur et les châtiments ; quand ils furent épuisés, elle agit.

Y a-t-il dans les vingt et une homélies de Chrysostôme au peuple d'Antioche quelques-unes de ces hardiesses de langage contre les grands, contre les princes si prompts à se courroucer, à se venger, et d'une si terrible façon ? Sous le prêtre d'Antioche voit-on déjà percer l'intrépide adversaire d'Eutrope, de Gainas, d'Arcadius ? Non. Antioche était coupable ; l'empereur absent, le peuple consterné. Chrysostôme ne pouvait entretenir son auditoire que de ses craintes, de ses espérances, de ses devoirs.

(1) Gibbon, ch. 27.

Mais le souvenir de cette crise terrible , les menaces de Théodose, la consternation de ses concitoyens, il ne les oublia jamais, et plus d'une fois il y fit allusion. Plusieurs années après l'événement, les atroces velléités d'un pouvoir sans limites lui inspiraient les paroles suivantes : « Autrefois, Antioche ayant offensé l'empereur, il résolut de la détruire de fond en comble, maisons, hommes, enfants. Telles sont les colères des rois. Tout ce qu'ils peuvent faire, ils veulent le faire : tant est funeste une puissance sans bornes (1)! »

La fameuse harangue de Flavien à Théodose est l'œuvre de Chrysostôme (2). C'est le plus remarquable monument de l'éloquence dans ce siècle. La célèbre homélie sur Eutrope n'en approche pas. Ce discours est du nombre infiniment petit de ceux qui furent écrits ou du moins entièrement composés avant d'être prononcés. La gravité des circonstances, l'importance du sujet, la majesté du personnage, ont donné au style de l'orateur cette élévation soutenue, cette suite dans les idées et le raisonnement qu'on ne retrouve dans aucun de ses autres discours. Ce jour-là, Chrysostôme se souvint des leçons de l'école, et ne craignit point d'appeler l'art au secours de la religion ; il fut habile et resta chrétien. Heureuse harmonie, bien rare chez les pères, qui trop souvent sacrifient l'art à l'utile, et ne se croient chrétiens sincères que lorsqu'ils sont diffus, négligés ou basement familiers dans leur langage. Il y aurait un rapprochement intéressant à faire entre cette homélie et le discours composé par Libanius sur le même sujet. Zosime attribue à la harangue du sophiste (3) le salut d'Antioche. On peut en

- (1) T. XI, Ep. ad Coloss., hom. 7.
T. XI, Ep. ad Ephes., hom. 10.
- (2) T. II, hom. 21 ad pop. Antioch.
- (3) Zosime, livre 4.

douter, sans rabaisser pour cela le mérite de la bonne action de Libanius. Mais de bons sentiments ne suffisent pas pour faire de bons discours; il faut ajouter au *vir bonus* le *dicendi peritus*. Non assurément que l'illustre sophiste ne sût parler; mais en cette circonstance, il parla faux pour ainsi dire. Sa harangue eût pu charmer Julien; elle dut sembler froide et insignifiante à Théodose, prince chrétien. En ce moment, toute vérité, même la vérité oratoire, était dans le christianisme. Une religion nouvelle avait changé avec tout le reste, non les préceptes de l'art, qui sont éternels, mais les arguments, qui changent avec les hommes. La harangue de Libanius est un tissu d'anachronismes et un recueil de maladresses. C'est une longue, très-longue supplique (*deprecatoria oratio*) avec tout l'appareil des divisions ordinaires, exorde, proposition, narration, confirmation, etc... Le chef-d'œuvre de gaucherie est la narration. Rappeler à un prince irrité les outrages qu'il a reçus, les analyser, en faire l'inventaire, et chercher ensuite à les atténuer, quelle ignorance du cœur humain, et surtout du cœur d'un roi! Avec combien plus d'art Chrysostôme commence par avouer le crime d'Antioche, par l'exagérer même, pour ne faire appel ensuite qu'à la clémence! Le rhéteur grec instruit une cause, établit des preuves; l'orateur chrétien frappe droit au cœur, et arrache des larmes avec le pardon.

La sédition d'Antioche arriva la deuxième année de la prêtrise de Chrysostôme. C'est le seul événement considérable dont il ait été témoin dans sa ville natale. Les neuf années qui s'écoulèrent ensuite jusqu'à sa promotion au siège de Constantinople, furent tout entières consacrées à la prédication. Plus loin, j'étudierai l'orateur : c'est l'homme que je considère en ce moment.

CHAPITRE II.

Chrysostôme à Constantinople (397).

§ I.

Chrysostôme désirait ne quitter jamais Antioche. Il avait même, dans un de ces élans de tendresse auxquels il s'abandonne si souvent, déclaré qu'il vivrait et mourrait parmi les habitants de sa ville natale (1). Ce désir ne fut pas exaucé. Le siège de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Nectaire, il y fut appelé, ou plutôt on l'y fit asseoir par ruse. Eutrope, alors tout-puissant, connaissait Chrysostôme pour l'avoir vu dans un voyage en Orient, et, comptant sans doute trouver dans un simple prêtre dont il ferait la fortune une créature docile, le fit accepter d'Arcadius. Chrysostôme fut enlevé par surprise, et mené à Constantinople (2). Ni Eutrope ni Arcadius ne le connaissaient; et lui-même ignorait ce que pouvaient être la cour et le gouvernement d'un empereur byzantin, les mœurs et l'esprit d'un clergé plus soucieux de plaire aux puissants que de conserver sa dignité et son indépendance. Ce n'est pas un tel archevêque qu'il fallait à de tels prêtres. Cet étranger, cet homme à demi ruiné par les austérités, si pauvre et si fier, ce chrétien si humble qu'il avait fallu le tromper pour l'élever au siège épiscopal, pouvait-il être bien accueilli de ces prélats mondains et ambitieux qui avaient espéré pour eux-mêmes un tel honneur, et n'avaient reculé devant aucune intrigue, si basse qu'elle fût. « On vit

(1) Chrysost. opera, t. VII, Hom. in Matth., hom. 34.

(2) Socrate, l. VIII, ch. 2.

» alors s'élever, dit Palladius (1), une foule de prétendants à cette dignité auxquels on ne pensait pas, » hommes indignes du nom d'hommes, ayant le titre de » prêtres, mais indignes du sacerdoce. Les uns assiégeaient les portes du palais ; les autres semaient l'ar- » gent ; d'autres allaient jusqu'à implorer à genoux la faveur du peuple. Mais celui-ci, révolté de ces bassesses, » supplie l'empereur de chercher un pasteur digne de ce » saint ministère. »

C'était donc à l'empereur qu'appartenait la nomination aux sièges épiscopaux, aux plus importants du moins. L'abandon du principe de l'élection populaire introduisit dans l'Eglise l'intrigue et la corruption ; bientôt le clergé perdit avec son indépendance une partie de son autorité morale, et s'éloigna de plus en plus du peuple, dont il devait être le représentant, et au besoin le défenseur, pour se rapprocher du prince dont il fut trop souvent le complaisant et l'esclave. En Orient, cette séparation si importante des deux pouvoirs n'exista jamais, ni en principe, ni en fait. Dans cette patrie du despotisme, l'énergie démocratique de la religion chrétienne, si puissante dans les premiers siècles, ne put réussir à déraciner ces habitudes séculaires de dépendance et cette déplorable confusion entre les choses de la terre et celles du ciel. Constantin, ses fils, Théodose, gouvernèrent l'Eglise aussi despotiquement que l'empire ; et le plus souvent l'Eglise sollicita d'elle-même leur intervention. C'est pour avoir voulu rompre cette union adultère de l'Eglise et de l'Etat, du clergé et de la cour ; c'est pour avoir combattu les désordres qui en étaient la conséquence, que Chrysostôme mourut en exil. L'esprit de despotisme et celui de servitude s'entendirent pour renverser l'obstacle qui es-

(1) Palladius. *Dialogus de vita Chrysost.*, p. 42.

savait de les séparer. Ceux qui le haïssaient le plus, et qui travaillaient le plus à le décrier, étaient ses propres ecclésiastiques et un assez grand nombre de moines. Dans sa première persécution, presque tout son clergé prit le parti de ses ennemis (1).

L'archevêque auquel succédait Chrysostôme, Nectaire, avait été élevé à ce siège important par Théodose. C'était un vieillard appartenant à une famille sénatoriale, n'ayant d'autre titre à une dignité si éminente que son rang et sa nullité absolue. On l'avait baptisé pour en faire un archevêque (2). Tel fut le successeur que Théodose donna à Grégoire de Nazianze. Celui-ci, par son caractère âpre et sa foi intraitable, avait ramené la lutte entre les ariens et les orthodoxes; l'empereur l'avait abandonné. Nectaire, choisi pour donner la paix à l'Eglise de Constantinople, fut fidèle à son rôle, qu'il remplit seize ans à la satisfaction de l'empereur, sinon à l'édification du monde chrétien. Quand il mourut, la paix régnait dans l'Eglise. L'arianisme et le polythéisme étaient à peu près supprimés; les édits de Théodose en avaient fait promptement justice. Ce rude soldat portait dans les affaires de foi l'énergique décision qu'il déployait contre ses ennemis et ceux de l'Etat (3). L'ardeur des discussions

(1) Lenain de Tillemont. Mém. ecclés., t. XI, art. 64.

(2) Socrate, l. v, ch. 8. — Sozomène, l. vii, ch. 8.

(3) Voici un de ces édits : « C'est notre bon plaisir que tous les peuples gouvernés par *notre clémence et notre modération* adhèrent strictement à la religion que saint Pierre enseigna aux Romains, dont la tradition, conservée avec soin, est professée aujourd'hui par le pontife Damase et par Pierre d'Alexandrie, évêque d'une sainteté apostolique. Conformément à la discipline des apôtres et à la doctrine de l'Evangile, nous devons croire à la seule divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sous une majesté égale et dans une pieuse trinité. Nous autorisons les disciples de cette doctrine à prendre le titre de chrétiens catho-

théologiques était singulièrement refroidie. Le temps n'était plus où le boulanger à qui l'on demandait le prix du pain, répondait par une tirade sur *le créé et l'incrée*, sur la supériorité de nature du Père par rapport au Fils (1). Ce n'était donc pas hors de l'Eglise orthodoxe que le successeur de Nectaire devait trouver des ennemis; il n'avait pas à redouter le sort de Grégoire de Nazianze. Mais, comme les passions mauvaises et rougissant d'elles-mêmes cherchent toujours à s'envelopper d'un voile honnête, ce fut au nom de la conservation de l'intégrité de la foi que les évêques d'Orient s'élevèrent contre Chrysostôme. Ils l'accusèrent d'origénisme, et tendirent le fer sacré à la haine de l'empereur. Mais il faut écarter cette vaine accusation, et chercher les véritables motifs d'une animosité que ni l'exil ni la mort même ne purent éteindre.

Chrysostôme fut un réformateur.

Il fut mêlé aux événements politiques de son temps, rendit à Arcadius des services que la lâcheté et l'ingratitude ne pardonnent jamais.

Il combattit énergiquement les vices et les excès des grands, de la cour, de l'impératrice.

Dans ses actes comme dans ses paroles, il fut souvent violent, amer, excessif. Semblable à ces médecins auxquels il se compare si souvent, il ne connut que les re-

liques; et, comme nous jugeons que tous les autres sont des aveugles et des insensés, nous les flétrissons du nom odieux d'hérétiques; et nous défendons à leurs assemblées d'usurper désormais le nom vénérable d'Eglises. Indépendamment de la condamnation divine, *ils doivent s'attendre à souffrir tous les châtimens que notre autorité, guidée par la sagesse céleste, jugera à propos de leur infliger.*» (Cod. Théod., l. xvi, tit. 1, loi 2.) Cité par Gibbon, ch. 27.

(1) Grég. de Naz., t. III, p. 466. (Ed. Paris, 1638.)

mèdes énergiques ; il coupa, retrancha des membres malades qu'avec plus de patience et de douceur il eût pu conserver et guérir.

§ II.

Réforme du clergé.

Le mal était grand. Saint Jérôme déplore avec amertume les vices du clergé de Rome, et surtout sa cupidité (1). A Constantinople, la licence était plus grande encore. Le voisinage d'une cour, les plaisirs d'une capitale, la faveur du gouvernement, les richesses de l'Eglise, cette facilité de mœurs particulière à l'Orient, et enfin l'épiscopat léthargique de Nectaire, avaient amené dans les mœurs et dans la discipline du clergé un relâchement général. Evidemment, des réformes étaient nécessaires ; mais que d'obstacles devait rencontrer le réformateur ! Que de haines allaient s'amasser contre lui !

Ceux qui ont fait profession de renoncer aux choses du siècle, et qui s'y rengagent de nouveau, sont d'ordinaire séduits ou par l'amour des femmes, ou par celui des richesses. Voilà les deux écueils contre lesquels viennent se briser les plus fermes résolutions et la plus solide piété. La malignité publique saisit avidement les moindres indices, et n'absout jamais un ecclésiastique, fût-il innocent, du scandale qu'il a causé en autorisant les

(1) « Pudet dicere : sacerdotes idolorum, mimi et aurigæ, et scorta hæreditates capiunt : solis clericis ac monachis hac lege prohibetur. Et non prohibetur a persecutoribus, sed a principibus christianis. Nec de lege queror ; sed doleo cur meruerimus legem. » (Hieron. op., t. I, p. 1-3.) Voir Gibbon, ch. 25.

Chrysost. De Sacerdotio, l. III, t. I.

soupçons. Or, un singulier abus s'était introduit dans le clergé de Constantinople, et son autorité morale se trouvait fort affaiblie. On sait avec quelle sollicitude l'Eglise veillait à l'innocence des vierges, à la chasteté des veuves. Dans les asiles qu'elle leur ouvrait régnaient l'ordre le plus parfait, la décence, et comme une atmosphère de pureté et de recueillement qui conservait à Dieu et celles qui fuyaient le monde où elles se trouvaient seules, et celles qui ne voulaient point le connaître de peur de s'y plaire. Ces communautés, très-nombreuses d'abord, avaient insensiblement diminué; elles ne se recrutaient plus guère que parmi les veuves ou les vierges indigentes. Celles qui appartenaient à des familles riches et disposaient d'une grande fortune, demeuraient dans le siècle, et, tout en jouissant des honneurs réservés à leur état, étaient dispensées d'embrasser les mortifications et les ennuis du cloître (1). Or, le plus souvent, la seule chose qui indiquât leur profession était la présence assidue d'un ecclésiastique, et cette présence était un scandale. Quel était, en effet, le rôle de cet homme dans la

(1) On reconnaissait alors deux sortes de religieuses ou de vierges consacrées à Dieu : les unes vivaient en commun dans un monastère, sous l'obéissance de l'évêque et d'une supérieure, qui, dans la suite, prit le nom de mère et d'abbesse; les autres demeuraient en particulier dans la maison de leurs parents, où elles servaient Dieu à peu près de même que les autres faisaient dans le monastère..... Celles qui étaient de qualité pouvaient avoir auprès d'elles d'autres filles de même profession pour les servir et pour les accompagner lorsqu'elles paraissaient en public. On ne voit pas qu'elles aient été obligées, dans ces premiers temps, de renoncer à leurs biens par le vœu de pauvreté, comme elles renonçaient au mariage par celui de chasteté; car elles en faisaient vœu au pied des autels, en présence de l'évêque, pendant la célébration des saints mystères. » (Dom Gervaise, p. 160.) Cité par M. Herbert, trad. des Dialogues de Sulpice-Sévère. (Ed. Panckoucke.)

maison d'une jeune fille opulente, tout occupée de plaisirs, de toilette, et en qui triomphaient les choses mondaines (1)? Parmi celles qui étaient pauvres et qui répugnaient à entrer dans un monastère, un grand nombre trouvaient un asile chez des ecclésiastiques, et recevaient le nom de *sœurs spirituelles*.

Le scandale était double : vierges et ecclésiastiques étaient infidèles aux prescriptions de la discipline. Chrysostôme fit cesser cet abus. « Une grande partie du » clergé, dit Palladius, était infectée de ce poison, brûlant de cette fièvre, et n'écoutait qu'avec impatience » les discours du saint (2). » Rien ne l'arrêta. Il ne se borna pas à interdire aux clercs ces relations équivoques ; il publia sur cette matière deux petits traités, je dirais presque deux manifestes, véritables chefs-d'œuvre d'esprit, de passion, d'éloquence. On est confondu de rencontrer dans un solitaire qui n'a point été mêlé, comme saint Jérôme, aux orages des passions et du monde, une connaissance si profonde de l'âme, une analyse si subtile et si pénétrante des sentiments qui, par leur nature flottante et indécise, semblent défier l'observation. On me pardonnera de donner une analyse rapide d'un de ces deux traités. Je voudrais montrer sous une face nouvelle ce génie si souple, si facile de Chrysostôme. Nous rencontrons ici, non plus l'orateur éclatant, mais diffus, désordonné, souvent déclamateur : c'est le moraliste fin, délicat, profond, plus près de Labruyère que de Bourdaloue (3).

L'auteur examine d'abord dans quels cas un homme

(1) *On ne distingue plus les vierges des prostituées.* (Chrysost. Ep. ad Timoth., p. 662, t. XI.)

(2) Palladius, p. 44.

(3) *Contra eos qui subintroductas virgines habent. — Quod regulares feminae viris cohabitare non debeant.* (T. I, p. 248.) Voir Lenain de Tillemont, tome XI, art. 50.

peut cohabiter avec une femme. Il en trouve deux : le mariage et la fornication. « Depuis peu de temps, ajoute-t-il, un troisième cas s'est produit. Des hommes ont chez eux des vierges dont ils ne sont ni les époux, ni les amants. Mais pourquoi ont-ils ces vierges chez eux? Ils en donnent, disent-ils, bien des raisons. Voici celles que je donne :

» La société d'une femme, en dehors de toute union légitime ou illégitime, a en soi un grand charme. »

S'il n'en était pas ainsi, les clercs s'exposeraient-ils à la médisance, au scandale? — Oui, cette société a en soi un charme plus vif, plus piquant que le mariage même (δρμύστερον ἔχει τὸν ἔρωτα). Le mariage produit bientôt la satiété; mais l'amour qu'inspire une vierge n'est jamais éteint par la possession; il est constamment entretenu et toujours plus vif.

Il faut présenter à ces malheureux un tableau de leur état plein d'amertume. Ils ressemblent à un homme affamé, qui aurait toujours devant les yeux un festin somptueux auquel il ne pourrait toucher. Cette vue lui fait plus cruellement sentir les tortures de la faim. De même pour ces clercs : « Voir toujours ce qu'ils ne peuvent toucher, ou toucher ce qu'ils ne peuvent posséder, est un supplice horrible. Le désir brûle toujours plus ardent. Pourquoi donc recherchent-ils ces tortures? C'est le signe que leur maladie est extrême. »

Mais, dit-on, la concupiscence ne s'éveille pas en eux. — « Voilà des hommes bien heureux, reprend Chrysostôme, et pour ma part je voudrais bien être doué d'une force semblable. Il est possible que je croie qu'il existe de pareils hommes; cependant je voudrais bien qu'on me persuadât ceci : qu'un jeune homme dans toute la chaleur de l'âge (1), habitant avec une jeune vierge, assis auprès

(1) Σφιγγὼν τῷ σώματι.

d'elle, mangeant avec elle, causant avec elle tout le jour (je ne parle point du reste : ces rires continuels, ces transports de gaieté, ces paroles pleines de langueur, et toutes les autres séductions qu'il n'est pas honnête peut-être de dire); qu'habitant, dis-je, la même maison, s'asseyant à la même table, s'entretenant avec elle en toute liberté, lui passant et recevant d'elle une foule d'objets, il n'éprouve aucune des choses qu'éprouve un homme; qu'il reste toujours pur de mauvais désir, qu'il ne ressente aucune volupté : voilà ce que je voudrais qu'on pût me persuader. — Mais on ne le peut. On crie après moi, on me traite d'impudent. »

Et n'y eût-il pas de mal, il y a scandale.

Mais pourquoi habiter avec une vierge ? Il ne peut y avoir à cette cohabitation d'autre cause que l'amour et le désir. Il est impossible, en effet, suivant Chrysostôme, qu'un homme se résigne à subir la société d'une femme, être futile, dangereux, méprisé, que sa nécessité seule rend supportable, s'il n'y est poussé par la concupiscence. — Triste langage dans la bouche du fils d'une telle mère ! — Mais n'oublions pas que nous sommes en Orient, et que le jour de l'émancipation de la femme par le culte passionné de la vierge mère n'est pas encore venu.

Mais ces vierges, répondent les clercs, ont besoin d'un défenseur, d'un tuteur, tranchons le mot, d'un homme d'affaires.

Excuse dont on devrait rougir, s'écrie Chrysostôme ! Quoi ! des ecclésiastiques vont se faire les intendants, les défenseurs d'une femme !

« C'est pour cela qu'on nous fait la réputation de » gens avides, de flatteurs, de parasites, de serviteurs » de femmes. » — Voilà des soins dignes d'un chrétien !

Comment conseillerez-vous le renoncement et la pauvreté, vous qui travaillez à accroître les richesses d'une vierge qui, elle aussi, devrait les mépriser ? —

Mais elle est pauvre, dites-vous, je viens à son aide. — Tu soignes son corps, tu perds son âme. Belle charité ! Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas des pauvres du sexe masculin ? Pourquoi ne pas les recueillir ceux-là ? Mais il vous faut des femmes. — Mais il y a des femmes vieilles, infirmes, aveugles : votre charité aurait plus de mérite.

« Mais ces vieilles femmes, vous ne voudriez pas les voir, même en rêve. Vous allez çà et là à la chasse de celles qui ont un beau visage, qui sont jeunes. »

Vous dites : Il me faut une femme pour administrer ma maison. Pourquoi ? Avez-vous un essaim de jeunes esclaves barbares qu'il faille former ? Avez-vous un somptueux ménage, un grand nombre d'habits qu'il faille entretenir ? Donnez-vous de grands festins ? Faites-vous de grandes dépenses ? — Non. — Mais elle fera mon lit, aura soin de mon habit, allumera mon feu. — Et un frère ne pourrait-il vous faire tout cela ? Ce serait plus économique d'abord, et ensuite plus convenable. Il ne vous faudrait qu'un seul lit. Comment la soignez-vous quand elle est malade ? — On va chez vous, on trouve dans le vestibule des chaussons de femme, des ceintures, des mitres, un rouet, des navettes, des bobines, etc.

Si elle est riche, c'est autre chose.

Un homme, un ecclésiastique, se trouve seul au milieu d'une foule de jeunes esclaves. Il passe le jour à quereller les domestiques. Il va chez l'orfèvre porter des bijoux de femme, il va demander si le miroir de sa maîtresse est prêt, si le vase à parfums est arrangé, si l'on a

terminé le baguier. « Car la toilette des vierges , aujourd'hui , est plus recherchée que celle des femmes du siècle. — Il ira de là chez le parfumeur pour causer , avec lui , parfums. — Souvent même , pour plaire à sa maîtresse , il ne refusera pas d'outrager le pauvre qui se présente. » Du parfumeur , il va chez le marchand d'étoffes , chez le marchand de tapis. Les femmes , en effet , ne craignent pas de leur commander ces misères ; ils obéissent bien , et sont plus heureux d'obéir que d'autres serviteurs. — Il va aussi de boutique en boutique , trottant jusqu'à la nuit sans prendre de nourriture.

Puis , ce sont les querelles avec les autres domestiques. Ceux-ci , ne pouvant se venger autrement , se vengent avec la langue par des médisances sourdes.

Ils sont donc des sujets de scandale sur les places , dans les rues , dans les boutiques , et jusque dans l'église.

« Comme s'il fallait qu'aucun lieu n'ignore leur opprobre et leur honteuse servitude , ils l'affichent jusque dans ce lieu saint et terrible ; et , ce qui est plus coupable encore , ils s'en glorifient , quand ils devraient être couverts de confusion. Ils vont recevoir ces vierges aux portes de l'église ; ils font le métier d'eunuques , écartent ceux qui barrent le passage , leur frayent un chemin , tout gonflés d'un orgueil qu'ils étalent à tous les yeux ; ne rougissent point , sont fiers. Et dans le moment auguste et redoutable des saints mystères , on les voit leur rendre mille petits services et fournir à ceux qui les observent le sujet de mille accusations. »

Pour elles , ils négligent le service divin. D'elles ils sont jaloux. Qu'on regarde un peu curieusement ces vierges , les voilà prêts à tout pour les venger.

Ce contact continu avec des femmes énerve , amollit ,

rend l'esprit frivole. De quoi s'entretenir avec elles, si ce n'est des futilités où se passe leur vie? Ainsi l'athlète vigoureux armé pour les luttes spirituelles manie les fuseaux, les navettes, les laines! Ainsi les âmes se perdent; hommes et femmes sont l'un à l'autre sujet de damnation: les uns en négligeant leurs vraies occupations; les autres en ne pensant plus qu'à plaire, en consacrant tous leurs efforts pour garder auprès d'elles leurs esclaves.

Enfin, et c'est le dernier coup, le plus terrible de Chrysostôme, — « si vous espérez ainsi plaire aux » femmes, vous vous trompez: elles méprisent ceux qui » se font leurs esclaves; elles n'aiment que ceux qui les » traitent en maîtres (1). »

Qu'on juge de l'effet de ces révélations. Un archevêque ne craint point de divulguer les faiblesses, les vices de son clergé. Peintures éloquentes, détails d'une familiarité saisissante, ironie, logique incisive et intraitable, la passion et l'esprit de Pascal avec la liberté de langage la plus hardie: quel réveil pour les malheureux endormis

(1) Le deuxième traité n'est guère en beaucoup de points qu'une répétition du premier. Seulement Chrysostôme semble ajouter moins de foi encore à l'innocence des rapports entre les clercs et les vierges. Il y avait même des enquêtes à ce sujet. « On voit accourir chaque jour des sages-femmes dans les maisons des vierges, comme vers des femmes en couches, non pour les aider dans l'accouchement (et cependant cela même est arrivé quelquefois), mais pour s'assurer, comme on fait à des esclaves qu'on achète, quelle est celle qui est corrompue, quelle est celle qui est innocente. L'une subit de bonne grâce cet examen; l'autre s'y refuse, et son refus même lui est une honte. L'une est convaincue, l'autre ne l'est pas; et cependant elle n'est pas moins déshonorée que la première, pour n'avoir pas semblé digne d'être crue vierge par ses mœurs, mais pour avoir eu besoin du témoignage d'une enquête. » — *Quod regulares feminæ viris cohabitare non debeant.* (T. I, p. 306.)

dans les molleses du sigisbéisme ! Être ainsi livrés en pâture à la malignité publique , non par un ennemi , un hérétique , ou un homme du monde jaloux de leur influence sur les femmes , mais par leur chef spirituel , par un homme d'une vertu inattaquable ; se voir forcés de renoncer à toutes les douceurs d'un commerce si cher , de courber la tête , d'obéir , sans oser essayer une protestation : quelle haine devait s'amasser dans leurs cœurs , et que l'on comprend bien ces deux exils et cette mort dans les déserts de l'Arménie !

Mais , plus que l'amour , la cupidité abaisse les caractères , et rend esclave l'âme qui en est possédée. Cette vile passion était le plus sûr auxiliaire du pouvoir impérial dans la lutte d'influence qu'il soutenait contre l'Eglise. La cour attirait à elle par des faveurs , des présents , la splendeur de ses festins , les évêques et les prêtres , dont le concours lui était nécessaire pour faciliter et justifier les excès d'une puissance que l'Eglise seule eût pu limiter. Ces lâches complaisances , accompagnées d'un parasitisme dégradant , ruinaient dans l'esprit du peuple toute l'autorité morale du sacerdoce (1). De quel oeil ces prélats courtisans virent-ils s'asseoir sur le siège de Constantinople un homme qui s'était dépouillé de son patrimoine , qui ne recherchait point les faveurs de la cour , refusait toutes les invitations , et ne craignait pas , comme nous le verrons , d'adresser hautement des remontrances à l'empereur et à l'impératrice (2).

Outre les libéralités de la cour , le clergé de Constan-

(1) Palladius. *Dialogus de vita Chrysost.* , p. 46.

(2) Sozomène, l. viii, ch. 10. — Consulter, en outre, Mesnard, *Histoire de la vie et des ouvrages de saint Jean Chrysostôme*, l. iii, ch. 7. — Le chapitre intitulé : *Le saint condamne la bonne chère des prêtres de son Eglise qui fréquentaient la table des grands*.

théologiques était singulièrement refroidie. Le temps n'était plus où le boulanger à qui l'on demandait le prix du pain, répondait par une tirade sur *le créé* et *l'incrée*, sur la supériorité de nature du Père par rapport au Fils (1). Ce n'était donc pas hors de l'Eglise orthodoxe que le successeur de Nectaire devait trouver des ennemis ; il n'avait pas à redouter le sort de Grégoire de Nazianze. Mais, comme les passions mauvaises et rougissant d'elles-mêmes cherchent toujours à s'envelopper d'un voile honnête, ce fut au nom de la conservation de l'intégrité de la foi que les évêques d'Orient s'élevèrent contre Chrysostôme. Ils l'accusèrent d'origénisme, et tendirent le fer sacré à la haine de l'empereur. Mais il faut écarter cette vaine accusation, et chercher les véritables motifs d'une animosité que ni l'exil ni la mort même ne purent éteindre.

Chrysostôme fut un réformateur.

Il fut mêlé aux événements politiques de son temps, rendit à Arcadius des services que la ~~lo~~cheté et l'ingratitude ne pardonnent jamais.

Il combattit énergiquement les vices et les excès des grands, de la cour, de l'impératrice.

Dans ses actes comme dans ses paroles, il fut souvent violent, amer, excessif. Semblable à ces médecins auxquels il se compare si souvent, il ne connut que les re-

liques ; et, comme nous jugeons que tous les autres sont des aveugles et des insensés, nous les flétrissons du nom odieux d'hérétiques ; et nous défendons à leurs assemblées d'usurper désormais le nom vénérable d'Eglises. Indépendamment de la condamnation divine, *ils doivent s'attendre à souffrir tous les châtimens que notre autorité, guidée par la sagesse céleste, jugera à propos de leur infliger.*» (Cod. Théod., l. xvi, tit. 1, loi 2.) Cité par Gibbon, ch. 27.

(1) Grég. de Naz., t. III, p. 466. (Ed. Paris, 1638.)

mèdes énergiques ; il coupa, retrancha des membres malades qu'avec plus de patience et de douceur il eût pu conserver et guérir.

§ II.

Réforme du clergé.

Le mal était grand. Saint Jérôme déplore avec amertume les vices du clergé de Rome, et surtout sa cupidité (1). A Constantinople, la licence était plus grande encore. Le voisinage d'une cour, les plaisirs d'une capitale, la faveur du gouvernement, les richesses de l'Eglise, cette facilité de mœurs particulière à l'Orient, et enfin l'épiscopat léthargique de Nectaire, avaient amené dans les mœurs et dans la discipline du clergé un relâchement général. Evidemment, des réformes étaient nécessaires ; mais que d'obstacles devait rencontrer le réformateur ! Que de haines allaient s'amasser contre lui !

Ceux qui ont fait profession de renoncer aux choses du siècle, et qui s'y rengagent de nouveau, sont d'ordinaire séduits ou par l'amour des femmes, ou par celui des richesses. Voilà les deux écueils contre lesquels viennent se briser les plus fermes résolutions et la plus solide piété. La malignité publique saisit avidement les moindres indices, et n'absout jamais un ecclésiastique, fût-il innocent, du scandale qu'il a causé en autorisant les

(1) « Pudet dicere : sacerdotes idolorum, mimi et aurigæ, et scorta hæreditates capiunt : solis clericis ac monachis hac lege prohibetur. Et non prohibetur a persecutoribus, sed a principibus christianis. Nec de lege queror ; sed doleo cur meruerimus legem. » (Hieron. op., t. I, p. 1-3.) Voir Gibbon, ch. 25.

Chrysost. De Sacerdotio, l. III, t. I.

soupçons. Or, un singulier abus s'était introduit dans le clergé de Constantinople, et son autorité morale se trouvait fort affaiblie. On sait avec quelle sollicitude l'Eglise veillait à l'innocence des vierges, à la chasteté des veuves. Dans les asiles qu'elle leur ouvrait régnaient l'ordre le plus parfait, la décence, et comme une atmosphère de pureté et de recueillement qui conservait à Dieu et celles qui fuyaient le monde où elles se trouvaient seules, et celles qui ne voulaient point le connaître de peur de s'y plaire. Ces communautés, très-nombreuses d'abord, avaient insensiblement diminué; elles ne se recrutaient plus guère que parmi les veuves ou les vierges indigentes. Celles qui appartenaient à des familles riches et disposaient d'une grande fortune, demeuraient dans le siècle, et, tout en jouissant des honneurs réservés à leur état, étaient dispensées d'embrasser les mortifications et les ennuis du cloître (1). Or, le plus souvent, la seule chose qui indiquât leur profession était la présence assidue d'un ecclésiastique, et cette présence était un scandale. Quel était, en effet, le rôle de cet homme dans la

(1) On reconnaissait alors deux sortes de religieuses ou de vierges consacrées à Dieu : les unes vivaient en commun dans un monastère, sous l'obéissance de l'évêque et d'une supérieure, qui, dans la suite, prit le nom de mère et d'abbesse; les autres demeuraient en particulier dans la maison de leurs parents, où elles servaient Dieu à peu près de même que les autres faisaient dans le monastère..... Celles qui étaient de qualité pouvaient avoir auprès d'elles d'autres filles de même profession pour les servir et pour les accompagner lorsqu'elles paraissaient en public. On ne voit pas qu'elles aient été obligées, dans ces premiers temps, de renoncer à leurs biens par le vœu de pauvreté, comme elles renonçaient au mariage par celui de chasteté; car elles en faisaient vœu au pied des autels, en présence de l'évêque, pendant la célébration des saints mystères. » (Dom Gervaise, p. 160.) Cité par M. Herbert, trad. des Dialogues de Sulpice-Sévère. (Ed. Panckoucke.)

maison d'une jeune fille opulente, tout occupée de plaisirs, de toilette, et en qui triomphaient les choses mondaines (1)? Parmi celles qui étaient pauvres et qui répugnaient à entrer dans un monastère, un grand nombre trouvaient un asile chez des ecclésiastiques, et recevaient le nom de *sœurs spirituelles*.

Le scandale était double : vierges et ecclésiastiques étaient infidèles aux prescriptions de la discipline. Chrysostôme fit cesser cet abus. « Une grande partie du » clergé, dit Palladius, était infectée de ce poison, brûlant de cette fièvre, et n'écoutait qu'avec impatience » les discours du saint (2). » Rien ne l'arrêta. Il ne se borna pas à interdire aux clercs ces relations équivoques ; il publia sur cette matière deux petits traités, je dirais presque deux manifestes, véritables chefs-d'œuvre d'esprit, de passion, d'éloquence. On est confondu de rencontrer dans un solitaire qui n'a point été mêlé, comme saint Jérôme, aux orages des passions et du monde, une connaissance si profonde de l'âme, une analyse si subtile et si pénétrante des sentiments qui, par leur nature flottante et indécise, semblent défier l'observation. On me pardonnera de donner une analyse rapide d'un de ces deux traités. Je voudrais montrer sous une face nouvelle ce génie si souple, si facile de Chrysostôme. Nous rencontrons ici, non plus l'orateur éclatant, mais diffus, désordonné, souvent déclamateur : c'est le moraliste fin, délicat, profond, plus près de Labruyère que de Bourdaloue (3).

L'auteur examine d'abord dans quels cas un homme

(1) *On ne distingue plus les vierges des prostituées.* (Chrysost. Ep. ad Timoth., p. 662, t. XI.)

(2) Palladius, p. 44.

(3) *Contra eos qui subintroductas virgines habent. — Quod regulares feminæ viris cohabitare non debeant.* (T. I, p. 248.) Voir Lenain de Tillemont, tome XI, art. 50.

peut cohabiter avec une femme. Il en trouve deux : le mariage et la fornication. « Depuis peu de temps, ajoute-
» t-il, un troisième cas s'est produit. Des hommes ont
» chez eux des vierges dont ils ne sont ni les époux, ni
» les amants. Mais pourquoi ont-ils ces vierges chez
» eux ? Ils en donnent, disent-ils, bien des raisons. Voici
» celles que je donne :

» La société d'une femme, en dehors de toute union
» légitime ou illégitime, a en soi un grand charme. »

S'il n'en était pas ainsi, les clercs s'exposeraient-ils à la médisance, au scandale ? — Oui, cette société a en soi un charme plus vif, plus piquant que le mariage même (*δριμύτερον ἔχει τὸν ἔρωτα*). Le mariage produit bientôt la satiété ; mais l'amour qu'inspire une vierge n'est jamais éteint par la possession ; il est constamment entretenu et toujours plus vif.

Il faut présenter à ces malheureux un tableau de leur état plein d'amertume. Ils ressemblent à un homme affamé, qui aurait toujours devant les yeux un festin somptueux auquel il ne pourrait toucher. Cette vue lui fait plus cruellement sentir les tortures de la faim. De même pour ces clercs : « Voir toujours ce qu'ils ne peuvent toucher, ou toucher ce qu'ils ne peuvent posséder, est un supplice horrible. Le désir brûle toujours plus ardent. Pourquoi donc recherchent-ils ces tortures ? C'est le signe que leur maladie est extrême. »

Mais, dit-on, la concupiscence ne s'éveille pas en eux. — « Voilà des hommes bien heureux, reprend Chrysostôme, et pour ma part je voudrais bien être doué d'une force semblable. Il est possible que je croie qu'il existe de pareils hommes ; cependant je voudrais bien qu'on me persuadât ceci : qu'un jeune homme dans toute la chaleur de l'âge (1), habitant avec une jeune vierge, assis auprès

(1) Σφριγῶν τῷ σώματι.

d'elle, mangeant avec elle, causant avec elle tout le jour (je ne parle point du reste : ces rires continuels, ces transports de gaieté, ces paroles pleines de langueur, et toutes les autres séductions qu'il n'est pas honnête peut-être de dire); qu'habitant, dis-je, la même maison, s'asseyant à la même table, s'entretenant avec elle en toute liberté, lui passant et recevant d'elle une foule d'objets, il n'éprouve aucune des choses qu'éprouve un homme; qu'il reste toujours pur de mauvais désir, qu'il ne ressente aucune volupté : voilà ce que je voudrais qu'on pût me persuader. — Mais on ne le peut. On crie après moi, on me traite d'impudent. »

Et n'y eût-il pas de mal, il y a scandale.

Mais pourquoi habiter avec une vierge ? Il ne peut y avoir à cette cohabitation d'autre cause que l'amour et le désir. Il est impossible, en effet, suivant Chrysostôme, qu'un homme se résigne à subir la société d'une femme, être futile, dangereux, méprisé, que sa nécessité seule rend supportable, s'il n'y est poussé par la concupiscence. — Triste langage dans la bouche du fils d'une telle mère ! — Mais n'oublions pas que nous sommes en Orient, et que le jour de l'émancipation de la femme par le culte passionné de la vierge mère n'est pas encore venu.

Mais ces vierges, répondent les clercs, ont besoin d'un défenseur, d'un tuteur, tranchons le mot, d'un homme d'affaires.

Excuse dont on devrait rougir, s'écrie Chrysostôme ! Quoi ! des ecclésiastiques vont se faire les intendants, les défenseurs d'une femme !

« C'est pour cela qu'on nous fait la réputation de » gens avides, de flatteurs, de parasites, de serviteurs » de femmes. » — Voilà des soins dignes d'un chrétien !

raconta avoir pris la nuit une onoscélide, lui avoir rasé la tête, et l'avoir jetée dans une huche. Puni par saint Ambroise pour un discours si impertinent, il va à Constantinople : c'était le grand refuge. Comme il était bon médecin, beau parleur et habile en intrigues, il réussit à se faire nommer évêque de Nicomédie par Helladius de Césarée, *à qui il avait fait avoir une bonne place pour son fils*. Nectaire, archevêque de Constantinople, prié par saint Ambroise de déposer Géronce, ne put y réussir, à cause de l'opposition des habitants de Nicomédie. Ceux-ci voulaient garder dans la personne de leur évêque un excellent médecin très-obligeant. Chrysostôme déposa le médecin évêque. La ville se souleva, et à plusieurs reprises. Il y eut des prières publiques, des processions, jusque dans Constantinople (1) !

L'évêque d'Ephèse ne le cédait en rien à celui de Nicomédie. Il était accusé par Eusèbe, évêque de Valentinople :

1° D'avoir fait fondre les vases sacrés, et d'en avoir donné l'argent à son fils.

Un grand nombre de ces évêques, comme on le voit, étaient mariés, et sacrifiaient volontiers la dignité de l'Eglise aux intérêts de leur famille (2).

2° D'avoir employé dans ses bains le marbre enlevé au baptistère, et dans sa salle à manger les colonnes enlevées à l'église ;

3° D'avoir un esclave coupable de meurtre ;

(1) Sozomène, l. VIII, ch. 6.

(2) Le concile de Nicée n'interdit pas aux ecclésiastiques de demeurer avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination. Il fit cette concession sur les instances du confesseur Paphnuce, et pour éviter des désordres plus graves. (Sozomène, l. I, ch. 23.)

4° D'avoir vendu à son profit les domaines légués à l'Eglise par Galla, mère de l'empereur Julien ;

5° D'avoir repris sa femme dont il s'était séparé , et d'en avoir eu des enfants ;

6° D'avoir vendu des ordinations d'évêques.

Eusèbe produisait des témoins à l'appui de ces accusations.

Chrysostôme se prépare à aller en Asie pour mettre un terme à de tels abus. Antonin menacé s'adresse à un officier de l'empereur dont il faisait valoir les biens situés dans son diocèse ; et celui-ci obtient d'Arcadius qu'il s'oppose au départ de l'archevêque. Non content d'avoir ajourné l'arrivée du juge , il réussit à gagner à prix d'argent Eusèbe , qui rétracte ses accusations. Cependant le procès s'instruit ; les témoins sont interrogés. Mais Antonin meurt avant la fin de l'enquête , et échappe à une condamnation ignominieuse. En effet , l'enquête est poursuivie. Tous les crimes reprochés à Antonin sont établis sur des preuves irréfragables. Il est reconnu qu'Eusèbe n'a pas été un calomniateur , mais qu'il a vendu sa rétractation. Mais un autre incident se produit , qui complète ce triste tableau de la corruption pour ainsi dire naïve de cette société orientale. Les évêques qui avaient acheté leurs titres d'Antonin sont bien forcés de se reconnaître coupables de simonie ; mais ils allèguent pour défense qu'ils ignoraient que ces trafics des choses saintes fussent défendus ; que , du reste , leur seule intention , en recherchant l'épiscopat , était de se faire exempter des charges publiques ; et ils concluaient en demandant qu'on leur rendit l'argent qu'ils avaient donné pour être évêques , si on leur retirait ce titre.

Tout commentaire ici est superflu. Voilà quels étaient les pasteurs des peuples ; voilà quels furent les ennemis de Chrysostôme. Mais ces misérables provinciaux qu'il fit

rentrer dans le néant, étaient peu dangereux : c'est à Constantinople même, sur le théâtre de ses réformes, parmi les ecclésiastiques dont il signalait au peuple la conduite coupable, que se trouvèrent ses plus hardis et ses plus opiniâtres adversaires.

Un des plus acharnés fut Sévérien, évêque de Gabales en Célésyrie (1). La haine de ce dernier fut d'autant plus vive qu'il avait été plus avant dans l'amitié de Chrysostôme. Il était venu s'établir à Constantinople pour y faire fortune. Cet aventurier de l'épiscopat s'était proposé pour modèle un certain Antiochus, évêque de Ptolémaïs, qui, par son éloquence servile et la souplesse de son caractère, avait plu à la cour, et avait habilement exploité l'engouement dont il était l'objet. Sévérien commença à se glisser dans la confiance de Chrysostôme par une affectation hypocrite de vertu et d'austérité, en même temps que ses basses flatteries à l'empereur et à l'impératrice lui ménageaient une protection puissante dans le cas où ses intrigues et sa fausseté seraient démasquées. Chrysostôme, trompé par lui, l'institua son remplaçant pendant le voyage de trois mois qu'il fit en Asie. A son retour il trouva Sévérien tout-puissant auprès de l'impératrice, dont il avait baptisé le fils, le jeune Théodose, et comme à la tête d'un parti parmi les ecclésiastiques. Cette ligue avait évidemment pour but de forcer Chrysostôme à la retraite, et de lui donner Sévérien pour successeur. C'est du moins le complot que Sérapion, le diacre imprudent dont j'ai déjà parlé, dénonça à son archevêque. Quoi qu'il en soit, et peut-être sans se donner le soin d'examiner assez attentivement les accusations du diacre, Chrysostôme irrité chassa Sévérien de Cons-

(1) Socrate, l. vi, ch. 10.

Sozomène, l. viii, ch. 10.

tantinople. — *Le peuple s'en réjouit*, dit-il (1) comme pour justifier à ses propres yeux l'arbitraire et la sévérité de la mesure. Mais l'impératrice rappela aussitôt l'exilé. Chrysostôme refusa néanmoins de le voir et de l'admettre à sa communion. Il se laissa cependant fléchir par Eudoxie, qui le supplia au nom de son fils qu'elle plaça sur ses genoux. Les deux évêques se réconcilièrent publiquement, et prononcèrent à cette occasion une homélie devant les fidèles assemblés (2). — Socrate, peu favorable à Chrysostôme, prétend qu'ils se gardèrent mutuellement rancune. La conduite de Sévérien justifie cette accusation. Le caractère honnête, mais violent de Chrysostôme, ne la repousse pas absolument. Son excuse, s'il en a besoin, c'est sa haine pour tout ce qui était mensonge et vice. On peut pardonner à un ennemi qu'on n'estime point, et ne pas l'estimer davantage (3).

(1) Chrysost. opera, t. III, p. 413.

(2) Chrysost. opera. Homilia de recipiendo Severiano, t. III.

(3) Chrysostôme avait probablement en vue Sévérien de Gabales, quand il disait : « Que des hommes du monde soient atteints de cette maladie (la jalousie), c'est triste; le mal est moindre cependant. Mais des hommes qui se sont soustraits aux agitations du siècle, en être possédés, c'est ce qu'on peut voir de plus déplorable. Je me tairais volontiers, et le silence serait tout profit, si le silence devait empêcher le scandale; mais quand je me tairais, les faits parlent plus haut que moi. Quoi ! malheureux, tu crois bien faire en renversant l'œuvre de ton prochain. Peut-être est-ce ton œuvre que tu renverses. Vois les jardiniers, les laboureurs, comme ils unissent leurs efforts. L'un creuse le sol, l'autre plante, un troisième arrose; celui-ci travaille à la haie, celui-là écarte les bêtes nuisibles. Tous n'ont qu'un but : la santé de la plante. Ici, c'est le contraire : je plante, un autre secoue l'arbuste pour le renverser. Laisse le donc pousser des racines fortes et résistantes. Prends garde, en nuisant à mon œuvre, de faire disparaître aussi la tienne : à moi le soin de planter, à toi celui d'arroser. . . . Mais je vois, dis-tu, la gloire

Tel était le clergé du diocèse de Constantinople, disons mieux, le clergé de tout l'Orient. La ruine du paganisme, qui y fut plus rapide qu'en Occident (1), la sécurité, la faveur des empereurs, la facilité générale des mœurs, avaient comme endormi l'énergie héroïque du christianisme militant, et émoussé ces âpres vertus suscitées par la persécution. Les fruits de la victoire compromettaient la victoire même, et les Eglises d'Orient s'acheminaient par l'oubli de leur indépendance et celui de l'ancienne discipline à cette déplorable scission qui les mit en dehors du grand mouvement d'expansion et de conquête que la papauté dirigea seule au moyen âge. Un lien souvent invisible, mais réel, rattache les uns aux autres les événements qui semblent n'avoir aucune relation directe. Il est

s'attacher à celui qui plante. — Insensé! moi je ne suis rien, ni toi non plus : ni celui qui plante ici, ni celui qui arrose ici, ne sont rien. Il n'y a qu'une œuvre, celle de Dieu. C'est lui que tu combats, en arrachant où je plante. Je crains moins l'attaque du dehors que la guerre au dedans. Les racines peut-être ne souffriront pas du vent, si elles tiennent bien au sol. Rongées par un ver intérieur, elles périssent, et la plante n'a pas besoin d'une secousse extérieure. Combien de temps rongerons-nous les racines de l'Eglise, comme des vers (car de telles pensées viennent de la terre, ou plutôt la pourriture est leur mère), et nous abandonnerons-nous aux lâches flatteries des femmes (a)? Je vois l'Eglise gisante comme un cadavre : je vois un corps, des yeux, des mains, des pieds, une tête; mais aucun de ces membres ne remplit ses fonctions. Tous les assistants ont la foi, mais une foi morte. Le feu de la charité est éteint. » (In Epist. II ad Corinth., hom. 27, t. X)

(1) Consulter les deux ouvrages couronnés par l'Institut : l'un sur la destruction du paganisme en Orient, l'autre sur la destruction du paganisme en Occident; le premier, de M. Eugène Chastel; le second, de M. Beugnot.

(a) Allusion assez obscure à l'impératrice peut-être.

certain que la faiblesse et la corruption du gouvernement impérial, cette lente, mais toujours progressive décomposition de l'empire, jointe à la désorganisation de la société civile, eurent une influence considérable et funeste sur la société religieuse et sur le clergé. L'empire d'Occident succomba, mais la papauté resta debout au milieu de ses ruines; l'Eglise s'accrut des débris de la puissance romaine. Avec les Hilaire, les Ambroise, les Augustin, et le génie collectif de ses papes, elle se plaça de bonne heure en dehors et au-dessus des destinées de la puissance politique, et poursuivit son œuvre d'organisation indépendante à travers toutes les catastrophes, sous tous les gouvernements. L'empire d'Orient ne périt point, et ce fut un malheur pour l'Eglise : la ruine de l'empire l'eût affranchie; les barbares l'eussent respectée; elle eût établi sur eux une domination salubre à tous deux. Une secousse violente était devenue nécessaire. Etouffé par l'influence malsaine du despotisme, l'esprit du christianisme, cet esprit puissant qui avait suscité les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nysse, les Grégoire de Nazianze, languissait, s'éteignait. Chrysostôme est le dernier grand homme qu'ait produit l'Eglise d'Orient. Après lui le seul nom illustre est celui de Photius, et Photius signe l'arrêt de mort de l'Eglise grecque. Chrysostôme n'était pas un homme politique : il ne prévoyait pas les désastres irréparables qui allaient suivre cette union funeste de l'Eglise et de l'empire; mais son esprit profondément pénétré des principes du christianisme, son âme fière et libre, firent de lui le dernier représentant de l'indépendance et de la pureté de l'Eglise en Orient. Il échoua dans cette tentative d'affranchissement; mais le peuple, dont les instincts sont sûrs, le peuple, qu'écrasaient et méprisaient de concert le gouvernement de l'empereur et le haut clergé, l'accueillit comme un protecteur, l'encouragea,

l'applaudit dans son œuvre, le défendit lorsqu'il fut menacé, ne l'oublia point quand la violence l'eut arraché de son siège, et contraignit le fils d'Arcadius et d'Eudoxie à se prosterner devant les restes de l'évêque martyr, à implorer son pardon pour les persécuteurs couronnés.

§ III.

Chute d'Eutrope. — Révolte de Gainas. — Rôle de Chrysostôme (399-401).

Si Chrysostôme ne fut pas un homme politique, il fut cependant mêlé aux événements les plus importants du règne d'Arcadius : la chute d'Eutrope, la révolte de Gainas. Faible et violent, le gouvernement impérial essaya par trois fois de porter atteinte aux privilèges de l'Eglise, d'abord en faveur d'Eutrope, puis contre Eutrope, et enfin pour complaire à Gainas et le désarmer. Chrysostôme les défendit contre le favori tout-puissant, contre l'empereur épouvanté, contre le mercenaire menaçant.

Depuis trois années Arcadius régnait en Orient. Le véritable maître de l'empire était l'eunuque Eutrope, esclave d'Arménie, qui, confondu d'abord parmi les eunuques de la chambre impériale, gagna la faveur du jeune prince, et se fit donner les plus hautes dignités de l'Etat.

Eutrope avait fait épouser à Arcadius Eudoxie, fille du comte franc Bauton, et, en faveur d'une si haute union, espérait sans doute s'en faire une fidèle alliée. Nous avons déjà vu qu'un dessein à peu près semblable lui avait fait jeter les yeux sur Chrysostôme pour succéder

à Nectaire. L'autorité qu'exerçait l'eunuque était absolue. Il la compromit et la ruina, parce que, comme¹⁾ sont d'ordinaire les parvenus, il la fit sentir durement et maladroitement à ceux-là mêmes dont il la tenait.

Ses concussions, ses rapines, sa cruauté, et par-dessus tout son insolence, l'avaient rendu odieux au peuple. L'Eglise seule avait été respectée par lui ; il osa bientôt l'attaquer. Il avait fait exiler Timasius, personnage consulaire en qui il voyait un rival ; il avait même poussé le ressentiment jusqu'à persécuter bassement Pentadie, la femme de Timase. Celle-ci, menacée dans sa fortune et sa vie, accourt se réfugier dans l'église. Le droit d'asile, un des plus beaux héritages que la religion chrétienne ait reçus du paganisme, était reconnu et consacré par les lois. Constantin l'avait accordé le premier ; Théodose en avait étendu les privilèges non-seulement à l'autel et à l'enceinte même du temple, mais à tous les lieux y appartenants, galeries, cours, jardins, et même la maison de l'évêque (1).

Il est certain que dans une société où l'arbitraire et la violence avaient tant de place, et la liberté individuelle si peu de garanties, une telle institution n'avait pas les inconvénients qu'elle aurait de nos jours, et même qu'elle était bonne en soi. Si elle enlevait à la justice quelques coupables, ce n'était d'abord que pour un temps ; et elle préservait les jours de bien des innocents. Elle donnait aux évêques le temps d'intercéder en faveur des malheureux ; elle empêchait ces sauvages exécutions où l'on ne voyait que la main du bourreau, jamais le glaive de la loi. En Occident, Ambroise avait ouvert les portes de l'église à Cresconius, qui, au moment d'être livré aux bêtes, avait fui et s'était jeté, poursuivi par la populace et

(1) Cod. Théod., l. ix, tit. 45, l. 4.

les soldats, dans l'enceinte protectrice. Cresconius avait été sauvé par le courageux évêque. L'asile sacré qu'avait respecté une populace altérée de sang, Eutrope voulut y pénétrer pour en arracher, non un criminel, non un prévenu, mais une femme noble, innocente, privée, par l'exil de son mari et de son fils, de tous défenseurs (1). Chrysostôme s'opposa à la violation des privilèges de l'Eglise. Il rappela à Eutrope les lois impériales qui donnaient à une institution religieuse et canonique la majesté et la force d'une loi de l'Etat. Il rappela à l'esclave tout-puissant la mobilité des choses humaines, les retours soudains, les chutes éclatantes, et le conjura de ne pas fermer à une femme cet asile où le persécuteur de la veille pouvait le lendemain être suppliant. Vaines prières. Eutrope fit révoquer par Arcadius ce privilège de l'Eglise (2). Mais il ne put s'emparer de la personne de Pentadie : elle était diaconesse. L'insolence d'Eutrope, après un tel triomphe, n'eut plus de bornes. Il se fit nommer patrice, consul, troisième fondateur de Constantinople, tandis que dans tout l'Occident révolté d'une telle profanation de ces noms augustes, Claudien évoquait dans leur tombe, au spectacle de cette ignominie, les vieux Romains à qui succédait un vil esclave.

La chute d'Eutrope fut terrible, imprévue, et scandaleuse comme son élévation. Arcadius lui avait abandonné la direction souveraine de l'Etat : l'eunuque prétendit gouverner la maison même de l'empereur, et faire plier sous son autorité le caractère altier d'Eudoxie. Celle-ci, menacée par lui d'une répudiation ignominieuse, se jette

(1) Sozomène, l. VIII, ch. 7.

Socrate, l. VI, ch. 5.

(2) Eutrope n'eut dans sa détresse d'autre asile que le sanctuaire de l'église dont il avait essayé *sacrilègement* ou *sagement* de limiter les privilèges. (Gibbon, ch. 32.)

aux pieds d'Arcadius , lui présente ses deux enfants , et demande justice de l'affront (1). Faible et violent , plus esclave encore de sa femme que de son ministre, l'empereur enlève à Eutrope toutes ses dignités, tous ses biens, le chasse de la cour et de la ville.

On apprend la disgrâce du favori. Constantinople est dans la joie. La tyrannie, les rapines, la cruauté, et par-dessus tout la basse condition d'Eutrope, volent de bouche en bouche. On a cessé de le craindre , on veut le punir. Ces vils emportements de la multitude contre les puissants qui tombent sont de tous les temps :

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

Mais il semble qu'ils aient un caractère particulier de bassesse et de férocité dans l'Orient, où d'étranges fortunes appellent plus souvent d'étranges expiations. Eutrope est poursuivi par la populace : il fuit, éperdu ; le souvenir de Rufin accroît ses angoisses. Plus de refuge ; il a lui-même fermé devant les malheureux et les coupables les portes de l'église. Cependant c'est là qu'il va demander un asile. Mais des soldats se présentent au nom de l'empereur pour arracher le misérable aux autels qu'il tient embrassés. Chrysostôme leur interdit l'entrée du temple. Saisi par eux , et conduit devant Arcadius , il obtient pour Eutrope le bénéfice de ce droit d'asile qu'Eutrope avait fait révoquer. Les soldats se révoltent ; ils entourent le palais avec des cris menaçants, ils exigent la tête du favori. L'empereur est obligé de se montrer ; et ce n'est qu'à force de prières et de larmes qu'il parvient à faire respecter un droit abrogé par lui , et qu'il peut à peine rétablir.

Cependant un autre danger menace Eutrope. Le

(1) Philostorge , l. xi, ch. 6.

peuple se précipite en foule dans l'église. La vue du misérable, pâli par les angoisses, collé tout tremblant à l'autel, loin de désarmer cette multitude furieuse, l'enivre d'une joie sauvage. Des menaces, des cris de mort retentissent. Eutrope semble n'avoir pénétré dans l'église que pour y être un triste exemple de la violation de ce droit d'asile qu'il a le premier foulé aux pieds. Chrysostôme paraît.

La fameuse homélie sur Eutrope (*εις Εὐτροπίου*) (1) est citée dans tous les cours de littérature. Elle passe non-seulement pour un chef-d'œuvre d'éloquence ; mais le sentiment qui l'a inspirée est célébré comme le plus éclatant triomphe du véritable esprit de la charité chrétienne (2). Protéger contre la fureur du peuple un homme convaincu de tous les crimes, violateur des privilèges de l'Eglise, qui étaient en même temps les droits de l'humanité, sauver cette tête que menacent tant d'ennemis, c'est là assurément un acte de courage et de magnanimité. Me sera-t-il permis de regretter qu'il n'ait pas été complet ?

On dit que M. de Cheverus, dans une de ses missions à Boston, préparait un jour deux Irlandais à la mort. L'église, peu remplie d'ordinaire, regorgeait ce jour-là d'une foule immense accourue pour se repaître des angoisses des condamnés, et lire sur leurs visages les dernières terreurs de la vie. Le missionnaire apostropha rudement ces hommes, et surtout ces femmes, dont la curiosité cruelle venait chercher une si lâche satisfaction ; il leur rappela les enseignements de la charité méconnus par eux ; il gémit sur cette douloureuse nécessité de la

(1) Chrysost. opera, t. III.

(2) Il ne faut pas oublier cependant que, si Chrysostôme n'eût pas protégé la vie d'Eutrope, il abolissait lui-même le droit d'asile.

justice humaine, qui n'est pas infaillible ; et il termina en opposant aux jugements des hommes les jugements de Dieu , qui souvent cassent les premiers , et dont la miséricorde est infinie.

Il serait injuste d'exiger une semblable élévation de sentiments d'un chrétien du iv^e siècle, une telle générosité envers un criminel qui a osé porter la main sur les privilèges de l'Eglise , une telle sévérité envers une foule curieuse et cruelle. Mais n'a-t-on pas le droit de regretter que Chrysostôme, tout en arrêtant les effets de la fureur du peuple , s'associe cependant à cette triste joie de voir abattu et terrassé celui dont le pouvoir fut si grand ? Le peuple se repait avec ivresse de cette humiliation si profonde : c'est peu. Il voudrait enlever au misérable qui a tout perdu la seule chose qui lui reste, la vie. Chrysostôme veut empêcher le crime , et l'empêche. Mais la satisfaction barbare du peuple, loin de la condamner, il la déclare légitime. Eutrope ne sera pas massacré dans le temple ; mais il pourra lire sur tous les visages la soif de son sang ; mais celui-là même qui défend ses jours , analysera avec complaisance les angoisses du misérable ; il fera mesurer à cette foule frémissante et au ministre tombé la hauteur et la rapidité de la chute , et de cette terrible infortune tirera d'autres enseignements que celui de l'éternelle fragilité des choses humaines. Faire la leçon aux grands et aux rois est un des plus beaux attributs du ministère ecclésiastique ; mais il faut que les rois soient sur leur trône et les grands dans leurs dignités. Quand le bras de Dieu ou la colère du peuple s'est appesantie sur eux, le malheur les rend sacrés, la pitié est un devoir, et la protection ne doit point être vendue au prix de l'insulte. Mais ce n'est pas impunément qu'on recherche l'amour de la multitude. Souvent elle abaisse au

niveau de ses passions et de ses colères les âmes les plus hautes.

Après cet exorde si connu : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité*, Chrysostôme rappelle à Eutrope les sages conseils qu'il lui donnait jadis, et l'instabilité des choses humaines si terriblement mise à nu par l'abjection du ministre tombé. Il lui demande où sont ces faux amis, ces flatteurs, ces parasites qui se pressaient autour de lui. Le malheureux ne savait que trop qu'il était abandonné de tous, par tous menacé. L'orateur présente ensuite un tableau énergique de l'abaissement du favori, trop visible, hélas ! pour avoir besoin d'être retracé :

« Mais nous aurons beau imaginer : jamais nous ne pourrions exprimer par des paroles les angoisses qu'il doit éprouver en s'attendant à chaque minute à être massacré. A quoi bon chercher des paroles ? N'est-il pas lui-même la vivante expression de ses angoisses ? Hier, lorsque les soldats envoyés par l'empereur vinrent pour l'arracher de ces lieux, et qu'il courut embrasser les autels, son visage ne ressemblait-il pas au visage d'un mort, tel qu'il est encore en ce moment ? Ses dents claquaient, tout son corps frissonnait d'épouvante, sa voix était entrecoupée, sa langue paralysée ; il avait l'air d'être devenu de pierre. »

Est-il généreux de faire si amèrement sentir au condamné que sa tête est sous le glaive ? N'est-ce pas s'associer à la joie barbare du peuple que de peindre avec tant de complaisance l'état déplorable où se trouve réduite sa victime ? N'est-ce pas, enfin, employer le langage de son grossier auditoire, que de s'exprimer en ces termes :

« Les vierges, les femmes, quittent la retraite du gynécée ; les hommes désertent la place publique ; tous vous êtes accourus ici pour y voir la nature humaine confondue, la fragilité des grandeurs du siècle mise à nu ;

et cette face de prostituée, hier resplendissante d'un tel éclat (car c'est bien ainsi qu'il faut appeler cette fortune volée à autrui, plus hideuse qu'une vieille femme ridée), vous triomphez de la voir perdre sous les coups du malheur, comme sous une éponge, tout son fard et sa couleur. »

Eutrope ne se crût pas en sûreté, malgré la protection de Chrysostôme, et on le conçoit. Il quitta l'église, se réfugia dans l'île de Chypre. Puis, tiré de ce dernier asile par une lâche perfidie d'Arcadius, il fut assassiné. Quel temps, que celui où les criminels eux-mêmes ne peuvent espérer des juges !

Cette impression pénible que produisit sur moi la première homélie sur Eutrope (1), plusieurs des contemporains de Chrysostôme la ressentirent aussi. Sozomène nous apprend que c'étaient des ennemis de l'archevêque ; rien ne le prouve. Voici comment il s'exprime :

« Jean prononça contre Eutrope un discours plein d'invectives sur l'orgueil des puissants et de remontrances sur l'inconstance et la vanité des grandeurs humaines. Ses ennemis en tirèrent avantage contre lui, et lui reprochèrent d'avoir insulté de la sorte un homme de condition qui était en danger de mort, au lieu d'avoir compassion de son malheur (2). »

Socrate juge à peu près de même l'homélie sur Eutrope (3).

Zosime n'a pas assez d'indignation, lui païen, pour flétrir le lâche guet-apens d'Arcadius (4). Il est étrange que, dans sa seconde homélie sur Eutrope, Chrysos-

(1) Il y en a deux. La deuxième fut prononcée après la mort d'Eutrope. T. III.

(2) Sozomène, l. VIII, ch. 7.

(3) Socrate, l. VI, ch. 5.

(4) Zosime, l. V.

tôme, si libre d'ordinaire et si peu mesuré, n'ait pas laissé échapper le moindre blâme sur une exécution qui ressemblait tant à un assassinat. Sans doute il ne put pardonner à Eutrope l'atteinte portée aux privilèges de l'Eglise. Peut-être aussi abandonna-t-il à la justice impériale un misérable que depuis longtemps la haine du peuple avait condamné (1). Mais il eût dû chercher plus haut ses inspirations.

Un des plus acharnés ennemis d'Eutrope, celui qui contribua le plus puissamment à sa chute, s'il n'en fut pas le principal auteur, fut le Goth Gaïnas (2). Jaloux du pouvoir d'Eutrope, et aspirant à le remplacer, ce bar-

(1) Voici le texte de l'arrêt de bannissement prononcé contre Eutrope. Il n'est guère possible de joindre plus de lâcheté à plus de barbarie.

Omnes res Eutropi, qui quondam præpositus sacri cubiculi fuit, ærarii nostri calculis adjunximus, erepto splendore ejus, et consulatu a tetra illuvie et a commemoratione nominis ejus, et cœnosis sordibus vindicato; ut ejusdem universis actibus antiquatis, omnia mutescant tempora, nec ejus enumeratione sæculi nostri labes appareat; nec ingemiscant, aut qui sua virtute ac vulneribus romanos fines propagant, vel qui eosdem servandi juris æquitate custodiunt, quod divinum præmium consularis lutulentum prodigium contagione fœdavit, patriciatus etiam dignitate atque omnibus inferioribus spoliatum se esse cognoscat, quos morum polluit sævitate. Omnes statuas, omnia simulacra tam ex ære quam ex marmore, seu ex fuis, quam ex quacumque materia, quæ apta est effigendis, ab omnibus civitatibus oppidisque ac locis privatis ac publicis præcipimus aboleri, ne tanquam nota nostri sæculi obtutus polluat intuentum... (Codex Theodos., l. ix, tit. 41, lex 17.)

(2) Mesnart (Hist. de Chrysost., l. iv, ch. 5) examine longuement cette question fort obscure. Le témoignage de Philostorge (l. xi, ch. 6.) est le principal fondement de cette supposition, qui n'a du reste rien d'in vraisemblable.

Voir aussi Gibbon, ch. 32.

bare, chassé de son pays, d'abord simple soldat, puis chef de la milice, fait ravager les provinces d'Asie par Trebigild, et menace l'empereur dans Constantinople. Eutrope ayant été massacré, Gaïnas exige que l'empereur se rende à Chalcédoine pour subir les conditions qu'il lui plaira d'imposer. Arcadius s'humilie devant le barbare, qui exige la tête d'Aurélianus, de Saturninus et du comte Jean. Les victimes sont livrées. Gaïnas se contente de l'image du supplice, dit Zosime; et se fait donner par l'empereur le commandement général des armées.

L'histoire de ces temps est pleine de confusion et d'incertitudes. On a peine à suivre, dans ses étranges perturbations, ce misérable règne d'Arcadius, et à démêler les événements auxquels Chrysostôme prit part. Il est fort probable qu'il fut député par l'empereur pour fléchir Gaïnas, une première fois, afin d'obtenir la vie de Saturninus, d'Aurélianus et du comte Jean; une deuxième fois, pour supplier le barbare d'épargner l'empereur, qu'il pouvait renverser (1). A la première ambassade se rattache vraisemblablement une homélie qui a pour titre : *Sur Aurélianus et Saturninus* (2). Chrysostôme explique à ses auditeurs *qu'il les a quittés, afin de détourner de dessus la tête de ses seigneurs l'orage qui les menaçait*. Si l'on ne savait dans quel temps elle fut prononcée, on ne pourrait s'expliquer la tristesse profonde et le découragement dont semble atteinte l'âme si forte de l'archevêque. Les misères, la désolation, l'incertitude de l'avenir étaient telles, que les multitudes épuisées et abattues croyaient proche la fin du monde. Des oracles païens l'avaient annoncée pour l'an 400. Ce

(1) Théodoret, l. v, ch. 33.

(2) T. III, p. 483.

découragement universel, Chrysostôme n'en fut pas exempt; cette croyance populaire, peut-être ne la repoussa-t-il pas. Telle est la plus vraisemblable explication des paroles si tristes, et comme prophétiques, qu'il prononça alors.

« Il n'y a rien de stable et d'assuré dans les choses humaines : c'est comme une mer en furie qui chaque jour enfante quelque terrible naufrage. Tout est plein de trouble et de désordre; partout des écueils et des précipices, des récifs cachés sous les flots; partout la terreur, les périls, les défiances, les tremblements, les angoisses. Personne ne se fie à personne; chacun a peur de son voisin. Ils sont peut-être arrivés, ces temps prédits par le prophète en ces termes : « N'ayez point confiance dans vos amis; ne placez point votre espérance dans les grands de la terre; que chacun s'éloigne de son voisin. Tenez-vous en garde contre votre épouse; ne lui confiez rien. » — Pourquoi donc? — Parce que les temps sont mauvais. Parce que le frère dresse des embûches au frère, et l'ami s'avance plein de ruse. Il n'y a pas d'ami sûr, pas de frère sur qui on puisse compter. La charité est détruite; la guerre civile enveloppe tout, mais une guerre cachée, qui s'environne d'ombres. Partout de faux visages; bien des toisons de brebis, mais dessous des loups innombrables. Il serait moins dangereux de vivre parmi des ennemis déclarés qu'avec de faux amis. Ceux qui hier vous caressaient, vous flattaient, vous baisaient les mains, se tournent aujourd'hui en ennemis acharnés; ils ont jeté le masque; ce sont les plus amers des accusateurs. Hier, ils vous remerciaient d'un bienfait; aujourd'hui, ils vous en font un crime et vous calomnient. »

Mais ces paroles ne sont-elles que l'expression d'une tristesse sans objet? — Non. — Chrysostôme n'est ni un

rêveur, ni un mélancolique. Sous ces termes généraux et vagues, la pensée est claire, le sentiment plus clair encore. Quel est-il ? Une plainte, une accusation contre la perfidie et l'ingratitude. *Ces faux amis, plus dangereux que des ennemis déclarés* ; ces hommes qui *hier vous caressaient, vous baisaient les mains, vous remerciaient d'un bienfait*, ce ne sont point des personnages imaginaires. Chrysostôme les sent autour de lui : ils préparent leurs pièges, ils s'apprêtent à frapper dans l'ombre. Les faux amis, c'est Sévérien de Gabales et sa coterie ; les ingrats, ce sont ceux qu'il a sauvés de la colère de Gaïnas ; c'est Arcadius, c'est le comte Jean, qui fut un de ses plus opiniâtres persécuteurs. Quelle raison, quel prétexte à ces lâches inimitiés ? Il n'y en eut pas de sérieux : c'est l'envie seule qui les inspira. Malheur à celui que les circonstances et son courage ont élevé au rang de protecteur et de sauveur d'un prince ! Le danger passé, le service ne s'oublie point ; mais il pèse à l'orgueil du maître. C'est une vue importune que celle d'un bienfaiteur qui n'est pas un égal. Qu'est-ce, quand il a agi, non d'après les intentions du prince, prêt à acheter son salut au prix des plus basses concessions ; quand il s'est montré, dans le péril, plus fier, plus digne que celui qui devait être le représentant de la dignité et de l'indépendance d'un empire ! Telle fut la position de Chrysostôme envers Arcadius.

L'empereur avait été forcé de respecter le droit d'asile, quoiqu'il l'eût révoqué. Il avait vu Chrysostôme obtenir de Gaïnas la vie d'Aurélianus, de Saturninus et du comte Jean, si lâchement livrés par lui. Il se trouvait sur son trône moins puissant que cet évêque si simple dans sa vie, si courageux dans sa conduite. De toutes ses humiliations il accusait celui-là même qui les avait en partie effacées. Enfin, il ne pardonnait pas à son défenseur d'a-

voir tenu la place que la lâcheté lui avait fait abandonner à lui-même. Ainsi, Arcadius avait accordé à Gaïnas un pouvoir tel, que celui-ci était réellement devenu le maître de l'empire. Lorsque le barbare exigea une église pour lui et ses compagnons, qui étaient ariens, l'empereur était prêt à faire encore cette concession. Chrysostôme s'y refusa énergiquement. — « Ne promettez pas ce qu'on vous demande, dit-il à Arcadius : ne donnez point aux chiens les choses saintes (1). » En présence même de Gaïnas, il dénie à l'empereur le droit d'accorder une demande contraire aux intérêts de la religion, contraire même aux lois de l'Etat. Et il montre les lois de Théodose qui défendent aux ariens de posséder des églises. Et comme Gaïnas alléguait ses services et les récompenses qu'ils méritaient, Chrysostôme lui rappela l'obscurité de sa naissance, sa basse condition, les hailons qu'il portait jadis, et, au tableau de son abjection passée opposant les dignités dont il était revêtu, il ajouta que les récompenses surpassaient les services rendus. Gaïnas sortit furieux de cette entrevue, et, après avoir abandonné au pillage des Goths une partie de la ville, se retira en Thrace, mettant tout à feu et à sang. Les Huns anéantirent sur leur passage ce révolté qui faisait trembler l'empereur d'Orient.

Tel fut le rôle de Chrysostôme dans les épreuves qui assaillirent alors l'empire. Ce serait une grave erreur de ne voir en lui qu'un évêque jaloux des privilèges de l'Eglise. L'impuissance du gouvernement impérial en fit quelque chose de plus : un homme politique. S'il défend au nom de l'humanité la vie d'Eutrope réfugié dans l'église, il invoque en même temps les lois de Théodose et

(1) Théodoret, l. v. ch. 32.

Sozomène, l. viii, ch. 4.

de Constantin qui consacrent le droit d'asile. C'est encore au nom des lois de l'Etat qu'il repousse les prétentions de Gaïnas. Dans ces circonstances, il défendit à la fois la religion et la constitution de l'Etat ; mais dans son ambassade auprès de Gaïnas, c'est l'empire, ou plutôt c'est l'empereur qu'il protégea. Une position si haute appelle la tempête sur celui qui a osé la saisir. Et maintenant, que le même homme déploie envers l'empereur et l'impératrice, la cour, cette liberté de langage, cette âpreté dans les remontrances qu'il n'a point épargnées à un barbare victorieux et menaçant, et l'on comprendra les haines ardentes qu'il dut soulever, les persécutions dont il fut la victime.

Ces événements se passèrent pendant les quatre premières années de son épiscopat. Les réformes introduites dans la discipline, ses voyages en Asie, ses ambassades auprès de Gaïnas, la fondation des hôpitaux, la distribution des aumônes, la destruction des restes du polythéisme (1), la conversion des Goths (2), lui laissaient bien peu de temps pour la prédication (3). Cependant il n'abandonna jamais une partie si importante de son ministère. Cette âme ardente, blessée, refoulée sur elle-même, avait un besoin impérieux d'épanchement et de consolations. Le peuple était son confident : devant cette multitude mobile, passionnée, reconnaissante, devant ces

(1) Il aida saint Porphyre à détruire les temples païens de Gaza. (Voir *Vita Porphyrii*, *Biblioth. Patrum*, IX.)

(2) Théodoret, l. v, ch. 30. — Chrysost., t. XII. — Il prononça une homélie après un évêque qui venait de prêcher en langue gothique.

(3) Montfaucon (*Vie de Chrysost.*, t. XIII), et avant lui Photius, ont remarqué avec raison que les homélies prononcées à Constantinople sont très-inférieures aux autres. Le temps manquait à l'orateur.

pauvres dont il était la providence, dont l'amour le soutenait, il ouvrait son cœur, il se plaignait, il accusait aussi ceux que le peuple est toujours disposé à accuser. Ses vertus, son génie, un tel auditoire les admirait, et sans envie. Son courage, Gaïnas repoussé dans ses prétentions, la vie d'Aurélianus, de Saturninus, du comte Jean sauvée, les libres remontrances adressées à une cour dissolue, à des grands dont les trésors étaient le fruit de la rapine et des exactions, tout, dans ses actes, dans ses paroles, plaisait aux malheureux, qui lui rendaient par leur affection et leur dévouement la justice qu'il ne pouvait attendre de ceux qu'il avait protégés, mais dont les vices et les excès trouvaient en lui un censeur inflexible. — Que de fois il se plaint avec amertume des difficultés sans nombre qu'il rencontre, de la responsabilité qui pèse sur lui, des inimitiés sourdes qu'il sent autour de lui !

« L'évêque appartient à tous ; il porte les fardeaux de tous. *Aux autres on pardonne la colère, non à lui.* On excuse les péchés des autres, non les siens. Il est exposé aux langues de tous, aux jugements de tous, sages et insensés. Des soucis continuels le dévorent jour et nuit. Ne me parlez pas de ces évêques dont la seule affaire est de plaire aux gens, qui désirent jouir des douceurs du sommeil, comme s'ils étaient entrés dans une telle charge pour se reposer.

» Mais, direz-vous, il est honoré. — De quels honneurs parles-tu ? Le dernier des pauvres l'injurie sur la place publique. — Pourquoi ne lui ferme-t-il pas la bouche ? Belle demande ! Ce n'est pas là le devoir d'un évêque. S'il ne répand ses aumônes sur tous, travailleurs ou oisifs, mille accusations tombent sur lui. Nul n'hésite à le calomnier. Quand il s'agit d'un magistrat, on a quelque peur ; quand il s'agit d'un évêque, aucune. »

Puis ce sont les mauvais choix faits par les prédécesseurs, et sur lesquels on n'ose revenir. Cependant il faut souvent employer les remèdes énergiques, en fût-on au désespoir soi-même.

« Je voudrais, s'il était possible, vous mettre sous les yeux la tendresse que j'ai pour vous. Personne alors ne m'adresserait plus de reproches à l'avenir, si sévère que fût mon langage; car les paroles d'un ami, même ses réprimandes, sont faciles à supporter (1). »

On sait que Chrysostôme ne les épargnait pas. Aprè censeur des vices, il en faisait de si énergiques peintures, que plus d'une fois il fut interrompu par les sanglots et les bruyantes marques de repentir de son auditoire (2). Un jour, entre autres, il avait dit : *Celui qui participe aux saints mystères sans en être digne, est aussi coupable que s'il avait répandu le sang de Jésus-Christ.* Aussitôt la foule manifeste son désespoir, et s'écrie : « Tu nous repousses de la sainte table et de la communion ! » Cette douleur si naïve dans son expression spontanée, l'émeut de pitié. Mais il ne peut rétracter la condamnation qu'il a portée contre les sacrilèges. Que fait-il ? Il s'applique à lui-même cette terrible menace. N'est-il pas, comme ceux qui l'écoutent, faible, enclin au mal ? Et il cite cette belle parole de saint Paul : « Le » prêtre est choisi parmi les hommes ; il est établi pour » gémir avec ceux qui se trompent et qui ignorent, parce » que lui-même est plein d'infirmités (3). »

Voici comment il explique le langage de l'apôtre :

« Mes paroles ont porté le trouble et la tristesse dans

(1) T. IX, in Act. apostol., hom. 3. — Il revient souvent sur ce sujet, et toujours avec tristesse. Voir t. XI, Epître à Timothée, p. 664 ; t. XI, Epître à Titus, hom. 1.

(2) T. VI, hom. de Spectaculis, p. 315.

(3) Ep. ad Hebræos, c. 5.

bien des cœurs. Elles ont mordu la conscience de mes auditeurs, la leur, la mienne aussi à moi qui vous parle. Cet enseignement s'applique à moi comme à vous. Comme vous, je suis atteint de cette blessure ; j'apporte des remèdes pour moi comme pour vous. Tel est le conseil de la bonté divine. Le prêtre et les fidèles qui l'écoutent sont soumis aux mêmes lois, comme ils ont la même nature ; ils sont également coupables, dès qu'ils violent la loi. Pourquoi ? Pour que le prêtre use de modération dans ses réprimandes, pour qu'il soit indulgent envers les pécheurs, se souvenant de sa propre faiblesse, pour qu'il fasse accepter ses remontrances. Aussi, ce ne sont point des anges que Dieu a fait descendre du ciel pour diriger les mortels. Ces êtres, d'une nature supérieure, ignorant la faiblesse humaine, auraient été trop sévères dans leurs corrections. Ce sont des hommes, des mortels qu'il nous a donnés pour maîtres ; des hommes avec toutes les faiblesses attachées à l'humanité ; des hommes qui, étant exposés aux mêmes tentations que leurs auditeurs, soient plus indulgents dans leur langage, plus modérés dans leurs remontrances. C'est ce que déclare Paul, l'auteur de cette loi, et il nous en donne la raison dans ces mots : *Omnis enim pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, qui condolere possit iis qui ignorant et errant.* Pourquoi ? Parce que lui-même est environné de faiblesse.

« Vous le voyez : le sentiment de la faiblesse fait naître la compassion ; la communauté de nature empêche de dépasser les bornes dans les reproches qu'on adresse à ses frères. — Mais pourquoi vous ai-je parlé ainsi ? C'est pour que vous ne disiez point : « Toi qui es pur de tout » péché, toi qui ne connais point l'amère douleur que » cause un reproche, tu abuses de ton immunité pour » nous faire de plus profondes blessures. » — Non, je

ressens le premier la douleur ; car moi aussi je suis exposé au péché.

» Nous méritons tous des reproches, et nul ne peut se glorifier d'avoir un cœur sans taches (1). Ce n'est donc pas pour le plaisir de philosopher sur les maux d'autrui, ce n'est pas par inhumanité ; c'est le cœur plein de compassion que je vous ai adressé ces réprimandes. Quand le médecin pratique une incision sur le malade, il n'éprouve lui-même aucune douleur ; le malade seul souffre. Il n'en est point ainsi dans la guérison des âmes. C'est d'après moi-même que je juge les autres. Avant de vous attrister par mes paroles, j'ai moi-même le cœur déchiré. On souffre moins des réprimandes qu'on ne souffre de réprimander les pécheurs, quand on est pécheur soi-même. Vous parlez, et votre conscience s'élève contre vous ; vous vous voyez, vous, revêtu de cette dignité du sacerdoce, tombé dans les mêmes fautes que vos auditeurs ; vous avez besoin des mêmes corrections, vous le sentez ; et votre douleur en est cent fois plus profonde. S'il en est parmi vous dont le cœur soit plus faible, et qui n'acceptent point l'apologie de ma conduite, voici ce que je leur dirai : — Ces lois que je vous expose, ce n'est pas moi qui les ai faites ; elles sont descendues du ciel : je ne fais que vous les expliquer. Il est donc nécessaire, puisque tel est le ministère qui m'a été confié, ou bien que je vous dise librement et sans crainte tout ce qu'elles renferment, que je cherche à vous être utile, et non à vous plaire ; ou bien que je redoute de m'attirer votre haine, et que, par cette indulgence déplacée, je compromette à la fois votre salut et le mien (2). »

(1) Proverbes, 2, 9 ; Ecclési., 8, 6.

(2) Chrysost. opera, t. II, p. 786 et sqq.

Quel était ce peuple si tendrement aimé, si sensible aux reproches, et cependant si peu soucieux, ce semble, de ne plus les mériter ? Les chrétiens de Constantinople ressemblaient fort à ceux d'Antioche : les mêmes misères produisent partout les mêmes vices. Seulement, à Constantinople, la corruption des mœurs était encore plus profonde. Le voisinage et l'exemple de la cour, l'oisiveté, les séductions du cirque et du théâtre, exerçaient sur une population plus nombreuse et plus mêlée une influence plus funeste. Je ne parle point de ces étranges raffinements du luxe, de la gourmandise et de la débauche, de ces vices d'exception, plus nombreux et s'étalant avec une plus scandaleuse hardiesse dans une ville qui fournissait à toutes les fantaisies un théâtre et un aliment. Toutes ces plaies de cette aristocratie gangrenée, Chrysostôme les a exposées dans leur hideuse nudité : on ne peut lui reprocher que de les mettre trop souvent sous nos yeux. La passion du cirque et du théâtre, voilà le vice commun à toutes les classes de la société, et la source de bien d'autres vices. A Antioche, Chrysostôme avait plus d'une fois condamné ces jeux frivoles, ces représentations indécentes. Mais à Constantinople, il composa sur ce sujet une homélie tout entière (1).

Après un exorde plein de colère (*ταῦτα ἀνεκτά; ταῦτα φορητά;*), l'évêque se représente lui-même, retiré dans sa maison, où il est assailli et troublé par les vociférations de la multitude enivrée des émotions du cirque. Il baisse la tête vers la terre, il se voile la face. Sa pensée est avec

(1) Chrysost. opera, t. VI, p. 315. — Elle est du nombre des douze homélies retrouvées au commencement du XVIII^e siècle par Bernard de Montfaucon, le savant bénédictin. Ces douze homélies se trouvaient enfouies dans un couvent du mont Athos. Les onze autres sont à la fin du t. XII.

les malheureux dont l'âme est en proie à ces tristes plaisirs. Il les voit, il les montre. Ceux qui occupent les gradins supérieurs, les riches et les grands, savourent silencieux et recueillis les voluptés du spectacle. La joie de ceux-là ne s'évapore point en cris confus; elle pénètre leur âme, la remplit, les rend immobiles et muets. La populace entassée sur les gradins inférieurs s'abandonne librement à toutes ses émotions, vocifère, applaudit, double le plaisir du spectacle par le plaisir du bruit.

Mais qu'est-ce que ces jeux du cirque (1), auprès des représentations du théâtre ! On sait que les spectateurs n'allaient point y chercher un plaisir de l'esprit. Le théâtre ne parlait qu'aux sens. C'étaient des chants obscènes, des pantomimes, des danses lascives exécutées par des courtisanes nues. Quels pouvaient être les sentiments, ou plutôt quelles étaient les sensations du spectateur ? Quel souvenir emportait-il de ce foyer de corruption ? Chrysostôme va nous le dire, et sans fausse honte.

« Quand tu sors du théâtre, quand tu as cessé de la voir (la courtisane), son image reste gravée en ton âme, avec ses paroles, ses attitudes, son geste, ses regards, sa démarche, sa grâce voluptueuse, ses chants lascifs, et tu te retires ayant reçu mille blessures. N'est-ce pas de là que viennent ces désordres dans les ménages ? Et la perte de la chasteté, et la désunion entre les époux, et les disputes et les querelles, et *ces dégoûts sans raison* ? Quand tu rentres chez toi rempli de cette femme, tu es

(1) Aller voir courir des bêtes ! Si c'est là ce que vous voulez, attellez les passions brutales de votre âme : la colère et la concupiscence. Imposez-leur le joug de la sagesse. Donnez-leur pour cocher la raison ; courez pour obtenir les applaudissements de celui qui vous appelle ; courez non du crime au crime, mais de la terre au ciel.

prisonnier. Ta femme alors te paraît sans grâce, tes enfants t'importunent, tes serviteurs te sont insupportables; ta maison t'ennuie; tes affaires te rebutent; tous ceux qui t'abordent te sont une gêne. Et pourquoi? C'est parce que tu ne rentres pas seul chez toi; avec toi y rentre la courtisane. Elle brûle ton âme; tu es blessé; tu chéris ta blessure. O démente! Comment écouter ensuite nos discours sur la continence? »

L'auditoire pleurait et gémissait sur le malheur des pécheurs. Chrysostôme loue cette compassion; mais il frappe les coupables d'excommunication. Il invite les assistants à ne plus leur adresser la parole; pour lui, il les retranche du nombre des fidèles... Il faut ajouter sans doute à cet anathème la restriction : *s'ils retournent au théâtre*... Mais l'arrêt n'en est pas moins sévère, et il avait, qu'on le remarque bien, une portée que ne soupçonnait point Chrysostôme. Il atteignait plutôt les riches que les pauvres. Ceux-ci sont moins accessibles aux séductions de la beauté et de la grâce voluptueuse : ils connaissent peu ces dégoûts sans raison qui suivent un plaisir malsain et qui dissout l'âme. Une sensualité grossière les conduisait au théâtre; mais la nécessité du travail, les soucis de la misère, empêchaient que l'émotion dangereuse ne se concentrât, ne fermentât dans leur âme. Il n'en était pas ainsi des riches, que l'oisiveté, l'argent, poussaient invinciblement à chercher la satisfaction des désirs excités au théâtre. C'étaient ceux-là surtout que l'orateur avait en vue, ceux-là surtout qu'il menaçait d'excommunication. Ils devenaient ses ennemis. Mais que lui importaient ces haines injustes? Malheureusement les jeux du cirque et le théâtre étaient non-seulement autorisés par l'empereur, mais en quelque sorte placés sous sa direction. Chrysostôme, en les attaquant, attaquait une institution de l'État. Unis par leur origine au polythéisme, auquel ils survi-

vaient, ces divertissements populaires étaient devenus sous les empereurs un moyen de gouvernement. « Panem et circenses, » tel était le cri des Romains de Tibère, des Grecs de Constantinople. Les horribles boucheries du cirque avaient à peu près cessé, grâce à ce souffle d'humanité que le christianisme avait fait passer sur le monde ; mais, en adoucissant les âmes, la nouvelle religion était loin de les avoir purifiées. Les peuples avaient cessé d'être cruels, ils étaient restés impudiques. Aux gladiateurs et aux bêtes avaient succédé les courses de chars, les danses de mimes et de courtisanes. Arracher à ces plaisirs une multitude oisive et corrompue, les Pères de l'Eglise l'essayèrent, mais sans succès. Les jeux avaient cessé d'être une fête religieuse ; mais ils étaient restés une institution politique, un besoin. C'était, avec les distributions de blé, la seule compensation qu'eût obtenue le peuple à toutes les libertés perdues ; on peut même dire que c'était sa seule occupation. Sa fureur pour ces divertissements était telle, qu'il y courait les jours mêmes où la religion l'appelait à la méditation de ses plus augustes mystères. C'était le vendredi saint de l'année 399 que Chrysostôme avait été troublé dans sa retraite par les bruits du cirque. On comprend son indignation. Mais la condamnation prononcée par lui contre les spectateurs remontait à celui qui autorisait, encourageait, entretenait souvent ces représentations dangereuses, c'est-à-dire au gouvernement, à l'empereur lui-même. Le prédicateur devait donc paraître aux yeux des uns un censeur morose, aux yeux de la cour une espèce de sédition. Que devenait le gouvernement précaire d'un Arcadius, si on lui enlevait cette prise sur les âmes ? Chrysostôme attaquait donc à la fois une coutume enracinée et une institution de l'Etat. Malheureusement il ne se borna pas là ; il attaqua les personnes.

§ IV.

Jusqu'où allèrent ces attaques? Voilà ce qu'il est difficile de déterminer. Les historiens ecclésiastiques contemporains sont très-réservés sur ce point : les uns, comme Théodoret, par scrupule de charité chrétienne et dans la crainte de se faire des ennemis ; les autres, comme Socrate et Sozomène, sont évidemment combattus entre le désir d'être véridiques et la peur d'offenser le fils d'Arcadius et d'Eudoxie, auquel l'un d'eux dédie son ouvrage. Quant à Palladius, l'ouvrage qu'il a composé en forme de dialogue à l'imitation du Phédon sur la vie de Chrysostôme est fort incomplet et très-partial. Le disciple justifie et admire tous les actes, toutes les paroles de son maître. C'est une œuvre de passion.

D'un autre côté, les amis du saint qui ont recueilli et publié ses œuvres ont omis volontairement des discours entiers ou des fragments de discours dans lesquels le zèle réformateur de l'archevêque et son ressentiment ne respectaient ni bienséances ni mesures. Bernard de Montfaucon lui-même rejette parmi les *spuria* un fragment que je citerai plus loin, et qu'il lui répugne d'attribuer à Chrysostôme, bien qu'il ne puisse être d'un autre.

Enfin, les écrivains postérieurs, Georges d'Alexandrie, l'empereur Léon, et avant eux le diacre Marcus, auteur présumé de la vie de saint Phorphyre, sont plutôt des légendaires que des écrivains sérieux. Pour eux le réel est trop simple et n'a aucun charme ; c'est le merveilleux qu'ils cherchent. Ils se font les échos complaisants des traditions où revivait embelli le souvenir de l'archevêque populaire. Dans leurs livres, comme dans l'imagination du

peuple, Chrysostôme se transforme en thaumaturge (1). Le cardinal Baronius, plus recommandable par son érudition que par la solidité de sa critique, n'hésite point à enregistrer dans ses annales ces histoires souvent invraisemblables, mais qu'il ne faut cependant pas rejeter tout entières aveuglément. En sacrifiant le miracle, qui en est l'ornement obligé et comme la moralité aux yeux des légendaires, les faits en eux-mêmes ne semblent pas tous inadmissibles. Je tâcherai, dans cette partie si délicate de mon travail, de suppléer aux réticences intéressées des contemporains, et, sans introduire le merveilleux dans l'histoire, d'accorder à la légende tout ce qui n'est pas en désaccord avec le sens commun et la vraisemblance.

A tous ces témoignages sévèrement contrôlés il faut joindre celui de Zosime. Je sais que l'autorité du seul historien païen de ce temps est fort suspectée. C'est le seul cependant qui semble sur ce point impartial et désintéressé. Il n'aime pas Chrysostôme, il n'aime pas davantage Eudoxie et Arcadius; il est aussi peu soucieux de plaire à l'un qu'aux deux autres. Or Zosime nous représente Chrysostôme comme l'ennemi personnel d'Eudoxie (2).

(1) Il y a toujours eu entre l'Orient et l'Occident une rivalité tantôt sourde, tantôt ouverte. Cette rivalité, dans les questions religieuses, devient surtout une concurrence de sainteté. Les dialogues de Sulpice Sévère sont un aveu naïf de la jalousie qu'inspiraient aux Occidentaux les vertus et les miracles des solitaires de l'Orient, vertus et miracles que l'imagination plus poétique des Orientaux savait plus habilement embellir et exagérer. C'est à cette concurrence que nous devons ces dialogues et trois vies de saint Martin. L'évêque de Tours est mis dans la balance avec les solitaires les plus illustres de l'Orient, et naturellement ceux-ci sont loin de l'égaliser. Les historiens grecs, les rédacteurs du Martyrologe et du Ménologe, ne se firent aucun scrupule d'orner de miracles l'histoire de Chrysostôme. Si la rivalité s'était bornée à ces pieuses fraudes!

(2) Zosime, l. v.

tantinople après qu'il en avait été chassé par Chrysostôme. Ce furent les premières relations entre elle et lui ; elles avaient dû ne laisser de souvenirs agréables ni à l'un ni à l'autre. Cependant Chrysostôme avait fait un magnifique éloge de la piété de l'impératrice. Eudoxie avait accompagné à pied, à neuf milles de Constantinople, les reliques des martyrs transférées en grande pompe, pendant la nuit, dans l'église Saint-Thomas. Cette cérémonie, à laquelle elle avait pris part, soit par piété, soit par vanité, pour assister à un spectacle extraordinaire, avait été célébrée avec enthousiasme par l'archevêque (1). Il avait presque oublié les saints martyrs pour louer Eudoxie. Mais, courtisan peu habile ou panégyriste ironique, il avait comparé Eudoxie à la femme pécheresse de l'Evangile, assurant que toutes deux auraient une gloire immortelle. — *Bien que la nature ait fait de toi une femme*, ajoutait-il, *tu peux rivaliser avec les apôtres*. Il est douteux que de tels compliments aient réjoui le cœur d'Eudoxie. Cependant le panégyriste maladroit eût peut-être trouvé grâce devant ses yeux ; elle ne pardonna pas au peintre satirique.

Il ne serait pas juste de supposer que Chrysostôme eût toujours Eudoxie en vue dans les attaques si fréquentes qu'il dirige contre les excès du luxe et de la parrure chez les femmes (2). Les dames de la cour en

(1) Chrysost. opera, t. XII, hom. 2.

(2) T. VII, in Matthæum, p. 131.

T. IX, in Act. apostol., p. 237.

T. IV, in Annam, hom. 1.

T. XI, ad Ephesios, hom. 15.

Voir Mesnart, liv. VI, ch. 6.

T. XI, ad Timoth., hom. 8.

T. X, Epist. prima ad Corinth., hom. 36.

— Ibidem, hom. 40.

T. XI, ad Coloss., hom. 7.

avaient leur bonne part. Mais dès que le peuple, que l'archevêque eut tort de prendre pour confident, connut la mésintelligence qui régnait entre ces deux personnes si violentes toutes deux, il se plut à voir dans les critiques les plus générales de son prédicateur une allusion perpétuelle au faste, à l'insolence, à la cruauté d'Eudoxie. Par malheur, il était presque impossible de critiquer la conduite des femmes sans avoir l'air de penser à l'impératrice. Et peut-être Chrysostôme ne fit-il aucun effort pour décourager ces applications où triomphait la malignité populaire. Lui si habile écrivain, lui rompu à toutes les finesses du style, ne savait-il pas quel sens donnerait son grossier auditoire aux paroles suivantes :

« Vous toutes, femmes qui portez des colliers d'or, ce sont les chaînes de Paul qu'il faut souhaiter. Les bijoux ne sont pas une si belle parure à votre cou que ces chaînes de fer à son âme.... Dites-moi, qui attirera le plus les regards, de vous ou de Paul ?

» L'impératrice elle-même, toute couverte d'or, n'eût pas attiré les regards autant que lui. Si on eût vu entrer en même temps dans l'église l'impératrice et Paul couvert de chaînes, c'est sur lui et non sur elle que tous les yeux se seraient fixés, et avec raison. Car voir un homme supérieur à l'humanité, n'ayant plus rien d'humain, véritable ange sur la terre, c'est un spectacle plus admirable que celui d'une femme, si magnifiquement parée qu'elle soit. »

Jusqu'ici, rien de blessant. Mais l'orateur s'anime, et l'improvisation l'égare.

« Otez ces bijoux, vous ôterez la faim au pauvre. Vous êtes chargée d'or, et votre prochain périt. Vous étalez l'or sur votre personne par vanité, et votre pro-

chain n'a pas de quoi manger. Ces chaines d'or sont chaines de péché...

» Vous voulez paraître belle et brillante... Contentez-vous d'être telle que vous a faite Dieu. Espérez-vous donc corriger l'œuvre de Dieu? Vous voulez paraître belle : revêtez-vous d'aumônes; revêtez-vous de charité; revêtez-vous de modestie, de sobriété; éloignez le faste. Voilà ce qui est plus précieux que l'or; voilà la véritable parure; voilà ce qui donne de la beauté à celle même qui en est dépourvue. Quand on voit la beauté unie à la bonté, on est bienveillant dans ses jugements; mais une femme dépravée a beau être belle, on ne peut l'appeler ainsi. L'esprit prévenu contre elle ne la juge pas équitablement. L'Egyptienne était magnifiquement parée; Joseph aussi eut une belle parure. Lequel était le plus beau? L'un était nu; mais il était revêtu de chasteté et de continence. L'autre était vêtue; mais si elle eût été nue, sa honte eût moins éclaté : car elle n'était pas chaste. Quand tu te pares avec magnificence, ô femme, ta honte est plus éclatante que si tu te montrais sans vêtements; car tu as dépouillé la modestie (1). »

Ces paroles hardies, peut-être Eudoxie les entendit-elle. Mais certainement elles lui furent rapportées. Il y a toujours dans les cours des gens habiles à deviner les haines et les affections des princes, et prêts à les servir. On dénatura, on envenima les expressions de l'orateur. On représenta à une femme hautaine et vindicative l'affront qu'elle avait reçu, les applaudissements du peuple à la malignité duquel l'évêque abandonnait la majesté impériale et la dignité d'une femme. On ne négligea rien pour que l'impératrice sentit l'offense et voulût s'en venger.

(1) Chrysost., t. XI, in Epist. ad Coloss., p. 465.

Le nombre des ennemis de Chrysostôme était fort grand. Théodoret, par un scrupule de charité chrétienne fort déplacé chez un historien, refuse d'en nommer aucun (1). Socrate, Sozomène, et surtout Palladius, évêque d'Hélénopolis, un des plus chauds amis de Chrysostôme, n'ont pas cette réserve. Nous avons vu que les grands, les riches, les dames de la cour, le haïssaient : il n'épargnait ni leurs désordres, ni leur avarice, ni leur coquetterie. Ils entrèrent avidement dans la grande conspiration qui se forma sous les auspices de l'impératrice. Mais les adversaires les plus acharnés furent ceux-là mêmes qui auraient dû être ses alliés et ses défenseurs ; il fut trahi et livré par les siens. Les haines de famille sont les plus vivaces ; les guerres civiles sont les plus sanglantes. Les évêques qu'il avait déposés ; Sévérien de Gabales, qui s'était réconcilié avec lui ; son diacre Jean, qu'il avait forcé d'être malgré lui la providence des pauvres ; le comte Jean, dont il avait sauvé la vie ; trois dames de la cour, Marsa, Castricia, Eugraphia : tels furent les ennemis qui se levèrent les premiers contre Chrysostôme.

Il fallait un chef à cette conspiration ; il fut habilement choisi. Ce fut Théophile, patriarche d'Alexandrie, le fameux destructeur de l'idole de Sérapis, l'oncle de Cyrille, qui fit ou laissa massacrer Hypatie. Théophile haïssait Chrysostôme (2). A la mort de Nectaire, il avait espéré faire monter sur le siège de Constantinople

(1) Théodoret, l. v, ch. 34. — Théodoret est disciple d'Acace de Bérée, un des plus violents ennemis de Chrysostôme, celui qui disait : *Je lui apprête son bouillon*. (Palladius. Dial. de vita Chrysost.) — Tillemont, Mém. ecclésiast., t. XIV.

(2) Il n'est pas de mon sujet d'entrer dans de longs détails sur la vie de Théophile. Je dirai seulement qu'il se rendit coupable de vol, de simonie, de calomnie, et même de meurtre.

une de ses créatures, le prêtre Isidore, et devenir ainsi une sorte de pape de tout l'Orient. C'était un caractère altier et dominateur. Il refusa pendant quelque temps de sacrer Chrysostôme. Eutrope l'y força, en le menaçant de faire usage contre lui des lettres de félicitation que Théophile avait écrites pour être remises à Théodose ou à Maxime, suivant que l'un ou l'autre remporterait la victoire. Il obéit, mais à contre-cœur. Indépendamment du dépit de voir ses espérances renversées, il paraît que la figure franche et décidée de Chrysostôme lui déplaisait. Car il se piquait de connaître le caractère des gens d'après les traits de leur visage, dit Palladius. Théophile entraîna à sa suite dans la ligue un nombre considérable d'évêques, de prêtres, de moines, qui lui obéissaient avec la docilité de la peur.

La ligue formée, ayant à sa tête un chef habile et entreprenant, restait à trouver un prétexte pour commencer les hostilités. Le prétexte fut l'origénisme (1).

Saint Jérôme traduisit les libelles calomniateurs de Théophile contre Chrysostôme.

Voir, sur Théophile : Sozomène, l. viii, ch. 16; — Socrate, l. vi, ch. 15; — Palladius, *passim*; — Tillemont., *Mém. ecclés.*, t. XI.

(1) L'origénisme ne fut en effet qu'un prétexte. L'acte d'accusation rédigé contre Chrysostôme ne fait aucune mention des prétendues erreurs d'Origène qu'il aurait embrassées. Il témoigna de la compassion à des moines poursuivis comme origénistes; mais rien ne prouve qu'il ait partagé leurs opinions, ni même que ces moines aient été attachés aux opinions d'Origène. Il est au contraire à peu près certain que les deux plus violents adversaires de l'origénisme, saint Jérôme et Théophile, avaient eu dans le principe des sentiments tout contraires. Saint Jérôme même s'associa à Rufin pour la traduction des œuvres du grand théologien d'Alexandrie.

On peut consulter, sur Origène et les débats qui s'engagèrent sur sa doctrine jusqu'à sa condamnation définitive par le cin-

On vit arriver à Constantinople, implorant la protection de Chrysostôme et d'Arcadius, quatre moines célèbres dans l'Orient par leurs vertus, et qu'on appelait les Grands Frères, à cause de leur haute taille. Ces moines, jadis fort aimés de Théophile, puis chassés de leurs cellules par la violence, injuriés, battus même par le patriarche d'Alexandrie, qui les dénonce au monde chrétien comme infectés des erreurs d'Origène, cherchent un asile à Jérusalem, d'où le crédit de Théophile les fait chasser, et arrivent enfin à Constantinople. Leur plus grand crime était d'avoir donné asile au prêtre Isidore l'Hospitalier, dont l'Eglise a fait un saint, et qui avait encouru la haine de Théophile, après en avoir été aimé au point que celui-ci avait songé à le donner pour successeur à Nectaire. Isidore s'était opposé à ce que l'argent des pauvres fût dépensé par Théophile en constructions fastueuses et inutiles. Il enveloppa dans sa disgrâce les moines qui lui donnèrent une retraite.

Ceux-ci supplient Chrysostôme d'intercéder en leur faveur auprès de Théophile, et lui remettent des mémoires composés pour leur justification. Théophile repousse avec hauteur l'intervention charitable de Chrysostôme. Celui-ci refuse dès lors de s'occuper davantage de cette affaire. — Les moines s'adressent à l'empereur,

quième concile œcuménique en 553, l'article Origène de M. Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*. Bien que M. Jean Reynaud accuse Chrysostôme d'origénisme, et traite Théophile avec plus d'indulgence que les contemporains et les écrivains du *xvii^e* siècle (Tillemont, Mesnart, Hermant, dom Cellier, etc.), l'article Origène est une étude fort sérieuse, fort attachante, et qui indique une profonde connaissance du temps et de la matière.

Sur toute cette histoire des moines accusés d'origénisme, voir aussi Sozomène, l. viii, ch. 12, 13 et sqq.; — Sulpice Sévère, *Dialogues*; — Socrate, l. vi, ch. 15 et sqq.; — Mesnart, livre v, ch. 1, 2, 3, 4; — Palladius, p. 64, 65 et sqq.

et accusent Théophile d'un certain nombre de crimes dont ils offrent de fournir la preuve. — Arcadius ordonne à Théophile de comparaître en sa présence. Mais celui-ci avait pris ses mesures. Il se pose en défenseur de la foi contre les erreurs d'Origène, attire dans son parti saint Jérôme, tout chaud encore de sa lutte contre Rufin, et saint Epiphane de Salamine, vieillard respectable par sa piété et sa vertu, mais d'une intelligence médiocre et d'un zèle aveugle. — Théophile arrive enfin à Constantinople, et son premier acte est un chef-d'œuvre d'habileté. Chrysostôme, qui se croyait bien en dehors de cette question de l'origénisme, lui offre l'hospitalité. Il refuse de communiquer avec l'archevêque de Constantinople, avant que celui-ci ait chassé les moines et condamné Origène. Ainsi, d'accusé, Théophile se fait accusateur. Chrysostôme, qui ne le cédait en fierté à personne, refuse d'obéir à un ordre si étrange. La violence d'Epiphane, qui croyait naïvement soutenir un combat pour la défense de la foi menacée, et violait audacieusement les lois de la discipline par des ordinations dans le diocèse d'un autre évêque, irrite encore Chrysostôme, et le confirme dans sa résolution de ne tenir aucun compte des injonctions qui lui sont faites. Cependant Théophile avait amené avec lui trente évêques égyptiens, prêts à tout pour mériter ses bonnes grâces. Il semait l'argent dans Constantinople, tenait table ouverte, enrôlait dans son parti tous ces évêques, tous ces prêtres, tous ces moines dont Chrysostôme avait châtié les vices et réprimé les abus. Enfin, il réchauffait dans le cœur de l'impératrice le ressentiment qui y couvait contre l'audacieux censeur de sa conduite. Quand il eut réuni un nombre suffisant d'ecclésiastiques ; quand il se fut assuré l'appui de la cour, au lieu de se défendre des accusations dirigées contre lui, au lieu de poursuivre la condamnation d'Ori-

gène, qui semblait lui tenir tant au cœur, il cite Chrysostôme à comparaître devant un prétendu concile tenu à Chalcedoine, et appelé concile du Chêne. La lettre de citation portait : *Le saint concile assemblé dans le faubourg du Chêne, à Jean*. C'était dépouiller d'avance Chrysostôme de son titre d'archevêque.

Combien un tel acte était contraire à toute équité, contraire aux lois de la discipline, aux canons du concile de Nicée ! La réponse des évêques restés fidèles à Chrysostôme en est une preuve éclatante :

« Ne ruinez pas les affaires de l'Eglise ; ne troublez pas l'ordre qui y est établi ; ne déchirez point cette Eglise pour laquelle Jésus-Christ est descendu du ciel en terre. Que si l'impatience qui vous transporte vous fait violer les canons du Concile de Nicée, et si vous voulez connaître des causes ecclésiastiques hors de votre ressort, et au delà des limites de votre diocèse, venez avec nous dans cette ville où la police est si solidement établie, et n'attirez pas Abel à la campagne à l'exemple de Cain. Avant que de passer plus avant, nous sommes obligés de vous entendre ; car nous avons entre nos mains *soixante-dix* chefs d'accusation contre vous, et qui contiennent visiblement de très-méchantes actions que l'on vous accuse d'avoir commises (1). De plus, nous sommes, par la grâce de Dieu, en plus grand nombre que vous dans votre synode, et nous ne sommes assemblés que pour la paix de l'Eglise, et non pas pour sa ruine. Votre assemblée n'est composée que de trente-six évêques d'une seule province, au lieu que nous sommes quarante de plusieurs provinces, et qu'il y a sept métropolitains parmi les prélats qui sont avec nous. De sorte que, pour

(1) Il est fort regrettable que la liste de ces soixante-dix chefs d'accusation ne nous soit pas parvenue.

observer les canons , vous voyez bien qu'il faut nécessairement que le plus petit nombre soit jugé par le plus grand , qui est d'ailleurs le plus digne et le plus considérable. Nous avons même une de vos lettres par laquelle vous écrivez à Jean , notre frère dans l'épiscopat , qu'il ne faut pas qu'un évêque entreprenne de juger les autres au delà des bornes et de l'étendue de sa juridiction. Soumettez-vous donc aux lois de l'Eglise , et priez vos accusateurs qu'ils cessent de vous accuser (1). »

Chrysostôme refusa de comparaître. Il écrivit au concile qu'il voyait dans les évêques réunis à Chalcédoine non des juges , mais des ennemis ; que Théophile avait quitté Alexandrie en disant : *Je vais déposer Jean* ; qu'Acace de Bérée avait annoncé *qu'il apprêtait à Jean son bouillon* ; que Sévérien de Gabales et Antiochus de Ptolémaïs , *dont les crimes sont si publics que les théâtres même séculiers en retentissent* , étaient connus pour la haine qu'ils lui portaient. — Que le concile rejetât de son sein ces quatre évêques , et alors il pourrait y avoir pour l'accusé quelque espoir de trouver des juges impartiaux (2).

Le concile ne répondit à cette protestation qu'en publiant l'acte d'accusation contre Chrysostôme. Cet acte renfermait vingt-neuf chefs principaux , auxquels on en ajouta bientôt dix-huit autres.

Quel est le caractère de ces accusations ? Y est-il question d'Origène et de ses erreurs ? Aucunement. Cependant , dans la seconde liste de griefs , on fait à Chrysostôme un crime d'avoir donné l'hospitalité aux moines accusés d'origénisme. Or cet acte de pure charité n'impliquait nullement une adhésion aux erreurs qu'on leur

(1) Palladius. Dialogus de vita Chrysost. (Trad. par Mesnart, l. v, ch. 9.)

(2) Ibidem.

imputait , et dont du reste on ne put les convaincre. Les ennemis de Chrysostôme n'eurent donc pas l'impudence de contester la pureté de sa foi. Ils furent réduits à la nécessité d'attaquer sa vie privée , ses mœurs , son caractère. — Je ne prétends point passer en revue tous les chefs d'accusation : je ne choisirai dans cette longue liste que ceux qui mettront le mieux en lumière le caractère de l'archevêque et les sentiments de ses ennemis.

Il est accusé :

D'avoir dilapidé les fonds de l'Eglise. — Rien n'était plus vrai : il les avait dilapidés en aumônes , en fondations d'hôpitaux. Je montrerai plus loin qu'il était par principe opposé à la thésaurisation. Le clergé commençait déjà alors à amasser ces richesses énormes qui , destinées à être le patrimoine des pauvres , ne servirent plus tard qu'à entretenir le luxe et l'oisiveté des ecclésiastiques. Chrysostôme prévoyait l'abus : il chercha un remède à l'avarice dans la prodigalité. Il appauvrit l'Eglise pour l'empêcher de se corrompre.

D'avoir vendu les vases de l'Eglise. — Ainsi avaient agi saint Ambroise et Acace d'Amidée. Celui-ci avait dit aux chrétiens dans un temps de famine : Notre Dieu ne boit ni ne mange ; il n'a pas besoin de vases. Vendons-les pour donner du pain aux pauvres.

De manger seul avec intempérance *comme un cyclope*. — Ridicule dans la forme , cette accusation avait une grande portée. Elle renfermait une vérité et un mensonge , la première destinée à faire passer le second. En effet , Chrysostôme mangeait seul , c'est-à-dire que , contrairement à tous les évêques , il ne tenait point table ouverte à tous les venants. Ces représentations fastueuses absorbaient une grande partie du revenu des pauvres , et l'exercice de l'hospitalité couvrait d'un voile honorable des profusions que rien ne justifiait. Chrysostôme , qui

refusait de prélever sur les revenus de l'Eglise l'argent nécessaire à son entretien, ne mangeait pas, on se l'imagina, avec intempérance, comme un cyclope. Son indifférence pour les choses de la table était telle, que sainte Olympias était forcée de le nourrir. Il était le premier des pauvres sur qui s'étendait l'inépuisable charité de cette illustre descendante des rois d'Arménie. Mais il mangeait seul. Donc il semblait mépriser la société de son clergé. Ajoutons qu'il la méprisait en effet.

A ces calomnies il faut joindre les suivantes : On lui reprochait :

De corrompre les évêques qu'il choisissait afin de l'aider à écraser son clergé. — C'est-à-dire qu'il recherchait de préférence, pour les ordonner, des évêques qui pussent lui être un appui, et non un obstacle dans les réformes qu'il jugeait nécessaires.

D'avoir frappé un prêtre dans l'église jusqu'au sang, et d'avoir ensuite offert le sacrifice. — Il était d'un caractère irascible ; mais de telles violences ne peuvent guère lui être imputées.

De ne prier à l'église ni en entrant, ni en sortant. — Probablement sa piété ne se donnait pas en spectacle. Il ne convoquait pas les fidèles pour leur faire admirer sa dévotion. C'est devant les Orontes que les Tartufes se frappent la poitrine.

On attaquait aussi ses mœurs. Il recevait, disait-on, des femmes chez lui et sans témoin. — A ce coup, il s'écria : « Plût à Dieu que la pudeur me permit de montrer en quel état les jeûnes et la pénitence ont réduit ce misérable corps ! »

Enfin, parmi ces griefs élaborés avec une odieuse perfidie, ou d'une puérilité qu'on aurait peine à concevoir si l'on ne se rappelait la grossièreté, l'ignorance qui régnait alors, même dans le clergé, on en trouve un cer-

tain nombre qui semblent assez spécieux, et que la haine dut saisir avec avidité. — On l'accusait :

D'avoir appelé le clergé vil, corrompu, inutile, triobolaire.

D'avoir refusé de communiquer avec le *très-saint* Acace de Bérée (celui qui *apprêtait à Chrysostôme son bouillon*).

De faire chauffer le bain pour lui tout seul. — Il préférerait la solitude à la compagnie des ecclésiastiques de son diocèse. Nous le comprenons très-aisément ; mais eux devaient en être blessés.

D'être à la fois accusateur, juge et témoin. — Je ne sais s'il se rendit coupable d'abus de pouvoir. Mais s'il viola la légalité, il est difficile de croire qu'il ait violé la justice. Cet homme qui ne s'astreignait point à prier aux lieux et aux heures prescrites, devait être observateur peu fidèle des formalités. Les pharisiens reprochaient à Jésus de n'accomplir point les pratiques de la loi.

D'avoir appelé Epiphane vieux radoteur. — Le mot a pu échapper à la vivacité de Chrysostôme. On ne peut y voir qu'un oubli des convenances et un excès de franchise.

Ses ennemis poussaient l'impudence jusqu'à l'accuser d'*avoir livré l'eunuque Eutrope, patrice et premier ministre de l'empire, au préfet Porphyre pour être banni*. — Ainsi fut interprétée l'éloquente homélie sur Eutrope (1) !

Un certain moine Isaac, qui prétendit avoir été maltraité par Chrysostôme, présenta au concile dix-huit autres chefs d'accusation, que le concile admit sans examen. Quelques-uns de ces griefs figuraient déjà sur la première liste ; mais s'ils faisaient double emploi, ils fai-

(1) Sur tous ces griefs, voir Socrate, l. vi, ch. 3 ; — Palladius, p. 59 et sqq.

saient nombre. Ainsi, il fut de nouveau accusé de *manger seul, au mépris des lois de l'hospitalité*.

Cette accusation, sous cette nouvelle forme, était fort sérieuse. L'hospitalité était un devoir pour l'évêque. Mais l'accomplissement de ce devoir était bientôt devenu un prétexte à des profusions coupables. Les pauvres, les voyageurs, les malheureux de toute sorte, frappaient en vain à la porte des évêchés. Les évêques n'exerçaient plus guère l'hospitalité qu'entre eux ou envers les riches, dans la société desquels ils mangeaient les revenus de l'Eglise. Voilà l'hospitalité que Chrysostôme refusa de pratiquer.

— Palladius consacre deux pages entières à le justifier sur ce point. — Fleury n'hésite point à condamner cet excès de sauvagerie ou d'orgueil ou d'abstinence dans un archevêque. Mais Fleury vivait parmi des prélats grands seigneurs.

Parmi les autres griefs, dont il est impossible d'apprécier la signification, on trouve avec étonnement celui-ci : Chrysostôme avait employé les expressions : *J'aime, je suis en délire* (1). Ces expressions ne sont point en usage dans l'Eglise, et elle ne sait ce que c'est. — Aux yeux de ses ennemis, c'était un sacrilège que d'employer le langage de la passion humaine pour peindre l'enthousiasme de la piété. — Ce n'était pas ainsi qu'ils s'exprimaient.

Son indulgence envers les pécheurs lui était aussi imputée à crime. Il avait dit : *Si vous êtes retombé dans le péché, faites pénitence encore une fois ; et chaque fois que vous serez tombé dans le péché, venez à moi, je vous guérirai* (2).

(1) Ἐξῶ καὶ μαίνομαι. T. XII, homélie prononcée à l'occasion de la translation des reliques des saints martyrs.

(2) Voir sur ce point le chapitre intitulé : Chrysostôme moraliste.

Enfin, on lui reprochait : *D'exciter le peuple à la révolte contre le concile.*

Quel respect, quels égards devait-il donc à des ennemis déclarés, à de lâches calomniateurs? Quelle autorité pouvait avoir aux yeux de l'accusé ce tribunal honteux qui n'osait même siéger à Constantinople, et qui était allé recruter ses juges parmi des ennemis, des ecclésiastiques corrompus, dépossédés de leurs sièges, chassés honteusement? En refusant de comparaître devant cette ligue d'ennemis qui osaient prendre le nom révérend de concile, l'archevêque de Constantinople ne disait-il pas hautement au peuple les mépris que lui inspiraient et ces hommes de haine et leurs indignes manœuvres?

Le peuple se pressait dans l'église, avide de voir, d'entendre, prêt à protéger celui contre lequel s'amas-saient tant d'orages. La cour et les évêques courtisans s'étaient ligüés contre l'archevêque populaire; celui-ci, réduit à défendre son rang, son honneur, sa liberté, peut-être sa vie, se tourna vers les malheureux dont il avait été l'avocat intrépide, le bienfaiteur. Fut-il un sé-ditieux? Non. Attaqué injustement, il se défendit. S'il eût été assuré de trouver des juges intègres, il eût com-paru devant eux. Ce fut jusqu'à sa mort son désir de soumettre à un concile universel ses actes et ses paroles. En l'absence de toute équité, sans qu'il pût invoquer l'ap-pui d'aucune institution protectrice, il opposa à la vio-lence de ses ennemis la colère du peuple. Tandis que ceux-ci s'apprétaient à le frapper, Chrysostôme expli-quait à la multitude ardente qui se serrait autour de lui, les causes de tant de haine et de fureurs.

« Vous savez, mes très-chers, quel est le véritable su-jet pour lequel on veut me perdre. C'est que je n'ai point fait tendre devant moi de riches et précieuses tapisseries; c'est que je n'ai jamais voulu me vêtir d'habits d'or et de

soie ; c'est que je n'ai pas eu assez de complaisance pour satisfaire la gourmandise de ces gens-là... Je suis persécuté, non parce que je possède des biens terrestres. S'il en était ainsi, je devrais en gémir le premier. Je suis persécuté, non parce que j'ai commis quelque crime, mais parce que je vous aime...

» Il reste encore de la postérité de Jézabel. Hérodiade est encore en fureur. Elle danse, elle demande la tête de Jean...

» Tout court à *une infamie* (1). »

Ces derniers mots, qui semblent vagues, avaient une signification très-claire. Ils renfermaient un malheureux jeu de mots que le peuple saisit avidement. On sait que l'impératrice s'appelait Eudoxie. Chrysostôme disait : Παντὰ εἰς ἀδοξίαν ἐκτρέχει. — Singulier moment pour faire une pointe !

Que pouvait le concile contre un homme protégé par toute la population d'une grande ville, supérieur en dignité à ses juges, et refusant de reconnaître l'autorité qu'ils s'attribuaient ? Ils eurent recours au bras séculier. L'empereur, poussé par Eudoxie, était entré dans la ligue. C'était à lui de frapper le dernier coup, d'exterminer l'ennemi commun. Chrysostôme reçut d'Arcadius l'ordre de comparaître. Mais un tel ordre, l'archevêque ne reconnaissait pas à Arcadius le droit de le donner. Dans ses homélies sur le roi Ozias, qui, pour avoir osé porter atteinte aux privilèges du grand prêtre, avait été frappé de la lèpre, il avait dit :

« Le sacerdoce est une royauté plus vénérable et plus haute que celle des princes.

» Dieu a courbé la tête des rois sous la main des prêtres, pour nous apprendre que la puissance sacerdotale

(1) T. III, *antequam iret in exilium*.

est au-dessus de la royauté. Car celui-là est inférieur qui reçoit d'un autre la bénédiction (1). »

Il méprisa donc l'injonction de l'empereur. *Il avait reçu de Dieu seul son Eglise, Dieu seul pouvait l'en chasser* (2). Malheureusement cette âme violente, aigrie par l'injustice, ne put contenir l'indignation qui la transportait. Le concile invita l'empereur à bannir Jean, *comme coupable du crime de lèse-majesté*. C'était le livrer à toutes les rigueurs de cette étrange justice impériale qui était impuissante à juger même un Eutrope, et ne pouvait que l'assassiner. Il reçoit l'arrêt de son bannissement. Il sent d'où vient le coup : c'est la haine de l'impératrice qui le frappe. La colère, le mépris pour cette basse vengeance qui a sommeillé si longtemps afin de s'appesantir sur lui aux jours d'épreuve, l'indignation d'un cœur honnête que la perfidie révolte, éclatent dans une invective passionnée.

« Cette femme de chair attaque l'esprit. Elle se livre aux délices des bains et des parfums ; elle s'enlace à son époux ; elle fait la guerre à l'Eglise pure et sans tache. Mais bientôt elle s'assiera seule dans le veuvage, du vivant même de son époux, parce que tu es une femme, parce que tu veux rendre l'Eglise veuve. Hier elle m'appelait le treizième apôtre, aujourd'hui elle m'appelle Judas. Hier elle ne craignait point de s'asseoir auprès de moi, aujourd'hui, comme une bête sauvage, elle fond sur moi. Mais le soleil se serait éteint, la lune aurait cessé de se montrer, avant que nous pussions oublier les paroles de Job. Job, qui endura tant de misères, s'écriait toujours : *Que le nom de Dieu soit béni dans les siècles*. Quand sa femme lui disait : *Prononce une parole contre*

(1) Hom. in Oziam, t. VI.

(2) Palladius, p. 81.

Dieu, et meurs, il la gourmanda, disant : *Pourquoi parlez-vous comme une femme privée de sens ?* O femme ingrate ! ouvrière de mal ! Quand tu étais en proie à la souffrance, est-ce donc ainsi que Job t'a parlé ? Ne t'a-t-il pas guérie à force de prières, de soins ? Quand il vivait à la cour, quand il était puissant, quand il avait des serviteurs comme un roi, tu ne parlais pas ainsi ; et maintenant que tu le vois assis sur son fumier, rongé par la vermine, tu viens lui dire : *Prononce une parole contre Dieu, et meurs*. Ce n'est donc pas assez de ses afflictions terrestres, tu veux lui arracher un blasphème qui cause son supplice éternel. Mais que répond le bienheureux Job ? — *Pourquoi avez-vous parlé comme une femme privée de sens ?* — Nous avons reçu nos biens de la main de Dieu : refuserons-nous de supporter les afflictions ? Mais que veut cette femme injuste, haïssable, cette nouvelle Jézabel ? Elle m'envoie des consuls, des tribuns ; elle menace. Une araignée envoie des araignées... (1) »

Les historiens modernes, l'éditeur des œuvres de Chrysostôme, se sont plu à le représenter comme le plus doux des hommes. L'idéal du martyr était devant leurs yeux ; ils voyaient les confesseurs des premiers siècles, sereins, calmes sur le bûcher, dans l'arène, priant pour leurs bourreaux ; et, par un effort d'imagination ou dans l'égarément de leur pitié, ils ont attribué à l'archevêque de Constantinople ces vertus passives, cette ineffable résignation des premiers chrétiens qui moururent pour leur foi. Ces historiens avaient dans l'esprit comme un type du chrétien persécuté, et, d'après ce type, ils traçaient un portrait imaginaire et fade des figures les plus énergiques, des caractères les plus emportés. Chrysostôme n'est pas un modèle de douceur et de patience. Naturelle-

(1) T. III, p. 503 et sqq.

ment vif et irascible, il est entraîné par la contradiction ou l'injustice à tous les excès de la violence. Les paroles qui précèdent sont d'un homme qui ne se possède plus. Incohérence dans les idées, dans les injures mêmes, stérile effort de résignation, appel furieux à l'exemple de Job qu'il ne peut imiter dans sa sainte patience, colère, mépris, indignation, c'est l'image d'une âme sur qui la raison a perdu tout pouvoir. Dépouillons-le donc de cette majesté sereine et froide qu'il n'eut jamais (1). Aussi bien, s'il eût été tel, comment expliquer les haines passionnées, inextinguibles qu'il souleva, l'amour obstiné, le fanatisme dont il fut l'objet? Les caractères froids et modérés n'excitent guère des passions excessives. Quand mon imagination se représente ces temps orageux, je vois d'un côté Théophile, ses évêques et la cour acharnés contre un homme trop fier pour se courber même devant un empereur, d'une trop rigide vertu pour accepter les bénéfices de son rang sans en remplir les devoirs; de l'autre, un peuple immense, ou plutôt une multitude confuse dont l'archevêque s'est déclaré l'ami, le protecteur, dont il satisfait les besoins, dont il flatte les penchants; cette multitude se serrant autour de lui dès qu'il est menacé, se liguant avec lui contre la cour, contre une partie du clergé, excitée par lui, affermie par lui dans le mépris et la haine que nourrissaient alors les classes inférieures de la société contre leurs tyrans et leurs oppresseurs. — C'est une guerre ouverte où toutes les passions sont déchaînées, où le sang coulera. — Je ne puis alors considérer que comme une fantaisie gracieuse et touchante, une sorte de réminiscence du Phédon, ce tableau tracé par Palladius de la sérénité de Chrysostôme. — Tel fut

(1) Néander, c. 4, avoue qu'il n'était pas assez patient. — Nous entrons dans la critique moderne.

Socrate , tel ne pouvait-être l'archevêque de Constantinople.

« Nous étions alors quarante évêques assis avec Jean dans la salle de son évêché ; et nous admirions comment Théophile, ayant été obligé de venir seul pour répondre des crimes dont il était accusé, s'était fait accompagner d'un si grand nombre d'évêques, avait fait changer de sentiment à l'empereur et aux magistrats, et perverti plusieurs ecclésiastiques. Comme nous tenions ce discours, Jean, qui était animé du Saint-Esprit, nous dit tout d'un coup ces paroles surprenantes : « Priez Dieu, » mes frères ; et si vous aimez Jésus-Christ, que per- » sonne de vous n'abandonne son Eglise pour ma consi- » dération. Car, comme dit saint Paul, je suis près d'être » immolé, et le temps de ma séparation approche. Je » prévois que je souffrirai d'abord quantité d'afflictions, » et que je mourrai ensuite après avoir été exercé par » mille peines. Car je connais l'artifice de Satan, et je » vois bien qu'il ne veut plus souffrir que je lui déclare » tous les jours la guerre par mes discours. Que si vous » voulez faire paraître que vous avez de l'amour et de la » compassion pour moi, vous ne sauriez mieux vous en » acquitter qu'en vous souvenant de moi dans vos priè- » res. » Ce discours nous ayant plongés tous tant que nous étions dans une douleur extrême, les uns versaient des larmes en abondance, les autres sortaient du concile après avoir baisé ses yeux, sa tête sacrée, et cette bienheureuse et si précieuse bouche ; et personne de nous ne pouvait arrêter ses pleurs, ni retenir ses gémissements. Mais, nous ayant exhortés à venir reprendre nos sièges, et nous considérant comme des abeilles qui volent deçà et delà, et qui font un grand bruit autour de leurs ruches : « Asseyez-vous, dit-il, mes frères, et ne pleurez pas, de » peur d'accroître mon affliction. Car désormais Jésus-

» Christ est ma vie, et ce m'est un gain et un avantage
» de mourir. » (Il disait cela à cause du bruit répandu
déjà partout qu'on lui devait couper la tête à cause de
la grandeur de son courage et de la fermeté de sa résolu-
tion.) « Rappelez dans votre mémoire ce que je vous ai
» toujours dit, savoir : que cette vie n'est qu'un voyage
» qui dure peu, et que la tristesse et la gaieté qui s'y
» rencontrent sont des choses passagères. Tout ce que
» nous voyons n'est qu'une foire où nous vendons et
» nous achetons; et nous ne sommes ici maintenant
» que comme dans une hôtellerie. Sommes-nous de
» meilleure condition que les patriarches, et plus consi-
» dérables que les prophètes et les apôtres, pour jouir
» ici d'une vie immortelle et éternellement durable? »
A ces mots, quelqu'un de la troupe répondit en soupi-
rant : « Ce sont nos propres disgrâces qui nous affligent.
» Nous déplorons notre propre désolation, parce que
» vous nous laissez orphelins. Nous pleurons la viduité
» de l'Eglise, la confusion des lois, l'ambition de ceux
» qui n'ont pas la crainte de Dieu devant les yeux, et
» qui s'ingèrent du gouvernement de l'Eglise par un
» empressement criminel. Nous plaignons les pauvres
» qui vont perdre leur appui, et la prédication qui va
» être abandonnée. » Ayant ouï ces paroles, et frappant
plusieurs fois du second doigt de sa main droite sur sa
main gauche, comme cet homme de Dieu avait accou-
tumé de faire lorsqu'il avait l'esprit occupé de quelque
grande inquiétude, il dit à celui qui lui tenait ce dis-
cours : « C'est assez, mon frère; n'en dites pas davan-
» tage. Mais, comme je vous disais tout à l'heure, n'a-
» bandonnez pas vos Eglises; car l'Eglise de Jésus-Christ
» n'a pas commencé par moi, et ne finira pas à moi.
» Moïse n'est-il point mort, et n'a-t-on pas vu Josué
» prendre aussitôt sa place? Samuel n'est-il pas mort,

» et David n'a-t-il pas reçu l'onction royale? Après
» qu'Elie a été enlevé du monde, Elisée n'a-t-il point
» prophétisé au lieu de lui? Quand on a coupé la tête à
» saint Paul, n'a-t-il pas laissé après lui Timothée, Tite,
» Apollon, et une infinité d'autres disciples? » A ces
mots, Elise, qui était évêque d'Apamée dans la Bithynie,
lui répliqua en cette manière : « Infailliblement, si nous
» retenons nos Eglises, on nous contraindra de commu-
» niquer avec vos ennemis et de souscrire à votre con-
» damnation. » A quoi *saint Jean* repartit ainsi : « Com-
» muniquez avec eux de peur de diviser l'Eglise; mais
» gardez-vous bien de souscrire : car je n'ai rien fait qui
» mérite qu'on me dépose et qu'on me chasse de mon
» siège (1). »

§ V.

Il était banni, mais obéirait-il? Le peuple était prêt à tout pour le défendre et le maintenir sur son siège. Mais un archevêque donnerait-il l'exemple de la révolte? Pendant trois jours il attendit la révocation de la sentence. Elle ne vint point : il quitta la ville. Ses ennemis y entrèrent en tumulte, comme des soldats dans une place prise d'assaut. Ils pénétrèrent dans l'église. Sévérien de Gabales a l'insolence de monter dans cette chaire qui devait être sacrée à tous, et de dire au peuple que, « *Jean*
» *n'eût-il d'autre crime que son arrogance, cela suffi-*
» *sait pour justifier sa déposition. Car Dieu pardonne*
» *tout, excepté l'orgueil* (2). » — Le malencontreux orateur est interrompu par les cris et les huées de la foule,

(1) Palladius. Dial. de vita Chrysost. — N'ayant pas le texte sous la main, j'emprunte la traduction de Mesnart. (L. v, c. 9.)

(2) Sozomène, l. viii, c. 18.

qui se précipite hors de l'église, et va toute frémissante redemander son pasteur à Arcadius. Des cris menaçants retentissent autour du palais. L'empereur et l'impératrice sont glacés d'épouvante. Chrysostôme, qu'ils ont banni, est plus puissant qu'eux. Tandis qu'ils veillent en proie à la peur, un tremblement de terre ébranle la ville (1). Plus de doute : c'est Dieu lui-même qui condamne l'injuste arrêt prononcé contre l'archevêque. L'ignorance, les remords, la terreur bouleversent le lâche cœur d'Arcadius. Les cris du peuple le troublent ; la voix de Dieu qu'il croit entendre, l'épouvante. Eudoxie, plus effrayée encore, car elle est l'auteur de tout, fait révoquer l'arrêt de bannissement. Pendant qu'on envoie messagers sur messagers pour ramener l'exilé, elle lui écrit elle-même une lettre humble et suppliante, un désaveu sans dignité et sans franchise : « Je supplie Votre Sainteté de ne pas » croire que j'aie eu aucune part à ce qui s'est passé. Je » suis innocente de votre sang. Ce sont des hommes mé- » chants et corrompus qui ont tramé cette conspiration. » J'en prends Dieu à témoin, comme il l'est de mes larmes » que je lui offre en sacrifice (2). »

Son retour fut un triomphe. Une multitude de barques couvrit le Bosphore, et une foule immense l'accompagna avec des cierges allumés. La ville retentit de cantiques en faveur de l'exilé ; on le presse de remonter sur son siège, de haranguer ce peuple si fidèle, si dévoué. Un scrupule le retient. Il a été déposé, et, suivant les canons, il ne peut reprendre ses fonctions qu'après avoir été rétabli sur son siège par un concile plus nombreux que le premier. Il prie l'empereur de convoquer ce concile. Mais ces délais impatientent le peuple : il en accuse le mauvais

(1) Palladius, p. 74-75.

(2) Chrysostôme, t. III, post reditum.

vouloir de la cour; il recommence à murmurer contre Arcadius et Eudoxie. Chrysostôme est forcé d'entrer dans Constantinople pour apaiser le tumulte, pour protéger la majesté impériale. Il reprend donc ses fonctions, donne sa bénédiction aux fidèles, remonte dans cette chaire du haut de laquelle avait retenti la veille un anathème contre son orgueil. Rappelé par l'émeute, il faut qu'il glorifie l'émeute. Il félicite donc le peuple de son dévouement à la cause de l'Eglise persécutée en sa personne (1). Triste triomphe, dont il eût dû gémir. Mais la guerre une fois commencée, la passion seule guide les hommes. Des ennemis de Chrysostôme, les uns étaient en fuite, comme Sévérien de Gabales et Théophile. Ce dernier même avait failli être jeté à la mer par le peuple furieux. Les autres, c'est-à-dire Arcadius, Eudoxie, le comte Jean, la cour, étaient en la puissance de l'archevêque, tremblants, implorant grâce et protection. — Il ne sut pas résister à l'enivrement d'une victoire si éclatante et si prompte. Il insulta Théophile. Il le compara à ce Pharaon d'Egypte qui voulut attenter à la chasteté de Sara. Sara, c'était l'Eglise de Constantinople qu'on avait essayé d'arracher à son Abraham. Enfin, l'impératrice Eudoxie eut à subir, non plus des anathèmes, mais des éloges qui, par leur exagération, devenaient de véritables injures. *Cette Hérodiade, cette Jézabel fut saluée des noms pompeux de mère des Eglises, nourrice des solitaires, protectrice des saints, soutien des pauvres.* L'archevêque exposa à cette populace, devant qui avait dû s'humilier la majesté impériale, l'abaissement d'une souveraine, d'une femme; devant cet auditoire tout chaud encore de l'émeute, il lut les misérables excuses, les compliments

(1) T. III, p. 508. — *Homelia habita post reditum.*

forcés que la peur avait arrachés à une ennemie implacable, mais désarmée :

« Mon souhait est accompli : j'ai obtenu de faire la bonne action que je souhaitais avec tant d'ardeur. Je la regarde comme une couronne qui m'est plus précieuse que mon diadème. Je viens de réparer la perte que j'avais faite de mon archevêque. J'ai rendu la tête au corps, le pilote à son vaisseau, le pasteur à ses brebis, et l'époux de l'Eglise de Constantinople au lit nuptial de son épouse. Les adultères en sont couverts de confusion. Après cela, je ne me mets plus en peine ni de vivre, ni de mourir (1). »

Ces protestations, on le pense bien, n'étaient pas sincères. L'orgueil blessé pardonne rarement ; les causes de haine subsistaient. Le triomphe de Chrysostôme n'avait pas rendu son caractère plus souple, son esprit plus accommodant. La défaite d'Eudoxie, l'humiliation qui l'avait suivie, avaient aigri son ressentiment. Il ne fallait qu'un prétexte pour que la lutte recommençât : on ne l'attendit pas long-temps.

Une statue d'argent fut élevée à l'impératrice Eudoxie sur une place de Constantinople, dans le voisinage même de l'église. L'inauguration de cette statue fut accompagnée de réjouissances publiques, de jeux, de danses de bateleurs. Cette fête toute païenne occasionna un grand bruit. Les cris du peuple retentissaient jusque dans l'église et troublaient le service divin. Chrysostôme en fut indigné. Il blâma vivement dans une homélie ces cérémonies empruntées au paganisme et le désordre qui les accompagnait. Le discours qu'il prononça à ce sujet ne nous a pas été conservé (2). Il est fort probable que

(1) T. III, p. 424. — (Trad. par Mesnart, l. VI, c. 1^{er}.)

(2) Socrate, l. VI, c. 18. — Sozomène, l. VIII, c. 20.

J'ai déjà déploré la perte de ces homélies, qui nous explique-

l'impératrice n'y était pas épargnée. Jusqu'où poussait-il la liberté de ces censures? Se borna-t-il à condamner les cérémonies profanes de l'érection de la statue, à blâmer ceux qui y avaient pris part? Une telle modération n'était guère de son caractère. Et d'ailleurs, plein d'indulgence pour le peuple, il comprenait très-bien qu'une multitude désœuvrée courût avidement à des réjouissances publiques. Mais qui avait élevé cette statue? qui avait donné ces jeux? Evidemment, l'impératrice elle-même, ou cette cohue servile de courtisans qui pressuraient le peuple pour subvenir aux frais de leur adulation. Eudoxie seule était donc coupable du scandale qui avait eu lieu; il dut lui en faire d'amers reproches. La supposition n'a rien d'invraisemblable. Que de fois Chrysostôme attribue aux riches et aux puissants les misères et la corruption des pauvres! N'alla-t-il pas jusqu'à attribuer à leurs vices le tremblement de terre qui faillit ensevelir Antioche sous ses ruines, tandis qu'il revendiquait pour les pauvres la gloire d'avoir détourné le fléau?

« Si on demandait à quelqu'un pourquoi la ville a été secouée, ne dit-il rien, il est reconnu que c'est à cause des péchés, de l'avarice, de l'injustice, de la violation des lois, de l'orgueil, des voluptés, des mensonges, de qui? — Des riches. — Et si en revanche on demandait qui a sauvé la ville, on avouerait que ce sont les psalmodies, les prières, les veilles, de qui? — Des pauvres (1). »

raient si bien le caractère, le rôle et les persécutions de Chrysostôme.—Suivant Socrate et Sozomène, c'est en cette circonstance qu'il prononça les paroles fameuses : *Hérodiane est encore en fureur*. — Bernard de Montfaucon rejette parmi les spuria l'homélie où elles se trouvent. — De quel droit?

(1) T. II, de Terræ motu.

Il est fort probable que Chrysostôme fit retomber sur Eudoxie la responsabilité du désordre, et même qu'il l'exagéra. — Les hostilités recommencèrent donc avec plus d'empportement, mais plus d'habileté. Cette fois encore, l'impératrice associa le clergé à sa vengeance, sentant bien que sa haine serait bien servie par ces évêques que menaçait sans cesse l'inflexible rigueur de leur chef. La ligue se reforma (1). Léon d'Ancyre, Acace de Bérée accoururent à Constantinople, et commencèrent à agir. Théophile était retourné à Alexandrie : c'était un puissant auxiliaire, un chef entreprenant et habile. Les deux évêques l'appelèrent. Voici leur lettre, très-significative dans sa brièveté : « *Ou venez encore une fois pour être notre chef contre Jean ; ou, si la crainte du peuple vous en empêche, marquez-nous quelque bon moyen pour commencer cette entreprise.* »

Théophile ne vint pas. *La crainte du peuple* et le voisinage du Bosphore l'en empêchèrent. Mais il n'en fut pas moins l'âme du nouveau complot. Il envoya à Constantinople trois évêques chargés de ses instructions, et bien accrédités auprès de la cour. Mais comme il semblait impossible aux ennemis de Chrysostôme de le convaincre des crimes dont ils l'avaient chargé, ils l'attaquèrent d'un autre côté. Un canon du concile tenu à Antioche en 341, concile dans lequel dominait la faction arienne, défendait à tout évêque déposé de remonter sur son siège avant de s'être justifié devant le concile et d'avoir été légalement autorisé par lui à reprendre ses fonctions : Par ce canon, les ariens voulaient surtout fermer à Athanase, si souvent déposé et toujours rétabli, toute espérance de

(1) Palladius, p. 78.

Socrate, l. vi, c. 18. — Sozomène, l. viii, c. 20 et sqq.

rétablissement (1). Or, on se le rappelle, l'impatience du peuple n'avait pas permis à Chrysostôme de faire casser l'arrêt de sa déposition. Ainsi la nouvelle ligue formée contre lui ne pouvait lui imputer d'autre crime que ce que nous appellerions aujourd'hui l'oubli d'une formalité. Car il est évident qu'après son retour, il lui eût été très-facile, ne fût-ce que par la terreur où étaient plongés ses ennemis, de faire révoquer la décision d'un concile que l'opinion publique avait flétri. Il fut donc accusé d'être remonté sur son siège sans y avoir été rétabli légalement. Mais cette fois les défenseurs ne lui manquèrent pas. Quarante évêques déclarèrent que les canons du concile tenu à Antioche par des ariens n'avaient aucune valeur. Palladius affirme même qu'ils avaient été abrogés par le concile de Sardique (2). Et Elpidius, évêque de Laodicée, proposa aux ennemis de l'archevêque de signer qu'ils partageaient la foi de ceux qui avaient rédigé ce canon, c'est-à-dire qu'ils étaient ariens. — Ils hésitèrent. Alors, las d'en appeler aux lois de l'Eglise, qui étaient leur condamnation et la glorification de Chrysostôme, ils demandèrent l'appui du bras séculier. Arcadius, excité par eux, excité par Eudoxie, refusa de venir à l'église le jour de la fête de Noël, et déclara à Chrysostôme

(1) Palladius, p. 78.

Socrate, l. vi, c. 18. — Sozomène, l. viii, c. 20.

Le texte de ce canon est assez singulier. C'est la sanction de la violence :

« Si un évêque ou un prêtre, après avoir été déposé *injustement ou avec justice*, revient de lui-même à l'Eglise avant que d'y avoir été rétabli par le concile, qu'il soit tout à fait chassé sans pouvoir jamais être admis à aucune justification. »

Palladius, p. 79. — Mesnart, l. vi, c. 3.

(2) Palladius, p. 79. — Sozomène, l. iii, c. 11. — Concile de Sardique, en 347.

qu'il n'aurait pas de communion avec lui avant qu'il se fût justifié.

Cependant Chrysostôme remplissait tranquillement toutes les fonctions de son ministère. Il prêchait, il administrait les sacrements, il soulageait les pauvres, comme il avait coutume. Il exhortait surtout au courage les évêques qui lui étaient restés fidèles, le peuple dont il ne doutait pas. Il flétrissait les déserteurs de sa cause ; ses censures frappaient surtout les femmes, qui, entrées dans la ligue et avides de vengeance, entretenaient, exaspéraient les haines déjà si violentes (1). Pendant neuf mois il vécut ainsi, comme un général campé en présence de l'ennemi. Enfin, dans le carême de l'année 404, l'empereur, vivement sollicité par Antiochus de Ptolémaïs et Acace de Bérée, qui lui représentèrent qu'un archevêque déposé ne pouvait sans crime célébrer la grande fête de Pâques, envoya à Chrysostôme l'ordre de son bannissement (2). On connaît la réponse de l'archevêque : *J'ai reçu de Dieu seul mon Eglise, Dieu seul peut m'en chasser*. Et il ajoutait que le peuple s'opposait à l'exil de son évêque, qu'il faudrait donc user de violence pour l'arracher à son Eglise. Devant une telle résistance, Arcadius hésita. Peut-être même eût-il cédé ; car cette âme troublée par la peur n'était pas capable de résolution énergique. Mais les évêques Sévérin, Léon, Acace lui firent honte de ses scrupules, et déclarèrent qu'ils prenaient sur leur tête la déposition de Jean (3). L'entrée de l'église est interdite à Chrysostôme. Une foule considérable y était réunie pour recevoir le baptême ; des soldats armés la frappent, la dispersent. Les prêtres restés fidèles à Chrysostôme rassemblent le

(1) In Epist. ad Ephes., t. X, hom. 11.

(2) Palladius, p. 81.

(3) Palladius, p. 82.

peuple dans les thermes de Constantin. Les évêques font donner l'ordre au commandant de la milice de disperser ces chrétiens obstinés. Celui-ci refuse d'obéir. Ils s'adressent à un païen nommé Lucius, et le chargent de chasser le peuple de tous les lieux où il irait s'assembler (1). Ces ordres, des promesses, de l'or, décident Lucius. Avec quatre cents soldats thraces, il pénètre la nuit dans les thermes, frappe les prêtres, frappe les femmes demi-nues qui se disposaient à recevoir le baptême, profane les vases sacrés, où le sang des victimes se mêle à l'eau baptismale, jette partout la consternation et le désordre. La soldatesque était guidée dans cette expédition par trois évêques : c'est ainsi qu'ils célébraient la fête de Pâques. En même temps on saisit les prêtres qui ne veulent pas abjurer la communion de Jean ; on les jette en prison. Mais cette hideuse persécution n'enlève pas un partisan à Chrysostôme. Le peuple quitte la ville, fuit dans la campagne (2). Il y est poursuivi par les soldats furieux, qui ont reçu l'ordre de disperser, de massacrer en tous lieux ceux que l'on commence à appeler les *Joannites*.

Cependant Chrysostôme était enfermé dans l'évêché, et n'en pouvait sortir. Il ne fut pas témoin des violences commises contre ses partisans ; mais lui-même faillit deux fois être assassiné (3). Ses assassins ne furent pas punis. C'est alors que le peuple fit la garde autour de la maison épiscopale. Cinquante jours se passèrent ainsi. Ni les ordres de l'empereur, ni les violences commises, ni la crainte de l'assassinat, n'avaient pu décider Chrysostôme à abandonner ce peuple qui souffrait pour lui.

(1) Palladius. *Dialogus de vita Chrysost.*, p. 84-85. — Sozomène, l. viii, c. 21. — Chrysost., *Ep. ad Innocent.*, t. III.

(2) Palladius, p. 86.

(3) Socrate, l. vi, c. 18. — Sozomène, l. viii, c. 21-22.

Il se flattait d'un retour de justice ou de peur dans l'âme d'Arcadius. Mais celui-ci était circonvenu par les ennemis de l'archevêque. Exaspérés de tant de résistance, ils adressent à l'empereur, dont l'autorité est depuis si longtemps méconnue, ce discours étrange :

« Seigneur, vous nous avez été donné de la part de Dieu en qualité d'empereur, sans dépendre de personne et pour commander à tous. Il est en votre pouvoir de faire tout ce que vous voulez. *Ne prétendez donc pas être plus doux que des prêtres ni plus saint que des évêques.* Nous vous avons dit en présence de tout le monde que nous voulions bien prendre sur nos têtes la déposition de Jean, et nous charger de toutes les conséquences de sa condamnation. Cessez donc de vouloir pardonner à un seul homme pour nous perdre tous (1).

La conscience de l'empereur fut rassurée. Il envoya à Chrysostôme ces mots : « Acace, Antiochus, Sévérien et Cyrinus, ont pris sur leur propre tête votre condamnation. Ne différez donc plus de vous recommander à Dieu et de quitter l'Eglise. »

Ce fut le dernier coup. L'archevêque avait espéré laisser la haine de ses ennemis, ou les intimider par la résistance du peuple. Il connaissait Arcadius, son irrésolution, sa lâcheté. Peut-être les remontrances des évêques restés fidèles ou les signes de mécontentement de la multitude amèneraient-ils un changement dans les idées de l'empereur. La première sentence d'exil n'avait-elle pas été révoquée? Mais la haine des évêques ne permit pas à Arcadius la clémence ou la peur, de même qu'elle lui avait interdit la justice; et le peuple, effrayé sans doute par la présence des soldats thraces, se borna à de vaines clameurs et ne protégea que les jours de son

(1) Palladius, p. 88.

les soulager toutes. A se rapprocher d'eux, il trouva la joie de faire le bien, d'être aimé; il y trouva aussi la satisfaction d'être comme le chef et le maître; ses instincts de domination furent contentés. Chéri, admiré, applaudi par cette partie de son auditoire dont il flattait les passions, il oublia insensiblement qu'il se devait également à tous; qu'il fallait non pas irriter, blesser et aigrir les grands et les riches, mais leur faire aimer ces pauvres qu'ils méprisaient et délaissaient. Il creusa encore l'abîme si profond déjà qui séparait ces deux classes. Son caractère généreux et passionné le jeta du côté de ceux qui souffraient: et il eut le malheur, l'immense malheur de devenir, à son insu peut-être, un chef de parti. Il subit toutes les conséquences de ce triste rôle. Vainqueur d'abord; puis vaincu, chassé. S'il emporta dans son exil la consolation d'avoir aimé la justice et fui l'iniquité, il y apprit les cruelles violences exercées contre ses partisans, et il regretta peut-être alors d'avoir engagé, lui qui devait être un ministre de paix, une lutte entre des chrétiens, et presque justifié d'avance les excès d'une haine qu'il avait fait naître et encouragée.

Chrysostôme vécut deux ans encore après son exil. Il fut d'abord transporté à Nicée, en Bithynie. C'est là qu'il apprit les persécutions dirigées contre ses amis, et en particulier contre Olympias et Pentadie, le lecteur Eutrope, le prêtre Tigrine, qui endurèrent les plus cruels supplices, la mort, et partagèrent avec leur maître les honneurs de la canonisation (1). Loin de cette ville où il avait régné en maître, fugitif, errant de solitudes en solitudes, à travers des pays sauvages en proie aux dévastations des barbares, il put mesurer amèrement toute la

(1) Sozomène, l. viii, c. 28. — Les Bollandistes, 12 janvier. Palladius, p. 197. — Chrysost., epist. 17, 95, 220, etc.

grandeur de sa chute. Mais rien ne put fléchir cette âme indomptable, ni lui arracher un regret. Il garda même jusqu'au dernier jour l'espérance d'être rendu à ce peuple dont il était tant aimé. En quittant Constantinople, il avait conjuré Olympias, Pentadie, Procla, de reconnaître comme leur pasteur celui qui serait appelé à lui succéder. Cet effort d'abnégation était trop douloureux ; il n'y persista point. Arsace, frère de Nectaire, vieillard de quatre-vingts ans aussi nul que l'avait été son frère, *aussi éloquent que les poissons*, dit Palladius (1), et qui par son âge et sa nullité même ne pouvait inspirer aucune inquiétude à la cour et au clergé, fut élevé sur le siège archiépiscopal. Olympias et Pentadie ne craignirent point de désobéir aux vœux de leur pasteur exilé, et refusèrent de partager la communion d'Arsace. Elles eurent cette joie de souffrir pour celui qu'elles avaient aimé si tendrement. Emprisonnées, dépouillées de leurs biens, exilées, elles adoucirent par l'éclatant témoignage de leur fidélité l'amertume des regrets de Chrysostôme (2). Une si entière affection lui fit oublier les prières qu'il leur avait adressées en partant de recevoir son successeur. Il félicita Olympias de sa résistance, de la perte de ses biens, de son exil ; traita de *radoteur, de loup, d'adultère*, l'intrus Arsace (3) ; et, du fond de sa solitude, encouragea et entretint la division entre les chrétiens de Constantinople. Par une erreur commune à tous les chefs de parti, il crut que sa déposition était la ruine de l'Eglise, ou tout au moins le schisme. Il ne voulut pas comprendre que sa personne seule avait été attaquée, non sa doctrine ; et que la cause de la religion n'était intéressée en rien à sa

(1) Palladius, p. 83.

(2) Chrysost., t. III, p. 659.

(3) Id., epist. 125, t. III.

conservation ou à sa chute. Telle ne fut pas la destinée d'Athanase, qui n'eut d'autres ennemis que ceux de la foi. Athanase représenta l'intégrité du dogme, succomba, triompha tour à tour avec l'orthodoxie. Chrysostôme ne représenta qu'un homme. Sa cause, quoi qu'il fût, ne devint jamais celle de l'Eglise ; ses ennemis ne furent jamais des hérétiques, pas plus qu'il ne l'avait été lui-même. Mais il eut sur eux l'avantage que donnent une vie pure, des mœurs irréprochables, et l'indépendance du caractère. Ses qualités devaient lui donner un grand ascendant sur ses contemporains ; les excès de son zèle, les écarts de sa charité, la violence de son langage, ruinèrent tout le bien qu'il eût pu faire, et sa chute fut un soulagement pour tous ceux qui eussent dû en gémir.

Mais sa vertu et son éloquence, qui avaient jeté un tel éclat dans tout l'Orient, les longues persécutions suscitées à ses amis, l'attachement inviolable qu'ils lui conservèrent, les lettres si nombreuses qu'il ne cessa d'écrire soit au pape Innocent I pour en appeler à la plus haute autorité de l'Eglise, soit aux évêques et aux moines d'Orient, ne permirent pas que l'oubli et le silence se fissent autour de son nom. C'est en vain que ses ennemis le reléguaient dans des solitudes de plus en plus éloignées, à Cucuse d'abord, puis à Arabisse, à Pityonte, et enfin à Comane : le monde entier avait les yeux tournés vers l'auguste fugitif, et la pitié publique le suivait dans ces douloureuses pérégrinations imposées à un vieillard malade et sans force. Le bruit de ses malheurs alla troubler jusque dans leur solitude des hommes qui étaient devenus étrangers aux événements de ce monde. Saint Nil, ancien préfet de Constantinople, écrivit à Arcadius : « Vous avez banni Jean, évêque de Constantinople, la plus grande lumière de la terre ; et vous » l'avez banni sans sujet, légèrement, vous abandonnant

» aux instigations d'évêques corrompus. Après avoir privé
» l'Eglise d'un docteur qui lui donnait des instructions si
» solides et si orthodoxes, au moins ne soyez pas insen-
» sible à votre faute (1). » Et le solitaire refusait à l'empereur le secours de ses prières dans les calamités qui affligeaient alors Constantinople. En même temps l'Occident s'indignait. Ce n'est pas en vain que Chrysostôme en avait appelé au pape Innocent I (2). Bien que la suprématie du siège de Rome n'eût pas encore reçu la consécration que la ruine de l'empire d'Occident devait bientôt lui donner, l'autorité du successeur de saint Pierre était la plus haute et la plus respectée; ses décisions avaient un grand poids. Tandis que Chrysostôme suppliait Innocent d'intervenir en sa faveur, Théophile et ses partisans cherchaient aussi à gagner à leur cause le premier évêque de l'Occident. Mais que pouvait le pape, si loin des lieux, et ne connaissant les faits que d'après les dépositions contraires des deux parties? Consoler Chrysostôme, lui faire espérer une réhabilitation méritée, et, pour atteindre ce but, proposer la réunion d'un concile. C'est ce que fit Innocent. Honorius lui-même adressa à son frère Arcadius une lettre pleine de reproches, où il condamnait vivement les persécutions dirigées contre les amis de l'archevêque, et le bannissement de celui-ci (3).

Il somma Arcadius de réunir les évêques et de réparer l'injustice commise. Mais les évêques députés par le pape à Arcadius, non-seulement ne furent pas admis en présence de l'empereur, mais on les maltraita, on leur

(1) Nilus, l. III, epist. 179. — Ib., l. II, epist. 265. — Ib., l. I, epist. 309.

(2) Chrysost., t. III, p. 523. — Epist. ad Innocent.

(3) Chrysost., t. III, p. 523.

arracha les lettres dont ils étaient porteurs, et on les renvoya sans réponse (1). Trop de personnes se trouvaient intéressées à l'exil de Chrysostôme pour qu'il cessât. L'éloignement d'un censeur importun, d'un homme qui était à Constantinople bien plus puissant que l'empereur lui-même, d'un réformateur austère et inflexible, était la joie et la sécurité de la cour et d'une partie du clergé, dont l'union se consommait sans obstacle. Vainement donc les évêques amis de Jean pressèrent le pape de convoquer un concile ; vainement celui-ci s'y employa avec la plus sincère ardeur : toutes les démarches, toutes les instances vinrent échouer contre le mauvais vouloir d'Arcadius, et une sorte d'engourdissement général dans le clergé d'Orient. Les évêques commençaient à se plaire dans la dépendance du pouvoir impérial : beaucoup d'entre eux eussent été compromis si une enquête sévère eût eu lieu ; les autres ne montraient aucun empressement à s'associer à la réparation d'une injustice dont ils n'étaient pas coupables. Dix-sept mois se passèrent en vaines négociations, sans résultat possible. Arsace mourut. Le servile clergé d'Orient en fit un saint (2), et lui donna pour successeur Atticus. Le seul titre d'Atticus à cette dignité était sa haine bien connue pour celui dont il usurpait le siège. Il fit renouveler contre les partisans restés fidèles à Chrysostôme, et qui refusaient la communion de l'intrus, les arrêts barbares qu'avait rendus Arcadius dans les premiers temps de la persécution. La confiscation et l'emprisonnement furent la punition des opiniâtres amis d'un exilé (3).

Ces rigueurs découragèrent les plus forts. Errants

(1) Sozomène, l. VIII, ch. 28.

(2) Tillemont, Mém. ecclés., t. XI, art. 117.

(3) Cod. Théod., l. XVI, titre 2.

comme leur maître, poursuivis d'asile en asile, ils gardèrent à l'exilé une fidélité inviolable, mais muette. Que pouvait tout leur dévouement contre un parti patronné par l'empereur, servi par les agents impitoyables d'un despotisme brutal? Ils se turent, ils attendirent. Le temps seul et le silence pouvaient adoucir ces haines violentes, et rouvrir à l'exilé les chemins de Constantinople. Ces haines étaient personnelles : elles ne s'éteignirent qu'avec les personnes. Eudoxie avait porté dans son ressentiment toute la vivacité d'une femme offensée et toute-puissante. Elle mourut la première, deux ans environ avant Chrysostôme. Arcadius ne survécut à l'archevêque que sept mois (408). Cyrinus de Chalcédoine mourut avant lui ; Théophile, le plus habile et le plus acharné de tous ses ennemis, mourut en 412.

Chrysostôme, épuisé par les souffrances, et sans doute aussi par cette longue et stérile attente d'une réparation qu'il n'obtint qu'après sa mort, expira d'accablement à Comane, bourgade misérable du Pont. L'ordre de le transporter à Pityonte était venu de Constantinople. Malgré la faiblesse du vieillard, les soldats le forcèrent à se mettre en marche sous les feux d'un soleil dévorant. Il tomba de lassitude en route. La nuit vint. Pendant qu'il reposait, saint Basiliscus, évêque de Comane, martyrisé en ce lieu sous Maximin, en 302, lui apparut et lui dit : « Courage, mon frère Jean, demain nous serons ensemble. » Le lendemain Chrysostôme revêtit des habits blancs, communia, pria avec ceux qui l'assistaient, et, ayant prononcé ces paroles : Dieu soit béni de tout ! il étendit les pieds, dit le dernier *Amen*, et rendit l'esprit. (Septembre 407) (1).

Quand la mort eut emporté aussi ceux qui lui avaient

(1) Palladius, p. 100.

été ennemis si acharnés, la justice reprit ses droits. La mémoire de l'archevêque fut rétablie par tout l'Orient. Un seul évêque osa retarder, par son opposition, cette réparation légitime et vaine : ce fut saint Cyrille, le neveu et le successeur de Théophile, l'héritier de sa haine. Mais ce n'était pas assez pour le peuple de Constantinople que son pasteur fût rétabli sur la liste des évêques, misérable réhabilitation trop simple pour être suffisante. Qu'importait le nom de Chrysostôme sur une table de marbre entre ceux de Nectaire et d'Arsace ? C'était Chrysostôme lui-même qui devait rentrer à Constantinople, et y reprendre à jamais, dans l'église, la place d'où la violence l'avait arraché. Saint Proclus, son quatrième successeur, fit rapporter dans la ville le corps de l'exilé (1). Dès qu'il fut arrivé à Chalcédoine, la mer fut couverte de barques; un peuple immense, portant des torches, se précipita au-devant du cortège (2). C'est ainsi qu'après son premier exil il avait été accueilli et fêté par la multitude ivre de joie. Et pour que rien ne manquât aux honneurs rendus à celui qui n'était plus, pour que ce retour si tardif (438) fût encore une victoire de l'orateur populaire, le peuple vit le jeune Théodose, le fils d'Arcadius et d'Eudoxie, attacher son visage et ses yeux sur la châsse du saint, lui demander pardon pour son père et pour sa mère, et le conjurer d'oublier les péchés qu'ils avaient commis contre lui (3).

§ VI.

Quelles furent les dernières pensées, ou plutôt quels

(1) Socrate, l. vii, c. 45.

(2) Théodoret, l. v, c. 36.

(3) Ibidem.

furent les derniers sentiments de Chrysostôme ? L'exil, les persécutions, les souffrances du corps et de l'esprit, eurent-elles le pouvoir d'abattre cette âme si haute et si fière ? En mourant, pardonna-t-il à ses ennemis, ou prononça-t-il au fond de son cœur le mot superbe de Grégoire VII : « *Je n'ai eu d'autres ennemis que ceux de l'Eglise.* » — Cette inflexibilité hautaine est le trait dominant de son caractère. Il mourut calme, résigné, mais sans avoir courbé la tête, sans qu'une plainte indigne sortit de ses lèvres ; il tira sa grandeur et sa joie de son abaissement. Dans le dernier de ses ouvrages (1) éclate une sérénité puissante et orgueilleuse qui force l'admiration, méprise la pitié. Dans la solitude où la mort s'approche, si loin de ses ennemis, si près de Dieu, en proie aux souffrances auxquelles il va succomber, il se ranime pour fortifier et consoler ceux qui sont persécutés pour sa cause. C'est l'austère tristesse du stoïcien prêt à mourir, et qui veut mourir debout. Mais le rayon d'une espérance divine adoucit cette froide et hautaine majesté de la douleur. Le stoïcien ne voit point resplendir par delà la mort les horizons sans tache de la vie éternelle, de l'incorruptible justice. Chrysostôme se repose en cette foi. Sûr de lui-même, il est également sûr de la bonté de Dieu qui l'éprouve, sans exiger qu'il s'abaisse. S'il a toujours refusé de se courber devant les hommes, devant celui en qui il voit un père, un juge équitable ; il s'humilie avec confiance. Il vit toujours au-dessus de cette terre son maître et son juge.

(1) Chrysost., t. III. — *Nemo læditur nisi a se ipso. — Contra eos qui scandalizati sunt ob ea quæ evenerunt...*

CHAPITRE III.

La Charité.

§ I.

Les vertus de Jean Chrysostôme, son génie, ses malheurs, ne suffisent pas à expliquer la popularité dont il jouit de son vivant, et qui ne mourut pas avec lui. Quoiqu'il n'ait attaché son nom à aucune doctrine nouvelle, à aucune œuvre qui lui survécût, sa mémoire fut protégée contre l'oubli par un sentiment plus fort encore que l'admiration, je veux dire la reconnaissance. Il fut en effet le plus éloquent avocat des pauvres, le plus infatigable prédicateur de l'aumône, j'ajoute le plus téméraire. Que l'on retranche de ses œuvres les innombrables passages où il retrace les souffrances et les besoins des indigents, le faste et la dureté des riches, et l'on ne pourra plus comprendre l'ardente affection qu'il inspira, les haines qui se soulevèrent contre lui. Comment envisageait-il ce problème, non encore résolu aujourd'hui, de l'extinction de la misère? Quelle solution imagina-t-il? Sut-il concilier avec les droits du pauvre le respect dû à la propriété? Réussit-il à calmer les impatiences, l'envie, les mauvaises passions, qui trop souvent éloignent du malheureux la pitié que méritent ses souffrances? Trouva-t-il, lui si persuasif, si pathétique, les paroles qui commandent la résignation d'un côté, le dévouement, la charité de l'autre? En vain voudrait-on écarter des questions si importantes : elles se représentent toujours ;

mieux que tout le reste, elles expliquent le rôle de Chrysostôme, son caractère, sa déposition, son exil. Mais je voudrais d'abord indiquer brièvement le caractère général de l'assistance publique telle que l'avait organisée le despotisme inintelligent des empereurs, pour opposer ensuite à cette grossière institution les merveilles de la charité chrétienne, et ses écarts dans un de ses plus purs représentants.

§ II.

Trimalcion, dans le festin monstrueux qu'a imaginé Pétrone, entend prononcer le mot *pauper*, et s'écrie avec étonnement : *Quid est pauper?* — Un pauvre, qu'est-ce que cela? En effet, la société païenne ne sut point ce que c'était qu'un pauvre, et elle périt surtout par cette ignorance. Egoïste et insensible, dure à l'esclave, dure à la femme, à l'enfant, elle fut sans entrailles pour les misères dont elle était l'auteur, et qui furent sa condamnation. Ces misères étaient effrayantes et universelles, et elles s'accrurent sans cesse à mesure que Rome se fit le centre de tout, absorba tout, sans rien rendre. Le sol de l'Italie couvert d'immenses et stériles domaines, l'agriculture, gloire des anciens Romains, abandonnée aux esclaves, l'industrie dédaignée, et par suite l'oisiveté toute-puissante, telles furent les causes générales de la corruption et de la misère. De ces deux fléaux, ruine de toute société, les empereurs, loin de chercher à détruire le premier, firent tous les efforts pour le maintenir et l'étendre : il était un des soutiens de leur trône. Quant au second, les moyens qu'ils employèrent pour le combattre étaient dignes du but qu'ils se proposaient. Ils ruinèrent le reste du monde pour nourrir et amuser la

populace de Rome. — Les citoyens riches faisaient distribuer à la foule affamée de leurs clients les aliments grossiers que ceux-ci se disputaient sans pudeur. Mais ces ressources de l'assistance privée étaient insuffisantes. Les empereurs se chargeaient d'approvisionner la ville : au moyen d'impôts énormes et toujours croissants, ils concentraient dans les greniers de Rome tout le blé, l'huile et la viande de porc qu'on pouvait enlever aux provinces sans les exposer à périr de faim. Ces provisions étaient distribuées au peuple, gratuitement quelquefois, toujours à un prix excessivement modique. Si elles avaient été suspendues, la moitié des habitants n'avait plus de moyens d'existence et devenait menaçante (1). Sous Jules César déjà, les trois quarts des habitants recevaient l'aumône. Sous Auguste, les distributions de blé avaient lieu tous les quatre mois. Sous Valentinien II, on distribuait pendant cinq mois quatre-vingt-dix mille livres de pain (2).

Mais ces approvisionnements, il fallait aller les chercher au loin, à travers mille dangers. *La vie du peuple romain*, disait Tibère, *est abandonnée à tous les hasards de la mer et des tempêtes* (3). Commode institue les *Naviculaires*, qui sont chargés d'amener à Rome sous leur responsabilité les récoltes enlevées à l'Afrique, à la Si-

(1) C'est une disette qui précipita la chute de Néron.

« Ex annonæ quoque caritate lucrantium accrevit invidia. Nam et forte accidit, ut in publica fame alexandrina navis nuntiaretur pulverem luctatoribus aulicis advexisse. Quare omnium in se odio incitato, nihil contumeliarum defuit quin subiret. » (Suetonius. Nero, c. 45.)

(2) Voir l'intéressant et savant mémoire de M. Naudét : *Secours publics chez les Romains*. (Académie des inscriptions, t. XIII, nouvelle série.)

(3) Tacite, Annales, l. III, ch. 54.)

cile, à l'Asie. Pour la plupart, c'était la ruine. Il fallut bientôt, comme on fit plus tard pour les curiales, les enrôler de force (1).

Ces distributions étaient à peu près la seule ressource du peuple, trop fier pour demander sa vie au travail, trop lâche pour servir dans les armées. Elles étaient insuffisantes, et elles corrompaient. En entretenant l'oisiveté et la bassesse, elles donnaient au prince une force qui tournait souvent contre lui. Un compétiteur plus riche ou plus généreux achetait l'amour du peuple; et la dégradation était devenue telle, que les plus détestables d'entre les tyrans furent souvent les plus chéris et les plus regrettés : ils étaient les plus prodigues. Réussissaient-ils du moins à faire face à tous les besoins d'une seule ville? Aucunement. Les disettes étaient fréquentes, et jamais les étrangers, les provinciaux, même domiciliés à Rome, ne prenaient part à ces distributions publiques. Dans les temps de famine, on les chassait de la ville où ces malheureux venaient en foule se réfugier; et ils erraient par les champs, hâves, affamés, réduits à vivre de pillage ou à mourir. De cette proscription on n'exceptait que les histrions, les mimes, les baladins. Il fallait que les descendants de Romulus eussent toujours *panem et circenses*.

Mais quand les barbares eurent envahi et ravagé les provinces des frontières; quand l'Afrique, l'Espagne eurent cessé de faire partie de l'empire; quand les impôts excessifs et les prévarications inouïes des agents du fisc eurent épuisé les provinces et tari les sources de la fortune publique, l'iniquité et l'impuissance de la société païenne furent étalées au grand jour, et le rôle de la

(1) Voir, sur les charges imposées aux naviculaires, Cod. Théod., l. xiii, tit. 5.

charité chrétienne commença. Ses pauvres , voilà tout ce que le christianisme emprunta au polythéisme. Le nombre en était devenu incalculable ; les ressources de la charité furent infinies. Mais elle eut un tout autre caractère , car elle avait un autre principe. Les empereurs écrasaient , pillaient les travailleurs pour nourrir les oisifs : bienfaisance intéressée , qui faisait de l'assistance publique un brigandage et un moyen de corruption. Les chrétiens donnèrent à la charité un fondement plus pur. De tyrannique , ils la firent volontaire. Elle était restreinte , exclusive : ils la rendirent universelle , l'étendirent à leurs ennemis , au monde entier , que par l'amour et la bienfaisance ils amenèrent à Dieu. Cette admirable devise : *Deo in pauperibus* , ouvrait les mains les plus avares et faisait des miracles. Placer si haut un bienfait , et être assuré d'une telle récompense ! Enfin , l'aumône , qui était jusqu'alors une prime offerte à l'oisiveté , et qui dégradait ceux qui la recevaient , l'aumône devenait un devoir , était désintéressée. Elle arrachait le pauvre à tous les maux , à tous les vices qui suivent l'indigence , au lieu de l'y enfoncer , de l'y retenir pour le dominer plus aisément. Elle lui montrait le travail qui dompte la misère et la sanctifie. Au lieu de s'afficher sur des colonnes , elle se cachait ; elle épargnait la pudeur de l'indigent , sa seule richesse ; elle allait le trouver , le fortifiait , le sauvait de la faim , du désespoir , sans l'humilier. Et par une merveilleuse et juste conséquence , les ressources que fournit la bienfaisance des particuliers , inspirée par des motifs plus purs et plus élevés , furent beaucoup plus considérables que ces trésors , fruits de l'extorsion et de la violence , salaire de l'oisiveté et de la bassesse.

On connaît les nobles prodigalités des Paula , des Fabiola (qui fonda le premier hôpital à Rome) , des Marcella , des Pammaque , des Nébridius , des Olympias , des Césaire .

Ces fortunes immenses nées de la conquête et des exactions passaient des pères païens et avides dans les mains des enfants devenus chrétiens et miséricordieux, s'en allaient en aumônes, et se purifiaient en s'épuisant. Mais ce qu'il faut admirer après ce généreux entraînement qui emporte les belles âmes, c'est la sagesse de l'Eglise, qui, d'un mouvement spontané, fait sortir une organisation complète de l'assistance publique. Dès l'année 321, Constantin autorise l'Eglise à recevoir les dotations qui lui seront faites (1). Ces biens, joints aux fonds que fournissaient les collectes faites dans les temples, créaient aux pauvres une fortune, mais à la condition d'être habilement administrés et sagement répartis. Ils le furent. L'entretien de l'évêque, les dépenses du culte, n'en absorbaient qu'une faible part. Le reste n'était pas sottement enfoui, comme le trésor des empereurs, mais converti en propriétés dont des intendants soignaient les intérêts et versaient les revenus dans les mains de l'évêque. Celui-ci était assisté dans cette tâche délicate par un trésorier, un économiste, un dépensier. Les revenus étaient consacrés à subvenir aux besoins les plus urgents des pauvres. Avec le reste on fondait des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards, les orphelins, les enfants, les veuves, les vierges, les étrangers. A toutes les misères, à toutes les infirmités on ouvrit un asile. Bientôt tout ce qui souffre, toutes les victimes de l'impitoyable société païenne se pressent en foule dans le sein de l'Eglise. Les malades voient s'approcher de leur lit les descendantes des Scipion et des Paul Emile, des impératrices, qui

(1) Eusèbe, Hist. ecclésiast., X, 3. — Cette loi fut révoquée par Valentinien (Code Théod., l. xvi, tit. 2, loi 20), ou plutôt Valentinien interdit aux ecclésiastiques le droit de recevoir des héritages par testament.

cherchent, en soignant les membres de Jésus-Christ, la santé de leurs âmes malades (1). Toutes les classes de la société sont comme prises au filet de l'Evangile : les riches, par les aumônes qu'ils apportent; les pauvres, par celles qu'ils reçoivent et qui leur sont à jamais assurées. En présence de ces merveilles de la charité, les païens eux-mêmes sont saisis d'émulation; et le plus dangereux, comme le plus noble adversaire du christianisme, Julien, s'écrie : « C'est une honte que les impies galiléens nour-
» rissent non-seulement leurs pauvres, mais les nôtres,
» que nous abandonnons, et qui sont dénués de tout
» secours (2). »

De tous les devoirs imposés à l'évêque, celui de développer et d'employer les ressources fournies par la charité était assurément le plus délicat, mais le plus doux à accomplir. Aussi voyons-nous que presque tous suffirent à la tâche; et quelques-uns même y portèrent une ardeur et un dévouement devant lesquels l'éloge est déconcerté. L'héroïsme qu'inspira l'amour de la patrie aux grands citoyens des anciennes républiques peut seul donner une idée du désintéressement de ces apôtres de la charité. Abandonner à l'Eglise, c'est-à-dire dans ce temps-là aux pauvres, tous leurs biens, c'était peu pour un Basile, un Ambroise, un Grégoire de Nazianze, un Augustin; il y en eut qui se livrèrent eux-mêmes pour racheter des captifs (3).

Cet amour si ardent pour les pauvres, cette charité si ingénieuse, non-seulement réussirent à diminuer les

(1) Hélène, mère de Constantin; Flaccilla, femme de Théodose. (Théod., l. v, ch. 28. — Grégoire de Nysse, Oraison funèbre de Flaccilla.)

(2) Julianus, Epist. 49.

(3) Paulin de Nole, Sérapion.

misères de cette triste société ; mais, comme tous les sentiments profonds, ce fut une pure et abondante source d'éloquence. Parmi les œuvres si considérables des Pères, ce qui est resté dans toutes les mémoires et au fond des cœurs, ce sont les touchantes homélies où respire encore cette tendresse d'âme qui fut une si grande part de leur génie. Jamais ne furent prononcés plus éloquentes plaidoyers en faveur des pauvres ; jamais ne retentirent plus pressants appels à la pitié du riche ; jamais plus sympathiques consolations ne relevèrent des misérables courbés sous le poids de leurs souffrances. Ces pages n'ont point vieilli. Elles ont gardé un charme de vérité et de passion qui est éternel. On n'en trouvera point de pareilles chez nos grands orateurs sacrés. Ceux-ci prêchent le même devoir ; mais ils n'ont plus le même accent. L'éloquence des Pères jaillit à son heure, et tarit. Il n'en est pas un seul que Bossuet ne surpasse par la puissance et la sûreté de son génie ; mais le plus humble d'entre eux a telle parole simple et vibrante que Bossuet ne put jamais trouver sur un tel sujet. Les anciens évêques étaient plus près des pauvres, et moins près des rois.

Tous ont le même but, non le même langage. Chacun d'eux porte dans l'œuvre commune de la charité son caractère propre et l'éloquence de ce caractère. Saint Basile est pressant, impérieux, austère, souvent ironique dans ses appels aux riches. Ambroise a la vigoureuse logique du Romain, qui porte dans l'accomplissement d'un devoir nouveau l'inflexible rigueur qu'il eût consacrée à la défense de la patrie et des lois. Augustin est insinuant, d'une parole pénétrante, vrai et sincère de cœur sous l'affectation de son langage. C'est lui surtout qui voit et montre Dieu dans le pauvre.

Chrysostôme semble toujours comme escorté des pauvres, dont il est, ainsi qu'il le dit lui-même, *l'am-*

bassadeur. Il les a près de lui quand il parle ; il les montre , il étale aux yeux des riches toutes leurs misères. Impatient , il ne peut commander à ce zèle qui le transporte. Ces riches ne répondent pas assez vite aux prières qu'il leur adresse : il les injurie , puis les implore , invoque tour à tour la compassion , l'honneur , la peur , l'intérêt , la justice , tous les droits de l'humanité , tous les sentiments , toutes les passions. Ses arguments sont des tableaux d'une effrayante vérité , des transports de colère , des élans d'amour. Son imagination ardente , son esprit souvent romanesque l'égarant dans des rêves chimériques de partage , de communauté. Cette bonne cause qu'il sert l'anime au point qu'il néglige les plus simples moyens de la faire triompher. Il se concilie l'affection des pauvres , ce qui n'était pas indispensable , et il éloigne de lui les riches , dont il ne peut se passer. Il y a en lui , il faut bien le dire , du démagogue : il fait ressouvenir des lois agraires. Et si l'on ne sentait , sous ces exagérations de langage , l'âme la plus honnête , le désintéressement le plus absolu , on pourrait croire que la protection des pauvres est pour lui un moyen plutôt qu'un but. Mais ce soupçon est impossible pour nous. Peut-être ne le fut-il pas pour ses contemporains.

A ces entraînements de l'imagination et de la sensibilité ils donnèrent un autre nom : dans le courageux ami des pauvres ils virent l'ennemi irréconciliable des riches ; dans l'avocat de la charité , un factieux. Chrysostôme fut surtout un utopiste , mais un utopiste passionné. S'il n'eût été qu'un rêveur paisible , une sorte d'abbé de Saint-Pierre , il n'eût excité ni tant d'amour , ni tant de haines. Mais il flatta les plus chers penchants du peuple , ses moins raisonnables désirs , et , par là , excita la défiance et la colère de ceux qui , plus sensés

et plus intéressés, ne veulent être ni des niveleurs ni des dupes.

Le peuple est comme les enfants, tout entier au présent, peu soucieux de ménager l'avenir, il ne comprend guère la prévoyance et l'économie. Le pauvre préférera toujours l'aumône qui lui sera faite de la main à la main, et qu'il pourra dépenser sur-le-champ et comme il lui plaira, à l'argent qui, placé sur sa tête, lui rapporterait un revenu faible, mais assuré. Cette imprévoyance est naturelle chez des malheureux pour qui l'existence de chaque jour est un problème. Ils courent au plus pressé; mieux vaut beaucoup aujourd'hui que trop peu tous les jours. Mais que penserait-on d'un prince ou d'un philanthrope (l'évêque alors était l'un et l'autre) qui distribuerait aux pauvres une grande somme d'argent, au lieu de fonder un hospice pour les malades, un lieu de retraite pour les vieillards, un asile pour les enfants trouvés? En un jour serait détruit tout le bien qu'il eût pu faire pendant de longues années. Une profusion aveugle ruine les ressources de la charité et, ce qui est plus grave, lui ôte son caractère moral.

Chrysostôme se déclara ouvertement l'ennemi de la thésaurisation. Il en avait pu constater les abus, les prévoir peut-être; il n'en voulut pas comprendre les avantages. Tels sont les esprits romanesques et passionnés. Ils n'aperçoivent qu'un côté des choses. Ses opinions sur ce point plurent singulièrement au peuple, dont il flattait les secrets instincts d'imprévoyance. Cependant il ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien était plus avantageuse une sage et économique administration des biens de l'Eglise, qui transformait les aumônes incertaines, passagères, en fondations assurées. N'avait-il pas, pendant son diaconat, apprécié par lui-même les avantages de cette institution? L'Eglise d'Antioche nour-

rissait trois mille pauvres (1). L'eût-elle pu faire si elle n'eût eu d'autres ressources que celle des collectes quotidiennes? Trop respectueux pour ne pas suivre l'exemple donné par les plus illustres évêques, et devenu une loi dans l'Eglise, il gémissait cependant sur cette triste nécessité d'économiser les ressources du jour pour faire face aux besoins du lendemain. Ces misérables calculs lui semblaient indignes de vrais chrétiens. Comme sa charité était inépuisable, il ne pouvait admettre que celle des autres ne le fût pas. A ses yeux, ces mesquines précautions étaient comme un manque de foi et une insulte à la Providence.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Et de plus, il supportait impatiemment le fardeau de l'administration des biens commis à sa garde, et tous les ennuis de la propriété. Dans un élan de zèle il rappela un jour ce texte de saint Matthieu : « Si quelqu'un veut t'enlever ta tunique, abandonne-lui encore ton manteau. » Et il représenta en termes éloquentes l'éclatante nudité d'un chrétien assez parfait pour suivre ce précepte.

« S'il se trouvait, dit-il, un homme assez impitoyable pour pousser la dureté jusque-là, il se rencontrerait en bien plus grand nombre des hommes prêts à couvrir un chrétien si parfait, non-seulement de leurs vêtements, mais de leur propre chair, s'il était possible. Et quand même un tel effort de vertu nous réduirait à marcher nus, il n'y aurait à cela aucune honte. Adam était nu, Job était nu (2). »

Malheureusement le danger d'aller nu n'était rien au-

(1) Chrysost., hom. in Matth. 66, t. VII.

(2) Chrysostôme, t. VII, p. 269.

près du malheur de voir se dissiper les ressources fournies par la charité, et dont l'Eglise était responsable. Chrysostôme le sentait bien. Aussi se soumit-il à la dure nécessité de l'économie, mais il gémit et s'indigne qu'il en soit ainsi (1).

« Ce qui appartient à l'Eglise se détruit avec le temps ou devient la proie des ravisseurs, tandis que ce qu'on donne soi-même aux pauvres le diable ne peut l'enlever. Aujourd'hui l'Eglise possède des champs, des maisons, des fermes, des chars, des attelages, des mules, une foule d'autres biens; et cela à cause de vous, à cause de votre dureté. C'est chez vous que devrait être le trésor de l'Eglise, c'est dans votre zèle que devraient consister ces ressources. Mais au lieu de cela, il arrive deux choses également mauvaises : vous restez stériles en bonnes œuvres, et les prêtres s'occupent de choses étrangères à leurs fonctions. On eût pu aussi, du temps des apôtres, conserver des champs et des maisons. Pourquoi donc les vendit-on ? Parce que cela valait mieux. C'est votre fureur à acquérir les choses du siècle, à amasser des biens au lieu de les répandre, qui a fait craindre à vos pères de voir mourir de faim les veuves, les orphelins, les vierges. De là la nécessité de l'organisation actuelle. Ils voulaient éviter une telle honte; ils espéraient trouver dans votre charité les ressources nécessaires, et pouvoir se livrer exclusivement à la prière. Mais vous les avez forcés d'imiter les hommes livrés à l'administration des biens temporels, et c'est là ce qui a tout bouleversé. Car

(1) Cependant un de ses premiers actes à Constantinople fut la fondation d'un hôpital. Et plus d'une fois il reprocha à Olympias le peu de discernement qu'elle apportait dans la distribution de ses aumônes. Il est vrai que des prêtres cupides en arrachaient la meilleure part. (Palladius, p. 46. — Sozomène, l. viii, ch. 9.)

si nous, les prêtres, et vous, les laïques, nous vaquons aux mêmes soins, qui priera Dieu (1)? »

J'abrège ces plaintes, si curieux que puisse être aujourd'hui le langage d'un évêque qui déplore la richesse de l'Eglise. Chrysostôme entre avec amertume dans le détail de tous les ennuis attachés à la propriété : percevoir les revenus, signer les baux, vendre les récoltes, chicaner sur les prix, être injurié au marché, voilà le rôle qu'impose à un évêque la froideur de la charité ! Ces doléances sont évidemment exagérées. L'Eglise avait des économes, des intendants ; l'évêque se contentait d'exercer une haute surveillance sur l'administration des biens, voilà tout. Mais, nous le verrons plus d'une fois, Chrysostôme ne connaît guère la mesure et la sobriété. La fin de cette homélie en est une preuve.

« Cette parole : Vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et viens, et suis moi ; on pourrait la dire avec raison aux chefs de l'Eglise pour les biens de l'Eglise. Car nous ne pouvons suivre Dieu comme il l'exige, si nous ne sommes débarrassés de ces viles occupations. »

Regret égoïste ! N'est-ce pas *suivre Dieu*, que nourrir ceux qui ont faim ? Mais quel est donc le remède qu'il propose ? Le voici : Il compte cent mille chrétiens à Antioche. Que tous donnent chaque jour un pain et une obole, et il n'y aura plus de pauvres, et les prêtres ne seront plus transformés en intendants (2).

Il est beau, assurément, d'avoir une si haute idée de la charité, de se la représenter ainsi inépuisable, et s'élevant par sa prodigalité infinie au-dessus de tous les calculs de l'économie qu'elle rend superflus.

(1) Chrysostôme, t. VII, p. 85.

(2) Ibidem, idem. — Voir une proposition à peu près semblable, t. VII, hom. 66.

Mais c'est là une chimère. Cependant les pauvres devaient accueillir avec faveur cette éloquente condamnation de l'épargne et de la prévoyance. Quel heureux état de société que celui où les secours suffiraient chaque jour aux besoins et même les devanceraient ! Mais n'était-ce pas décourager le bon vouloir, glacer la charité des riches, que de leur imposer chaque jour de nouveaux sacrifices ? Quelle richesse pourrait jamais combler le gouffre de la misère ? Quel cœur si désintéressé ne se lasserait de l'essayer toujours en vain ? L'obligation de donner sans cesse impliquait donc l'éternelle durée de l'indigence ? Combien il était plus sage, plus avantageux aux riches comme aux pauvres, d'assurer à ceux-ci un patrimoine inaliénable, des revenus qui pourraient s'accroître avec le temps, et subsister encore le jour où, le zèle des chrétiens se refroidissant, l'œuvre de la charité se continuerait néanmoins ? Les ennuis de la propriété, de la gestion des biens n'avaient plus rien de rebutant, si l'évêque considérait les avantages incalculables qu'en devaient retirer les pauvres. Mais le patrimoine des pauvres était-il en sûreté dans les mains de certains évêques ? Evidemment cette crainte préoccupa Chrysostôme, et, il faut le reconnaître, elle était fondée. Ils ne le lui pardonnèrent pas. D'un autre côté, cette nécessité de donner sans cesse, qu'il imposait aux riches, faisait des pauvres leurs ennemis, pis encore, leurs créanciers. Et en même temps elle entretenait chez eux, par l'assurance d'être toujours secourus, ce désordre, cette imprévoyance, qui malheureusement sont les compagnons ordinaires de l'indigence. Qui ne possède rien, ne sait épargner.

C'était donc là une illusion, il le sentait, mais il ne pouvait s'en détacher qu'avec regret. Et comme les esprits romanesques qui, forcés de reconnaître une erreur et de l'abandonner, la remplacent aussitôt par une autre,

et se maintiennent ainsi éternellement dans les vagues espaces du rêve, Chrysostôme, de cette utopie, se laisse glisser à une autre : celle de la communauté des biens. Il expliquait aux habitants de Constantinople le passage si remarquable et si souvent cité des *Actes des Apôtres* : « Ils n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Nul n'appelait sien ce qu'il possédait ; mais tout était commun entre eux.

» Et il n'y avait point de pauvres parmi eux ; mais tous ceux qui avaient des champs et des maisons les vendaient, en apportaient le prix,

» Et le déposaient aux pieds des apôtres. Ensuite le partage se faisait suivant les besoins de chacun (1). »

Que cette touchante communauté ait existé aux temps de la primitive Eglise, sous la direction des apôtres, on ne peut en douter. C'est là un miracle de charité que peuvent expliquer les vertus héroïques des premiers chrétiens. Peu nombreux, et comme mis en dehors de la société par leur foi et les persécutions dont elle était l'objet, on comprend qu'ils se soient unis et comme enchaînés les uns aux autres, quand autour d'eux tout était ennemi, menaces, dangers. Mais de ce mouvement spontané, de cet élan de renoncement si admirable et dont les effets durèrent si peu, vouloir faire une obligation à des hommes devenus tièdes dans la foi, attachés aux biens terrestres, désireux de concilier ce qu'ils croyaient devoir au monde, à leur rang, à leur famille, avec ce que réclamait le soin de leur salut, c'est méconnaître les instincts invincibles de la nature humaine, effrayer sans profit les riches disposés à l'aumône, mais résistant à se laisser dépouiller, enfin poursuivre une chimère. Ce qui frappe le plus dans cette

(1) *Actes des ap.*, ch. 4, versets 32, 34, 35.

utopie de communauté, c'est le mélange du rêve et de la réflexion; ce sont les chiffres invoqués à l'appui de cette impossible réforme, et qui la ruinent par la base.

« Si cela se faisait aujourd'hui, nous serions bien plus heureux, riches et pauvres. Oui, les riches y trouveraient autant de bonheur que les pauvres. Traçons, si vous le voulez, un tableau de cet heureux état; jouissons-en, ne fût-ce qu'en parole, puisque vous ne voulez pas en jouir en réalité. Ce qui se passa du temps des apôtres montre bien que ceux qui vendaient leurs biens ne tombaient pas pour cela dans l'indigence: ils transformaient les pauvres en riches. Eh bien, imaginons un tel état. Que tous vendent leurs biens et les apportent en commun (c'est une supposition que je fais. Que nul ne s'alarme, riche ou pauvre), combien d'or réunirait-on, selon vous? Pour moi, je présume, car il ne peut y avoir de certitude là-dessus, que si tous apportaient ici tout leur argent, s'ils faisaient abandon de leurs champs, de leurs maisons, de leurs propriétés, peut-être réunirait-on un million de livres d'or, peut-être deux fois, trois fois plus. Car, dites-moi, à combien s'élève le nombre des habitants de cette ville? Combien supposez-vous qu'il y ait de chrétiens? Cent mille? Combien de gentils? Combien de juifs? — Quelle immense quantité d'or on ramasserait! Et quel est le nombre des pauvres? Je ne pense pas qu'il dépasse *cinquante mille*. N'y aurait-il pas de quoi les nourrir abondamment tous les jours? Il faudrait moins d'argent, si on les nourrissait en commun, à la même table. — Mais que ferions-nous, dites-vous, après avoir ainsi perdu tous nos biens? Et pensez-vous donc qu'ils fussent perdus? La grâce de Dieu ne se répandrait-elle pas avec mille fois plus d'abondance? Enfin, ne ferions-nous pas de la terre le ciel? Si trois mille, si cinq mille personnes firent voir

au monde cette merveille, si nul parmi eux ne se plaignit de la pauvreté, n'en serait-il pas de même, à plus forte raison, parmi une multitude si considérable? Les étrangers eux-mêmes s'empresseraient de contribuer (1)..... »

Il montre ensuite par l'exemple des monastères les avantages de l'association. « Personne, dit-il, n'y est encore mort de faim. Et cette immense communauté serait le plus sûr moyen d'attirer les gentils à notre religion. Du reste, si nous avançons dans cette voie, j'espère que, par la grâce de Dieu, cela se réalisera. Ecoutez-moi seulement, et nous réussirons peu à peu. Si Dieu nous donne vie, je compte que nous organiserons bientôt une telle société. »

Imagination, sensibilité, folie. La passion transforme en arguments, pour démontrer une utopie, des faits qui en sont la condamnation la plus formelle. Peut-être pourrait-il se former une association entre trois mille personnes, quoique le chiffre soit déjà bien élevé; mais en conclure *qu'à plus forte raison* cent mille personnes pourraient embrasser un tel état, c'est la plus fausse et la plus dangereuse des inductions. De quels sentiments devait être agité l'auditoire de Chrysostôme tandis qu'il se laissait entraîner aux excès d'un zèle si peu raisonnable (2)? Sans doute, ceux à qui le partage des biens

(1) T. IX, in Act. apost., hom. 11. — Chrysostôme fit une proposition à peu près semblable aux habitants d'Antioche. (T. VII, hom. in Matth. 66)

(2) En effet, il y a entraînement. Les homélies sur les Actes des apôtres, le plus faible de tous les commentaires de Chrysostôme, furent prononcées à Constantinople dans les premiers temps de l'épiscopat. La multiplicité des occupations de l'évêque laissait peu de temps à l'orateur. Toutes ces homélies sont improvisées. Le style en est fort négligé, diffus, parfois incor-

eût créé une fortune, ceux qui, indépendamment des avantages matériels, y eussent encore trouvé cette satisfaction de voir descendre à leur niveau les citoyens opulents dont le faste semblait insulter à l'indigence : ceux-là applaudissaient aux paroles de l'orateur, et se sentaient tout prêts à déposer aux pieds du nouvel apôtre les biens qu'ils ne possédaient pas. Mais comment les riches accueillaient-ils ces propositions de partage? Ce retour aux mœurs héroïques des chrétiens primitifs était fort peu de leur goût. Et qu'arriva-t-il? Le peuple, c'est-à-dire ceux qui désiraient le partage sans bien se demander s'il était possible, et surtout s'il était juste, étaient témoins du mauvais vouloir de ces riches endurcis; et, le feu des mauvaises passions une fois allumé, ils passaient facilement de l'envie à la colère, à la haine. La terrible malédiction : *Væ vobis divitibus!* prononcée par l'Evangile, et si souvent commentée par Chrysostôme (1), était répétée au fond de tous ces cœurs ulcérés, et l'interprète de l'Evangile, le ministre d'une loi de paix et d'amour, avait divisé les âmes au lieu de les unir, et comme prêché la guerre en prêchant la charité. Les pauvres accouraient en foule, avides d'entendre l'é-

rect. Des redites continuelles. Les mots attirent le mot; l'idée naît de rencontres fortuites. C'est un chaos. Photius et Bernard de Montfaucon (t. IX, *Præfatio*) reconnaissent l'infériorité réelle qui distingue les ouvrages de l'épiscopat de Chrysostôme.

(1) Il faudrait citer tout Chrysostôme. — On peut voir :

T. I, hom. de Lazaro.

T. IX, ad Romanos, hom. 11.

— in Act. apost., hom. 45.

T. IV, hom. in Annam.

T. XI, hom. ad Timoth. 14 et 8.

T. VII, in Matth., p. 557.

T. XI, ad Coloss., hom. 7 et 11.

T. XI, ad Ephesios, hom. 15.

loquent avocat qui plaidait si chaudement leur cause ; mais la plupart des riches ne se souciaient pas de s'exposer une seconde fois à ces appels trop pressants et aux regards irrités de leurs frères qui les conviaient à une société trop étroite à leur gré. Mais leur absence ne les mettait pas à l'abri des coups de Chrysostôme. Cette retraite prudente ne servait qu'à l'exaspérer. Il l'attribuait à l'orgueil : il eût été plus juste peut-être de l'attribuer à la peur.

« Je voudrais bien savoir où ils sont, ces gens qui nous ont fait supporter l'autre jour l'ennui de leur présence, car leur présence était un ennui. Je voudrais bien savoir ce qu'ils font, et s'ils ont, pour ne pas venir ici, une occupation plus importante que la nôtre. Mais ils n'ont pas d'occupation ; ils n'ont que de l'orgueil. Peut-on rien voir de plus insensé ? Car pourquoi donc, ô homme, cet orgueil ? Crois-tu, quand tu viens entendre ici les paroles qui peuvent sauver ton âme, crois-tu donc nous faire une grâce ? D'où vient, dis-moi, cette hauteur ? Parce que tu es riche ? Parce que tu as des habits magnifiques ? Mais ces habits sont le travail des vers, l'industrie des barbares. Ces habits, les prostituées les portent, les efféminés, les voleurs, les profanateurs de tombeaux. Reconnais quelles sont les véritables richesses, et abaisse un peu cet orgueil si haut et si vide. Vois la misère de la nature. Tu es terre et poussière, cendre, fumée, ombre, herbe des champs. Voilà ta nature, et tu es fier ! Dis-moi, n'est-ce pas là le comble du ridicule ? — Mais tu commandes à beaucoup d'hommes ? — Et qu'importe que tu commandes à beaucoup d'hommes, si tu es l'esclave de tes passions ? On dirait un homme qui, roué de coups chez lui par ses esclaves, viendrait ensuite sur la place publique se glorifier de commander à beaucoup d'hommes. Ainsi toi, tu es frappé par ta vanité ; ta luxure te

couvre de plaies; tu es l'esclave de toutes les passions; et tu viens après cela t'enorgueillir de commander à tes semblables! Plût au ciel que tu leur commandasses! Plût au ciel que tu les valusses (1)! »

C'est là une déclamation, je le sais, un vieux souvenir de l'école des rhéteurs. Mais un orateur sacré doit-il jamais oublier que la présence d'auditeurs, même riches, ne peut-être un ennui? Est-ce par des injures qu'il peut espérer faire tomber de *ces mains toujours fermées pour donner, toujours ouvertes pour recevoir* (2), l'aumône qu'il réclame? Ces violences vulgaires de langage semblent n'avoir eu d'autre but que de bannir de l'église une certaine classe d'auditeurs. Ce but fut atteint en effet. Bon nombre de riches désertèrent le temple, et on le congnoît. C'est à ces exagérations déclamatoires qu'il faut aussi demander le secret de la popularité du prédicateur. En effet, souvent l'aumône est pour lui une arme qu'il semble mettre dans la main du pauvre pour que celui-ci en frappe le riche. C'est peu de solliciter la compassion de ceux qui possèdent, d'accuser la dureté de leurs cœurs, leur orgueil : il leur conteste même la légitime possession de leurs biens.

« Mes paroles vous étonnent peut-être; mais je vais vous citer les saintes Ecritures, qui disent : Que non-seulement dérober le bien d'autrui, mais ne pas faire part aux autres de ce qu'on possède, c'est vol, rapine, spoliation. Dieu adresse aux Juifs, par la bouche de son prophète, les reproches suivants : *La terre a produit sa moisson, et vous n'avez pas apporté la dîme; mais la dépouille du pauvre est dans votre demeure.* — Parce que, dit-il, vous n'avez pas fait les offrandes ordinaires, vous avez

(1) Homil. in Inscript. altaris, t. III, p. 62.

(2) Bourdaloue. Sur l'Aumône.

enlevé le bien du pauvre. En parlant ainsi, il déclare aux riches qu'ils possèdent le bien des pauvres, *quand même ils l'auraient par héritage, de quelque côté que leur vienne leur fortune*. Ailleurs, il dit encore : Ne vole pas la vie du pauvre. Qui vole, vole autrui. On appelle vol l'action de prendre et de retenir le bien d'autrui. En conséquence, sachons bien que chaque fois que nous aurons refusé de faire l'aumône, nous serons aussi sévèrement punis que les voleurs (1). »

Ailleurs, il dit en termes plus clairs encore :

« D'où as-tu tiré ta richesse? — Et cet autre? — De mon aïeul, diras-tu, de mon père. *Remonte aussi haut que tu voudras dans la suite de tes ancêtres, et montre-moi, si tu peux, que cette possession est légitime : tu ne le pourras jamais*. Le principe et la source de ces biens, c'est l'injustice, il le faut nécessairement. Pourquoi? Parce que Dieu dans le principe n'a pas créé celui-ci riche, celui-là pauvre. En les introduisant dans le monde, il n'a pas versé aux pieds de l'un des trésors, tandis qu'il les refusait à l'autre. Mais il leur a donné à tous la même terre, qui est commune à tous les hommes. Pourquoi donc toi possèdes-tu tant et tant d'arpents, tandis que ton voisin n'a pas une motte de terre? C'est mon père, dis-tu, qui me les a légués. — Et de qui les avait-il reçus? — De ses ancêtres. — Mais il faut toujours remonter au principe...

» C'est parce que quelques hommes ont essayé de s'approprier exclusivement des biens, que les guerres ont éclaté : comme si la nature se révoltait de ce que l'homme tente de diviser ceux que Dieu a unis, en revendiquant la propriété exclusive de certaines choses, en prononçant ces tristes mots, *le mien, le tien*. Voilà le principe

(1) De Lazaro, hom. 2, t. I.

des divisions et des maux parmi les hommes. — Ainsi la communauté plus que la propriété est notre lot, et est conforme à la nature (1). »

Et ce dernier trait :

« Si tu veux léguer tes richesses à tes enfants, que ce soient des richesses justement acquises, *si toutefois il y en a de telles* (2). »

Un tel langage, de si étranges théories, sont difficiles à justifier, non à expliquer. Chrysostôme avait la foi et le courage des apôtres. Il croyait sincèrement au retour possible de ces héroïques vertus prêchées et pratiquées par les premiers chrétiens. Cet idéal le poursuivait, il voulut le réaliser. D'un autre côté, le triste spectacle qu'offrait alors le monde était bien fait pour rejeter violemment les âmes généreuses et romanesques vers des rêves de l'âge d'or. La société politique reposait sur le despotisme. Cent vingt millions d'hommes étaient livrés en proie aux caprices d'un seul placé au-dessus des institutions et des lois, et souvent au-dessous de l'humanité par ses vices. La société civile avait pour fondement l'esclavage; la propriété avait le plus souvent pour sources la spoliation et l'usure. Et ces biens honteusement acquis étaient encore plus honteusement dépensés. Festins, ou plutôt orgies, danses de courtisanes, bouffonneries des parasites, luxe incroyable des habits, recherches monstrueuses de parure, caparaçons des chevaux resplendissant d'or, cortège fastueux d'esclaves, prodigalités et débauches sans nom : voilà où se consumaient les immenses richesses des grands (3). — Le pauvre n'y avait guère

(1) In Epist. ad Timoth., t. XI, hom. 12.

(2) In Epist. ad Ephesios, t. XI, hom. 2.

(3) Aux passages plus haut indiqués, joindre :

T. VI, de Spectaculis.

T. IV, homil. in Genesim., hom. 80.

T. III, in Inscript. altaris.

part. Le mépris de l'indigence, l'orgueil, l'insensibilité, la cruauté, fruit le plus ordinaire de la débauche, tous les vices, toutes les iniquités semblaient se réunir en ces mauvais riches pour condamner leur opulence, et révolter l'âme honnête d'un Chrysostôme. — Inflexible et violent, il tonne contre ces prévaricateurs superbes et les écrase, il s'en fait hair, il sera leur victime. En même temps, par une réaction toute naturelle, il se tourne vers le peuple; il le voit tel que l'ont fait le gouvernement des empereurs, la rapacité des riches, la misère et tous les maux qu'elle traîne à sa suite. Il le console, il le relève à ses propres yeux, il s'en fait aimer. De ces malheureux, il ne voit que les souffrances, rarement les vices. Ces vices même sont la plupart du temps l'ouvrage du riche (1). Il ne s'est pas contenté d'enlever à ses frères-leur part de l'héritage commun; en les dépouillant, il les a dégradés, corrompus. Donc la propriété est la source de tout le mal; il faut la maudire. — C'est ainsi que par la compassion Chrysostôme est entraîné aux plus hardies négations d'une institution dont il ne voit que les abus. Bientôt il flatte les secrets instincts de la multitude; il remue le vieux levain d'envie qui fermente dans ces âmes malades (2). Cette haine éternelle nourrie contre le riche, haine honteuse qui n'ose point se déclarer légitime, il la proclame juste, il s'y associe. Imprudence d'un cœur trop tendre, séduction de la popularité, combien cruellement il les expia! Objet d'amour et de haine, attaqué par les uns, défendu par les

T. XII, ad Hebræos, hom. 11.

Tom. VII, in Matth., hom. 37.

(1) In Epist. I ad Corinth., t. X, hom. 1. — « Peut-être même ne sont-ils pauvres que parce qu'ils sont vertueux. » (L'abbé Poulle. Exhortation sur l'aumône.)

(2) T. V, p. 610.

autres, il est une preuve que ce n'est pas exclusivement par des vertus qu'on plaît au peuple et qu'on s'en fait chérir. Compatir à ses souffrances, soulager ses besoins est le moyen le plus honnête; flatter ses passions est souvent la voie la plus sûre. — Mais oublions l'entraînement irréfléchi de l'orateur populaire, et écoutons le langage du chrétien.

Ce fut la doctrine constante du christianisme, doctrine établie sur des faits et confirmée par le témoignage unanime des plus illustres docteurs, que les pauvres sont les premiers enfants de l'Eglise et les plus aimés. Dieu, qui les chérit particulièrement, leur réserve la part la plus belle de l'héritage céleste. Il n'a pas besoin de nous pour les nourrir; mais il veut bien consentir à ce que nous le remplacions dans cette partie si douce de son œuvre. C'est même exclusivement à nous qu'il remet le soin de soulager des malheureux qui, par-dessus cette recommandation divine, sont encore nos semblables, nos frères. Toute aumône faite aux pauvres est en réalité faite à Dieu. Les pauvres sont les membres de Jésus-Christ. — « J'ai eu faim, dit-il, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même (1). » — Les trésors répandus pour eux deviennent des trésors impérissables dans le ciel. Ainsi les pauvres sont comme les bienfaiteurs des riches : en échange des aumônes qui leur sont faites, ils assurent une part de l'héritage céleste. *Ils sont comme l'autel où nous faisons une offrande à Dieu* (2). Telle est l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise (3).

(1) S. Matthieu, ch. 25.

(2) Chrysostôme, t. X, p. 687.

(3) Voir le beau sermon de Bossuet sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.

Mais ce n'est pas assez de démontrer au riche orgueilleux et dur que ces pauvres, qu'il est enclin à mépriser, sont *les médecins de nos âmes, nos meilleurs intercesseurs auprès de Dieu, les portiers du royaume des cieux* : ces magnifiques avantages ne les empêcheront pas de mourir de faim si on ne les secourt promptement. Après avoir établi qu'ils sont nécessaires à notre salut, il est urgent de faire sentir que nous sommes indispensables à leur existence. C'est ce qu'a parfois oublié Bossuet (1); c'est ce que n'oublia jamais Chrysostôme. Il lui arrive plus d'une fois de vanter les avantages de la pauvreté, d'opposer à l'insomnie du riche le bon sommeil du pauvre, aux maladies de l'un l'excellente santé de l'autre (2). Il va même *jusqu'à imaginer deux villes dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte ; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante.... Il adjuge la préférence à la pauvreté. Mais la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable* (3). — Oui, un paradoxe vulgaire. Ces consolations, cette chimérique prééminence, sont toutes littéraires. Il réclame bien autre

(1) Bourdaloue est plus pressant et plus hardi. Il ne craint pas, sous Louis XIV, de rappeler en ces termes l'inégale répartition de l'impôt : « Souvent, par des raisons de politique que la nécessité même autorise, les princes de la terre se trouvent obligés de tirer les plus grands secours de leurs moindres sujets, tandis qu'ils ménagent les plus opulents et les plus aisés. Mais notre Dieu, qui ne voit point de nécessité supérieure à sa loi, et devant qui toutes les conditions du monde ne sont rien, sans se relâcher de ses droits et sans égard à vos personnes, fait une imposition réelle sur vos biens. » (Sur l'Aumône.)

(2) T. IV, hom. in Annam.

(3) C'est Bossuet qui parle ainsi. (Sermon sur l'éminente Dignité des pauvres.)

chose pour les malheureux. Quoi? Le droit de vivre. Quoiqu'une seule homélie, dans le recueil si volumineux de ses œuvres, ait pour titre : *sur l'Aumône* (1), cette question était éternellement à l'ordre du jour ; elle revient sans cesse. C'est par de pathétiques exhortations à la charité qu'il termine un sermon sur la Genèse (2), un commentaire sur saint Matthieu, des homélies sur la Pénitence. On connaît le bel exorde de l'homélie sur l'Aumône, homélie qui fut improvisée. Mais je veux le citer ici.

Chrysostôme, alors prêtre à Antioche, se rendait au temple, lorsqu'en traversant la place publique et les rues qui avoisinent l'église, il aperçut une foule de malheureux qui, pour émouvoir la pitié des passants, étalaient silencieusement leurs haillons et les plaies dont ils étaient couverts. Il comprend cette muette supplication, il entre dans l'église, il monte en chaire. L'auditoire attendait la suite du commentaire sur saint Matthieu ; le prédicateur commence ainsi :

« Je viens aujourd'hui m'acquitter auprès de vous d'une ambassade juste, utile, digne de vous. Ce sont les pauvres de notre ville qui m'en ont chargé, non par des discours, des décrets ou la décision d'un sénat, mais en me montrant le plus pitoyable et le plus amer des spectacles. En traversant la place publique et les rues pour me rendre auprès de vous, j'ai vu gisant au milieu des carrefours un grand nombre de misérables, les uns estropiés, les autres aveugles, ou couverts d'ulcères et de plaies incurables, et étalant de préférence aux regards ceux de leurs membres qu'il eût fallu cacher à cause de la corruption qui les rongait. J'ai pensé que ce serait le

(1) T. III, p. 248.

(2) T. IV, in Genesim., hom. 2.

comble de l'inhumanité de ne pas entretenir votre charité de telles infortunes, surtout quand j'y étais encore poussé par le temps de l'année où nous sommes. C'est toujours un devoir, il est vrai, de faire appel à la pitié, quand nous avons nous-mêmes tant besoin de la miséricorde de notre Créateur, mais principalement dans cette saison où le froid est si rigoureux. Pendant l'été, les pauvres trouvent dans la douceur de la température un grand allègement. Ils peuvent, sans danger, aller nus. Les rayons du soleil leur sont un vêtement suffisant. Ils peuvent dormir sur le sol, et passer impunément la nuit au grand air. Ils n'ont pas tant besoin de chaussures, ni de vin, ni d'une nourriture plus substantielle. L'eau des fontaines leur suffit avec les herbages les plus vils et quelque peu de légumes secs. L'été, en effet, leur dresse la table toute servie. Ils ont de plus la facilité de trouver de l'ouvrage. Ceux qui bâtissent, ceux qui cultivent la terre, ceux qui équipent des vaisseaux ont recours aux bras des malheureux. Les riches ont des champs, des maisons, d'autres sources de revenus; eux ne possèdent que leurs corps; toute leur fortune est dans leurs mains, ils ne tirent rien d'autre part : c'est pourquoi l'été leur apporte quelque soulagement. Mais pendant l'hiver, tout leur fait la guerre. Ils sont assiégés de deux côtés à la fois : par la faim, qui ronge leurs entrailles; par le froid, qui raidit leur chair et la rend comme morte. Aussi leur faut-il une nourriture plus abondante, des vêtements plus chauds, un toit, un lit, des chaussures, d'autres choses encore. Et, ce qu'il y a de plus triste, ils ont grand'peine à trouver de l'ouvrage. On ne travaille guère en hiver. Puis donc que leurs besoins sont plus grands et plus impérieux, puisqu'ils ne trouvent personne qui veuille louer leurs services et les occuper, voyons, remplaçons les entrepreneurs, tendons-leur des mains secou-

rables ; prenons pour collègue dans cette ambassade Paul, le patron et le tuteur des pauvres (1). »

Chrysostôme excelle dans ces peintures d'une énergique vérité, et s'y complait. Il a raison. Il ne craint point de blesser les oreilles délicates par les détails les moins nobles : il dit ce qu'il a vu. Les faits ont ici leur éloquence ; il ne faut point les en dépouiller. Les pauvres gardent le silence : que l'avocat des pauvres fasse parler ces haillons, ces plaies, ces enfants à qui leurs pères ont crevé les yeux pour en faire un objet de pitié aux passants, un tronc vivant d'aumônes (2). Et cependant, en présence de ces mutilations de la misère, l'égoïsme et l'insensibilité osaient encore se couvrir de misérables excuses. On voyait les riches s'informer avec soin si le pauvre qui demande l'aumône y a bien réellement droit, et craindre d'assister un indigent qui ne serait pas le modèle de toutes les vertus. Ces indignes subterfuges, Chrysostôme en fait justice.

« La plupart interrogent curieusement les pauvres, s'enquière de leur patrie, de leur vie, de leurs mœurs, de leurs habitudes, de l'état de leur santé. Ils leur cherchent des torts ; ils ne tarissent point de questions. Aussi un grand nombre de malheureux se mettent à simuler des blessures sur leur personne, pour fléchir, par ce triste artifice, notre cruauté, notre inhumanité. En été, faire de semblables enquêtes, cela est barbare, mais enfin on le conçoit. Mais en hiver, quand le froid sévit, s'ériger en juge impitoyable et farouche, n'avoir aucune indulgence pour les malheureux s'ils sont oisifs, n'est-ce pas le comble de la dureté ? — Mais, dira-t-on, pourquoi Paul imposa-t-il cette loi aux Thessaloniens : « *Que*

(1) T. III, de Eleemosyna, p. 248.

(2) T. X, in Epist. ad Corinth., p. 219.

celui qui ne veut pas travailler ne mange pas ? » C'est pour que vous écoutiez aussi ces paroles, c'est pour que vous en fassiez l'application, non-seulement aux pauvres, mais à vous-mêmes.... — Mais j'ai un héritage que je tiens de mon père. — Et, dis-moi, parce que cet homme est pauvre, né de parents pauvres, mérite-t-il pour cela de périr ? C'est cette raison même qui devrait lui attirer la compassion des riches. Tu passes la journée dans les théâtres, les lieux de réunion et de plaisir, d'où tu ne retires rien de bon ; tu converses avec celui-ci, avec celui-là, et tu t'imagines ne faire aucun mal, tu crois ne pas être oisif, tandis que ce pauvre, ce misérable, *qui consume les jours dans la prière, les larmes, les souffrances de toute nature*, tu le condamnes, tu le traînes devant un tribunal pour lui demander compte de sa conduite (1) ! »

On voit encore ici percer la colère contre le riche et ses froids sophismes, tandis que le pauvre est représenté comme le plus doux, le plus pieux des hommes ; mais l'élan de la charité emporte tout, et cette vivacité même de langage entraîne l'insensible et le décide. Que de fois, d'ailleurs, c'est sur le ton de la plainte, et dans les termes les plus humbles et les plus touchants, que Chrysostôme le convie à la bienfaisance ! Il ne se borne point à démontrer les droits du pauvre sur le superflu du riche, démonstration délicate d'une vérité que le riche refusera toujours d'admettre. *Cette imposition réelle sur les biens*, dont parle Bourdaloue, Dieu, au jour de sa justice, la fera peut-être ; il est bien téméraire à l'homme de l'essayer. Aussi Chrysostôme adoucit, accommode à la fai-

(1) T. III, de Eleemosyna. — Les mêmes sophismes des riches sont encore plus énergiquement réfutés ailleurs. (In Epist. ad Hebræos, t. XII, hom. 12.)

blesse humaine la rigueur de la loi divine. Tout à l'heure il était menaçant, terrible dans ses anathèmes contre ces insensibles ; maintenant il est plein de douceur et de promesses. Il leur montre les récompenses que Dieu réserve à ceux qui nourriront ses pauvres. L'aumône est une œuvre de stricte justice, sans doute, mais elle aura le mérite d'une œuvre de surérogation (1). Par elle, le pécheur se purifiera de ses fautes : l'aumône le réconciliera avec Dieu.

« Il n'y a pas de péché que l'aumône ne puisse expier, ne puisse effacer. Tout péché cède devant elle ; c'est un remède pour toutes les blessures (2). »

Les besoins des pauvres sont infinis ; mais l'aumône peut revêtir tant de formes ! De l'argent, la protection du pauvre, des visites gratuites si vous êtes médecin, des conseils, des consolations (3). *Tout ce que vous aurez donné, Dieu le recevra comme un dépôt, et vous le rendra avec usure dans le ciel* (4). — Mais c'est là une espérance bien lointaine, me direz-vous. Chrysostôme ne craint pas de mettre la récompense à la portée de ces âmes intéressées. Ces impatientes ne veulent pas l'attendre au delà de la vie : il la place sur terre, il acquitte sur-le-champ la dette de Dieu. Il lit dans leurs cœurs, il y voit la vanité. Le bien qu'ils feront, il faut que nul ne l'ignore. Eh bien ! on proclamera à haute voix dans l'église les noms des bienfaiteurs du pauvre (5). Ce n'est pas assez encore. L'estime publique s'attachera à leur nom ; on vantera en tous lieux leur générosité. Les païens, témoins des mira-

(1) De Pœnitentia, hom. 2, t. II.

(2) In Act. apostol., hom. 25, t. IX.

(3) Ibidem.

(4) In Epist. ad Romanos, hom. 7, t. IX.

(5) In Acta apostol., hom. 18, t. IX.

cles de la charité chrétienne, accourront en foule dans le sein de l'Eglise, et c'est à eux qu'elle devra ces nouveaux enfants. Enfin, Dieu lui-même leur rendra dès ici-bas les biens dont ils auront fait un si noble usage (1).

Sans doute il est triste que le prédicateur fasse appel à de tels sentiments, à de si mesquines passions. Prêcher le devoir au nom de l'intérêt, c'est réduire la morale à n'être plus qu'un calcul. Mais ce serait se faire une trop haute idée du cœur de l'homme que de lui imposer l'accomplissement d'un devoir pénible au nom de la justice, et sans lui laisser entrevoir une récompense dès ici-bas et dans l'autre vie. Il faut en appeler de l'intérêt à l'intérêt, combattre une passion sans noblesse par une passion noble. Enfin, il faut ouvrir ces mains fermées qui retiennent la vie du pauvre. Les esprits rigides pourront désapprouver ces transactions; mais les misères de l'indigent seront soulagées, et Dieu, qui sait notre faiblesse, ne jugera pas trop sévèrement les motifs qui nous ont fait faire une bonne action.

C'est dans cet esprit qu'il faut juger Chrysostôme. Ni l'Eglise, ni la société, ne sauraient ratifier les anathèmes qu'il lance contre la propriété : la raison condamne ses rêves de partage, son aversion pour l'économie, ses invectives contre les riches. Mais faut-il voir dans ces excès d'une charité mal dirigée une doctrine, un système subversif des principes de l'ordre social? Evidemment non. Ce serait faire injure à la rectitude de son âme; ce serait aussi accorder trop de réflexion, trop de suite dans les idées à un homme qui fut toujours dominé par l'imagination et la sensibilité. Seuls, les esprits puissants et maîtres d'eux-mêmes sont capables de construire des systèmes, de composer un corps de doctrines. C'est la

(1) In Epist. ad Timoth., t. XI, p. 666.

passion qui inspire et égare Chrysostôme. Les souffrances des pauvres l'émeuvent de pitié, il les dépeint vivement. Il supplie les riches de l'aider à les soulager; ceux-ci, plus froids, résistent. Le prédicateur s'irrite; il les injurie. L'inégale répartition des biens lui apparaît alors dans ses effets les plus déplorables; il ne se demande pas si elle est nécessaire ou non : il la condamne, et la propriété se trouve enveloppée dans cet anathème. — Et alors que reste-t-il? Ce rêve éternel de l'humanité : un état de société dans lequel il n'y aura plus de pauvres, où tous auront selon leurs besoins. Cette belle chimère le ravit. Et quand il voit que ce n'est qu'une chimère, il s'emporte contre ceux qu'il accuse avec raison de vouloir maintenir l'inégalité entre les hommes. Point de théories sans raisonnement. Or Chrysostôme raisonne rarement, et ne prouve presque jamais. Il aime, il hait, il croit, il espère; c'est un homme de passion, et la passion n'a jamais rien démontré qu'elle-même. Ne lui imputons donc ni théorie, ni système. Mais reconnaissons en même temps que sa compassion pour les misères des pauvres le fit chérir du peuple; qu'il ne fut pas insensible à cet amour, et que les écarts mêmes de sa charité, loin de le refroidir, ne firent que l'échauffer davantage.

CHAPITRE IV.

Le Commentateur.

§ I.

Si considérable que soit la collection des œuvres de Chrysostôme, elle est encore fort incomplète. Georges d'Alexandrie affirme qu'on rassembla après sa mort quatre mille huit cents homélies, et que cependant ce n'était pas encore tout. Suivant Cassiodore, il aurait commenté tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament (1). Il faut joindre à cette liste, déjà si pleine, les traités qu'il composa dans la solitude ou dans les rares loisirs que lui laissèrent ses occupations de lecteur, de diacre, d'archevêque.

Dans l'édition des Bénédictins, qu'a donnée Bernard de Montfaucon, les traités ne forment pas même un volume; les homélies sur divers sujets, avec les lettres, en forment deux à peine; les neuf autres volumes ne renferment que des commentaires sur les Livres saints. S'il est vrai que Chrysostôme ait commenté tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament, nous ne possédons certainement pas la moitié de ses œuvres. Mais cette perte, si regrettable qu'elle soit, ne doit pas être exagérée. Peut-être même les commentaires qui ne nous sont pas parvenus ne furent-ils jamais rédigés ni par Chrysostôme,

(1) Cassiodore. *Instit.*, ch. 1. — Lenain de Tillemont. *Mém. ecclésiast.* S. Jean Chrysostôme, t. XI, art. 154.

ni par les sténographes qui seuls nous ont conservé une partie de ses œuvres. En effet, presque tous ces commentaires étaient improvisés. Un prêtre donnait lecture du texte saint, verset par verset ; et le prédicateur expliquait aux fidèles le sens littéral de chaque phrase. Ce commentaire n'exigeait à la rigueur aucune préparation : une connaissance profonde des Ecritures suffisait. L'orateur n'avait à se préoccuper ni de composition, ni de plan, ni de divisions. Son enseignement devait ressembler beaucoup à ce qu'est aujourd'hui dans les classes d'humanités l'explication des auteurs.

Cependant l'interprète des Livres saints était orateur, homme d'imagination et de sensibilité. Plus d'une fois il se dérobait par un élan subit à cette contrainte du texte. S'il expliquait les Actes des Apôtres, où sont retracées les vertus héroïques des premiers chrétiens, il opposait à cet âge d'innocence et d'abnégation les vices de l'âge de fer où il vivait. La charité, la simplicité de saint Paul lui étaient une occasion pour condamner énergiquement la tiédeur, l'orgueil, le faste de ses contemporains. Le texte saint n'était plus que le point de départ d'un magnifique développement oratoire, préparé peut-être à loisir, mais qui, le plus souvent, jaillissait spontanément du fond même de l'âme de Chrysostôme. Parfois aussi un mot suscitait dans cette imagination si vive un transport d'enthousiasme, une effusion de tendresse. Le chrétien était comme ravi en extase ; il oubliait et le texte et l'auditoire, et se laissait emporter à des hauteurs où l'homme semble n'avoir plus conscience des choses d'ici-bas (1). Enfin, toute homélie se terminait par une exhortation morale qui souvent n'avait aucun rapport avec le

(1) T. XI, Ep. ad Ephes., hom. 8 et 9. — Développement lyrique de ces mots de saint Paul : *Ego vincit in Domino*.

texte commenté, mais où se déployaient plus librement toutes les qualités de l'orateur et du moraliste (1). Les commentaires sur les Livres saints ont donc un double caractère : c'est d'abord une explication du sens et de la portée du texte, une minutieuse analyse, une sorte de catéchisme. Et, de fait, les chrétiens de ce temps ne semblent pas avoir eu des vérités de la religion une connaissance plus haute que nos enfants qui se préparent à la première communion. Enfin, l'orateur faisait aux fidèles une application directe des préceptes semés dans l'Evangile, dans les Actes ou dans les Epîtres des Apôtres. L'enseignement était donc à la fois intellectuel et moral, et répondait ainsi à tous les besoins de l'auditoire.

Il avait en outre un avantage inestimable : c'était la variété et l'intérêt. L'orateur n'était en réalité assujéti à aucune contrainte ; il pouvait se donner librement carrière. Il n'était pas, comme nos prédicateurs modernes, enfermé dans un seul verset des saintes Ecritures, et obligé de faire avec quelques mots un long sermon, entrecoupé de divisions le plus souvent arbitraires ou puériles. Dans une seule conférence, le commentateur, suivant l'importance du texte, expliquait trois, quatre, dix versets, un chapitre entier, ou se bornait à développer un seul point sur lequel il jugeait nécessaire de concentrer son attention et celle du public. Il avait la ressource des digressions, des applications, et ne se refusait même pas l'agrément du dialogue avec tel ou tel de ses auditeurs. Son œuvre commencée se poursuivait, tantôt rapidement, tantôt avec lenteur. Aucune nécessité de temps ne le pressait. Comme il ne choisissait pas un verset isolé des Livres saints, mais les expliquait en entier du premier mot jusqu'au dernier, il pouvait à son gré s'arrêter ou glisser

(1) Fleury. Mœurs des chrétiens, troisième partie, ch. 31.

rapidement, faire succéder à l'explication l'enseignement moral, et proportionner cet enseignement aux besoins immédiats d'un auditoire qu'il connaissait si bien.

Les chaires chrétiennes ne connaissent plus ce genre de prédication, et peut-être faut-il le regretter. Les prédicateurs modernes supposent l'auditeur parfaitement versé dans la connaissance des textes saints; c'est lui faire généralement trop d'honneur. Sur cent personnes qui assistent à un sermon, quatre-vingt-dix ignorent d'où est tiré le texte que l'orateur se propose de développer; et ce texte même, il n'est pas bien sûr qu'il soit compris du plus grand nombre. Peut-être serait-il à désirer que la prédication se rapprochât davantage de l'enseignement religieux élémentaire. Dans chaque église, un prêtre pourrait être chargé de l'explication des Livres saints, un autre de la morale. Cette double tâche, qui peut-être aujourd'hui effrayerait le zèle de deux prédicateurs différents, Chrysostôme s'en chargea seul et ne voulut y associer personne.

Voyons quel esprit il y porta.

§ II.

Ce serait une grande hardiesse à moi de m'ériger en juge compétent sur des matières si délicates où les plus doctes ne se hasardent qu'avec précaution. Ici la réserve est un devoir et une nécessité. J'ose dire cependant que ce qu'il faut admirer le plus dans Jean Chrysostôme, ce n'est ni le génie, ni la science théologique. Les contemporains ne s'y trompèrent pas. A Grégoire de Nazianze, l'infatigable et subtil défenseur du Symbole de Nicée, ils décernèrent le titre de Théologien. Jean, le prédicateur abondant et orné, ils le saluèrent du surnom de

Bouche d'or. Ils admirèrent donc surtout en lui ce que nous admirons nous-mêmes, un orateur. Or, bien que Cicéron déclare qu'il doit son éloquence plutôt aux leçons des philosophes qu'aux écoles des rhéteurs, l'exemple de Cicéron lui-même démontre que le génie oratoire et le génie philosophique sont, je ne dis pas absolument incompatibles, mais bien rarement réunis à un égal degré dans le même homme.

Jean Chrysostôme avait une connaissance profonde des saintes Ecritures, qu'il lisait et méditait sans cesse. Il n'ignorait pas tout ce qu'avait coûté de travaux, de génie, de lutttes opiniâtres, la promulgation définitive du dogme chrétien. Jamais cependant son esprit ne sonda les profondeurs redoutables de la métaphysique. Il s'inclina avec respect, avec amour devant l'autorité des Livres saints, devant les décisions des conciles, consécration humaine de la parole de Dieu; mais ni par ses discours, ni par ses ouvrages, il ne s'associa à ce grand travail; il n'apporta pas une pierre au majestueux édifice. Telle n'était point la tendance, je dirai même la portée de son esprit. Et de plus, l'éducation qu'il avait reçue, l'auditoire dont il fut entouré, enfin ses propres préférences le poussèrent invinciblement à donner à sa prédication un caractère élémentaire et moral.

Dans la retraite studieuse où se passèrent quatre années de sa vie, il eut pour maîtres spirituels Cartère et Diodore. Le dernier surtout eut une influence considérable sur l'éducation exégético-dogmatique de Chrysostôme; car Diodore, depuis évêque de Tarse en Cilicie, portait à sa dernière perfection cette interprétation grammaticale de la Bible (1), qu'avaient introduite à Antioche à la fin du troisième siècle de savants critiques,

(1) Socrate, l. vi, ch. 3.

tels que Lucien, Dorothée, Eusèbe d'Emèse. Chrysostôme puisa à cette école l'aversion des allégories puériles qui altèrent le sens primitif et simple de la Bible (1) ; et c'est là ce qui le distingua plus tard entre tous les commentateurs. Cette méthode d'explication détermina surtout la direction toute pratique de sa théologie. L'âme de son enseignement fut d'apprendre aux hommes à utiliser au profit de leur salut la science qu'ils acquerraient de la religion (2). Son génie s'accommodait parfaitement à ce genre d'études , et le temps dans lequel il vécut ne fit que l'y confirmer.

Lorsqu'il fut chargé du ministère de la parole à Antioche (386), l'Eglise, si violemment et si longuement agitée par l'arianisme, goûtait enfin un peu de calme. Les grandes discussions théologiques étaient assoupies ; le triomphe de la religion contre le paganisme d'abord , puis contre les hérésies , n'était plus douteux. Quelles étaient alors les préoccupations des pasteurs du monde chrétien ? quel but proposaient-ils à leurs travaux ? Les loisirs de cette paix si longtemps attendue , ils devaient les consacrer non à renouveler des débats où la vérité s'obscurcissait si souvent , où la charité recevait plus d'une atteinte ; mais à instruire des vérités de la religion , et surtout des devoirs qu'elle impose , une foule innombrable que son ignorance rendait indifférente aux discussions théologiques. J'ai dit ailleurs ce qu'étaient pour la plupart ces chrétiens d'Orient , crédules , superstitieux et souvent corrompus , qui se pressaient dans le temple pour y applaudir un Chrysostôme , et couraient de là aux tavernes pour s'y enivrer , au théâtre pour s'y démora-

(1) Encore un argument qui démontre la fausseté de l'accusation d'origénisme dirigée contre lui.

(2) Néander. *Chrysostôme et son temps*, ch. 1.

liser ; qui jeûnaient avec les juifs et célébraient les calendes de janvier avec les païens , peuple léger qui n'avait de chrétien que le nom. Qu'importaient à ces étranges catéchumènes les mystères de la consubstantialité ? Ce n'était ni la profondeur, ni l'élévation du dogme qui les avait jetés dans l'Eglise. C'était, je parle des meilleurs, l'incomparable pureté de la morale évangélique ; c'étaient surtout les prodiges de la charité chrétienne, qui arrachaient à Julien un cri d'admiration ; c'était, enfin, l'espoir d'être secourus dans leurs misères. Pour retenir dans l'Eglise ces recrues si récentes, pour les rendre dignes d'en faire partie, il fallait chaque jour les instruire, les intéresser, les moraliser, leur rendre impossible tout retour aux anciennes erreurs, à l'ancienne corruption. Telle fut la tâche dont se chargea Chrysostôme, et, plus que tout autre, il y était propre. Le caractère de sa prédication fut donc presque exclusivement élémentaire et moral ; il le reconnaît lui-même, et il ajoute que c'est une nécessité.

« Que dites-vous ? Je disserte toujours sur l'aumône. Je voudrais bien que vous n'eussiez pas besoin de semblables exhortations. Je voudrais vous parler de batailles à livrer aux juifs, aux gentils, aux hérétiques. Mais qui pourrait armer des soldats invalides ? qui pourrait les ranger en bataille, quand ils sont couverts de plaies et de blessures ? etc. (1). »

Et ailleurs :

« Voilà la deuxième année que je m'adresse à votre charité, et je n'ai pas encore pu vous expliquer cent lignes des saintes Ecritures. La faute en est à vous, qui avez besoin d'être instruits des devoirs que chacun de vous devrait remplir dans sa maison. Aussi, presque

(1) In Matthæum, t. VII, p. 937,

tous mes discours sont consacrés à la partie des mœurs. Il ne faudrait pas qu'il en fût ainsi. La correction des mœurs, c'est l'affaire de chacun de vous ; elle doit se faire en vous-mêmes. Ma tâche, à moi, c'est de vous expliquer le sens des saintes Ecritures ; ou, s'il faut que je vous entretienne de morale, un jour devrait suffire pour cela. Car le devoir est clair, facile à comprendre, et ne demande aucune interprétation (1). »

Mais si nécessaire que fût à cet auditoire la persistance d'un enseignement moral quotidien, Chrysostôme eût pu, sinon échapper à cette tyrannie du devoir, du moins l'adoucir. Si son génie l'eût porté invinciblement aux spéculations métaphysiques, dans les loisirs de sa retraite si laborieuse, loin des préoccupations du saint ministère, seul avec sa pensée, libre de suivre les inspirations de sa nature, il eût composé quelques-uns de ces ouvrages destinés à mettre en lumière soit un point important du dogme, soit quelque vérité d'un ordre élevé. Or, les livres qu'il écrivit dans cette solitude des jeunes années, où l'esprit suit sans contrainte sa pente naturelle, portent tous ce caractère d'utilité pratique qu'il poursuivit toujours. Le *Traité du Sacerdoce*, les *Trois livres adressés à Stagire*, le *Livre de la Virginité*, celui de la *Défense de la vie monastique*, ne sont autre chose que de parfaits recueils des meilleurs préceptes à suivre dans l'épiscopat, dans la vie ascétique, dans l'état de virginité. Enfin, aux derniers jours d'une vie si laborieuse et si tourmentée, le dernier retour de cette âme sur elle-même, le testament pour ainsi dire de son génie, c'est une admirable et pathétique exposition de l'utilité des souffrances (2). Il fut donc, non-seulement dans ses discours,

(1) Chrysost., ad popul. Antioch., t. II, hom. 14.

(2) T. III, Quod nemo læditur nisi a se ipso.

mais dans ses écrits, non-seulement en présence d'un auditoire qui pesait sur lui, mais seul, dans la liberté de la retraite, il fut toujours commentateur exact et moraliste.

Il se borna à faire ressortir le sens littéral des Livres saints, et l'enseignement moral qu'ils renferment. C'est à peine si, dans le commentaire sur saint Jean, devant un auditoire d'élite, il aborda la métaphysique du dogme; encore le fit-il plus en orateur qu'en théologien (1). Mais qu'il se retrouve en présence de son auditoire ordinaire, il se rabaisse sans effort au niveau des plus humbles intelligences. De là cette simplicité que nous trouverions parfois puérile, si elle ne venait d'une grande âme et si aimante. Il ne veut pas qu'il reste l'ombre d'un doute dans l'esprit de ses auditeurs. Il expliquera donc, et longuement, les choses les plus claires; il déterminera la valeur exacte des termes qu'il emploie. Quand il appelle la semaine sainte *la grande semaine*, il a bien soin d'avertir les fidèles *qu'elle est ainsi nommée, non parce qu'elle compte plus de jours que les autres semaines, ou des jours plus longs* (2). Les images parfois étranges qui se rencontrent dans les livres de l'Ancien Testament, il les soumet à une analyse exacte, et descend dans les plus infimes détails de la physiologie. A ces mots : *Eructavit cor meum verbum bonum*, il ajoute l'explication suivante : *Eructamus quod comedimus; atqui comedit Spiritum divinum: hunc ergo eructat* (3).

Parfois les Grecs subtils d'Antioche l'embarrassaient par des objections plus spécieuses que solides. Il ne se refuse pas alors la ressource du sophisme. On lui disait :

(1) T. VIII, Comment. in Joannem, passim, præfatio.

(2) In Psalmos, t. V, hom. 145.

(3) Ibidem, hom. 44.

Comment puis-je aimer Dieu, puisque je ne le vois pas?

Il répond : « Il y a bien des gens que nous aimons sans
» les voir : nos amis, par exemple, quand ils sont absents,
» nos enfants, nos parents, nos proches. Nous ne les
» voyons pas, et cependant nous les aimons ; l'absence
» même enflamme notre amour et accroît notre désir (1). »
Un jour même il prouva la résurrection des corps par la
langue de saint Romain, qui se mit à parler une fois
coupée (2).

Souvent aussi l'orateur élégant se trouvait pris au
piège de ses métaphores. Il se plaisait à comparer la vie
à un combat, à une course dans le cirque, l'homme à
l'athlète, au cocher, la vie éternelle au prix proposé (3).
Les auditeurs goûtaient fort ces peintures, où ils retrou-
vaient l'image de leurs plus chers divertissements. Et
quand Chrysostôme leur reprochait amèrement leur pas-
sion désordonnée pour ces spectacles dangereux, et men-
açait même d'excommunier ceux qui y retourneraient,
ils répondaient, soit malice, soit naïveté : « Que ces re-
présentations étaient une image de la victoire et des cou-

(1) In Psalmos, hom. 41.

(2) In Romanum, t. II.

(3) In Genesim, t. IV, hom. 5. — Vois dans les courses les
cochers qui dirigent les chevaux. La multitude a beau verser
sur eux mille applaudissements, ils ne se détournent pas du
but. Ces applaudissements de la foule, ils ne s'en soucient
pas. Tous leurs regards sont fixés sur le seul empereur, assis
au milieu de l'amphithéâtre. Ils épient ses moindres gestes,
dédaignent le reste du peuple, et ne conçoivent des sentiments
d'orgueil que lorsqu'il les a couronnés. Fais comme eux : n'at-
tache pas d'importance aux jugements de la foule ; ne pense
point à elle en pratiquant la vertu : attends la sentence du
juge équitable, sois attentif à ses moindres signes.

ronnes de l'autre vie, et qu'ils en retiraient un grand profit pour celle-ci (1). »

Avec des chrétiens si avisés, il fallait être toujours sur ses gardes, peser ses moindres mots, ne laisser aucune prise aux interprétations intéressées.

On sait quelle déplorable facilité de mœurs régnait dans tout l'Orient. La polygamie y existait en fait, sinon en droit; le concubinat y était toléré. Plusieurs même prétendaient que les rapports illicites entre un homme et une femme mariés constituaient seuls le crime d'adultère; que, hors ce cas, tout était permis (2). Chrysostôme combat avec énergie cette prétention immorale, qui établissait dans le mariage une inégalité au profit du mari. Il condamne surtout la honteuse coutume qui livrait aux plaisirs du maître les esclaves de la maison. Mais l'histoire de Sara et d'Agar se présente à sa pensée.

La condescendance de l'épouse d'Abraham ne va-t-elle pas être invoquée comme une autorité par ces Orientaux modernes qui prétendaient prendre exemple sur les patriarches? — Chrysostôme court au-devant de l'objection.

« Sara, dit-il, n'ayant pas d'enfant, imagina de consoler son mari en lui envoyant une esclave. Car cela n'était pas encore défendu, comme cela l'est aujourd'hui. Aujourd'hui il n'est pas permis aux femmes de faire tel plaisir à leurs maris, ni à ceux-ci d'avoir tels rapports à l'insu ou à la connaissance de leurs femmes. »

Que de précautions! — Dans la même homélie, il

(1) De Spectaculis, t. VI.

(2) In illud : *propter fornicationis*..., t. III, p. 238. — Homélie fort remarquable et très-curieuse. Le style en est plus ferme que précis. J'y trouve ce mot si profond dans sa brièveté : « La femme adultère n'est la femme de personne. » (P. 248.)

semble craindre qu'en recommandant aux femmes la douceur, il n'autorise la brutalité des maris.

« S'il faut présenter l'autre joue à l'étranger qui nous a frappés, à plus forte raison la femme doit-elle supporter l'emportement de son mari. — Mais je ne dis pas cela pour qu'on frappe sa femme, bien loin de là (1). »

Ce fut sa préoccupation constante de déterminer nettement le caractère de la loi nouvelle, d'opposer les prescriptions de l'Evangile aux préceptes du Deutéronome, et, sans affaiblir l'autorité de l'Ancien Testament, de montrer combien était plus pure, plus élevée la morale prêchée par Jésus-Christ, et résumée par lui en ces mots : Aimez-vous les uns les autres. — Tâche laborieuse, délicate surtout dans un temps où les livres de Moïse semblaient au plus grand nombre non pas une ébauche imparfaite du code moral qui devait régir le monde, mais le dernier mot de la sagesse humaine guidée par la sagesse divine. — Tel était le joug que subissait l'orateur.

Bossuet ne craint pas de trouver *la manière de dire de Chrysostôme trop simple et trop populaire* (2). Elle l'est en effet, et il fallait qu'elle le fût. Les chrétiens d'alors étaient moins avides de science et de beau langage que d'instructions simples, familières, et surtout intéressantes. Intéresser dans une explication littérale d'ordinaire fort ennuyeuse, voilà le problème. Chrysostôme sut le résoudre. Il fut moraliste et orateur en même temps qu'interprète. L'attention du public est fatiguée ; mais tout à coup se présente une de ces longues et touchantes histoires de l'Ancien Testament, une parabole de l'Evangile, simple, mais profonde et pathétique, celle de La-

(1) In Epist. prim. ad Corinth., hom. 26, t. X.

In Epist. ad Ephesios, hom. 20, t. XI.

(2) Ecrit inédit de Bossuet. (Floquet. *Etudes sur Bossuet*, t. II.)

zare par exemple. Le prédicateur fait ressortir avec un bonheur infini les moindres circonstances du récit. La narration, si chère aux Orientaux, la narration vive, colorée, égayée de piquantes applications, se substitue tout à coup à la sécheresse du commentaire. Chrysostôme, par exemple, présente un gracieux tableau des amours d'Isaac et de Rébecca (1). La vierge de la Bible est vigoureuse, modeste et bonne : elle ne ressemble en rien aux jeunes filles d'Antioche, languissantes, énervées, ne rêvant que toilette et plaisirs. Montée sur un chameau, elle fait sans fatigue un long voyage ; tandis qu'aujourd'hui, pour aller d'une maison à une autre, les femmes se font porter en litière. Arrivée devant la tente du vieil Abraham, elle saute à bas du chameau sans le secours de personne. — Admirez sa force, dit naïvement l'orateur. Elle se présente à son époux, accompagnée d'un seul serviteur. De nos jours, au contraire, la fiancée entre dans la maison de son mari escortée d'un chœur impur de bateleurs et de courtisanes, chantant des vers obscènes (2). Enfin, le charme de sa douceur et de sa bonté est tel, qu'elle console Isaac de la mort de sa mère. — Ici le naïf auditoire, qui a suivi avec un intérêt toujours croissant ce long récit assaisonné de peintures satiriques, exprime sa joie de l'heureuse issue de ces amours patriarcales et son contentement de l'orateur par de vifs applaudissements. Semblable à ces enfants qui dévorent quelque conte merveilleux, et prennent une part si vive au bonheur du jeune prince et de la jeune

(1) T. III, p. 255-275.

(2) Sur les cérémonies qui déshonoraient le mariage, voir en particulier *Chrysostôme, in Epist. ad Ephesios*, hom. 15, t. X.

In *Epist. ad Coloss.*, hom. 8, t. X.

princesse, quand ils s'unissent en dépit des efforts de la méchante fée.

De ces gracieuses images du monde naissant, de ces exemples d'innocence et de paix, Chrysostôme passait plus volontiers à cette dramatique histoire de Job, au tableau des souffrances de Lazare (1). — Job surtout l'attirait invinciblement (2). — Tant et de si rudes épreuves, un abandon si complet, une résignation si forte, le ravissent en admiration. Ce modèle de foi et de courage, qu'il propose si souvent à ses auditeurs, il l'avait sans cesse devant les yeux; et lui-même, aux jours les plus orageux de sa vie, près d'être chassé de Constantinople, il se comparait encore à Job (3). — C'est dans ces analyses dramatiques qu'éclate surtout son génie oratoire. *On trouve en lui, comme dit Bossuet, la manière de traiter les exemples de l'Ecriture et d'en faire valoir tous les mots et toutes les circonstances* (4). J'en citerai un exemple bien remarquable, et qui suffirait seul pour donner la plus complète et la plus juste idée de cette interprétation des livres saints, tour à tour simple, familière, dramatique, désordonnée, emportée à tous les hasards de l'imagination et de la mémoire, s'oubliant elle-même, et rencontrant les plus étranges détails, les beautés de l'effet le plus tragique : mélange bizarre

(1) Hom. de Lazaro, t. I.

(2) T. II, ad populum Antioch., hom. 2. — Ibidem, hom. 3.

T. XII, ad Hebræos, hom. 3.

T. III, Quod nemo læditur nisi a se ipso.

T. X, in Epist. prim. ad Corinthios, hom. 28.

(3) T. III, Antequam iret in exilium. — Ibidem, Post reditum suum.

(4) Ecrit inédit de Bossuet. (Floquet. Etudes sur Bossuet, t. II.)

de fantaisie et de bon sens, de pathétique et de satire (1).

C'est ainsi qu'il commente les faits. Son imagination en est vivement frappée. Les personnages s'animent, ils agissent, ils parlent. Chrysostôme est l'interprète de leurs sentiments; ou plutôt le plus souvent il supplée à la sobriété du récit par d'éloquents mais confuses additions (2). Des plus simples détails il fait jaillir une lumière inattendue; du moindre mot il tire un enseignement. Le récit primitif, simple et nu, disparaît sous les éclatants ornements dont il le couvre. Mais toute digression a son but. Job est oublié, Lazare est oublié, saint Jean-Baptiste est oublié; mais les auditeurs ne le sont pas. C'est pour venir à eux qu'il a quitté ces patriarches et ces saints. Il n'est plus dans les temps antiques, au berceau du monde, sur les rives du Jourdain, à la cour d'Hérode. On le sent auprès de soi; sa parole vibrante, émue, ironique ou terrible, pénètre avant dans le cœur. Il a cessé d'expliquer, il prêche; ce n'est plus le commentateur qu'on entend, c'est le moraliste passionné, c'est l'orateur, c'est l'apôtre.

C'est par ces éclatantes digressions qu'il échappe à l'aridité du rôle de commentateur. Son imagination est trop vive; l'éloquence, avec le riche cortège de ses des-

(1) Ce passage, que je cite à la fin de cette étude, est l'analyse du meurtre de saint Jean-Baptiste commandé par Hérodiade. (T. VII, in Matth., p. 557.)

(2) Il ne se pique pas d'une scrupuleuse exactitude. Parfois il invente les histoires les plus étranges, comme celle qui est longuement rapportée dans le livre sur saint Babylas (t. II. — Voir le chapitre du Style). Parfois aussi il ajoute à un fait historique des circonstances dramatiques destinées à le rendre plus saisissant. Il dit que Constantin fit exposer aux bêtes, sur une montagne, sa femme nue.

criptions, est un besoin trop impérieux pour lui : il ne peut demeurer enfermé dans l'explication littérale d'un texte. Orateur, il faut qu'il parle ; ami du peuple, il faut qu'il converse. De là vient ce mélange de familiarité et de sublime, de trivialité et de grandiose. Mais ce mode de prédication avait ses dangers, on l'a vu. Ce n'est pas impunément qu'en des matières si relevées on fait de tels sacrifices à la faible intelligence des auditeurs. Certaines vérités ne comportent qu'un certain ordre de preuves. En vouloir apporter d'autres plus frappantes, plus accessibles à la multitude, c'est ramener violemment sur terre les choses du ciel, et comme vouer éternellement aux objets sensibles les esprits des hommes, si lents déjà à s'élever aux pures régions du monde spirituel. Cet écueil, il le voyait : quelle âme fut jamais plus que la sienne tendue aux choses d'en haut ? *Mais ce sentier solitaire et rude, où le chrétien grimpe plutôt qu'il ne marche* (1), combien peu s'y seraient engagés si un guide indulgent et bon n'en eût aplani l'entrée et dissimulé l'incommensurable hauteur ? La plupart des chrétiens d'alors, et d'aujourd'hui, et de tous les temps, ressemblaient à ces juifs charnels, à *ces grossiers* dont parle Bossuet, tout courbés vers la terre, incapables d'attache aux choses spirituelles, exigeant dès ce monde le salaire de leur vertu intéressée, considérant une bonne œuvre comme une créance sur Dieu. Ces incrédules, ces grossiers voulaient tout voir, tout comprendre, tout toucher pour ainsi dire. A peine arrachés aux symboles vivants du polythéisme, à l'adoration de ces divinités si humaines, à ces légendes si gracieuses et si sensuelles, ces néophytes ne pouvaient passer brusquement à la philosophie des dogmes si élevés du christianisme, ou se plier aux exigences d'une morale

(1) Bossuet. Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

si austère dans ses prescriptions. Le grand législateur des Juifs, David, les prophètes n'avaient pas craint de revêtir l'incompréhensible majesté de Jéhovah d'une forme humaine. Souvent même ils avaient prêté au Tout-Puissant les passions de l'homme ; et cependant ils s'adressaient au seul peuple qui, éloigné des superstitions idolâtriques, possédât une religion fondée sur l'absolue unité de Dieu. Les chrétiens d'Antioche et de Constantinople étaient encore plus difficiles à instruire et à persuader ; plus lourd sur eux pesait le joug de la matière. Chrysostôme le comprit. Il se mêlait à la vie de tous et de chacun ; il connaissait ses auditeurs par leur nom ; il les suivait hors du temple ; il savait toutes les pensées qui naissaient dans ces esprits inquiets et ignorants, tout troublés encore de leur brusque changement de religion ; il voyait poindre les doutes, les incertitudes, il pressentait les objections, il les appelait. A force de persévérance, d'adresse, et par d'heureuses concessions, il gagnait et retenait dans l'Eglise ces transfuges de Jupiter, si novices dans la foi, si faciles aux rechutes. Pour eux il traduisait dans un langage familier et plein d'images sensibles les hautes vérités dont l'expression nue eût troublé leur entendement et découragé leur zèle. Et de lui on peut dire ce que lui-même disait des prophètes et de David :

« L'âme, nourrie avec le corps et attachée aux choses sensibles, a besoin des objets qui tombent sous les yeux pour s'élever jusqu'à ceux que l'esprit seul conçoit. Il était donc nécessaire aux prophètes, lorsqu'ils parlaient de Dieu, de lui prêter une forme humaine : non certes qu'ils prétendissent façonner cette nature spirituelle à l'image de membres grossiers ; mais ils voulaient enseigner, au moyen d'objets matériels, les choses immatérielles à l'âme tout enveloppée par les sens (1). »

(1) In Psalmos, t. V, hom. 43.

CHAPITRE V.

Le Controversiste.

§ I.

Jean Chrysostôme porta le même esprit dans la controverse. Il y a deux parties dans la controverse : l'une, où l'on critique et réfute l'opinion de ses adversaires ; l'autre, où l'on établit et fait valoir ses propres opinions. Ces deux parties sont le plus souvent mêlées et confondues. On ne combat l'erreur que pour y substituer ce que l'on croit être la vérité. On juge d'abord, pour dogmatiser ensuite ; on ne veut abattre le drapeau de l'ennemi que pour planter le sien à sa place.

Au fond de toute controverse est donc la passion : amour de la vérité d'abord, puis amour de la lutte, de la domination, de la victoire. Si l'erreur, en révoltant notre raison, ne portait en même temps atteinte à la vérité que nous croyons posséder, nous laisserions passer l'erreur, indifférents et froids. Mais nos idées exercent sur nous leur tyrannie. *La foi est un feu ardent qui consume les entrailles, qu'on ne peut contenir* (1) ; elle exige que pour sa défense on lutte, on souffre, on meure ; elle fait les héros, les martyrs, et, pour rentrer dans le domaine littéraire, les grands écrivains.

Mais si la passion est un auxiliaire puissant, elle ne saurait être un guide. Elle anime, elle entraîne, souvent

(1) Fénelon. Sermon sur l'Épiphanie.

elle égare. Les œuvres qu'elle inspire saisissent vivement l'âme, mais la troublent plutôt qu'elles ne l'éclairent et ne la satisfont : aussi n'occupent-elles dans le domaine de l'art qu'un rang secondaire : tels sont les pamphlets et la satire.

Le controversiste, qui se propose non-seulement de combattre une erreur, mais de prouver une vérité, doit posséder la science, le jugement, la bonne foi. Il faut qu'il ait une connaissance parfaite des opinions qu'il attaque ; que cette connaissance soit accompagnée d'un esprit de critique sûr ; que ses raisonnements, si passionnée que soit son âme, aient de la rigueur et forcent la conviction ; enfin, qu'aucun doute ne puisse s'élever contre la sincérité de ses paroles.

Quant au style particulièrement propre à la controverse, il n'y en a pas, ou plutôt ce genre les comporte tous. Sévérité du langage philosophique, éclat et chaleur de l'éloquence, intérêt et vivacité du récit historique, l'ironie même et la plaisanterie, tous les tons peuvent s'y rencontrer sans se heurter. Tantôt elle sera déclamatoire avec Tertullien, philosophique avec saint Augustin, oratoire avec Lactance, Arnobe, Minucius Félix, ironique avec Platon dans la charmante comédie de l'Euthydème, plaisante et terrible avec Pascal dans les Lettres provinciales.

Si j'avais à citer un modèle de ce genre tout moderne, né du christianisme, je nommerais sans hésiter *l'Histoire des variations des Eglises protestantes*. Dans ce livre, le puissant génie de Bossuet apparaît avec sa merveilleuse fécondité. Histoire, philosophie, théologie, critique, éloquence, tous les genres, tous les styles y sont réunis dans la plus harmonieuse unité et la plus variée. Et ce n'est pas seulement un chef-d'œuvre de polémique, c'est un majestueux monument de science dogmatique.

Prouver les variations des Eglises protestantes, l'anarchie dans leurs dogmes, c'était beaucoup. Opposer à cette confusion l'inaltérable unité de l'Eglise, c'était, en assurant son triomphe, rejeter ses adversaires dans les confuses divergences du schisme, et les retrancher du grand mouvement imprimé au monde par la religion de Jésus-Christ.

De ces qualités si nombreuses et si diverses qu'exige la controverse, quelles sont celles que posséda Chrysostôme? ou plutôt quelles sont celles qu'il déploya? Car, je crois l'avoir montré, les misères du temps, les devoirs de son épiscopat, si actif, si rempli, les besoins de son auditoire, pesèrent lourdement sur lui, et ne permirent pas à ce génie heureux de se développer dans toute la richesse de sa nature. Homme d'action avant tout, il parla plutôt qu'il n'écrivit, et il parla au jour le jour. L'improvisation devint presque une nécessité pour lui. Or, en des matières si ardues, il est dangereux de s'abandonner aux hasards de l'inspiration. Chrysostôme ne fut donc pas toujours à la hauteur de sa tâche, soit qu'il fût moins propre à la controverse qu'à l'éloquence, soit qu'il trouvât ailleurs un plus heureux emploi de ses facultés. Il eut dans l'attaque toute la vivacité, tout l'élan d'un brave soldat, presque jamais le coup d'œil sûr du général. Il semble ne pas connaître parfaitement ses ennemis, leurs ressources, leurs plans de campagne, tant il affecte d'indifférence et de mépris pour eux. Aux plus pressantes objections, il oppose telle fin de non-recevoir qui équivaut à l'aveu d'une défaite. Il est d'avance si fortement convaincu qu'il a raison et que ses ennemis ont tort, qu'il se contente de cette double assertion plusieurs fois répétée. Que s'il essaye de combattre des raisons par des raisons, c'est au sens commun le plus vulgaire qu'il emprunte ses arguments. A défaut du sens commun, il en appelle à la

passion, à la plaisanterie. Il ne respecte ni les opinions, ni les hommes ; un seul mot pour lui résume tous les systèmes philosophiques ou religieux qui sont en dehors du christianisme et de l'orthodoxie : ce mot c'est l'orgueil. Sa critique est donc étroite, ses démonstrations peu concluantes : il est trop sûr de posséder seul la vérité, pour avoir besoin de se mettre en peine de la prouver. — En un mot, il semble s'adresser à ceux qui pensent comme lui, jamais à ceux qui pensent différemment.

§ II.

Il n'existe de lui qu'un très-petit nombre d'ouvrages de polémique proprement dite. Il ne combattit guère directement que les juifs et les anoméens. Contre le polythéisme il composa une homélie et un petit traité qui portent tous deux le même titre, et font double emploi (1). Mais on rencontre dans ses homélies des attaques partielles si fréquentes contre le paganisme et la philosophie, et cette partie de sa polémique met si bien en lumière les traits saillants de son esprit, qu'elle mérite un examen particulier. Ainsi, l'hérésie d'abord dans ses prétentions les plus hautaines, c'est-à-dire les anoméens ; l'aveuglement opiniâtre dans ce qu'il a de moins fondé et de plus misérable, c'est-à-dire les juifs ; enfin l'idolâtrie dans ce qu'elle a de plus grossier, la philosophie dans ce qu'elle a de plus téméraire et de plus vain.

Les anoméens (2), comme leur nom l'indique, niaient la consubstantialité. Par là ils descendaient d'Arius, dont

(1) Liber et homilia in sanctum Babylam, t. II.

(2) Contra Anomœos. De Incomprehensibili, t. I.
In Joannem, passim, t. VIII.

ils furent les continuateurs sans gloire. Ils n'eurent pas même de chef ; ou le chef est resté aussi obscur que les disciples. Ils ne se bornaient pas, à ce qu'il semble, à nier la consubstantialité ; mais ils prétendaient en outre qu'il est possible de connaître Dieu directement, de définir son essence, ses attributs. Sur quels arguments était fondée cette prétention ? C'est ce qu'on ne peut savoir au juste. Mais nous savons du moins quelle réfutation y oppose Chrysostôme. Sur le premier point, la consubstantialité, question si importante qui divisa la chrétienté pendant près d'un siècle, problème capital que les Athanase, les Hilaire, les Grégoire de Nazianze et tant d'autres creusèrent avec une si opiniâtre perspicacité, Chrysostôme se contente d'une démonstration qui put satisfaire son auditoire, mais qui eût paru peut-être moins concluante aux grands théologiens de la génération précédente.

« En vérité je rougis, je suis honteux d'aborder un pareil discours. Qui ne rirait de nous voir essayer de démontrer des choses si évidentes ? Qui ne condamnerait ceux qui cherchent si le Fils est consubstantiel au Père ? C'est être en contradiction non-seulement avec l'Écriture, mais avec l'opinion générale de tous les hommes, et la nature même des choses. L'engendré et l'engendrant sont de la même substance : cela se voit non-seulement pour les hommes, mais pour tous les animaux, pour les arbres mêmes (1). »

Je n'insiste pas sur la valeur d'une preuve semblable. Elle suffit d'ailleurs pour faire ressortir cette tendance continuelle à rabaisser à la portée des intelligences les plus grossières les vérités les plus hautes.

A tous les problèmes les plus obscurs il impose à peu près la même solution. — Voici comment il explique ces

(1) *Adversus Anomœos*, t. I, hom. 1, p. 615.

mots de la Genèse : *In principio Deus fecit cælum et terram*. — « Si un manichéen, si un marcionite, un valentinien, des gentils, s'approchent de toi, et te disent que la matière existait avant la création, réponds-leur : — *Dieu a fait le ciel et la terre*. — Mais quoi ? S'ils n'ajoutent pas foi à l'Ecriture ? Alors détourne-toi d'eux, traite-les comme on ferait un furieux ou un fou (1). »

Quant au second point, la prétention qu'avaient les anoméens de connaître Dieu directement, de déterminer par les seules lumières de la raison son essence et ses attributs, il offrait à Chrysostôme une belle occasion de déployer toutes les ressources d'une argumentation philosophique exacte et rigoureuse. Au fond, le problème n'était autre que l'antagonisme de la raison et de la foi. Suivant les anoméens, les lumières de la raison suffisent ; suivant l'Eglise, il y faut joindre les lumières de la foi. Mais de déterminer la part de chacune d'elles dans l'œuvre de la connaissance, de préciser la nature même de cette connaissance, son degré de perfection ; si elle est adéquate ou non à l'objet ; si Dieu peut être connu, compris en entier tel qu'il est par un être autre que lui-même : ces questions si importantes, si obscures, Chrysostôme ne s'en occupe point. Le problème pour lui se résout dans une splendide antithèse. D'un côté, misère, faiblesse de l'homme. Combien ses facultés sont bornées ! Que de mystères l'entourent, le pressent, impénétrables à sa raison ! Que s'il essaye de soulever le voile qui cache les vérités dont Dieu seul s'est réservé la connaissance, le châtement ne se fait pas attendre. S'il ne s'anéantit devant son auteur, s'il ne croit aveuglément la parole de Dieu transmise par les saints intermédiaires qu'il a choi-

(1) Homil. in Genesim, t. IV, p. 15.

sis, ce Dieu irrité le frappe dans son orgueil et son manque de foi; Zacharie devient muet (1). Et l'orateur accumule les exemples : les peintures dramatiques, où il excelle, portent la terreur dans l'âme de ceux qui l'écoutent; la peur opère une conviction momentanée. Puis à cette misère de l'homme il oppose la puissance infinie de Dieu. Il déroule le magnifique tableau de la création, où elle éclate en traits sublimes. Il emprunte au langage poétique des prophètes les plus grandioses images qu'ils aient tracées de la majesté de Jéhovah. Aux prophètes succèdent les apôtres. Enfin lui-même est comme ravi en extase par la contemplation imaginaire de cette souveraine puissance. Il voit les anges, les séraphins, les chérubins, se voilant la face de leurs ailes, incapables qu'ils sont de soutenir l'éclat de cette vision; et il s'écrie avec saint Paul : « *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam inscrutabilia sunt judicia ejus* (2). »

Ce n'est plus le théologien qui parle, c'est l'orateur inspiré. Je crois entendre Scipion accusé devant le peuple, dédaignant de se justifier, et entraînant la foule au Capitole, pour y rendre grâce aux dieux des victoires qu'il a remportées. Comme le vainqueur de Carthage se mettait au-dessus des lois, Chrysostôme, par un transport de foi et d'éloquence, s'élève au-dessus de la question, et la foule le suit. Il n'a rien prouvé; il a tout obtenu. Je me trompe. Il a compris qu'en dehors et au-dessus de tous les arguments, de toutes les démonstrations, le sentiment religieux vivait énergique, éternel dans les âmes; que dans le silence de la raison, il parlait; que nulle puissance humaine ne pouvait l'éteindre ou le nier; qu'il suffisait de le faire vibrer dans les cœurs, pour

(1) Contra Anomæos, hom. 2 et sqq., t. I.

(2) Epist. ad Romanos, XI, 33.

mettre en poudre les objections, dont il ne s'embarrasse guère, invincible qu'il est et immortel. Il sacrifia donc le raisonnement à la passion, et enleva les cœurs sans démonstration.

§ III.

Les juifs semblent avoir plus que les hérétiques, plus que les païens eux-mêmes, préoccupé et inquiété Chrysostôme, et on le comprend sans peine. D'abord, ils étaient considérables par leur nombre à Constantinople, à Antioche surtout. En second lieu, ils étaient déjà alors soutenus de cette opiniâtreté qui, plus forte que les persécutions, l'exil, la spoliation, les supplices, les isole encore aujourd'hui, où, répandus sur tous les points du globe, et jouissant enfin du bénéfice de la tolérance universelle, ils conservent dans ce mélange infini de peuples et de races les traits les plus saillants du caractère de leurs ancêtres, et jusqu'à ce type de visage oriental, obscurci, dégradé, non entièrement effacé. Enfin, ils étaient un danger permanent pour l'Eglise. En effet, il était impossible au prédicateur de l'Evangile d'exposer aux fidèles l'histoire de la religion sans montrer le lien étroit qui unit le Nouveau Testament à l'Ancien. Jésus-Christ n'avait-il pas dit lui-même : « *Je suis venu pour confirmer la loi, non pour l'abolir ?* » Et le principal argument en faveur de la divinité de Jésus-Christ, les chrétiens ne le puisaient-ils pas dans les versets de David et des prophètes ? Le Christ lui-même appartenait à cette race jadis si chère à Dieu, et maintenant, quoique déchue, si fière encore d'avoir été le peuple de Jéhovah pendant des siècles. Les Livres saints du juif étaient les Livres saints du chrétien. Chrétiens et juifs se trouvaient forcément réunis en ce point, qu'ils adoraient tous deux un Dieu

unique ; et cette communauté dans l'objet du culte , en présence des innombrables divinités auxquelles sacrifiaient les gentils , avait alors une importance considérable. Il pouvait donc arriver que des chrétiens peu instruits , novices dans la foi et mal assurés , ne comprissent pas les différences profondes qui séparaient les deux religions , ou fussent éblouis d'un respect funeste pour le judaïsme , dont l'origine remontait au berceau du monde , arbre gigantesque et vénérable dont le christianisme n'était qu'un rameau. Et c'était là ce qui se présentait tous les jours. Le prédicateur chrétien vantait à son auditoire l'excellence du jeûne ; il montrait par des exemples tirés des Livres saints l'antiquité de cette salutaire coutume qui humilie et purifie le pécheur. Aussitôt les chrétiens , convaincus que le jeûne n'aurait toute son efficacité que s'il était pratiqué en compagnie des descendants des tribus de Juda ou de Lévi , s'empressaient de s'associer aux cérémonies des juifs , dont ils accroissaient ainsi le nombre et l'orgueil. Souvent même ils poussaient la naïveté jusqu'à faire la Pâque avec eux , sous prétexte que Jésus-Christ, lui aussi, avait fait la Pâque avec les juifs. Enfin , ils allaient se prosterner dans les synagogues , devant le tabernacle , parce que là , disaient-ils , étaient déposés les Livres de la loi (1). Un chrétien d'Antioche voulut même contraindre une femme à prêter serment devant ces autels , persuadé que , prononcé en ce lieu et sur les Livres saints , le serment aurait bien plus de force (2). Une telle ignorance , de si grossières méprises , ne suffisaient-elles pas pour expliquer ce que la prédication de Chrysostôme offre de trop simple et de trop populaire. Quel langage tenir qui soit à la portée de tels esprits ? Il serait plus facile de

(1) *Adversus Judæos et Gentiles*, t. I, p. 712 à 843.

(2) *Adversus Judæos*, hom. 1.

s'adresser à l'intelligence d'un enfant. Elle est du moins exempte de préjugés. Tâche pénible, tâche ingrate, dont ceux-là surtout comprendront toute l'aridité, qui ont subi longtemps cette torture intellectuelle d'introduire à force de redites dans des esprits bornés ou endormis les premiers éléments des connaissances les plus simples ?

Occidit miseros crambe repetita magistros.

(JUVÉNAL, sat. VII.)

Nous ne devons donc exiger de Chrysostôme que ce qu'en exigeaient les besoins des chrétiens de son temps. S'il eût tenu le langage d'un docteur en théologie, à peine eût-il été compris de deux ou trois auditeurs. Il se fit maître d'école. Acceptons dans cette circonstance seulement l'immoral axiome : *La fin justifie les moyens* ; et, connaissant la fin, voyons quels furent les moyens.

Il fallait avant tout dépouiller aux yeux des chrétiens le judaïsme de ce prestige que lui donnait son antiquité, et la gloire d'avoir été pendant tant de siècles, au milieu de nations idolâtres, le ferme gardien du dogme précieux de l'unité de Dieu. Ces magnifiques avantages, les juifs les ont perdus par leur endurcissement, leur attache aux choses matérielles. Dieu a envoyé le Messie si ardemment attendu ; mais ils n'ont pas voulu le reconnaître sous l'humble apparence qu'il a revêtue. Et maintenant qu'est devenu ce peuple si cher à Dieu ?

« J'appelle les juifs malheureux : ne vous en étonnez pas. Ils sont, en effet, bien malheureux, eux qui ont abandonné les biens célestes qu'ils avaient entre les mains, et les ont rejetés avec tant d'empressement. L'aurore de la justice s'était levée pour eux ; ils ont détourné les yeux de cette lumière, et se sont assis dans les ténèbres. Et nous, nourris dans les ténèbres, nous avons attiré la lumière à nous, nous avons secoué la nuit de l'erreur.

Ils étaient les rameaux de la racine sacrée, et ils ont été brisés; nous ne touchions pas à cette racine, et nous avons porté des fruits de piété. Ils ont lu les prophètes dès les premiers temps; et ils ont crucifié celui qu'annonçaient les prophètes. Nous, qui n'avions pas entendu un mot des Livres saints, nous l'avons adoré. Oui, ils sont malheureux, eux qui ont lâché les biens qui leur étaient envoyés, et les ont vu saisir par d'autres (1). »

D'où peut venir un tel égarement? Ici l'adversaire des juifs reprend la parole. Tout à l'heure il les plaignait; il est maintenant leur accusateur : « C'est un peuple grossier, sensuel. » Ecoutez Moïse : « Israël a mangé, s'est repu, s'est engraisé, et a regimbé contre celui qui l'aimait. » (Deutéronome, 32, 15.) Ainsi parle Moïse : Chrysostôme juge que ces paroles ont besoin de commentaire; et voici celui qu'il y ajoute :

« Ils sont adonnés à leur ventre, ne vivent que pour les biens présents, en rien supérieurs aux porcs et aux boucs, tant ils sont gloutons et lascifs. Ils ne savent qu'une chose : être les esclaves de leur ventre, s'enivrer, se battre pour des danseurs, se blesser pour des cochers, etc. (2) »

A cette peinture grossière, le peuple applaudit. Si l'on recueillait dans les œuvres de Chrysostôme tous les passages qui ont excité les applaudissements de la multitude, on n'aurait pas une très-haute idée de la délicatesse de goût des habitants d'Antioche ou de Constantinople; mais on s'expliquerait bien plus clairement l'influence funeste que les auditeurs exerçaient sur l'orateur, et les sacrifices qu'il leur faisait.

Et c'est dans la synagogue, où se réunissent les juifs,

(1) Contra Judæos, hom. 1, p. 718.

(2) Ibidem, p. 723.

dans cette auberge de démons, qu'un chrétien irait prier Dieu ! Il se mêlerait à ceux qui ont crié : *Crucifige eum ! sanguis ejus super nos et super filios nostros !* — Mais, dit-on, dans la synagogue sont les Livres saints. A cette étrange objection, Chrysostôme oppose la plus éloquente des réponses :

« Quoi ! des Livres donnent-ils de la sainteté à un lieu ? Ces prophètes, les juifs n'y ont pas cru. Au temps des persécutions, les bourreaux tenaient en leurs mains les corps des martyrs, les déchiraient, les coupaient avec des lanières. Leurs mains étaient-elles saintes pour avoir touché les corps des saints ? (1) »

La synagogue est donc un lieu impur, et surtout dangereux. Elle est hantée par les démons. Ce dernier argument, qui peut paraître bizarre, est le plus puissant de tous. C'est par la peur qu'on agit sur les enfants, sur les âmes faibles et superstitieuses (2). Et d'ailleurs, les misères du monde à cette époque étaient telles, que les esprits épouvantés se détournaient facilement de Dieu pour trembler devant le diable. Les marcionistes et les manichéens avaient réussi à établir la toute-puissance d'un principe mauvais ; et l'antique dualisme de la Perse, de l'Égypte, se retrouvait vivant et énergique au sein même du christianisme, où il séduisit quelque temps l'intelligence mobile et passionnée de saint Augustin. L'histoire de Job, livré comme une proie au démon, la tentation même de Jésus-Christ, mal interprétée, n'avaient

(1) *Contra Judæos*, hom. 1, p. 724.

(2) On sait quel rôle important joue le démon dans l'interprétation des erreurs du polythéisme par les apologistes. Les faux dieux sont des démons ; les oracles sont inspirés par les démons. Tertullien (*Apologétique. Sur les spectacles*), Lactance (*Liber institut.*), répètent à satiété cet argument.

fait que consolider encore le funeste empire de Satan. C'est une des erreurs les plus dangereuses, que combattit plus tard Chrysostôme. A cette croyance qui attribuait à la toute-puissance du diable les fautes et les crimes des hommes, et aboutissait ainsi à un véritable fatalisme, il opposa les droits imprescriptibles de la liberté. Il montra que Dieu permet au démon de tenter les hommes ; mais ceux-ci peuvent résister au démon et en triompher. Tel est l'enseignement qu'il faut tirer de l'histoire de Job (1).

Si la synagogue est un lieu impur, les cérémonies qui s'y accomplissent sont impures aussi. Les juifs jeûnent : il est trop tard maintenant. Le jeûne ne rachètera pas le crime. Ils font la Pâque ; mais ils ne veulent pas comprendre que la Pâque ancienne n'est qu'une image de la Pâque à venir ; que Jésus-Christ n'a célébré lui-même cette fête que pour en transformer le caractère, et la léguer ainsi à ses disciples, au monde (2). — Et d'ailleurs, aux termes mêmes de la loi, les sacrifices des juifs n'ont aucune valeur. C'est à Jérusalem, c'est dans le temple qu'ils doivent être offerts. Or le temple est détruit, et aucune main humaine ne le relèvera. Ils n'ont plus de grands prêtres. Comme peuple religieux, ils ont cessé d'exister.

Durant quatre jours, Chrysostôme tint son auditoire attaché à cette polémique. Il ne se proposait pas de ruiner les bases du judaïsme ; son but était moins élevé, mais plus immédiat : il voulait détourner les chrétiens de la Pâque des juifs, qui approchait. Il y réussit. L'homélie qu'il prononça le lendemain de ce jour solennel est un véritable chant de triomphe (3). Les juifs sont confondus ; ils n'ont pas entraîné de chrétiens cette année ;

(1) *Dæmones non gubernare mundum*, t. II, p. 291-328.

(2) *Contra Judæos*, hom. 3, t. I.

(3) *Contra Judæos*, hom. 5.

ils ont été forcés de célébrer entre eux leurs cérémonies criminelles. Chrysostôme insulte à leur défaite, puis à leurs misères déjà si anciennes, mais toujours nouvelles. Il rappelle les terribles prédictions des prophètes, celles de Jésus-Christ ; la ruine du temple, que nulle main d'homme ne pourra rebâtir. Et à cet abaissement du peuple maudit, il oppose l'innombrable quantité d'Eglises répandues sur la face de la terre, l'Evangile pénétrant jusque chez les tribus les plus sauvages, partout les idoles chassées des temples, Jésus-Christ roi du monde, les synagogues désertes, le démon y guettant en vain une proie qui lui échappe. Il a réussi à détourner les chrétiens de la Pâque des juifs : donc le judaïsme est faux, le christianisme est vrai. La victoire de Chrysostôme est la ruine des juifs. Singulière puissance de l'imagination et de la sensibilité ! Un simple fait, un accident dans la vie des chrétiens d'Antioche, il n'en faut pas davantage à Chrysostôme pour établir, sur les débris d'une antique et opiniâtre religion, la religion nouvelle. Les jours suivants, il revient sur le même sujet ; mais il se borne à répéter ce qu'il a dit, à démontrer qu'il a remporté une éclatante victoire. Seulement, il faudra sans doute recommencer la bataille à la Pâque prochaine. L'orateur, en effet, ne semble pas bien assuré de son triomphe, quoiqu'il le célèbre en termes magnifiques. Sa dernière recommandation aux fidèles prouve assez combien était prompt aux rechutes cet auditoire ignorant et superstitieux. Si quelques chrétiens ne peuvent s'abstenir de retourner dans la synagogue, Chrysostôme leur conseille de faire sur le seuil le signe de la croix. Grâce à cette précaution, ils n'auront rien à redouter du malin esprit qui en fait sa demeure (1).

(1) *Contra Judæos*, hom. 8, p. 841.

Peut-être ai-je trop insisté. Mais une telle étude a pourtant son importance. La vérité est éternelle, toujours et partout identique à elle-même ; mais les moyens de la persuader varient suivant les hommes, les temps et les lieux. Bossuet eût-il employé contre le judaïsme les mêmes armes que Chrysostôme ? J'ai donc voulu montrer combien les circonstances extérieures et des considérations étrangères au fond même de la question avaient influé sur un controversiste du IV^e siècle. A vrai dire, le plus puissant argument de Chrysostôme contre les juifs de son temps, ce sont les injures que Moïse, les prophètes adressaient aux juifs d'autrefois. Il répète contre eux les anathèmes éloquents prononcés par leurs chefs et leurs conseillers. Ces colères de Moïse, des prophètes, étaient pleines d'amour. Dans les plus violentes invectives on sent vibrer une profonde tendresse : ce sont des pères qui châtient des enfants coupables, mais adorés. Dans la bouche d'un chrétien, ces invectives ne sont que des invectives. Elles tombent dures et blessantes sur des malheureux qui entendent le langage, mais ne reconnaissent plus la voix des antiques conducteurs du peuple. Qu'importent les vices de ce peuple ? Qu'importent ses misères présentes, l'exil, la dispersion, la ruine du temple ? Plus fort que tous ses maux et tous ses ennemis, il conserve dans son apparente dégradation une foi opiniâtre, une espérance impérissable. Que de fois il a été livré comme une proie à ses ennemis depuis les Pharaons d'Egypte jusqu'aux Romains ; et cependant son indomptable énergie et la main de Dieu ont relevé cette misérable, mais vivace nationalité ! Le Messie annoncé par tant d'oracles ne peut-il donc apparaître ? Quel temps fut jamais plus favorable à la mission d'un envoyé de Dieu ? L'empire romain va tombant en ruines : qui sait ? Peut-être est-ce le peuple juif qui va se saisir de la domination du monde ? — C'est

contre ces illusions, c'est contre cette foi qui est encore aujourd'hui l'âme du judaïsme, qu'il eût fallu déployer toutes les ressources de l'éloquence et de la science. Mais Chrysostôme ne voyait ni si haut, ni si loin. Bien que ses critiques aient un caractère frappant d'actualité, le judaïsme en lui-même n'en est pas l'objet : il attaque les hommes d'autrefois, non les dogmes, encore moins les espérances, contre qui rien ne prévaut. On dirait que le temps n'a pas fait un pas depuis Isaïe, que la patrie juive existe encore, que l'esprit juif ne s'est pas modifié. Et cependant que de changements opérés chez ce peuple, qui semble être le type de l'opiniâtreté et de l'immutabilité ! Ce n'est pas impunément qu'il s'est trouvé en contact avec le monde grec subtil et raisonneur. De ce commerce est sortie l'exégèse de Philon ; et si le dogme de l'unité de Dieu est resté intact, l'antique simplicité du mosaïsme a été singulièrement altérée par l'infusion du spiritualisme platonicien. Les puissantes barrières qui isolaient les juifs des autres peuples, et préservaient de toute importation étrangère la pureté du dogme, je veux dire la nationalité et le formalisme ombrageux, sont ou tombées, ou singulièrement ébranlées. Un souffle nouveau de prosélytisme anime cette religion jalouse, repliée orgueilleusement sur elle-même, et fermant à l'incirconcis son temple et son cœur. Aux temps apostoliques, saint Matthieu ne s'écriait-il pas déjà :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Vous courez la terre et la mer pour faire un seul prosélyte ? » (Ch. 23, vers. 15.)

N'est-ce pas, en effet, ce besoin tout nouveau d'expansion qui, à Antioche, enlève au christianisme quelques-uns de ses sectateurs, les détourne de l'église pour les amener dans la synagogue ? Chrysostôme fut témoin du fait, il n'en pénétra pas la cause. Le judaïsme qu'il com-

battit n'existait plus, il ne le comprit pas. Enfermé dans l'Ancien Testament, les juifs philosophes de son temps, il les traita comme les compagnons grossiers et indociles de Moïse. Sa colère alla frapper des fantômes dans les ombres du passé.

§ IV.

Tel est aussi le caractère de sa polémique contre les gentils.

Le polythéisme, encore vivace en Occident, n'avait plus en Orient qu'une existence précaire. Sur cette terre classique du despotisme, la religion tendait toujours, comme je l'ai montré dans la vie de Chrysostôme, à s'absorber dans le pouvoir politique. Or, depuis Julien, les empereurs avaient répudié le patronage d'un culte tombé dans le mépris, pour se déclarer les protecteurs et souvent les directeurs tyranniques du culte nouveau. Les peuples, façonnés à l'obéissance, avaient changé de religion avec autant de facilité que le monde changeait alors de maîtres. Chrysostôme peint avec une heureuse vivacité cette triste dépendance :

« Quand l'empereur n'est pas païen, lui qu'ils adorent, qu'on entre dans leurs temples, on voit des toiles d'araignée tapissant les murs, la statue du dieu couverte d'une poussière épaisse sous laquelle on ne distingue ni le nez, ni l'œil, ni aucun des traits du visage. Il ne reste plus que des morceaux d'autel ; et l'herbe y pousse si épaisse, que si l'on ne savait que c'est un autel, on croirait voir un fumier (1). »

Le polythéisme n'était donc plus en Orient un adver-

(1) T. II, Liber in sanctum Babylam.

saire dangereux pour le christianisme. Cependant, ainsi que nous l'avons remarqué pour le judaïsme, il s'était profondément modifié, sinon dans ses formes extérieures, du moins dans son esprit et ses tendances. Il n'est pas besoin de rappeler les réformes religieuses opérées par Julien, ni la théurgie des Porphyre, des Proclus, des Plotin. Tous ces essais de régénération philosophique n'eurent qu'une influence bornée sur la religion qui en fut l'objet, et ne furent jamais acceptés ni même compris du peuple, dont la piété grossière préférait le signe au symbole, et ne pouvait se résigner à voir dans Vénus ou Bacchus la personnification de l'âme ou de l'intelligence. Mais, grâce à ces interprétations nouvelles, le polythéisme conserva dans les classes éclairées de la société un assez grand nombre de partisans que rebutait la froide austérité du dogme chrétien. Ces païens n'étaient pas assurément des idolâtres : c'étaient des philosophes. Ce furent les derniers ennemis du christianisme ; et, si l'on en juge par la vivacité des attaques dont ils furent l'objet, ils n'étaient pas les moins redoutables. Peu nombreux, il est vrai, on ne pouvait du moins contester le désintéressement de leur foi, la pureté de leur vie et les talents remarquables de plusieurs d'entre eux. En Occident Symmaque, en Orient Libanius, Thémistius, Maxime, et plus tard la belle Hypatie, peuvent être considérés comme les plus illustres représentants de cette école semi-philosophique, semi-religieuse, qui eut l'honneur d'être persécutée. Tels étaient les seuls véritables soutiens qu'eût conservés l'ancienne religion. Est-ce contre eux que Chrysostôme dirigea ses attaques ? S'appliqua-t-il à démontrer le néant de ce suprême effort de transformation imposée à un culte déjà mort ? Il n'y songea même pas. Trop fidèle en cela à l'exemple des apologistes déclamateurs qui l'avaient précédé, il ne voulut voir dans le po-

lythéisme qu'un tissu de fables absurdes et immorales , et dans ces derniers représentants d'une religion qui avait été celle de l'humanité, que les stupides adorateurs de grossières idoles. Comme l'ignorante multitude vouée par la faiblesse de son intelligence au matérialisme du culte , il frappa ses coups les plus terribles sur des dieux qui n'existaient plus ; il égaya son auditoire aux dépens de Mercure et de Jupiter ; sur les antiques légendes écloses de l'imagination des poètes il versa le ridicule et l'ironie : semblable à ces héros d'Homère qui , dans l'emportement de la mêlée, dirigent leur lance contre des divinités qu'ils ne reconnaissent pas. Mais laissons de côté ces plaisanteries surannées, parfois grossières : elles n'ont aucune originalité. Si le christianisme courait quelque danger, ce n'était pas des sommets déserts de l'Olympe que descendraient ses ennemis. Ses ennemis, c'étaient des hommes, les plus puissants esprits, les plus grandes âmes qu'ait produits le monde antique : les philosophes. A l'ignorance, à la grossièreté des apôtres, on opposait la science et le génie d'un Platon, d'un Aristote, de tous les chefs illustres de ces écoles qui avaient jeté dans le monde un si vif éclat. Les arguments les plus forts contre le paganisme et les plus concluants venaient comme se briser contre cet argument. Cette religion ridicule et immorale selon vous, était celle des hommes les plus éminents par l'intelligence et la vertu. Le chrétien se trouvait donc forcé, ou bien à respecter une religion professée par les grands génies des temps anciens, ou bien à contester la gloire et la vertu de ces grands génies : alors la vieille religion entraînait dans sa ruine l'antique philosophie, et du milieu de ces ruines amoncelées l'Evangile seul s'élevait, dominant et éclairant le monde.

Chrysostôme se trouva donc entraîné par l'impitoyable logique de la passion et du temps à confondre dans

un même anathème les dieux, et les philosophes, et la philosophie. Lui, Grec d'origine et de génie, lui qui parlait cette douce et harmonieuse langue de Platon et de Xénophon, il répudie l'héritage de la sagesse et de la science de ses pères. Il flagelle en passant les descendants dégénérés de ces grands hommes, qui ont fait de la philosophie un métier, et suppléent à la science par le costume et la barbe (1). Ses véritables adversaires, il va les chercher dans le passé.

Les doctrines nouvelles des différentes écoles remontaient plus ou moins directement à Platon, et par Platon à Pythagore. La théorie de la réminiscence et celle de la métempsycose se tiennent. C'est donc sur Platon et sur Pythagore que tomberont les coups les plus rudes. Mais Chrysostôme, cela va sans dire, les connaît fort peu et les juge fort mal. Ses critiques sont d'une faiblesse qui confond de la part d'un Grec instruit, elles sont le plus souvent contradictoires. Ainsi, il accuse tout net Platon et Socrate de la plus grossière idolâtrie :

« A qui attribuèrent-ils la gloire de Dieu ? Non à des hommes, mais à des fantômes de l'image de l'homme périssable. Ils ne s'arrêtèrent pas là : ils descendirent jusqu'aux animaux privés de raison, et même jusqu'à l'image des brutes (2). »

Et il reconnaît en même temps que Platon n'adorait pas ces étranges divinités ; mais c'était un lâche et un hypocrite :

« Platon savait très-bien que la religion grecque était fausse, il n'en célébrait pas moins toutes les cérémonies,

(1) T. II, hom. 10, ad popul. Antioch.

(2) T. IX, in Epist. ad Romanos, hom. 3, p. 491.

par habitude d'abord, et puis par peur du sort de Socrate (1). »

Mais il faut essayer de ramener à un principe général ces critiques de détail qui n'ont aucune valeur. Ce principe est au moins spécieux. Chrysostôme condamne toute la philosophie ancienne, comme inutile. Elle n'a guéri ni l'ignorance, ni les préjugés, ni les vices, ni les misères du monde : voilà sa condamnation. Les philosophes ont été des oisifs, des rêveurs, des égoïstes. Leurs plus belles actions, leurs plus belles paroles ne sont inspirées que par l'amour de la gloire, et le genre humain n'en a retiré aucun avantage.

« Un philosophe jette ses biens à la mer. Tel autre laisse les troupeaux dévorer ses champs. Diogène habite dans un tonneau. Quel bien les hommes ont-ils retiré de tout cela (2)? »

Le fameux mot de Diogène à Alexandre : *Ote-toi de mon soleil*, lui inspire les réflexions suivantes :

« Quel fruit l'humanité a-t-elle retiré de cette prétendue sagesse? Tout travail qui ne produit aucune utilité, ne mérite aucune louange. Diogène ressemble à ces équilibristes qui avalent des clous et engloutissent des souliers. L'homme de bien doit régler toutes ses actions sur l'utilité générale ; il doit avoir pour but l'amélioration

(1) T. X, in Epist. prim. ad Corinthios, hom. 7.

Voir aussi t. VIII, in Joannem, hom. 2. — Il y dit que Pythagore conversait avec des bœufs. On ne sait ce que cela signifie.

(2) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 35.

Lactance est bien supérieur à Chrysostôme, et même à Grégoire de Nazianze, dans sa discussion des systèmes philosophiques. Le livre troisième des Institutions divines renferme des passages fort remarquables et souvent éloquents. Il y démontre aussi cette prétendue inutilité de la philosophie.

de ses semblables. Or, demander qu'on se retirât de son soleil, à quel homme, à quelle femme cela fut-il utile (1) ?

» A quoi servent les expériences d'histoire naturelle d'Aristote (2) ?

» Platon est méprisable, absurde, oiseux, qui dit qu'il est indifférent de se nourrir de chair humaine (3).

» Combien Platon n'a-t-il pas travaillé sur la ligne, le point, les nombres pairs ou impairs, les choses semblables ou dissemblables, et autres toiles d'araignée ? (Celles-ci mêmes sont plus utiles à la vie que le tissu de tels raisonnements.) Et, sans en avoir retiré aucun fruit, il est mort. Combien s'est-il donné de peine pour prouver que l'âme est immortelle ? Et il n'a rien dit de clair, et il est mort sans avoir persuadé personne (4). »

Devant cet étrange anathème lancé à la science, ce mépris systématique pour les plus nobles efforts du génie de l'homme aspirant à la plus désirable des conquêtes, la vérité, on est tenté de s'écrier, comme l'orgueilleux satirique romain qui insulte à la cendre d'Annibal :

I, demens, et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas et declamatio fias !

(JUVEN. sat. X.)

Et que restera-t-il donc au monde, s'ils tombent dans les ténèbres de l'oubli et du mépris, ces grands conducteurs de l'humanité, qui, à l'exemple des coureurs anti-

(1) T. II, Liber in sanct. Babylam.

(2) Ibidem.

(3) Ibidem.

(4) T. X, in Epist. prim. ad Corinthios, hom. 4.

Chrysostôme ne se donnait pas tant de peine. Dans le plus philosophique de ses commentaires, il interdit de vouloir pénétrer les mystères de l'immortalité de l'âme, de la résurrection, de l'éternité du Fils. (T. VIII, in Joannem, hom. 7.)

ques des Panathénées, se passaient de main en main le flambeau de la vie? Le christianisme? Mais le sentiment religieux ne peut sans danger absorber et anéantir tous les autres besoins de l'intelligence humaine. S'il tourne les âmes vers les régions supérieures, il n'aiguillonne point les esprits, il ne nourrit point en eux cette agitation féconde d'où sortent les grandes découvertes, et qui est la loi du progrès parmi les peuples. On ne peut se défendre de ces réflexions, quand on voit un des plus beaux génies de l'Eglise mutiler ainsi l'humanité dans le passé, sans comprendre qu'il lui ferme en même temps les sentiers de l'avenir. Le monde ne fut que trop fidèle à ces enseignements tombés du haut de la chaire chrétienne. Les temps sont proches où toute science va disparaître; et la ruine de cette philosophie si méprisée, si inutile, ne rendra pas les mœurs plus pures, les esprits plus éclairés. Les barbares se répandent tumultueusement sur l'empire, dont ils ont déjà changé la face; on entend la chute retentissante de ce grand corps; on voit s'amonceler les ruines, et se former à l'horizon ces ténèbres épaisses du moyen âge, où la pensée humaine languira ensevelie durant tant de siècles, semblable à ces dormants des légendes, qui, dans leur long assoupissement, ont oublié la vie et que la vie a oubliés!

Mais cette antique civilisation devait disparaître ou du moins sommeiller pendant des siècles, jusqu'à ce qu'elle donnât une impulsion nouvelle au génie des temps modernes. Religion, philosophie, art, tout devait périr dans un commun naufrage. Nous sommes au seuil d'un avenir plein de ténèbres. La société nouvelle, animée du souffle du christianisme, n'a plus que mépris et railleries pour les générations précédentes. Un Grec trace des Grecs le portrait suivant.

« Les Grecs sont des enfants. Il n'y a pas un seul

toire, se termine par une pétition de principe. Les gentils contestent l'authenticité des Livres saints : donc toutes les citations qui en sont tirées n'ont aucune valeur à leurs yeux. Reste la preuve tirée des faits. Elle est magnifique, mais non irréfutable. En effet, le christianisme ne comptait pas encore alors autant de sectateurs qu'en avait eu le polythéisme trois siècles auparavant. Le polythéisme était donc vrai alors ? — Mais de telles objections ne se produisaient guère dans un auditoire chrétien que l'orateur tenait sous le charme de sa parole et maîtrisait à son gré. L'œuvre de la propagande chrétienne s'accomplissait par une loi de la Providence et la force des choses. Et d'ailleurs, ces arguments étaient ceux-là mêmes qu'exigeaient et les temps et les hommes. Combien d'hommes, en effet, s'empressent d'abandonner un parti, de trahir une opinion dont ils sont menacés d'être bientôt les seuls défenseurs ! Le mot de madame de Maintenon, après la révocation de l'édit de Nantes, mot si profond et si cruel, est éternellement vrai : « *Il sera bientôt ridicule d'être de cette religion.* » La victoire et les conséquences de la victoire, faveur des princes, honneurs, dignités, tout était assuré au christianisme. Chacun le sentait, le voyait, et on aimait mieux triompher avec les vainqueurs que souffrir avec les vaincus.

Et quel meilleur argument en faveur de la religion nouvelle que la bonté, la douceur d'un Chrysostôme ? Hérétiques, païens, juifs, il peut bien, dans l'emportement de son zèle, se laisser aller à quelques invectives contre ses adversaires ; mais comme ils sont assurés de trouver en lui non un persécuteur, mais un ami, un père ! toute violence lui fait horreur. Dans un temps si barbare encore et si rapproché des persécutions, il écrit ces lignes :

« Nous n'avons pas pour convertir les hommes d'autre ressource que la persuasion, jamais la contrainte. Notre loi ne nous donne pas d'autorité coactive contre les transgresseurs, et quand elle nous en donnerait, nous serions sans moyens pour la faire valoir. Car le Seigneur n'a de récompenses que pour ceux qui s'abstiennent du mal par une volonté libre, et non malgré eux (1). »

Et entre les deux exils qu'il eut à subir, c'est-à-dire au milieu de persécutions qui eussent pu aigrir son caractère et presque autoriser des représailles, il disait aux fidèles de Constantinople :

« Je poursuis non l'hérétique, mais l'hérésie. Je n'ai pas d'aversion pour l'homme ; mais je hais l'erreur, et veux l'arracher. C'est ma coutume à moi d'être persécuté, et non de persécuter ; d'être chassé, et non de chasser (2). »

Ce n'était donc pas sur de tels moyens qu'il fondait l'espérance du triomphe du christianisme. Il redoutait même l'appui des empereurs, et regrettait l'ère des persécutions, si féconde en héroïques vertus. « Quand un empereur chrétien monte sur le trône, dit-il, les vertus des chrétiens mollissent (3). La prédication même, les

(1) De Sacerdotio, l. II, t. I.

Fénelon a dit : « Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive, chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. Il faut persuader et faire vouloir le bien de manière qu'on le veuille librement, et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes ? Peut-elle les faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas ? Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. » (Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne.)

(2) T. II, hom. in sanct. Phocam.

(3) T. II, Liber in sanct. Babylam.

raisonnements, tout le travail de la science humaine, ne lui semblaient pas le plus sûr moyen d'attirer le monde à la religion de Jésus. Au-dessus de tout cela, bien au-dessus, il plaçait quoi? La pratique des vertus recommandées par l'Evangile. La vertu est au-dessus de toutes les discussions des hommes. C'est une lumière à la fois éclatante et douce qui charme les yeux et attire. La charité chrétienne a donné plus d'enfants à l'Eglise que les admirables traités d'un Athanase ou d'un Augustin. Chrysostôme avait donc raison de s'écrier : « Si nous étions tous semblables à Paul, nous aurions attiré le monde à nous (1). » Fidèle à la loi de l'Evangile, il avait encore raison de ramener toujours les esprits à cette belle parole : Aimez-vous les uns les autres. Enfin, il était le digne continuateur de saint Paul, quand il se plaisait à développer avec tant de bonheur ces paroles de l'apôtre : « *Caritas patiens est, benigna est; non æmulatur, non agit perperam, non inflatur* (2). »

(1) T. XI, Ep. ad Timoth., hom. 10.

(2) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 33. — On pourrait multiplier ces citations. Le mot de tolérance ne doit pas être prononcé ici; il n'aurait aucun sens. Ce n'est pas à de telles époques qu'il faut demander de tels sentiments, encore moins de telles théories. Cependant Chrysostôme avait un respect tel pour la liberté humaine, on le trouve toujours si opposé à toute mesure violente dans un temps où le christianisme exerçait de terribles représailles sur ses anciens ennemis (témoin le meurtre d'Hypatie et le massacre des juifs à Alexandrie), qu'on aime à faire remonter jusqu'à lui ce principe de justice qui ne pénétra dans le monde qu'à force de sang répandu, de bûchers élevés. Que l'on compare son livre sur saint Babylas aux deux discours prononcés par Grégoire de Nazianze contre Julien, et l'on verra combien le prédicateur violent et amer est plus équitable, plus doux, plus humain que le poète de la mélancolie. Chrysostôme ne connut jamais les haines théologiques. (Grég. Naz., orat. 51, 52, t. I, p. 78-150.)

§ V.

Mais le plus puissant auxiliaire de Chrysostôme dans la conversion des hérétiques, des gentils, des pécheurs, ce fut le caractère presque exclusivement moral qu'il donna à sa prédication. On peut s'en convaincre déjà par les nombreuses citations que j'ai rapportées; elles sont insuffisantes cependant, si on ne les rattache au principe général dont elles empruntent toute leur force et toute leur autorité. Ce principe n'est autre que celui de la liberté humaine.

J'aborde ici une question fort délicate. S'il ne s'agissait que d'un orateur profane, il serait facile et sans danger d'exposer ses opinions sur le libre arbitre: elles sont le fondement même de son éloquence. Mais quand il s'agit d'un Père de l'Eglise, presque contemporain de Pélage et de saint Augustin (1), et par conséquent si voisin du temps où le terrible problème de la grâce commença à être posé et débattu, l'hésitation est naturelle. Cependant on ne peut éviter une telle question. S'il est difficile de la résoudre, il est permis, c'est même un devoir, d'apprécier, avec toute la réserve exigée en pareilles matières, quelles furent sur ce point, je ne dis pas les opinions formelles, mais du moins les tendances de Chrysostôme.

Il n'assista point, je l'ai dit, au grand débat qui divisa la chrétienté peu d'années après sa mort. Cepen-

(1) Chrysostôme avait connu Pélage avant qu'il fût célèbre. Pélage avait abandonné la cause de l'archevêque dès que celui-ci fut envoyé en exil. (Chrysost., t. III, ep. 4 ad Olymp. — Voir Mesnart, l. VII, ch. 11.)

dant il y joua un rôle important. Julianus et Anianus, les premiers disciples de Pélage, invoquèrent son autorité à l'appui des opinions de leur maître. Chrysostôme parut donc aux pélagiens, parmi les docteurs de l'Eglise, celui dont les sentiments sur la grâce et le libre arbitre se rapprochaient le plus de ceux qu'ils professaient eux-mêmes. Ils citaient, à l'appui de leurs prétentions, un certain nombre de passages tirés de Chrysostôme, où celui-ci, en effet, semble vouloir maintenir dans leur intégrité les droits de la volonté libre, et repousser d'avance le terrible pouvoir que saint Augustin attribue à la prédestination (1). Je ne puis entrer dans l'examen de ces textes, ni dans la réfutation opposée par saint Augustin aux prétentions des pélagiens. Je me

(1) Les passages cités par Julianus et Anianus se trouvent t. III, p. 264 ; t. VIII, p. 65 et 107.

Il en est d'autres qui semblent encore plus concluants, comme celui-ci :

« Par ce mot *grâce*, gardez-vous de croire à la suppression du mérite et de la liberté. Il dit *grâce*, non pour déprécier l'effort de la liberté, mais pour retrancher l'enflure de l'orgueil. » (T. IX, in Epist. ad Romanos, 11, p. 478.)

Et enfin le commentaire sur l'Epître aux Ephésiens (ch. 2, v. 7, 8, 9 hom. 4).

Tous ces passages, et la réfutation qui en fut faite par saint Augustin, sont rapportés par *Dom Cellier, Vie de Jean Chrysostôme : Doctrine de Chrysostôme.*

Sur cette question, comme sur toutes les autres, les principaux arguments de Chrysostôme sont des exemples. Judas était libre de trahir ou de ne pas trahir Jésus-Christ (t. II, p. 375). Adam était libre de désobéir ou de ne pas désobéir à Dieu. Nous commettons des fautes, et nous nous en repentons (t. IX, p. 348).

Voir plus loin le chapitre intitulé le Moraliste.

Cassien, qui fut accusé, avec raison ce semble, de semi-pélagianisme, fut un disciple de Chrysostôme. (Voir Tillemont. Vie de Cassien, t. XIV, art. 7-9.)

borne à mentionner ce fait, et j'ajoute que Tillemont (Vie de Chrysostôme, tome XI, article 136) reconnaît formellement que, sur cette question si importante, Chrysostôme n'est pas un docteur dont on doive invoquer l'autorité ; « qu'il n'y a nul sujet de s'étonner, quand il n'aura pas eu plus de lumière sur la grâce que n'en a eu saint Augustin même jusqu'à son épiscopat. » Et il ajoute : « que ceux qui voudraient chercher dans lui quelle est la doctrine de l'Eglise sur la grâce, seraient comme ceux qui iraient chercher dans Origène ce que nous devons croire de la Trinité, au lieu de l'apprendre de saint Athanase. »

Il faut, je crois, s'arrêter à cette conclusion. Ce qui est incontestable, en effet, c'est que, dans Chrysostôme, la théorie de la grâce tient fort peu de place, qu'elle est exposée très-rarement, et toujours d'une façon assez équivoque ; tandis que la théorie du libre arbitre s'y trouve à chaque page développée avec complaisance, établie sur les arguments les plus solides et les plus convaincants. Rien de plus naturel, soit qu'on envisage le but que se proposa surtout Chrysostôme, c'est-à-dire de moraliser ; soit qu'on se reporte aux temps et aux lieux où il a vécu.

Le pélagianisme ne fut pas seulement une réaction de l'orgueil humain contre la volonté toute-puissante de Dieu. Peut-être cette fameuse hérésie était-elle aussi dirigée contre ce que je suis forcé d'appeler le *fatalisme*. Dans l'effroyable bouleversement du monde, dans les calamités universelles qui accompagnèrent la dissolution de l'ancienne société et l'établissement des sociétés et des nationalités modernes, la croyance au destin, c'est-à-dire à une puissance mystérieuse, aveugle et terrible dans ses caprices, était alors la foi de bien des malheu-

reux. Cette opinion, fille de la peur et du sentiment amer de la contingence de l'homme, jetait le découragement et la lâcheté dans les âmes, paralysait tout effort, toute lutte contre des maux et des dangers sans cesse renaissants; et elle amenait insensiblement l'homme à se croire condamné non-seulement au mal physique, mais encore au mal moral. Là était surtout le plus pressant danger du fatalisme. Se laisser abattre par la souffrance n'est rien. La souffrance passe, le courage renaît. Mais être persuadé que les tentations du vice sont irrésistibles; qu'une puissance supérieure à la volonté humaine nous livre à tous les égarements des passions, comme le courroux de Vénus livrait Phèdre au délire d'un inconcevable amour : là était l'écueil, écueil terrible où la conscience humaine était menacée de faire naufrage. Tel est l'ennemi que combattirent peut-être les pélagiens sans le nommer. Tel est certainement celui contre lequel Chrysostôme dirigea ses plus énergiques attaques.

Il composa une suite d'homélies sur le Destin (1), ou plutôt contre le Fatalisme. Il n'est guère possible de lire une plus convaincante démonstration du libre arbitre. Les arguments, il est vrai, sont presque tous empruntés au sens commun : ce sont, si l'on veut, des lieux communs; mais, pour être populaire, cette philosophie n'est pas moins invincible. Les démonstrations par l'absurde ont un caractère particulier d'évidence; ce sont celles que Chrysostôme affectionne le plus. Son argumentation est bien simple. — Les lois humaines punissent le crime, donc elles supposent le libre arbitre. Si le libre arbitre n'existe pas, Dieu n'existe pas non plus. Car la suppression du libre arbitre entraîne celle des peines et des récompenses; celle-ci entraîne la suppression de la justice

(1) T. II, de Fato.

divine, et cette dernière celle de Dieu même. Or Dieu existe, donc la justice divine existe, donc les peines et les récompenses existent, donc la volonté humaine est libre. Voilà tout le tissu de ces syllogismes irréfutables. Chrysostôme n'en chercha pas d'autres. Il les répéta à satiété; il l'avoue lui-même sans prétention.

« Il vous est sain d'entendre parler souvent sur les mêmes choses, et non-seulement sur les mêmes choses, mais d'entendre les mêmes choses sur les mêmes choses (1). »

Les exemples ne lui manquaient pas à l'appui de cette théorie si favorable à la dignité de la nature humaine. Il ne se lassait pas de proposer à l'imitation des chrétiens les modèles d'héroïsme conservés par les Livres saints. L'histoire de Job, celle des enfants hébreux plongés dans la fournaise, celle de Daniel livré aux lions, et tant d'autres, où éclate en traits si saisissants la puissance de la volonté humaine supérieure aux plus rudes épreuves, aux plus cruels supplices, à tout l'effort de Satan lui-même : voilà ce qu'il se plaisait à exposer, à développer sans cesse, pour relever les cœurs pusillanimes, les armer contre les souffrances et contre eux-mêmes (2). — Les esprits superstitieux et lâches des Orientaux n'étaient guère exposés à concevoir de la nature humaine une trop haute idée. En Orient, l'homme se résout volontiers à n'être qu'un instrument aux mains d'un despote qu'il subit sur terre, ou qu'il place dans quelque coin mystérieux de la création. La croyance au destin entraînait la croyance à l'astrologie, qu'ils appe-

(1) T. II, de Fato, hom. 4.

(2) Voir particulièrement t. II, ad popul. Antioch., hom. 12 et 13, une magnifique exposition de la loi naturelle. — T. II, p. 375. — T. VI, p. 157. — T. IX, p. 348. — T. XI, in Epist. ad Coloss., hom. 1 à 4. — T. XI, Ep. ad Galat., hom. 1.

laient *généthliologie*, ou fatalité de naissance. De là les pratiques les plus absurdes pour conjurer cette prétendue influence que, pendant tant de siècles, l'homme misérable attribua aux astres sur sa destinée. On peut en voir le détail dans Chrysostôme (1). C'est un des thèmes les plus ordinaires de sa prédication. Il avait coutume de ne quitter un sujet qu'après l'avoir épuisé. Mais celui-ci est inépuisable. Jamais la démonstration ne lui semble assez forte, tant il désire que l'homme s'estime et brise ces vieilles entraves que l'ignorance et la peur ont fait peser sur sa raison ! Il n'est donc pas étonnant que Chrysostôme ait rarement abordé cette question si délicate de la grâce. La grâce n'est-elle pas une sorte de fatalisme divin, si l'on peut s'exprimer ainsi ? Or les esprits n'étaient alors que trop enclins à abdiquer au profit d'une puissance quelconque, divine ou satanique, intelligente ou aveugle, la liberté de la volonté humaine. Il fallait donc d'abord les affranchir. C'est ce qu'il tenta de faire. Aussi bien, quelle autorité eût-il pu exercer sur les âmes, quels arguments eût-il fait valoir pour conseiller la pratique du bien, s'il n'avait auparavant surabondamment démontré que l'homme, par le seul effort de sa volonté libre, peut être vertueux ou coupable ?

§ VI.

Cette préférence accordée aux questions de morale est donc toute naturelle ; et, de plus, elle explique la réserve de Chrysostôme à l'égard d'une certaine école de philo-

(1) Sur ce sujet aussi il y a une multitude de passages. T. I, de Lazaro, hom. 4. — T. VI, p. 290. — T. VII, p. 728. — T. X, Ep. ad Galatas, hom. 1. — T. XI, p. 93. — T. XII, p. 38.

sophes. On a vu le peu d'estime qu'il avait pour Pythagore, Platon, Aristote, Diogène, pour toutes les doctrines qui ne se proposaient pas comme but immédiat l'amélioration de l'homme. Or il existait une doctrine dont le caractère était exclusivement moral. C'était le dernier fruit qu'eût produit le génie grec à l'époque où, se détachant des hautes spéculations métaphysiques, il avait porté dans l'étude de l'homme même cette pénétration consacrée jusque-là à sonder des problèmes d'une solution plus difficile, d'un intérêt moindre pour le genre humain. Cette doctrine, c'est le stoïcisme. Comme tous les systèmes philosophiques qui l'avaient précédé, il embrassa d'abord avec Zénon le problème universel de la connaissance; mais bientôt la métaphysique, la physique même, furent négligées au profit de l'anthropologie. Enfin, lorsqu'il passa de Grèce à Rome, il acquit sous l'influence du génie latin, si énergique et si pratique, un caractère de précision tout nouveau. Les misères et les turpitudes de l'empire, la nécessité pour les âmes généreuses de se placer par la force de la volonté au-dessus de l'aveugle tyrannie des événements, firent de cette doctrine héroïque, je ne dis pas l'espérance, mais la consolation et le refuge de tous ceux qui n'étaient pas entrés dans le christianisme. Les esprits les plus prévenus, les plus dédaigneux envers les vertus païennes, ne pouvaient refuser leur estime à cette école austère où s'étaient formés un Caton, un Thraséas, un Epictète, un Marc-Aurèle. Qu'importait que ces grands hommes n'eussent pas donné pour fondement à leur vertu la foi en une autre vie, la confiance en la justice d'un Dieu bon? Pour n'avoir pas eu cette espérance qui les eût encore affermis dans les rudes luttes qu'ils soutenaient contre les événements et contre eux-mêmes, ils méritaient plus de pitié que de blâme; et ce vice du système tournait encore à la gloire

des hommes. Telles furent sans doute les raisons pour lesquelles Chrysostôme n'enveloppa point dans ses condamnations et ses railleries cette forte école du Portique. A travers les âges, à travers les différences de lieux, de temps, de religions et d'opinions, un lien étroit unit et rassemble les meilleures et les plus pures d'entre les âmes. Un Chrysostôme et un Marc-Aurèle, séparés par l'abîme du polythéisme, ont entre eux plus d'affinité qu'il n'y en eut entre Chrysostôme et Théophile, chrétiens tous deux. Et l'histoire elle-même, c'est-à-dire la conscience de l'humanité, ne veut-elle pas unir même dans une communion religieuse les plus grands d'entre les païens et les premiers apôtres du christianisme, que rapprochait seule la pratique des mêmes vertus? Rechercher curieusement qui, dans cette éducation morale, fut le maître et qui fut le disciple, est un soin superflu, une étude impossible. Pourquoi dépouiller l'un au profit de l'autre? Craint-on de reconnaître que l'humanité fut capable de produire en même temps Sénèque et saint Paul, sans que le premier dût rien au second? Une critique plus haute concilie, et ne sacrifie pas. Chrysostôme peut en être un modèle. Les stoïciens ne furent pas des chrétiens, et lui, certes, ne fut pas un stoïcien. Mais il respecta dans ceux-ci les vertus et l'indépendance d'âme qu'il possédait lui-même. Ceux-ci prétendaient que, par le seul effort de sa volonté, l'homme peut s'élever jusqu'à la perfection morale, devenir dieu. Cet excès d'orgueil fut inconnu de Chrysostôme, quoique ses ennemis l'en aient accusé. Le christianisme connut mieux les misères et les faiblesses de la nature humaine; mais quand d'autres les exagéraient, et vouaient l'homme à une corruption presque fatale, Chrysostôme le releva, le fortifia, l'arma d'une légitime confiance en lui-même. Seulement, à cet athlète que les stoïciens abandonnaient nu

dans l'arène, exposé à tous les coups, et ne sortant d'une victoire que pour un nouveau combat, Chrysostôme montra le ciel, où réside un Dieu juste, dont la miséricorde est infinie, et qui tient toutes prêtes des récompenses que le monde ne connaît pas.

Il y a donc une sorte de parenté morale entre le sage du stoïcisme et le chrétien parfait : il est impossible qu'il en soit autrement (1). Mais des différences profondes les séparent, et ils ne se réunissent que dans le monde moral. Ces différences frappèrent moins Chrysostôme que les analogies. Il n'établit jamais de parallèle ; mais dans le portrait qu'il trace du chrétien parfait, le stoïcien pourrait presque prétendre se reconnaître. Chez tous deux même élévation d'âme, même empire sur soi-même, même mépris pour les choses terrestres, pour ce qu'Epictète appelait τὰ οὐκ ἐφ' ἡμῶν ; même sérénité, parfois un peu hautaine. J'en veux citer quelques exemples :

« Un chrétien se considère toujours sur la terre comme étranger, et la réflexion continuelle qu'il fait sur cette qualité est le fondement et la racine de toute sorte de vertus. Car celui qui aura vécu ici-bas comme un étranger, sera citoyen dans le ciel. Celui qui aura été étranger à l'égard des choses du monde, ne s'appliquera jamais avec plaisir aux affaires de cette vie ; il ne prendra aucun souci du logement, ni des richesses, ni de la nourriture, ni de quoi que ce puisse être de cette nature. Mais comme

(1) Cette parenté est réelle. — Saint Nil, ancien préfet de Constantinople, puis solitaire, et qui fut disciple de Chrysostôme, mettait entre les mains des moines de son couvent le *Manuel d'Epictète*, auquel il faisait subir quelques changements indispensables. — Νεῖλος. — Λόγος ἀσκητικός. — Voir Tillemont, Saint Nil, *Mém. ecclésiast.*, t. XIV.

Ce fait n'a pas échappé à M. de Suckau, qui l'a rapporté dans son étude si savante sur Marc Aurèle. (P. 53.)

ceux qui vivent en une terre étrangère font et négocient toute chose pour retourner en leur pays, et se hâtent avec un empressement extrême de revoir le lieu qui leur a donné la naissance; ainsi ceux qui ont un grand amour pour l'autre vie ne se laissent pas abattre par les afflictions qui arrivent ici-bas. Les prospérités ne sont pas capables de les élever; mais ils passent les unes et les autres sans s'y arrêter, comme un voyageur qui ne pense qu'à avancer son chemin (1).

» Un chrétien monte si haut par cette auguste qualité, qu'il ne peut plus être touché d'aucun sentiment d'admiration pour ce qui se passe en ce monde. Mais que les villes et les murailles paraissent petites à ceux qui sont élevés sur le sommet des montagnes, et qui regardent comme des fourmis les hommes qu'ils voient marcher sur la terre! Ainsi, lorsqu'un chrétien s'est élevé jusqu'au comble de la plus haute sagesse, il n'y a rien ici-bas qui soit capable de le toucher. Quand il considère le ciel, toutes les autres choses paraissent petites à ses yeux; les richesses, la gloire, la puissance, l'honneur, et toutes les autres choses de cette nature, lui sont viles et méprisables (2).

» Un homme qui ne vit que pour Jésus-Christ est au-dessus de tous les maux imaginables. Pourvu qu'il ne veuille pas se nuire à lui-même, il n'y a personne qui puisse avoir aucun avantage sur lui (3). Il est invulnérable en toutes manières. La perte de son bien ne le touche pas, parce qu'il sait que nous n'avons rien apporté

(1) T. XII, in Epist. ad Hebræos, hom. 24.

(2) T. II, ad populum Antioch., hom. 15.

(3) Epictète dit : Ton voisin t'a jeté des pierres : as-tu pour cela commis quelque faute? — Mais il a tout brisé chez moi. — Es-tu un vase? Non, mais une volonté. (Arri. disput. iv, 5.) Cité par M. de Suckau. Etude sur Marc Aurèle, p. 92.

en ce monde et que nous n'en remporterons rien. Il ne se laisse pas prendre par le désir de l'honneur et de la gloire, parce qu'il sait bien que notre conversation est dans le ciel. Les injures et les outrages ne sont pas capables de l'irriter; et, en cette qualité de chrétien, il ne craint qu'une seule chose et ne connaît qu'un seul dommage, savoir : d'offenser son Dieu. Il compte pour rien tout le reste, et ne fait nul état ni de la perte des biens, ni de la rigueur du bannissement, ni des plus grandes et des plus douloureuses extrémités; et ce que les autres appréhendent comme la chose du monde la plus horrible, savoir : de sortir d'ici, est ce qui lui paraît le plus doux le plus agréable (1).

» Que pourraient faire contre un chrétien ceux qui voudraient entreprendre de l'affliger? S'ils tâchent de lui ôter son argent, c'est dans le ciel que sont ses richesses. S'ils le bannissent de son pays, ils ne peuvent empêcher qu'il regarde la Jérusalem céleste comme sa véritable patrie. S'ils veulent le charger de liens, sa conscience demeurant toujours en liberté, il ne sent pas cette chaîne qui ne lui est qu'extérieure (2). »

« Que le pouvoir de l'homme est grand, dit Marc Aurèle ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait que Dieu approuvera, et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. » (Pensées, XII, 11.)

« C'est un mot d'Epictète : — Il n'y a point de ravisseurs, point de tyran du libre arbitre. » (Pensées, XI, 36).

« Il ne tient qu'à moi de ne rien faire contre mon

(1) T. I, ad Theod. lapsum, l. I, ch. 2.

(2) T. II, ad populum Antioch., hom. 5. — J'emprunte la traduction de ces divers passages, dont je ne peux plus me procurer le texte, à Mesnart. Vie de Jean Chrysostôme, livre X, ch. 5.

Dieu et mon génie ; car nulle puissance au monde ne peut me contraindre à leur désobéir. » (Pensées, v, 10) (1).

Si l'on ajoute à ces passages, qu'on pourrait aisément multiplier, le petit traité qui a pour titre : *Nemo lædatur nisi a se ipso* (2), on reconnaîtra, je l'espère, que je n'ai point cédé à un vain désir de rapprochements forcés entre les doctrines morales d'un Père de l'Eglise et celles des stoïciens. J'ai suffisamment montré combien cette analogie était naturelle : je n'ai point prétendu qu'elle fût parfaite. Il y aura toujours entre elles un abîme que rien ne pourra combler. Mais il m'a paru intéressant de rechercher pourquoi, dans le mépris général qu'il avait pour les philosophes et la philosophie, Chrysostôme n'avait pas compris le stoïcisme, c'est-à-dire le système philosophique le plus faible au point de vue de la science, le plus achevé sous le rapport de la morale ; et j'en ai conclu à une affinité réelle entre lui et les grands esprits du Portique. On ne saurait nier que Chrysostôme ait accordé à la morale une importance supérieure à tout le reste ; qu'il ait insisté d'une façon toute particulière sur les arguments qui établissent invinciblement le libre arbitre, ce fondement nécessaire de toute morale. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne se soit pas complu dans les questions de controverse, qu'il y soit même le plus souvent demeuré au-dessous de l'importance du sujet. De telles discussions lui semblaient oiseuses auprès du salutaire travail de l'amélioration des hommes. Il le dit lui-même en termes formels :


« Quant aux discussions avec les hérétiques, ne nous en occupons point : on n'en retire aucun profit ; elles n'a-

(1) De Suckau. Etude sur Marc Aurèle, p. 76.

(2) T. III. — Voir aussi les lettres, surtout celles à Olympias.

boutissent à rien. Quand un homme est perversi au point de ne vouloir jamais renoncer à son opinion , quoi qu'il arrive , à quoi bon perdre sa peine à semer le grain sur les pierres , tandis qu'on pourrait travailler utilement pour les siens , prêcher l'aumône et les autres vertus (1) ? »

(1) T. XI, in Epist. ad Titum , hom. 6.



CHAPITRE VI.

L'Orateur.

§ I.

L'Eloquence des Pères.

Lorsque l'on embrasse par la pensée les quatre premiers siècles du christianisme , et qu'on analyse l'œuvre de ce temps si court et si fécond, ces conquêtes accomplies par la seule force de la vérité et de vertu qui étonnèrent le monde ; lorsque l'on voit la société païenne passer tour à tour du mépris envers les chrétiens à la fureur, aux persécutions, au respect, à l'admiration ; se transformer insensiblement dans ses coutumes, ses mœurs, et jusque dans l'inflexible rigueur de ses lois : il semble que de tout le passé il ne reste plus rien, et que l'humanité ait attendu le christianisme pour comprendre, penser et sentir. C'est là une illusion naturelle, mais une illusion. Le christianisme apporta au monde bien des nouveautés ; mais dans le domaine de l'art ses conquêtes furent restreintes : s'il transforma, il ne fit pas oublier. Les chrétiens de cet âge, que charmaient les vers de Grégoire

de Nazianze, les homélies de Basile et de Chrysostôme, purent bien s'imaginer que les génies anciens allaient disparaître avec les dieux de l'Olympe; et quelques modernes, plus pieux qu'éclairés, poursuivent encore cette espérance. Elle est chimérique. Les Pères latins et grecs furent en général supérieurs à leurs contemporains païens: dans le passé il faut leur chercher non des rivaux, mais des maîtres. L'art antique reste encore aujourd'hui la plus parfaite manifestation du génie de l'homme. Si puissant que fût l'esprit des Pères, si ardente la foi qui les animait, si vrais et si profonds les sentiments et les idées qu'ils exprimèrent, ils subirent la tyrannie des temps misérables où ils vécurent, et des nécessités que leur imposa le triomphe même de leur religion.

C'est dans une société fortement constituée, aimant et honorant les œuvres de l'esprit, que se produisent les chefs-d'œuvre, fruit de longs loisirs, élaborés dans le silence et la paix, qui sont comme la splendeur réfléchie d'un siècle sûr de lui-même, et semblent n'avoir d'autre but que leur propre perfection. Aux époques de confusion et d'anarchie, quand la ruine des institutions anciennes, des mœurs, de la religion, est imminente, sans qu'un nouvel état politique, social et religieux ait pris définitivement la place de ce qui doit périr; quand la guerre est partout, au dehors, comme au dedans, les arts cessent d'être la jouissance de quelques esprits d'élite: ils deviennent une arme, ils prennent leur part de la lutte qui s'est ouverte. Plus d'œuvres longuement méditées et polies dans les loisirs de la retraite, se contentant d'être belles et de plaire, sans se soucier d'être utiles, de servir telle ou telle cause. Dans cette grande mêlée de sentiments, d'idées, de passions, l'art cesse d'être désintéressé, il a un but. Souvent alors le beau est sacrifié à l'utile, la pureté de la forme au sérieux du fond. Le mouvement rapide

qui emporte toutes choses, semble entraîner aussi les hommes et leurs œuvres. On écrit en courant, on parle en courant. Quand les barbares envahissent les frontières, apportant avec eux la ruine, l'esclavage, l'ignorance; quand les ténèbres s'épaississent sur le monde, qui pourrait songer à composer à loisir des œuvres dont nul ne comprendrait la parfaite et froide beauté? Ce n'est pas aux connaisseurs qu'il faut plaire, c'est à cette foule immense qu'une religion nouvelle a tirée de l'abaissement où la retenaient les malheurs du temps et la politique des despotes. L'abandonner un seul instant à elle-même, c'est la livrer à toutes les misères de l'âme et de l'esprit qu'elle aspire si ardemment à secouer. Les nécessités de cet enseignement élémentaire et quotidien, distribué à la hâte, comme s'il eût fallu redouter que l'œuvre de la régénération morale des peuples n'eût pas le temps de s'accomplir, expliquent la merveilleuse fécondité des Pères, et surtout le nombre incalculable de leurs homélies, ou conversations familières avec le peuple. Elles expliquent aussi ce qu'il y a d'inachevé, de défectueux sous le rapport de l'art dans ces œuvres si rapidement produites, et souvent improvisées. Supérieures en élévation morale à tout ce que les anciens ont produit, il leur manque cette pureté de forme, cette délicatesse de goût, cette mesure exquise, que l'on ne connaissait plus de leur temps. Orateurs, il n'avaient pas consacré leur jeunesse entière, une partie de leur âge mûr à ces fortes et patientes études, à ces exercices continuels où se formaient un Démosthènes, un Cicéron. Prédicateurs, ils réunissaient autour d'eux non un sénat, des juges éclairés, un peuple intelligent, capable de comprendre et d'admirer les plus hautes qualités de l'éloquence; mais un auditoire souvent grossier, ignorant, peu attentif, qu'il fallait à tout prix instruire, éclairer, moraliser. La matière même sur laquelle s'exer-

çait leur éloquence, était encore un obstacle. — L'orateur ancien s'adresse à des concitoyens ; il leur parle de leurs intérêts, il soulève leurs passions, il apaise leurs colères : il combat un ennemi. Cet ennemi, c'est Eschine ou Philippe ; c'est Catilina ou Autoine. Pour l'orateur chrétien, c'est Satan ou le péché. L'orateur grec ou romain a son adversaire en face ; il est soutenu dans sa haine et dans son éloquence par une partie considérable de cette foule qui l'écoute et le jugera. Il faut que l'orateur chrétien aille chercher l'adversaire, le sien, celui de tous, jusque dans les plus obscurs replis du cœur où il se cache. Le premier consacre toutes les forces de son génie à la défense des intérêts d'un homme, d'un parti ou de la patrie : et cette patrie, il en foule le sol sur lequel s'élève la tribune ; il a grandi, il a été élevé, il ne vit que pour elle ; il la sent en lui, autour de lui. Elle lui parle du haut des monuments que montre sa main, du haut des temples où les dieux veillent sur elle, du fond des tombeaux où dorment les morts qu'il évoque. L'amour qu'elle lui inspire, il le fait vibrer sans peine dans ceux qui l'écoutent : c'est la première et la plus puissante passion qui anime ces grandes multitudes. — Le chrétien n'a pas de patrie. Le prédicateur propose à son auditoire un but invisible, douteux même pour plusieurs, une patrie par delà la mort. Et pour atteindre cette cité de Dieu, il faut étouffer en soi toutes les passions dont la cité terrestre faisait un devoir et une vertu : égoïsme, esprit de guerre, de vengeance, de rapine. Par quel art prendre possession des âmes toujours peu disposées à sacrifier à un avenir incertain le présent avec ses joies ? Que d'obstacles à l'éloquence ! Et quelle éloquence devait naître de cet esprit nouveau qui transformait le monde ? Une éloquence nouvelle. Inférieure d'abord aux monuments admirables du génie grec et ro-

main, parce qu'elle apparaît à une époque de décadence universelle, elle semble sommeiller, se recueillir en elle-même pendant de longs siècles, jusqu'à ce que des idiomes nouveaux, des temps plus heureux, en manifestent tout à coup l'éclat et la puissance incomparables.

J'appelle cette éloquence nouvelle : elle l'est effectivement. Pourquoi ? Le fond même de la nature humaine avait été modifié. Mais, dira-t-on, les hommes sont toujours hommes. Si le christianisme assigne à la vie un autre but, les moyens de persuader ne varient pas. Un art créé pour les hommes sera toujours tenu de se conformer à certains principes d'une vérité universelle. L'orateur, quel qu'il soit, païen ou chrétien, devra toujours se proposer de *prouver*, de *plaire*, de *fléchir*, ut *probet*, ut *delectet*, ut *flectat* (1). Il est vrai. Mais quoi ? si l'orateur chrétien prouve des vérités que le monde païen ignorait, et que l'homme, par le seul effort de sa raison, ne peut atteindre ; s'il développe les principes d'une morale qu'avaient seules vaguement entrevue les plus excellentes âmes d'entre les païens, et qui n'avait pas encore reçu la sanction des lois ; si les passions qu'il remue dans les cœurs sont toutes nouvelles, comme les cœurs eux-mêmes ont été renouvelés ; s'il affecte de mépriser les règles consacrées de toute composition oratoire, et les recherches infinies du langage (*ornate, copiose varieque dicere*) (2) ; si cette fameuse division des trois genres, démonstratif, délibératif, judiciaire, est anéantie, parce qu'il n'y a plus ni sénat, ni forum, ni tribunaux, ni patrie : que devient l'éloquence ? Et n'est-elle pas détruite, si elle n'est entièrement renouvelée ? — Elle fut renouvelée. L'art y perdit, le monde y gagna. Aussi bien, il était impossible qu'une

(1) Cicéron. *Orator.*, ch. 21.

(2) Cicéron. *De Orat.*, l. II.

révolution radicale dans la foi religieuse de l'humanité n'entraînât pas avec elle une révolution radicale dans les arts, et particulièrement dans les arts qu'on peut appeler sociaux, c'est-à-dire ceux qui, par leur nature et leur but, ont une action directe et toute-puissante sur la société. Or le christianisme anima d'un souffle nouveau la poésie, la peinture, la musique, l'architecture : il était de toute nécessité que l'éloquence précédât les arts dans cette rénovation. Elle fut l'instrument des conquêtes de la religion, l'arme avec laquelle elle combattit : les autres arts ne furent que l'ornement de la victoire.

Il ne faut donc pas appliquer aux œuvres inspirées par le christianisme les règles de critique suivant lesquelles nous jugeons les monuments des littératures anciennes. Les termes de comparaison manquent. La prédication de l'Evangile a creusé un abîme entre les deux mondes et les deux littératures. Les gracieuses fictions de la poésie hellénique, ces allégories charmantes ou terribles, ce merveilleux qui plaçait sur l'Olympe et souvent faisait descendre sur la terre les objets de l'adoration de l'homme si semblables à l'homme, ces légendes si dramatiques et si profondes parfois : tout cela est mort, tout cela est méprisé. La poésie, désormais, devra se faire un ciel nouveau, un autre Elysée, un autre Tartare, d'autres héros, d'autres amours. L'orateur devra toujours avoir un langage nouveau, une dialectique nouvelle, un pathétique dont la source n'avait pas encore jailli sur le monde. Un immense orgueil conduit et soutient l'homme de la société ancienne. Depuis Ajax, qui, sur l'écueil où il vient d'échouer, relève contre Jupiter qu'il provoque son front battu par la vague, jusqu'au sage du stoïcisme que la ruine du monde ne peut émouvoir, et qui se proclame dieu par la seule puissance de sa volonté libre, l'homme

a vécu dans une foi hautaine en soi-même, et s'il s'est prosterné devant des dieux, ces dieux n'étaient que d'un degré supérieurs à l'humanité : l'infini ne les séparait pas. De là des vertus étranges, saisissantes, l'exaltation de toutes les forces de l'individu, l'estime de soi poussée jusqu'au mépris des autres ; un amour invincible de la liberté et de la gloire, qui sont la plus éclatante splendeur de l'homme ; et enfin un isolement presque complet, sinon d'homme à homme, du moins de cité à cité, de peuple à peuple. Voilà les sentiments dont l'orateur ancien est l'interprète, les passions qu'il doit remuer, les intérêts qu'il doit défendre.

L'humilité, le repentir, la charité, voilà les vertus du chrétien. Chez les anciens, l'homme est semblable à ce fils de la terre, à ce Prométhée, le dernier représentant d'une race divine tombée du trône, mais dont le génie et l'audace font trembler l'usurpateur Jupiter. Chez les chrétiens, l'homme est déchu, faible, impuissant, abattu. Une terrible malédiction pèse sur lui. Dieu seul peut le relever. Souffrances, expiations, mépris de la gloire, des biens et des joies de la terre qu'un souffle emporte, espérance des biens éternels ; détachement de la cité d'ici-bas, contemplation et attente de la cité céleste, charité universelle envers ses compagnons de servitude (*ὁμόδουλος*), si loin qu'ils soient placés de lui par le hasard de la naissance ou de la fortune : tels sont les devoirs de l'homme nouveau, telles sont ses vertus. La tâche de l'orateur chrétien, c'est de s'y préparer. Il doit donc puiser à des sources jusqu'alors inconnues. Les longues études, laborieuse préparation d'un Desmothènes ou d'un Cicéron, ne réussiraient qu'à former un habile artisan de paroles. Jadis c'était la *nature* et l'*institution* qui faisaient l'orateur ; désormais ce sera la *nature* et l'*éducation*. A défaut de génie, si le prédicateur possède

la science de la religion et la vertu, il est à la hauteur de sa mission. Toutes les ressources de l'art ne seront plus rien, si elles n'ont pour base une longue préparation morale qui les relève et les ennoblisse par l'usage qu'en fera l'orateur. A l'étude des lois a succédé l'étude de la *Loi*; aux recueils des jurisconsultes les Livres saints; à la cause d'un accusé celle de l'humanité tout entière. L'éloquence nouvelle sera donc plus générale, mais moins précise. En s'adressant à tous, et non à quelques-uns, elle produira lentement la conviction, reprendra sans cesse le même thème, plaidera éternellement la même cause. Elle n'aura ni l'éclat, ni la variété, ni le brûlant intérêt de la tribune antique, d'où un échec pouvait précipiter l'orateur dans l'exil ou la mort. Souvent languissante, décolorée, vulgaire, forcé de se rabaisser au niveau des plus humbles intelligences, condamnée à une fécondité dangereuse, elle sera réduite à s'affranchir de toutes règles, à subordonner l'art à l'utile, si bien qu'aujourd'hui encore, après saint Basile et Chrysostôme, Bossuet, Bourdaloue et Massillon, une rhétorique de la chaire est impossible (1). L'éloquence chrétienne est un domaine sans limite, un genre sans lois.

§ II.

*Education de l'orateur. — La mère, la Bible. —
Le désert.*

Une des plus importantes réformes introduites par le christianisme dans la société, ce fut le respect de la femme; et c'est peut-être un des côtés par lesquels il

(1) Le livre du cardinal Maury en est une preuve.

attira à lui les peuples de la Germanie , dont la rudesse était si heureusement tempérée par la douce influence d'un sexe qui sait si bien rendre en dévouement et en courage ce qu'on lui donne en affection et en estime. Le mariage cessa d'être simplement une institution civile, et quelle institution ! Il eut un caractère religieux et saint. L'épouse cessa d'y jouer le rôle passif d'une esclave ; elle devint la véritable compagne de l'homme. Elle n'avait eu jusque-là que des devoirs , elle eut des droits. Des entraves salutaires furent apportées au divorce , à la répudiation. Le foyer domestique se forma , se réchauffa par une plus étroite communauté de sentiments , une confiance réciproque plus complète, et l'indissolubilité même de l'union. Enfin , la famille acquit une plus intime unité par l'association de la femme à la tâche délicate de l'éducation des enfants. Chez les Romains , l'enfant demeurait jusqu'à sept ans entre les mains des femmes ; puis il s'éloignait de sa mère , ne voyait plus que des hommes , grandissait , se développait , les yeux et le cœur tournés vers la vie publique qui le réclamait , portant déjà à quinze ans je ne sais quel orgueil de citoyen en herbe , dont les froides jouissances suffisaient à l'enfant , qui croissait ainsi sevré des tendresses maternelles , homme avant l'âge , tremblant devant la majesté du père de famille , et montrant en sa personne , dès la robe prétexte , un maître à celle qui l'avait allaité. Il y eut , je le sais , quelques exceptions.

Tacite , dans le dialogue où il déplore si amèrement la ruine de l'éloquence , l'attribue en partie au vice de l'éducation. « On abandonne , dit-il , l'enfant à peine né aux » mains de quelque misérable esclave , à laquelle on ad- » joint un ou deux de ses compagnons de servitude ; les » plus vils d'ordinaire et les plus incapables d'aucun em- » ploi sérieux. » — C'est dans une telle société que

grandit et se développe le rejeton des nobles familles. Du temps de nos ancêtres, c'était la mère qui présidait à l'éducation de ses fils ; c'était elle qui formait des hommes et de grands citoyens. Telles furent Cornélie, mère des Gracques, Aurélie, mère de César, Atia, mère d'Auguste (1).

Trois noms de femmes qui furent réellement mères, voilà tout ce que Tacite peut emprunter à l'histoire de huit siècles. Et quel fut le caractère de ces éducations maternelles ? A quel titre les historiens romains ont-ils célébré la mémoire de ces femmes illustres ? Ce qu'ils ont admiré en elle, c'est une force d'âme qu'ils jugeaient impossible à un sexe frivole et lâche. Ces héroïnes sont des hommes : voilà pourquoi le Romain les honore. En effet, elles ne furent guère femmes. Cette galerie, fort peu nombreuse du reste, commence à Clélie et finit à Arria. Les mères illustres y tiennent fort peu de place. Cornélie est même la seule dont le nom soit réellement célèbre. Quelle éducation donna-t-elle à ses fils ? On ne sait trop. Elle en était fière plus que de ses bijoux, on le conçoit aisément. Leur inspira-t-elle le courage de braver en face l'aristocratie oppressive ? Est-ce une profonde et sincère pitié pour les misères du peuple qui les poussa à une lutte inégale ? ou ne furent-ils que des ambitieux couvrant d'un voile honnête leur ambition ? Tous ces doutes sont permis. Et ce qui est incontestable, c'est que le rôle de la mère dans l'éducation de l'homme, du citoyen, de l'orateur, fut nul ou presque nul.

Il fut considérable chez les chrétiens : l'Evangile avait relevé et émancipé la femme ; elle s'en montra digne. Epouses, mères, vierges, veuves, l'Eglise des premiers siècles cite avec orgueil plus de noms illustres qu'il n'y

(1) Tacite. Dialogue des orateurs, ch. 28 et 29.

en a dans toute l'histoire grecque et romaine. Combien de jeunes filles courent au martyre ! Combien de femmes y suivent leurs maris ! Combien de mères y conduisent leurs fils ! Mais ce sont là les temps héroïques du christianisme. Dès que son triomphe est assuré , dès que la paix commande d'autres vertus que le sacrifice de sa vie, d'autres devoirs commencent pour la femme. Elle devient comme la plus pure et la plus charmante personnification de l'esprit de la religion nouvelle. Elle est à la fois l'image de la douceur , de la bonté et de la force. Elle n'est plus , comme la femme romaine, renfermée dans la solitude de la maison , livrée à des occupations sans dignité , esclave parmi des esclaves. Il lui est permis, enfin ; il lui est ordonné de déployer toutes les vertus dont le charme est si puissant sur l'homme. Ce qu'on admire en elle, ce n'est plus cet héroïsme viril qui l'élève pour un instant au-dessus de son sexe : elle reste telle que Dieu l'a faite, et par là elle est toute-puissante , elle règne. Epouse , elle adoucit pour son époux les amertumes de cette vie ; elle est associée à tous ses actes, à toutes ses pensées ; elle le relève , le fortifie. Il ne rougit plus de lui témoigner sa tendresse ; il se sent indissolublement uni à elle , même dans l'autre vie. Mais c'est surtout dans l'éducation que se fait sentir son influence salutaire. Quel amour ces saintes mères savaient inspirer à leurs enfants ! Qui a donné à saint Augustin cette âme si tendre, cette sensibilité si pénétrante, sinon sainte Monique, la femme simple, aimante, dévouée, opiniâtre dans son amour, s'attachant à ce fils emporté par des passions fougueuses, pour le sauver de lui-même, et ne le quittant pour l'autre vie que le jour où elle l'a enfanté elle-même à une vie nouvelle ? Grégoire de Nazianze fut, dès sa naissance, consacré à Dieu par sa mère, et de sa mère sans doute il reçut cette âme délicate et rêveuse qui a fait de lui le premier poète de la

mélancolie. C'est l'influence de la femme, sinon de la mère, qui tempéra chez saint Jérôme la violence du caractère. Les saintes amitiés qu'il contracta à Rome, et qui le suivirent dans les brûlantes solitudes de la Palestine, amollirent cette âpre nature, et tournèrent à de plus douces pensées un esprit emporté, avide de lutte et de domination. Aux jours d'épreuve, parmi les persécutions et les souffrances de l'exil, c'est l'inaltérable et courageuse affection d'Olympias qui releva l'âme affligée de Chrysostôme. Mais ce qui fit de lui l'avocat des pauvres, le pasteur tendre et dévoué, l'orateur des larmes et des gémissements, ce fut sa mère. Il a lui-même célébré avec cette émotion que peut seul inspirer un sentiment profond, le dévouement et l'affection de cette veuve de vingt ans, qui voulut ne vivre que pour ses enfants. Il a cité avec l'orgueil d'un fils et d'un chrétien l'exclamation de son vieux maître Libanius : « *Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens !* » Hommage involontaire rendu à des vertus nouvelles par un des plus honnêtes païens de ce temps. Et qui pourrait saisir et analyser cette vie domestique pleine de silence et d'un saint recueillement ? Qui pourrait par la pensée pénétrer dans cette maison où deux enfants grandissent sous les yeux de leur mère, tout près de son cœur, recevant d'elle, avec le pain qui les nourrit, cette discipline morale de toutes les heures, cet enseignement où le précepte et l'exemple sont si intimement unis, et qui pénètre dans l'âme jour par jour et s'y empreint profondément par la douce autorité de l'amour, du respect, de l'habitude, si bien que nulle puissance humaine ne saurait plus l'en arracher ? De tels mystères ne peuvent s'analyser ; on en devine une partie par l'imagination : heureux ceux à qui le souvenir suffit ! D'une telle éducation nous voyons les fruits ; l'éducation elle-même nous échappe. Ainsi nous voyons la plante

croître et fleurir, sans que nos yeux puissent apercevoir au sein de la terre cette vie fécondante qui s'épanche avec une inépuisable richesse. Chrysostôme reçut donc cette première éducation de la mère que rien ne remplace, mais qui ne suffit pas. Elle développe la sensibilité de l'enfant, mais souvent au préjudice de la force. Il faut que la mère prépare l'homme ; il faut qu'en sortant de ses mains, son fils soit capable d'efforts énergiques, de résistances courageuses, un athlète, non un rêveur. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'Anthuse donna à son fils ce complément de l'éducation maternelle. Elle ne le renferma point jalousement dans la maison, où sa tendresse eût pu l'énervier. Dès qu'il entra dans l'adolescence, elle le livra à des maîtres plus sévères et plus éclairés qu'elle ne pouvait l'être (1). Sans quitter l'asile du foyer maternel, Chrysostôme se mêla cependant à ses semblables, travailla en compagnie des jeunes gens de son âge, prépara lui-même librement sa vie. Quelle trace les leçons de sa mère ont-elles laissée dans son esprit ? Il est difficile de l'apprécier justement. Cependant c'est au souvenir des préceptes d'Anthuse que j'aimerais à rapporter les homélies si touchantes et si élevées qu'il a consacrées à célébrer la piété, la tendresse, la sage prévoyance d'Anna, mère de Samuel (2). C'est encore elle peut-être qui a inspiré les dramatiques homélies sur les Macchabées (3). Douceur et force, tendresse et héroïsme ; Anne d'un côté, la mère des Macchabées de l'autre : n'est-ce pas là l'idéal de la femme ?

Celui qui a dit : « L'enfantement n'est pas l'œuvre » de la mère, mais l'œuvre de la nature ; l'éducation est

(1) De Sacerdotio, l. I, t. I.

(2) In Annam, t. IV.

(3) De Macchabeis, t. II.

» l'œuvre de la mère , car elle est l'œuvre de la vo-
» lonté (1) : » — celui-là dut sans doute à Anthuse au-
tre chose que la vie du corps ; et s'il eut à la fois un cœur
tendre et énergique , une éloquence passionnée et vigou-
reuse , la gloire en revient en partie à cette veuve qu'il
nous a montrée lui-même si tendre et si courageuse.
C'est encore à l'influence d'Anthuse qu'il faut attribuer
cette éloquente et hardie revendication des droits de la
femme , de l'égalité complète entre les époux (2) ; et cette
longue et touchante digression où il se plaît à peindre
l'union de deux époux chrétiens aspirant à se prolonger
par delà la mort ; ces paroles si vibrantes d'amour , si pu-
res , si respectueuses , que l'homme adresse à celle qu'il
a choisie pour compagne : « Je pouvais épouser une
» femme riche et opulente , je ne l'ai pas voulu. Pourquoi ?
» Je savais que la richesse n'est pas un bien , mais une
» chose méprisable ; qu'elle peut être le partage des lar-
» rons , des courtisanes , des profanateurs de tombeaux.
» Aussi l'ai-je dédaignée , et je n'ai considéré que la vertu
» de ton âme , que je préfère à tout l'or du monde. Car
» une jeune fille sage , vertueuse , pleine de piété , vaut
» tous les trésors de la terre. Voilà pourquoi je me suis
» attaché à toi ; voilà pourquoi je t'aime , et te préfère à
» ma propre vie , car la vie présente n'est rien ; mais je
» t'adresse mes prières et mes vœux , mais je ne recule
» devant aucun sacrifice , pour qu'il nous soit donné de
» passer cette vie présente dans un mutuel amour , et
» d'être encore réunis dans l'autre vie , heureux et tran-
» quilles (3). »

(1) T. II, de Macchabeis, hom. 1.

(2) T. III, de Libello repudii. — In illud : propter fornicationem.

(3) T. XI, in Epist. ad Ephes., hom. 21.

Il faudrait citer tout ce long passage d'une grâce et d'une

Enfin, l'éducation par la femme préparait le prêtre à la plus délicate fonction de son ministère : la direction de la femme. Cette direction ne fut pas toujours irréprochable, ni éclairée (1); elle avait des dangers, dont le plus sérieux était de troubler des âmes déjà pleines d'orages. « *La société d'une femme, en dehors de toute union légitime ou illégitime, a en soi un grand charme* (2), dit Chrysostôme; mais si elle est périlleuse, elle élève encore les grands cœurs, et les purifie. Ces saintes amitiés ont un goût plus vif, plus délicat; elles ouvrent au prédicateur un monde nouveau d'idées et de sentiments: les femmes sont une partie considérable de son auditoire, la plus sérieuse peut-être, la plus atten-

pureté incomparables. J'ajoute seulement ces quelques lignes :

« Si, à propos de la dépense, elle dit : *Ceci est à moi*, reprends-la, ou plutôt use de douceur. C'est ainsi qu'on fait avec les enfants. Quand l'un d'eux nous prend un objet dans la main, et veut en avoir encore un autre, nous le lui abandonnons, nous disons : Oui, cela est à toi, et cela aussi. Faisons de même pour la femme. C'est une âme d'enfant. Si elle dit : *Ceci est à moi*, dis-lui : Oui, tout est à toi, et moi aussi par-dessus le marché. »

(1) Je ne parle pas des désordres qui affligèrent l'Eglise. Les ennemis de saint Jérôme calomnièrent ses relations avec Mélanie, Marcella, et toute cette illustre famille. Mais ces relations, qui furent innocentes, ont je ne sais quoi de violent, de dur, qui serre le cœur. Saint Jérôme impose à ces femmes, à ces jeunes filles, à ces jeunes veuves, le sacrifice des plus légitimes affections : elles obéissent, l'âme déchirée, traînent et languissent quelque temps sous un fardeau trop lourd pour elles, et meurent épuisées d'un effort surhumain. On peut lire une analyse fort exacte et très-bien faite de la direction de saint Jérôme dans un ouvrage intitulé : *Essai sur la formation du dogme catholique*. L'auteur est une femme. Je ne l'eusse pas cité sans cela.

(2) T. I, Contra eos qui subintroductas virgines habent.

tive, celle qu'il faut convaincre et gagner de préférence; car où elle ira, elle entrainera l'autre partie (1). »

C'est l'orateur chrétien que nous étudions, c'est à la formation de l'orateur chrétien que nous assistons. L'éducation morale y tient la plus grande place; l'art et l'étude ne viendront qu'après. Les leçons de Libanius sont bien peu de chose auprès du triple enseignement d'Anthuse, de la Bible et du désert.

Après avoir jeté un vif éclat dans les luttes insignifiantes du barreau d'alors, Chrysostôme, pour qui Libanius rêvait la haute dignité de professeur de rhétorique, prit en dégoût et la gloire qui lui souriait, et le monde qui l'appelait, et tout ce qui peut séduire une âme de vingt ans. Une maladie toute nouvelle, que les anciens ne connaissaient pas, et qu'on peut appeler la soif de l'infini, s'empara de lui. Il voulut fuir au désert, où l'homme est plus près de Dieu. Les larmes de sa mère le retiennent; mais elle ne put l'empêcher de se faire à lui-même une solitude dans le monde, et peu d'années après il s'élança dans le désert. Ce fut la seconde phase de son éducation morale. La dernière fut le diaconat et la prêtrise. Après les longues et salutaires méditations sur son âme, sur Dieu, dont la création révélait la puissance, dont les Livres saints renfermaient la parole, il revint se mêler aux hommes; il étudia la vie, connut les passions, les misères, les besoins de ses semblables et les ressorts cachés par lesquels on agit sur les cœurs. Ce

(1) Sur les devoirs des époux et l'éducation des enfants, voir :

T. I, *Adversus impugnantes*, l. III.

T. VII, in *Matth.*, hom. 60.

T. VIII, in *Joannem*, hom. 66.

T. X, in *Epist. ad Coloss.*, hom. 10.

T. X, in *Epist. ad Ephes.*, hom. 20.

dernier enseignement tout pratique compléta celui du monastère et de la solitude.

Quel fruit retira-t-il de ces années passées dans la retraite? Il semble que cette fuite du monde, et cette constante préoccupation de son propre salut, soient peu propres à former l'orateur destiné à agir si puissamment sur de grandes réunions d'hommes. C'était dans les orages du Forum, aux séances agitées des tribunaux, que se préparait l'éloquence des anciens : elle était toute politique. C'est dans la solitude et la méditation que s'élève et se développe l'orateur chrétien : son éloquence est toute morale. Loin du tumulte du monde, il donne à son âme un triple aliment ; l'étude des Livres saints, la pensée de Dieu, la lutte contre soi-même. Les Livres saints renferment l'histoire de la religion, le dogme, la morale. C'est toute la matière de l'éloquence sacrée. N'en eût-il pas d'autre, cette instruction, si elle est complète, peut suffire au prédicateur : c'est le sentiment de saint Augustin (1). Mais il est bien difficile qu'un jeune homme, sans autre secours que son intelligence et sa piété, puisse acquérir cette science profonde de la religion : Chrysostôme suivit les leçons de Cartère et de Diodore, qui fut depuis évêque de Tarse, et un des plus passionnés admirateurs de son ancien disciple (2). Diodore, dans la grande persécution arienne de Valens, et après l'exil de saint Méléce, évêque d'Antioche, avait tenu tête avec Flavien aux ariens triomphants (3). *Ils étaient*, dit Théodoret, *comme deux rochers qui rompaient les flots furieux* (4). Chassés d'Antioche, ils

(1) De Doctrina christ., l. III et IV.

(2) Chrysost. Eloge de Diodore de Tarse, t. III.

(3) Socrate, l. VI, ch. 3.

Sozom., l. VIII, ch. 2.

(4) Théodoret, l. IV, ch. 22.

s'étaient retirés dans les montagnes qui avoisinent la ville; et ils continuaient par leur enseignement l'œuvre de la propagande de la foi catholique. On sait que, plus tard, Flavien succéda à Mélèce. Chrysostôme eut donc pour maître un homme dont tous admiraient la science sûre et profonde, dont le courage brava en face une puissante hérésie et un empereur. Il sut profiter de ce double enseignement de la parole et de l'exemple. Peu d'années après, il composait un ouvrage dont le titre seul nous est parvenu, et qu'on peut considérer comme le résumé de toute la science de la religion qu'il avait acquise. C'est une vue générale de l'Écriture sainte (*synopsis*). Et il écrivait l'éloquent plaidoyer en faveur de la vie monastique, ouvrage de polémique, où l'éloge des moines est relevé par le tableau énergique des misères et de la corruption du monde.

Dès qu'il eut reçu de Diodore cette connaissance indispensable des Livres saints, et qu'il eut appris de lui comment on souffre pour la vérité sans défaillir, il abandonna les cénobites et alla demander au désert ses graves enseignements. Il y vécut quatre années. Quand il revint à Antioche, les jeûnes, les austérités avaient épuisé son corps : ce n'était plus que l'ombre d'un homme. Mais son esprit avait acquis et révélé toute sa force (1); et les vulgaires séductions du monde ne pouvaient plus rien sur un cœur qui avait résisté à ces ennemis invisibles que l'homme emporte avec lui dans la solitude. Fièvre des sens, enivrement de l'orgueil, ambition, attache aux plaisirs du siècle, tout cet essaim de passions et de vices qui tourbillonne autour du jeune homme, comme autour d'une proie : que de tentations, que d'em-

(1) C'est là qu'il composa ses principaux traités, et son chef-d'œuvre, les sept livres du Sacerdoce.

bûches ! Saint Jérôme n'a pas craint de nous retracer l'image des ardeurs qui consumaient son corps desséché (1). Cassien nous fait connaître les langueurs et les emportements où s'usait l'énergie des moines (2). Il n'est pas un seul solitaire dont la cellule n'ait été hantée par des apparitions tentatrices que le monde semblait envoyer à ceux qui affectaient de mépriser ses plaisirs. Les imaginations malades, surexcitées par le jeûne et les veilles, se forgeaient à elles-mêmes des fantômes tour à tour gracieux ou terribles, et en peuplaient le désert.

Chrysostôme était né d'une famille illustre. Il avait jeté un grand éclat dans le barreau : tout semblait lui promettre qu'il serait, s'il le voulait, un des premiers de ce monde qu'il quittait. Dans toute l'impétuosité de l'âge, doué d'un cœur sensible, la loi qu'il s'imposait de mépriser les honneurs et les affections terrestres, que de difficultés n'eut-il pas à l'accomplir ! Cette victoire contre les instincts les plus légitimes, les besoins les plus impérieux, fut évidemment celle qui lui coûta le plus d'efforts. De telles luttes sont la mort de l'intelligence ou le triomphe définitif de la volonté. Chrysostôme en sortit invincible. Le monde n'eut plus pour lui ni périls, ni séductions. Il se plaît à répéter sans cesse qu'il n'y a d'autre mal que le mal moral ; il l'a détruit en lui-même. Dans cette âme épurée et fortifiée, il pourra rester quelques faiblesses, une tendresse et une indulgence peu éclairées pour les pauvres, de l'aigreur et de l'injustice envers les riches ; mais de quelle autorité ne sera pas armé l'orateur qui prêchera aux hommes la pratique

(1) Hieronymus. De Virginitate.

(2) Cassianus. Institut. monasticæ. — On peut voir une très-éloquente peinture de cette vie agitée du désert, Encyclopédie nouvelle, art. ORIGÈNE, par M. Jean Reynaud.

Voir aussi Sulpice Sévère : Dialogues.

des vertus dont il est un vivant modèle ! Riche , il a distribué son bien aux pauvres. Qui l'accusera de songer à sa fortune , quand il pressera l'avare d'ouvrir à l'indigent ces coffres où il enfouit la subsistance de tant de familles ? Instruit , éloquent , il a renoncé aux jouissances de l'orgueil , aux honneurs dont la carrière s'ouvrirait devant lui. Jeune , il a dit adieu aux joies du siècle. Sa vie tout entière n'est qu'une série de triomphes de la volonté sur les passions. Ce n'est pas à lui qu'on pourra appliquer la fameuse distinction des mœurs oratoires et des mœurs réelles. Il est tout ce qu'il paraît être , et il s'est fait lui-même ce qu'il est. Quand il se mêlera à la société des hommes , les épreuves de la vie ne lui donneront point cette énergie dans le bien que rien n'abat ; elles ne feront que la manifester : il la possède déjà.

Le désert , en trempant l'âme , élève aussi l'esprit et féconde l'imagination , cette qualité si nécessaire à l'orateur. La Bible et le désert ! l'aspect grandiose et calme de la nature , les magnifiques images de la poésie primitive la plus exubérante : quel esprit ne serait vivifié et exalté par la contemplation et la méditation de ces merveilles ?

L'éloquence de Bossuet , astreinte à des lois si sévères , et pliée au joug d'un idiome sans richesse et sans flexibilité , semble souvent comme imprégnée d'un parfum biblique. Elle abonde en tours hardis ; les splendides figures de la poésie hébraïque s'y incrustent avec bonheur et projettent sur ce qui les entoure comme un reflet de la belle lumière de l'Orient. Mais qu'à cette lumière vienne s'ajouter l'éclat naturel de la langue grecque ; que l'orateur puisse égaler presque dans les traductions des textes qu'il rapporte les magnificences de l'original , et une éloquence naîtra d'une incomparable

richesse de couleur, imprévue dans ses tours, abondante en images éclatantes et démesurées, puissante par le mouvement, mais le plus souvent désordonnée comme toute œuvre d'inspiration rapide et d'élan. — Et que dire du souffle religieux qui anime cette enveloppe de la pensée? On le sent, il pénètre; mais comment le définir ou l'analyser? Ce commerce continu avec la Bible, les impressions ineffaçables du désert donnent à la pensée de Chrysostôme une élévation et une force admirables, à son langage l'éclat et la grâce, mais non la mesure. Pour lui tout se traduit en images, en comparaisons. Dans la plus simple exposition des préceptes de la morale, on est tout à coup ébloui par les magnifiques peintures du monde extérieur. Les splendeurs de la création se déroulent aux yeux; le langage tout à l'heure familier, et parfois trivial, s'élève jusqu'à la plus haute poésie d'un élan irréfléchi et naturel. J'en veux citer un exemple.

« Plusieurs animaux semblent supérieurs à l'homme : le lion en force, le cheval en vitesse, l'aigle par le vol. Mais l'homme a plié le cheval à son usage. Et l'aigle? — L'homme a inventé les moyens d'arrêter les oiseaux dans leur vol. Mais l'homme a aussi des ailes. Oui, j'ai une aile, bien plus rapide que celle de l'aigle, qui s'élève non à dix stades, non à vingt stades, non jusqu'au ciel, mais par delà les hauteurs du ciel, aux lieux où le Christ est assis à la droite de Dieu (1). »

Voilà les surprises de cette éloquence d'inspiration et d'improvisation. Tel est l'orateur chrétien d'Orient, presque un poète. L'imagination vive du peuple le suivait sans effort dans ces subits élancements où le prophète succédait au prédicateur.

(1) T. II, ad popul. Antioch., hom. 11.

Cette vie contemplative, cette méditation incessante de l'infini, que le désert rend comme visible et sensible, ces ravissements de la pensée qui semble prête à s'abîmer dans l'incommensurable grandeur de Dieu, auraient pu égarer et énerver l'esprit de Chrysostôme dans un mysticisme vague et une sensibilité sans objet. Il eût été poète : quelques esprits délicats et rêveurs l'eussent seuls compris. La société de ses semblables, les pénibles mais salutaires devoirs du diaconat et de la prêtrise le rendirent au monde sans le détacher de Dieu. Cette sensibilité si vive eut un objet et un but ; les besoins de cette âme eurent une satisfaction ; la charité transforma le poète en orateur. Sous cette double influence du désert et du monde acheva de se former cette éloquence, don naturel que l'étude avait déjà cultivé. Tour à tour pratique et idéale, familière et inspirée, ne reculant devant aucune vérité bonne à dire, devant aucun détail, si bas qu'il paraisse, et comme emportée tout à coup d'un essor imprévu à des hauteurs où l'on peut à peine la suivre, le romanesque et le réel s'y succèdent, s'y heurtent souvent. Le sentiment religieux y éclate avec les plus étincelantes couleurs ; l'amour des hommes, les enseignements de la morale la plus populaire, donnent au langage une vérité, une énergie, une simplicité dont le charme est irrésistible. Chrysostôme est, de tous les Pères, le seul qui ait su mêler ainsi des éléments si divers, qui ait concilié, sans les sacrifier l'un à l'autre, l'humain et le divin ; qui, des plus hauts sommets où l'âme puisse atteindre, soit redescendu sans effort jusqu'au niveau des plus faibles intelligences. C'est par là que, sans être le plus pur, il est le plus puissant des orateurs sacrés. Saint Basile est plus soutenu, plus grave, mais moins familier, quelques efforts qu'il fasse pour se mettre

à la portée de son auditoire (1). L'étendue de ses connaissances, le tour philosophique de son langage, le maintiennent toujours au-dessus de la foule qu'il instruit. Chrysostôme l'emporte sur tous par la variété et le pathétique. Bien des qualités lui manquent ; mais il possède au plus haut degré celles qui font aimer l'homme dans l'orateur : il est abandonné et sympathique. Enfin, il connaît toutes les ressources de la rhétorique ; il sait l'importance d'un exorde habile et insinuant, d'une péroraison animée. Il excelle dans les narrations, les descriptions. Tous les artifices de style lui sont familiers ; mais il emploie de préférence les développements, les tours, les figures que tous peuvent comprendre. S'il est l'élève de sa mère, de la Bible et du désert, on voit qu'il est aussi l'élève de Libanius.

§ III.

Libanius.

Libanius était un des plus honnêtes païens de ce temps. Julien l'estimait fort, et lui offrit même la haute dignité de préfet du prétoire, que le sophiste refusa (2). Il ne vécut que pour l'éloquence, et elle avait cessé d'exister ; car elle ne saurait croître à l'ombre du despotisme. Sa vie semble indiquer un sage ; ses écrits

(1) Voir particulièrement l'Hexaméron, œuvre de science dont Chrysostôme eût été incapable. Mais quelle différence dans le ton entre les deux orateurs ! Saint Basile reproche à ses auditeurs leur nonchalance à venir dans l'église, et n'admet pas les excuses des pauvres ouvriers forcés de travailler pour gagner leur vie. Chrysostôme leur cherche lui-même des excuses.

(2) Eunape, Vie de Libanius.

ne montrent qu'un rhéteur. Libanius enseigna pendant plus de quarante ans les préceptes d'un art devenu inutile. Il commentait à ses élèves les harangues de Démos-thènes ; mais il n'y avait plus de démocratie , ni même de Philippe. C'est en expliquant à Zénobie les patrioti-ques invectives de l'orateur grec, que Longin inspirait à une femme le courage de lutter contre l'empire romain. Libanius n'eut ni de tels disciples, ni une telle influence. Eunape nous dit qu'il *cherchait à atteindre l'ancien caractère de l'éloquence, qui façonnait à la fois l'âme et le langage*. Mais ces laborieux efforts devaient être stériles. L'admiration pour le passé ne suffit pas à le faire revivre : l'école ne remplace pas la tribune ; des élèves ne sont pas des citoyens. Gibbon, quoique un peu sévère, a donc raison de dire : « La plupart de ses ou- » vrages offrent les vaines compositions d'un orateur » qui cultivait la science des mots, ou les productions » d'un *penseur solitaire*, qui, au lieu d'étudier ses con- » temporains, avait les yeux toujours fixés sur la guerre » de Troie ou la république d'Athènes (1). » — En effet, des réminiscences tantôt mythologiques, tantôt patrioti-ques, de froids exercices oratoires sur Ulysse, Achille, Agamemnon : voilà les sujets ordinaires des compositions de Libanius. L'étude des lois n'y tient aucune place, tandis qu'elle était au moins le prétexte de la plupart des sujets de déclamation donnés par Sénèque le Rhéteur à ses élèves.

Il ne vécut pas cependant toujours enfermé dans ces souvenirs stériles. S'il *n'étudia pas ses contemporains*, il ne put rester indifférent à quelques-uns des grands évé-nements qui se passèrent sous ses yeux. En d'autres temps peut-être eût-il harangué le peuple ou le sénat :

(1) Gibbon , ch. 24.

il se contenta de composer à loisir, dans le silence du cabinet, de longs et froids discours. J'ai indiqué ailleurs le caractère de sa supplique à Théodose en faveur d'Antioche coupable. Cet exemple est un de ceux qui prouvent le plus invinciblement combien les temps nouveaux réclamaient une éloquence nouvelle. Les arguments du rhéteur glissent sans la toucher sur l'âme de Théodose. Si l'empereur pardonne à Antioche, c'est parce qu'un évêque, un vieillard languissant et infirme, est venu de si loin, à travers tant de dangers, demander grâce pour la ville rebelle; c'est parce qu'il a rappelé à l'empereur irrité la parole de Jésus-Christ mourant : « Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font. » — Triste condition du rhéteur, qui, dans sa longue carrière, ne trouve que deux ou trois fois l'occasion de sortir des froides déclamations de l'école, pour faire entendre sa voix sur de grands intérêts, et ne peut même s'élever jusqu'à l'intelligence du sujet! Telle était alors la destinée de tout ce qui s'obstinait à rester en dehors du christianisme : la vie semblait s'en être retirée; hommes et choses devenaient comme des ombres.

Libanius ne fut guère plus heureux dans sa requête à Théodose pour empêcher la destruction des temples. Cependant, à travers l'emphase du langage et le luxe des arguments surannés, on sent l'émotion : ces regrets sont sincères, touchants même. L'expression de la douleur est vibrante, quoique affectée : on croit entendre le dernier soupir du polythéisme. Sa lamentation (*Μονωδία*) sur l'incendie du bocage de Daphné, celle où il déplore la mort de Julien (*oratio parentalis*), ne sont pas non plus des œuvres méprisables. La religion et l'amitié inspirèrent les moins éloquents.

Libanius eut pour élèves saint Basile et saint Jean Chrysostôme. Le premier conserva à son maître une af-

fection que ni le temps ni la différence de religion ne purent diminuer. Les lettres qu'ils échangeaient, et que nous possédons encore, font honneur au maître et au disciple. Le second ne parle que deux fois de son vieux professeur d'éloquence, son compatriote, de celui qui admirait les vertus d'Anthuse, qui destinait sa chaire au fils de la veuve chrétienne. Dans un passage, il rapporte le mot de Libanius : « Quelles femmes il y a parmi ces chrétiens ! » Dans l'autre, il désigne Libanius par les épithètes de *pleurard*, *bavard*, *scélérat* (*θρήνηδος, ὑπὸς οὐδὲν, μαρὸς*) (1). — Il est vrai que Libanius avait déploré l'incendie du bocage et du temple consacrés à Apollon.

Tel fut le maître de Chrysostôme : un païen, un rhéteur. A cette école l'élève eût pu devenir un avocat disert, un panégyriste pompeux, un brillant professeur de rhétorique, jamais un orateur. Il faut à la flamme un aliment, à l'éloquence une matière. Or, dans cette mort de toute liberté, dans ce silence universel, le christianisme seul vivait et parlait. En lui s'étaient réfugiées et concentrées toutes les forces vives de la société ; hors de lui, tout languissait ou s'agitait dans le vide. Que pouvait être pour une âme ardente, généreuse et invinciblement tournée vers les choses nouvelles, un enseignement dont de vains souvenirs étaient toute la ressource et tout l'intérêt ? Libanius ne put donc donner à Chrysostôme que ce qu'il possédait lui-même : la connaissance des règles de la rhétorique, des principes de l'élocution, c'est-à-dire comme le squelette de l'éloquence. Cet enseignement porta ses fruits ; mais ce que nous admirons le plus dans les discours de Chrysostôme, ce n'est pas le souvenir des leçons de Libanius. C'est l'inspiration qui fait l'orateur ; et l'inspiration vient d'ailleurs, et de plus

(1) T. II, in sanctum Babylam.

haut. Cependant l'enseignement de Libanius était à la fois oratoire et moral. Si l'Evangile révéla plus tard au chrétien une morale plus complète et plus haute, il reçut du moins de son maître ces principes éternels du juste et du bien, cette science des devoirs qui est et sera toujours le fondement de toute éloquence. Si imparfaites que fussent ces notions, elles suffisaient à faire un honnête homme, un orateur probe. D'un autre côté, ce n'est que par l'étude qu'on acquiert toutes les ressources de l'élocution, cette partie si importante de l'art de persuader. La diction de Libanius était, suivant Eunape, *faible, inanimée, sans souffle* (1) : ce qui paraît assez peu vraisemblable ; et eût-elle eu tous ces défauts, Libanius, sans être un grand écrivain, était un écrivain pur et élégant, et devait être un excellent professeur. Eunape, qui lui refuse la force et l'inspiration, lui accorde cependant une grâce et un atticisme parfaits. Ses défauts sont ceux de ce temps misérable où l'éloquence, ne trouvant aucun sujet digne d'elle, était réduite à orner, à développer sans mesure et sans goût de chétives matières. C'est là le propre de la déclamation dans tous les temps : l'expression est magnifique, la pensée faible et insignifiante. L'intérêt et la grandeur manquent aux sujets ; l'orateur supplée à l'aridité du fond par de pompeuses et froides généralités. Chrysostôme n'échappa point à ce travers. Comme tous les Pères, il subit l'influence du milieu dans lequel se développa son génie. Comme eux, plus qu'eux peut-être, il tomba dans la déclamation. Le lieu commun eut pour lui un charme irrésistible : c'est l'écueil où les prédicateurs viennent toujours échouer. Un sermon n'est guère que le développement d'un principe de morale : qu'il est difficile de plaire et de toucher si l'on se refuse

(1) Ὁ δὲ λόγος αὐτοῦ παντελὲς ἀσθενής τε καὶ τεθνηκὼς καὶ ἀπίους,

sévèrement la ressource des peintures un peu forcées, l'hyperbole et l'hypotypose! Mais au milieu de tous les écarts où l'entraînent l'imagination et la sensibilité, Chrysostôme demeure un écrivain pur, correct, élégant. S'il affecta de mépriser un grand nombre des règles de la rhétorique profane, devenues inutiles à la nouvelle éloquence, il n'affecta point, comme les Occidentaux, un mépris insensé pour la pureté du langage, et ne rougit pas d'être sur ce point fidèle aux leçons de l'antiquité païenne et de son maître Libanius (1).

(1) Saint Augustin ne fait pas exception. Ce mépris de la pureté du style n'était pas sincère. Voyez Lactance et Prudence, si travaillés, si désireux de plaire, et qui veulent en vain paraître indifférents à la gloire d'écrivains.

Saint Augustin ne craint pas de dire : « Quid enim prodest
• locutionis integritas quam non sequitur intellectus audientis,
• quum loquendi omnino nulla sit causa, si quod loquimur non
• intelligunt propter quos ut intelligant loquimur? Qui ergo do-
• cet, vitabit omnia verba quæ non docent; et si pro eis alia in-
• tegra, quæ intelligantur, potest dicere, id magis eligit; et
• autem non potest, sive quia non sunt, sive quia in præsentia
• non occurrunt, *utetur etiam verbis minus integris*, dum tamen
• res ipsa doceatur atque discatur integre. (De Doct. christ.,
l. iv, ch. 10.)

CHAPITRE VII.

De la Composition.

« Le temps des homélies n'est plus : les Basile , les
» Chrysostôme ne le ramèneraient pas ; on passerait en
» d'autres diocèses pour être hors de la portée de leurs
» voix et de leurs familières instructions (1). »

Labruyère a raison. Il ya plus d'analogie entre un discours de Vergniaud et une harangue de Démosthènes qu'entre une homélie de Chrysostôme et un sermon de Bourdaloue. L'œuvre des Pères , en ce qui concerne le dogme , a été continuée sans interruption jusqu'à nous ; leur éloquence n'a pas eu d'imitateurs. Les grands orateurs du **xvii^e** siècle leur empruntent volontiers un trait éclatant , une réflexion solide (2) ; mais ils se gardent bien de parler comme eux. D'autres temps amènent d'autres besoins et d'autres goûts ; l'auditoire n'est plus le même. Autrefois les chrétiens formaient , je ne dis pas une secte , mais comme une famille , dont l'évêque était le père et le chef. Tous étaient unis par les mêmes croyances d'abord , mais aussi par les mêmes intérêts , les mêmes espérances , les mêmes dangers. Aujourd'hui , le prédicateur d'une grande ville est comme en dehors

(1) Labruyère. De la Chaire.

(2) Ils citent bien plus volontiers les Pères latins que les Pères grecs. Les premiers sont plus sentencieux : ils abondent en maximes. Saint Augustin est le grand arsenal de citations au **xvii^e** siècle.

des fidèles ; souvent il leur est inconnu , et lui-même c'est à peine si , dans la foule qui remplit l'église , il connaît cinq ou six personnes. Il est préoccupé du désir de plaire ; il pense au succès. Rarement il improvise ; le plus souvent il récite. Son discours est savamment divisé en un certain nombre de parties qu'il développe successivement. Chacune de ces parties renferme un morceau brillant , destiné à faire valoir tout le talent de l'orateur. L'auditoire le sait , admire au passage et attend le suivant. Le même sermon peut servir un grand nombre de fois. Quel prédicateur serait capable d'en composer un par semaine pendant plusieurs années ? Cette oeuvre d'art exige un temps et un travail qu'il n'est pas facile de trouver et de dépenser. Toute différente était la prédication des Pères. Voici le tableau qu'en a tracé Fleury :

« De là vient que nos prédicateurs trouvent l'éloquence
» des Pères si éloignée de l'idée de prédication qu'ils se
» sont formée. Simples, sans art qui paraisse, sans di-
» visions, sans raisonnements subtils, sans érudition cu-
» rieuse, quelques-uns sans mouvement, la plupart fort
» courts. Il est vrai, ces saints évêques ne prétendaient
» point être orateurs, ni faire des harangues ; ils préten-
» daient parler familièrement comme des pères à leurs
» enfants, et des maîtres à leurs disciples. C'est pour
» cela que leurs discours se nomment *homélies* en grec,
» et en latin *sermons*, c'est-à-dire entretiens familiers.
» Ils cherchaient à instruire en expliquant l'Ecriture,
» non par la critique et les recherches curieuses, comme
» les grammairiens expliquaient Homère ou Virgile dans
» leurs écoles, mais par la tradition des Pères, pour la
» confirmation de la foi et la correction des mœurs. Ils
» cherchaient à émouvoir non pas tant par la véhémence
» des figures et l'effort de la déclamation que par la

» grandeur des vérités qu'ils prêchaient , par l'autorité
» de leurs charges , leur sainteté personnelle , leur charité. Ils proportionnaient leur style à la portée de leurs auditeurs (1). »

Ces quelques ligtes de Fleury suffisent pour donner une idée, quoique bien vague encore, de l'éloquence des Pères, et en particulier de celle de Chrysostôme. Elle ne ressemble en rien à l'éloquence des grands orateurs du ^{xvii}^e siècle : voilà ce qui frappait surtout Fleury. Lui est-elle supérieure? Si on n'envisage que la question d'art, on répondra par la négative ; si l'on se demande laquelle des deux exerça le plus d'influence sur les contemporains, ce sont les Pères qui l'emporteront. — Cette influence si considérable des Pères sur leur auditoire tient à bien des causes ; le caractère personnel de l'homme y avait plus de part encore que le génie de l'orateur. C'est la forme même de l'éloquence que j'étudie en ce moment.

Il est impossible de suivre dans cette étude la méthode que l'on emploierait s'il s'agissait des chefs-d'œuvre de Démosthènes ou de Cicéron. Le premier devoir de la critique, c'est d'accepter l'auteur tel qu'il est, de ne point exiger qu'il ressemble à tel ou tel autre qu'on s'habitue à considérer comme un modèle, et qui devient un tyran. Démosthènes et Chrysostôme ont tous deux prononcé des discours devant le peuple ; mais voilà, à vrai dire, le seul point qu'ils aient de commun. Et je ne parle pas ici de la matière même de leur éloquence, mais simplement de la forme. Non-seulement ils ne se proposent pas le même but, ils n'ont pas les mêmes idées, ils ne disent pas les mêmes choses ; mais les arguments qu'ils em-

(1) Fleury. Mœurs des chrétiens, 3^e partie, ch. 31. — Ce jugement, vrai dans son ensemble, renferme plus d'une erreur de détail ; mais l'idée générale du genre est assez juste.

ploient, l'ordre dans lequel ils les rangent, le langage dont ils se servent, tout est différent, tout devait l'être. On doit admirer dans Démosthènes le génie et l'art, mais il ne faut pas exiger que Chrysostôme lui ressemble. Celui-ci à une éloquence qui lui est propre, on ne peut le nier. Cette éloquence fut toute-puissante sur les contemporains, cela est incontestable. D'où lui vint cette force? Quels furent ses moyens d'action? Comment l'orateur chrétien réussit-il à persuader sans s'astreindre aux lois ordinaires de la rhétorique? En quoi viola-t-il les règles établies, ces règles qu'il avait apprises de Libanius, et pourquoi les viola-t-il? — Voilà ce qu'il convient d'examiner.

Quand on entend prononcer, quand on lit un discours quelconque, le premier point qui frappe l'attention, c'est le sujet pris dans sa plus grande généralité. Quel but se propose l'orateur? Que veut-il prouver? — En second lieu, nous examinons si ce but a été atteint, et comment il l'a été. Ces deux questions que se pose invinciblement l'esprit humain, et dont il cherche immédiatement la solution, imposent à l'orateur la loi de l'unité. Si étendu que soit le discours, si grand que soit le nombre des parties qui le composent (1), tout doit tendre à une seule fin.

Sit quodvis simplex duntaxat et unum.

Or il n'y a aucune unité dans Chrysostôme. Chacune de ses homélies se compose d'un certain nombre de parties; mais aucun lien ne les unit entre elles. Chacune

(1) On se rappelle la critique plus spirituelle que solide des divisions dans les sermons (Labruyère. De la Chaire). Fénelon les blâme aussi; mais il semble plutôt en proscrire l'abus que l'usage.

d'elles forme un tout isolé. A part quelques sermons, comme celui sur l'Aumône, sur les Spectacles, sur l'Anathème, tout le reste est confusion, désordre. Le hasard et le caprice paraissent les seuls guides de l'orateur. — Célèbre-t-il la fête de quelque martyr, la gravité du genre démonstratif, l'unité évidente du sujet, ne peuvent s'imposer à lui : il laisse là brusquement le mort illustre pour s'adresser directement aux vivants (1). Il annonce l'intention de traiter un sujet, et, après quelques lignes, il l'abandonne. Il n'est pas rare de rencontrer dans le même discours deux et trois exordes. L'orateur y ajoute une péroraison qui ne diffère pas essentiellement des exordes, et il a fini. Digressions incessantes, redites fastidieuses, brusques interruptions, dialogue avec tel ou tel de ses auditeurs : voilà la composition ordinaire de ses discours. Le style offre naturellement les mêmes caractères : tantôt sublime, tantôt simple, ou d'une bassesse qui révolte, c'est le mélange le plus bizarre, le plus imprévu des qualités les plus hautes, des défauts les plus vulgaires. Voilà ce qu'on rencontre à chaque page : c'est le chaos. Et cependant nul orateur n'excita plus d'enthousiasme, n'exerça une domination plus absolue. Ces discours désordonnés étaient à chaque instant interrompus par des cris d'admiration, des applaudissements, ou, ce qui vaut mieux encore, des sanglots. Ces Grecs d'Orient étaient-ils donc gens grossiers et sans goût ? Ou serait-ce que l'orateur peut plaire et persuader en violant les règles les plus fondamentales de la rhétorique, et en particulier celle de l'unité ? Ou bien encore, l'éloquence fut-elle alors ce qu'elle n'avait pas été jusque-là, ce qu'elle ne fut plus depuis ? Je le croirais volontiers. Pénétrons dans ce chaos, et tâchons de saisir

(1) Il y en a une foule d'exemples. Le plus remarquable est celui du panégyrique de saint Philogonius, t. II.

les éléments de cette puissance de parole qui n'a pas été surpassée.

Il y a, si je puis parler ainsi, deux sortes d'unité dans une œuvre oratoire. L'une est extérieure et comme matérielle, l'autre intérieure et spirituelle. Chrysostôme ne posséda pas la première; il eut la seconde. Il ne sut point, ou plutôt il ne voulut point s'astreindre à composer avec art et méthode un seul discours sur un seul sujet. Mais, dans la plus confuse de ses homélies, il n'y a pas une digression, pas un détail qui s'écarte du but unique proposé à l'orateur chrétien : la confirmation de la foi, la correction des mœurs. Sous ce désordre réel vit et agit la salutaire unité de l'ensemble et du but. L'avocat qui défend un accusé, obéit forcément à la loi de l'unité : un seul homme est en cause, un seul crime lui est imputé; le moyen de sortir de ce cercle de fer? L'orateur chrétien plaide la cause non de celui-ci ou de celui-là, mais de tous à la fois. Chacun de ses auditeurs est tout ensemble accusé, partie et juge dans ce grand et éternel procès des passions contre les lois de la morale. Mais, objectera-t-on, le prédicateur ne peut-il diviser ses efforts? Il n'a qu'un ennemi, le péché. Comme cet ennemi revêt mille formes diverses, qu'il l'attaque successivement sous chacune de ces formes : un jour l'avarice, un autre l'orgueil, un troisième la débauche. C'est ce que firent les grands sermonnaires du ^{xvii}^e siècle. — Il est vrai. Mais quoi? Si le prédicateur n'a pas le loisir de composer à son aise un sermon qui épuise la matière, comme Bourdaloue, par exemple, qui semble débiter en chaire un traité de morale; si ce prédicateur est forcé de parler quatre et cinq fois par semaine, et souvent tous les jours; si, en sortant de l'église, il lui faut non pas rentrer dans son cabinet pour y reprendre son travail, mais courir de maison en maison, répandre les aumônes que sa voix

éloquente vient d'arracher aux riches ; s'il est le directeur spirituel des veuves , le protecteur et le surveillant des vierges ; s'il fait construire des hôpitaux pour toutes les misères et toutes les souffrances ; s'il lui faut parcourir son diocèse , réformer les abus du clergé ; s'il lui faut combattre les hérétiques , les juifs , les païens , convertir et instruire des néophytes barbares ; si , enfin , à ces fonctions du ministère sacré s'ajoutent les soucis et les préoccupations de l'homme politique ; si le malheur des temps , la nullité des empereurs , la lâcheté des ministres , font retomber sur l'évêque tout le poids de la défense de l'empire ; si c'est lui seul qui puisse fléchir et désarmer un barbare menaçant , protéger un Eutrope tremblant au pied des autels ; si , enfin , le premier représentant de l'Eglise est le seul représentant de la justice , des lois , de l'humanité , de l'indépendance : quels loisirs réservera-t-on dans une vie si pleine à la préparation de longs discours savamment composés ? — Le temps des Isocrates est passé. Ce n'est pas dix ans , ni même dix jours qu'il faut consacrer à la composition d'une harangue. Le temps presse ; il emporte d'un mouvement irrésistible hommes et choses : encore quelques années , et la face du monde sera bouleversée. Quand cette terrible transformation sera accomplie , il faut que l'œuvre du christianisme soit accomplie aussi , ou elle risquerait de disparaître dans les débris du grand naufrage. Elle le fut , grâce aux vertus , grâce surtout au dévouement de ces hommes admirables qui , pour construire sur des bases inébranlables ce grand édifice qui devait survivre à toutes les révolutions , sacrifièrent non-seulement toutes les joies de la vie , leur vie elle-même , mais leur génie ; qui , nés pour être des Platons et des Démosthènes , se firent volontairement les instructeurs des ignorants et des faibles d'esprit.

C'est l'auditoire qui fait l'orateur sacré. Sa première victoire est de se faire écouter, non de quelques-uns, mais de tous. Ici le nombre importe beaucoup. Or ce qui frappe et retient la multitude, ce n'est point l'art de la composition, la rigueur de la méthode, l'exactitude des déductions logiques et l'austère précision du langage. Son attention se lasse à suivre un auteur dont la pensée se développe lentement et se dirige avec un grand appareil de preuves solides à une conclusion marquée d'avance. Moins de rigueur et plus de mouvement; moins d'unité, plus de variété : voilà ce que demande le commun des auditeurs. Un excellent sermon sur l'orgueil, sera moins profitable qu'une homélie où le prédicateur parlera de l'orgueil, et aussi de l'avarice, et aussi des spectacles. Dans cette grande foule qui l'écoute, il y a peut-être quinze orgueilleux : c'est à eux que le prédicateur s'adressera d'abord. Il y a cent ou deux cents avares, égoïstes, durs aux pauvres : les voilà sous sa main. Enfin, tous ceux qui sont là sont dévorés de la passion des spectacles : à cette fois il tient tout son auditoire; il le maîtrise, l'attendrit, l'épouvante. Il semblait l'avoir divisé. Il le réunit tout à coup dans un brusque appel à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les classes.

Telle est à peu près la composition de toutes les homélies. Complètement défectueuse au point de vue de la rhétorique, elle est habile, elle est heureuse au point de vue de l'utilité.

Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Mais on n'aurait qu'une idée bien imparfaite de la sollicitude de Chrysostôme pour les diverses classes dont se composait son auditoire, si on ne l'entendait lui-même, avec cette naïveté d'une grande âme, expliquer la cause

des défauts qu'on peut lui reprocher. Il savait bien assurément, ce brillant élève de Libanius, ce que c'est que l'exorde, la narration, la confirmation et le reste; dans quel ordre ces diverses parties doivent être placées, et quel est le caractère de chacune d'elles, le style qui lui convient. Mais quoi? Il ne se propose pas de faire admirer sa rhétorique : il veut être utile aux hommes.

Un jour il exposa aux fidèles un embarras presque comique. Les uns se plaignaient, à ce qu'il paraît, de la longueur de ses exordes, les autres de leur brièveté. Pour lui, il les croyait volontiers trop courts; et il soupçonne ceux qui ont l'opinion contraire, d'attribuer à ces malheureux exordes les torts de leur mollesse, et un peu aussi de la chaleur. Ces délicats se trouvent trop serrés à l'église, en été surtout. Ils ne se plaignent ni de la chaleur, ni de la presse, quand ils sont entassés sur les gradins de l'amphithéâtre. Quoi qu'il en soit, si les exordes sont longs, il y en a de bonnes raisons qu'il va déduire. — Je lui laisse la parole.

« Il faut me défendre du reproche de prolixité, et expliquer pourquoi je fais de longs exordes. Pourquoi donc? Je parle à une multitude nombreuse, à des hommes qui ont une femme, des enfants, un ménage, qui gagnent leur vie au jour le jour, qui sont tout occupés d'intérêts matériels. Et le plus embarrassant, ce n'est pas qu'ils soient constamment occupés; mais nous ne les recevons ici qu'une fois par semaine. Pour leur rendre donc plus facile à comprendre le sens de nos paroles, nous cherchons à ce que nos exordes donnent plus de clarté à l'enseignement. Celui qui n'a d'autre soin que l'étude des saintes Ecritures, n'a pas besoin d'exordes ni de discours préliminaires. Il comprend sans peine le sens de tout ce qui se dit. Mais celui qui est tout entier aux affaires du siècle, qui ne vient ici que

rarement et pour peu de temps , a besoin de préambules qui lui préparent la voie ; sinon , il nous quitte sans avoir retiré aucun profit. Mais nous avons encore une autre raison , et aussi importante. Parmi tant de fidèles , les uns viennent régulièrement , les autres nous font souvent défaut. Il faut donc donner des éloges à ceux qui viennent , et réprimander ceux qui ne viennent pas. Les éloges rendent les premiers encore plus zélés , et le blâme corrige l'apathie des autres. Les exordes sont encore nécessaires pour une autre raison. La matière est quelquefois trop abondante pour qu'on puisse la traiter en un seul jour et l'épuiser. Souvent il faut deux , trois et quatre expositions sur le même sujet. Il est nécessaire de reprendre le second jour ce qu'on a dit le premier , pour rattacher le commencement du discours à la fin du discours précédent , et donner plus de clarté aux choses. Enfin , au corps il faut une tête , à l'arbre des racines , au fleuve une source , au discours un exorde (1). »

Et la proportion , l'harmonie entre les diverses parties du discours , n'y pense-t-il pas ? Aucunement. Les longs exordes sont nécessaires pour trois raisons , toutes trois d'utilité : 1^o pour faciliter aux pauvres gens , aux ouvriers , qui ne peuvent venir à l'église qu'une fois par semaine , l'intelligence de l'enseignement religieux ; 2^o pour féliciter les auditeurs zélés , réprimander les autres ; 3^o pour reprendre ce qui a été dit la veille ou les jours précédents. — Il y en a bien encore une autre raison : c'est que Chrysostôme est bien aise de converser avec son auditoire ; mais celle-là se devine sans qu'il la dise. N'est-ce pas là une rhétorique audacieusement nouvelle ? Celle des faibles d'esprit , des enfants , je le veux bien ; mais quelle puissance elle donne à l'orateur ! Comme il se mêle intimement à la vie de chacun et de tous !

1. Chrysost., t. III , p. 130.

Voici quel est le cadre ordinaire des homélies. Un, ou deux, ou trois exordes, dans lesquels il s'adresse successivement à telle ou telle partie de son auditoire. Il rappelle le sujet de l'entretien de la veille, et le résume. Il a été content ou mécontent de la tenue ou de l'attention des fidèles. Il sait que plusieurs d'entre eux, en sortant de l'église, sont allés au théâtre ou dans les tavernes (1); il leur en fait des reproches. Il annonce ensuite le sujet qu'il veut traiter, en dit quelques mots, tombe dans une digression à propos des lanternes qu'on allume (2), des coupeurs de bourse qui profitent de l'émotion générale pour exercer leur industrie (3), s'aperçoit que l'attention des fidèles commence à se fatiguer, rompt brusquement son discours, et termine par une exhortation morale appropriée aux besoins du moment : tantôt sur les jurements (4), le jeûne, le plus souvent sur les théâtres et l'aumône. Qu'il explique la Genèse, les Psaumes, l'Evangile de saint Jean ou celui de saint Matthieu, les Actes des apôtres ou les Epîtres de saint Paul, jamais il n'oublie cet enseignement moral : c'est le couronnement obligé de l'enseignement religieux ; c'est aussi le triomphe de son éloquence tendre et vive, violente et pathétique. — *On trouve en lui, dit Bossuet, l'exhortation, l'incrédation et la vigueur* (5).

J'ai dit qu'il y avait très-peu d'homélies sur un sujet déterminé. La plupart, en effet, ne sont guère autre

(1) Chrysost., t. II, hom. in Diab., p. 291. — Hom. in Martyres.

Chrysost., t. X, in Ep. prim. ad Corinth., hom. 27.

(2) T. IV, in Genesim, hom. 1.

(3) T. I, contra Anomæos, hom. 1.

(4) T. II, ad populum antiochenum, hom. 3, 4 et sqq.

(5) Ecrit inédit de Bossuet. (Floquet. Etudes sur Bossuet, t. II.)

chose qu'une explication littérale des Livres saints. Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher les procédés de composition de Chrysostôme. Il est l'esclave du texte, commentateur, et ne secoue le joug que dans l'exhortation morale de la fin. Pour avoir toute sa puissance, il faut que son éloquence soit libre, et elle ne l'est que dans des sujets de son choix. Telles sont les homélies sur la Pénitence, sur Lazare, sur Anna, sur les Macchabées, sur le roi Ozias. On trouve une sorte d'unité dans la composition de ces homélies, mais à une condition : c'est de ne pas les envisager isolément une à une, mais toutes ensemble. Des sept ou huit discours il faut n'en faire qu'un par la pensée, retrancher l'embarras des longs exordes, les digressions explicatives, les conversations et les apostrophes, c'est-à-dire, hélas ! ce qui est le caractère même de ces œuvres étranges, désordonnées et si puissantes. Un prédicateur moderne épuiserait facilement en un jour la matière ; il y est même forcé, car retrouvera-t-il le même auditoire dans huit jours, et ne risquera-t-il pas de l'ennuyer par la monotonie d'un sujet déjà traité ? Chrysostôme n'a ni ces appréhensions, ni ces scrupules. Il se répètera, et plusieurs fois ; l'important, c'est qu'on le comprenne. De là ces interminables exordes, dont il s'excuse si naïvement et ne se corrige jamais. Ne faut-il pas rappeler aux auditeurs la leçon de la dernière fois ? On en ira plus lentement, mais combien plus sûrement ! Il est touchant de voir cette préoccupation constante, ce souci des ignorants, des oublieux, des inattentifs, ces excuses que l'ingénieuse charité d'un grand homme se plait à trouver à la légèreté, à l'inaptitude de son auditoire.

« Vous rappelez-vous quel était le sujet de notre dernier entretien, quel en était le commencement, où nous nous sommes arrêtés ? Je pense que vous l'avez oublié :

moi, je m'en souviens ; mais je ne vous en fais pas un reproche. Chacun de vous a une femme, des enfants, un ménage, dont il lui faut s'occuper. L'un est militaire, d'autres sont artisans ; chacun de vous, enfin, a ses affaires, tandis que moi je ne m'occupe que de ces objets, j'y consacre tout mon temps. Vous n'êtes donc pas à blâmer ; au contraire, vous méritez des éloges pour le zèle avec lequel vous laissez tout pour accourir à l'église chaque dimanche (1). »

Telles sont les nécessités que subit l'orateur, telles sont les entraves que sa charité lui impose. Ses auditeurs le rendirent diffus et prolix. Que d'admirables qualités sont comme étouffées par ce luxe de redites et cette exubérance de développements ! Dans ces groupes d'homélies, les plus remarquables sont assurément ceux sur la Pénitence et ceux sur Lazare. — Les homélies sur la Pénitence sont d'une indulgence qui scandaliserait fort de nos jours ; on s'en fit plus tard une arme contre lui. Celles qui sont consacrées à Lazare sont d'une grande beauté. Jamais, du reste, sujet ne fut mieux en rapport avec le génie de l'orateur. Misère du pauvre, insensibilité du riche ; iniquité ici-bas, justice là-haut : un exemple éclatant était donné à Chrysostôme par les Livres saints, pour qu'il plaidât une fois de plus, et avec une autorité divine, la cause des misérables contre les puissants. Aussi est-ce dans ces homélies que se trouvent les plus hardies négations du droit de propriété. Mais laissons de côté le fond du discours pour en étudier la composition. Je suivrai pas à pas l'orateur, je le citerai souvent ; j'indiquerai ses digressions : on en verra facilement le caractère et le but. A vrai dire, il ne s'égare jamais ; mais il revient sans cesse sur ses pas, de peur que quelque audi-

(1) T. II, de Pœnitentia, hom. 3, p. 346.

teur ne soit resté en arrière. Il va prendre le retardataire par la main, le ramène, et poursuit sa route. Oublions pour Chrysostôme les vers d'Horace :

Semper ad eventum festinat, et in medias res
Haud secus ac notas auditorem trahit; et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Chrysostôme procède d'une façon toute contraire. Il va lentement, très-lentement au dénouement. Le drame, si énergique dans sa concision, qui commence sur la terre et finit dans le ciel, et dont les personnages ne sont que des abstractions incarnées, la richesse, la pauvreté, il l'étend, il le développe, il l'anime, sans y mêler un seul personnage nouveau, mais par une analyse patiente et passionnée des moindres détails, des sentiments les plus cachés, des circonstances les plus insignifiantes en apparence. Puissance merveilleuse de l'imagination et de la sensibilité ! Il n'enlève pas à la parabole son caractère philosophique et général ; il comprend bien que si la forme est anecdotique, le fond est dogmatique et moral. Et cependant il laisse aux personnages qui ne représentent que des idées, toute leur réalité humaine ; il les fait agir sous nos yeux ; il découvre le fond de leur âme, excite la pitié, l'horreur, l'admiration, mêle enfin à toutes les péripéties d'un drame toute la sévérité d'un enseignement moral et religieux. — Voyons les procédés de cette composition oratoire.

Après un de ces interminables exordes dont lui seul est capable, et qui se rapportent fort peu au sujet, il entre en matière :

« Il y avait un homme riche, qui était couvert de pourpre et de soie, et qui faisait tous les jours des festins splendides.

» Il y avait un mendiant, nommé Lazare, qui gisait à sa porte, tout couvert d'ulcères,

» Désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et personne ne lui donnait; mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. (Evangile selon saint Luc, ch. xvi, vers. 19, 20, 21.) »

Voilà certes un des plus dramatiques contrastes que puisse offrir dans la société l'inégale répartition des biens. La parabole n'a d'autre objet que d'opposer au luxe insolent, à l'insensibilité du riche, la misère, la résignation du pauvre; au châtiment du premier, la récompense décernée au second, non ici-bas, mais dans l'autre vie. C'est bien là ce que se propose aussi l'orateur; mais son enseignement doit avoir un double caractère, être à la fois dogmatique et moral. Il saura bien tout à l'heure nous faire prendre Lazare en compassion, le riche en haine; mais auparavant il lui faut expliquer ce que c'est qu'une parabole, ce que c'est que celle-ci, d'où elle est tirée. Le commentateur précède, l'orateur suivra. L'unité de la composition sera anéantie; mais l'auditoire aura tout compris (1).

« C'est une parabole, dit-il. — Pourquoi Dieu a-t-il parlé par paraboles? — De ces paraboles, pourquoi explique-t-il les unes, non les autres? Et autres questions de ce genre que nous réservons pour un autre temps, afin de ne pas nous écarter du sujet qui nous presse. Mais nous vous dirons seulement ceci présentement : Quel est celui des évangélistes qui rapporte

(1) Saint Augustin constate cette nécessité de l'enseignement : « Fit autem ut quum incidentes quæstioni aliæ quæstiones, et aliæ rursus incidentes pertractantur atque solvuntur, in eam longitudinem ratiocinationis extendatur intentio, ut nisi memoria plurimum valeat atque vigeat, ad caput unde agebatur disputator redire non possit. (De Doct. christ., hom. 4, ch. 20.)

» cette parabole? — Qui est-ce (1)? C'est saint Luc tout
» seul. Et certes il importe bien de savoir que des cho-
» ses rapportées par les évangélistes, les unes le sont
» par tous également, les autres par quelques-uns seule-
» ment. Et pourquoi (il en donne une singulière rai-
» son)? Pour que la lecture des autres nous soit néces-
» saire (2). »

Cette explication préliminaire donnée, il reprend :

« Il y avait un homme riche, qui était couvert de pour-
pre et de soie, et qui faisait tous les jours des festins
splendides. »

Voici comme il développe ce verset. — Je ne puis que
répéter ici les paroles de Bossuet : « On trouvera en lui
» l'exhortation, l'incrédation, la vigueur, la manière de
» traiter les exemples de l'Écriture, et d'en faire valoir
» tous les mots et toutes les circonstances (3). »

» Il y avait un riche vivant dans une grande perversi-
» té. Il ne lui arrivait aucun malheur ; mais tout pour
» lui coulait comme de source. Qu'il ne lui arrivait aucun
» malheur, qu'il n'avait aucun sujet de tristesse ni d'a-
» battement dans la vie, c'est ce que l'évangéliste fait en-
» tendre, quand il dit : « *Il se réjouissait tous les jours.* »
» Il vivait dans la perversité : cela est clair d'après la fin
» qui lui échut, et aussi d'après le dédain qu'il témoigna
» pour le pauvre. S'il n'avait aucune pitié de celui qui
» était à son seuil, il n'avait non plus pitié d'aucun au-
» tre. Car si celui qui était jeté dans son vestibule, qui
» gisait devant ses yeux, qu'il était forcé de voir en en-

(1) Evidemment ici l'orateur adressait une interrogation di-
recte à l'auditoire, et attendait une réponse. La même scène se
représente assez souvent. Le sermon devenait un catéchisme.

(2) T. I, in Lazar., hom. 1.

(3) Ecrit inédit de Bossuet. — Etudes sur Bossuet. (Floquet,
t. II.)

» trant, en sortant, chaque jour une fois, deux fois, plusieurs fois (et en effet le misérable n'était pas couché dans la rue, dans un carrefour, dans un endroit désert, mais là même où le riche passait et repassait continuellement, là où il était forcé de le voir malgré lui).
» Si celui-là, dis-je, il n'en a pas eu pitié, celui-là qui gisait dans une si amère souffrance, qui vivait dans une telle détresse, et plus encore, qui était dévoré d'un tel mal, le plus cruel de tous, de quel malheureux rencontré sur son chemin eût-il eu compassion ? Qu'il eût passé devant Lazare, le premier jour sans s'arrêter, il aurait dû le second jour éprouver quelque émotion ; qu'il fût resté insensible le second jour, il devait être attendri le troisième, le quatrième, le cinquième, quand même il eût été plus sauvage qu'une bête féroce. Mais il n'éprouva rien ; mais il se montre même plus farouche, plus impitoyable que ce juge qui n'avait ni crainte de Dieu ni respect pour les hommes. »

Ici se place l'histoire de ce juge qui resta sourd aux prières d'une veuve. C'est un exemple dans un exemple. C'est un argument de plus contre le mauvais riche. Il faut qu'il soit accablé, haï. Chrysostôme le compare à ce juge cruel, et le déclare plus cruel encore que le juge.

« Cette veuve implorait le juge contre ses ennemis.
» Lazare ne demandait qu'une chose : qu'on apaisât sa faim, qu'on ne le dédaignât pas, lui qui périssait. Celle-ci était importune avec ses prières. Lui se montrait plusieurs fois par jour au riche, gisant, silencieux. Et voilà ce qui eût dû attendrir même un cœur de pierre.
» Souvent, en effet, quand on nous importune, nous nous irritons. Mais quand ceux qui ont besoin de notre assistance, nous les voyons immobiles, debout, ne disant rien, mais s'offrant toujours à nous sans perdre

» jamais patience, se bornant à se présenter muets à nos
» yeux, fussions-nous plus insensibles que les pierres
» mêmes, nous sommes attendris : une telle douceur
» nous inspire du respect. — Et ce n'est pas encore tout.
» L'aspect de ce pauvre était pitoyable. Sa face était épui-
» sée par la faim et la longue maladie. Et cependant tout
» cela ne put émouvoir l'homme cruel. »

Voilà donc un premier vice : l'inhumanité ! Mais ne croyez pas que l'orateur abandonne enfin ce long entassement de circonstances aggravantes contre le riche. Toutes les preuves, tous les arguments, toutes les inductions, il les agglomère pour démontrer la hideuse insensibilité de cet homme. « S'il eût été pauvre, dit-il, » on eût pu comprendre qu'il ne secourût pas le pauvre. » S'il eût eu des peines, des afflictions, on le comprendrait encore. Mais il était heureux, heureux de tout point, et le bonheur, vous le savez bien, adoucit les cœurs les plus durs. Et lui, la prospérité le rendait plus cruel qu'une bête féroce. »

Ici le fil se brise. L'imagination et la sensibilité de l'orateur ont été ébranlées par cette peinture. Un cri de douleur lui échappe. La prospérité de ce mauvais riche lui fait horreur, l'épouvante. Il est près d'en accuser la Providence. Mais, par une de ces vives images si familières aux Orientaux, il se le représente monté sur un vaisseau chargé de richesses, poussé par un vent favorable, accourant au port. Et tout à coup l'abîme s'ouvre, le riche et ses biens ont disparu. Quel art dans ce mouvement de sensibilité ! Peut-être les auditeurs n'avaient-ils plus présente à l'esprit la fin réservée à ce coupable ; peut-être allaient-ils nier la justice divine. Il remet le châtiment sous les yeux, éclatant, terrible. Il peut poursuivre maintenant : on sait que le riche court à sa damnation, et Lazare au salut.

« Veux-tu que je t'apprenne encore un autre vice de ce riche. Il s'abandonnait chaque jour aux délices. Or, cela était un crime déjà, alors aussi bien qu'aujourd'hui, où Dieu exige de nous une si grande philosophie. C'était un crime même au commencement, sous l'Ancien Testament, alors que la parfaite philosophie ne nous avait pas encore été révélée. »

Et Chrysostôme en cite plusieurs exemples tirés des prophètes. On s' imagine facilement la longue digression qui suit contre le luxe, la mollesse, les raffinements de la parure. L'orateur a cédé la place au commentateur d'abord, puis au moraliste, et aussi au peintre satirique. La parabole est oubliée, mais non l'auditoire. Luxe des lits, de la table, des parfums, tous les soins excessifs du corps, sont vivement exposés, flétris, raillés. Il représente ces hommes alourdis par les mets, qui passent de la table au lit, sans penser même à prier Dieu.

« Il faut aller non de la table au lit, mais à la prière : cela peut sembler étrange, mais n'en est pas moins vrai. Jésus-Christ donne à diner à une grande multitude, et ne l'envoie pas dormir ensuite. Il l'invite à écouter la parole divine. Ne prenons donc que ce qu'il faut de nourriture pour vivre. Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger. »

Nous voilà bien loin de Lazare ; il ne s'en préoccupe pas autrement : la transition se fera d'elle-même, tout comme la digression.

« Mais pour que la condamnation des délices soit plus énergique, et morde plus vivement ceux qui s'y adonnent, ramenons le discours à Lazare. »

En effet, c'est Lazare qui remplira le reste de l'homélie.

Lazare est le type du pauvre parfait. Jésus-Christ l'arrache au tombeau ; le christianisme l'arrachera à sa mi-

sère. Résigné, doux, sans envie, n'accusant de son malheur ni Dieu ni les hommes, silencieux, laissant parler pour lui l'éloquence de sa faim et de ses plaies, il semble moins un être doué de sentiment qu'une statue de la douleur. Eh bien, c'est le mendiant sans mouvement, sans voix, et comme sans pensée, dont Chrysostôme va énumérer les misères et les vertus. Ce qu'il a fait pour le riche, il le recommence ici : mêmes procédés de composition, même abondance, mais moins vulgaire cette fois et plus pathétique. Je ne crois pas qu'il soit possible de pénétrer plus avant dans une âme, d'y découvrir plus de mystères et de plus profonds mystères, de saisir et de montrer tout ce qu'il peut vivre de pensées, de sentiments, de réflexions douloureuses enfoui dans un cœur dont il n'est jamais sorti une plainte.

Longin recommande fort l'énumération des parties, qui contribue à donner au style un tour sublime. Et il cite en exemple l'ode de Sappho, *dans laquelle toutes les parties de son corps, comme autant d'êtres, semblent près d'expirer avec elle*. Ici l'analyse de l'âme est autrement profonde, l'énumération autrement pathétique. Il faut avoir souffert avec les pauvres pour les peindre ainsi.

« Ce qui frappe le plus dans Lazare, dit Chrysostôme, » c'est sa pauvreté. Mais moi je veux montrer qu'il a » enduré neuf supplices différents, non comme une punition, mais afin que sa vertu en reçût plus d'éclat. »

Je vais indiquer ces neuf mérites de Lazare, mais je suis malheureusement forcé d'abrégé. — Et ici l'étendue c'est la force. — Ce singulier inventaire est d'un dramatique toujours croissant :

« 1° La pauvreté est réellement une chose affreuse ; et ceux-là le savent qui en ont fait l'expérience. Aucun discours ne peut représenter les souffrances de ceux qui

vivent privés de tout , et ne peuvent se résigner. Mais ce n'était pas là la seule peine qu'eût Lazare.

» 2^e La maladie était en outre attachée à lui , et une maladie incurable.

» Voyez comme l'évangéliste montre en lui la pauvreté et la maladie réunies , et extrêmes toutes deux. — Il n'avait pas même les miettes tombant de la table du riche ; et il était si faible , qu'il ne pouvait empêcher les chiens de lécher ses plaies. Mort vivant , il les voyait venir sur lui , et n'avait pas la force de les éloigner , tant ses membres étaient détendus , tant il était desséché par la maladie , consumé par la souffrance. — La plupart des malheureux n'ont pas ces deux maux réunis , la misère et la maladie. L'un est pauvre , mais il se porte bien ; l'autre est malade , mais il a de quoi manger. Lui seul , il les a tous deux. Mais peut-être n'en citez-vous qui ont aussi les deux. En tout cas , nul ne fut jamais dans un tel délaissement.

» 3^e Car s'il ne peut être soulagé ni par lui-même , ni par ceux de sa famille , du moins ceux qui le voient gisant au milieu d'eux en ont compassion. Ce qui rendait les souffrances de Lazare plus cruelles , c'est qu'il n'y avait personne au monde qui voulût venir à son secours.

» 4^e Ce qui les rendait plus cruelles encore , c'était d'être dans le vestibule du riche. Si , gisant dans une terre déserte et inhabitée , il eût enduré ces maux sans que nul se retournât vers lui , il eût moins souffert. En l'absence de tout secours possible , il faut bien se résigner à sa peine. Mais être étendu au milieu de cette foule de gens qui mangent , boivent , prennent du plaisir , et ne trouver dans aucun pas même la plus vulgaire attention : voilà ce qui rendait plus amer le sentiment des maux ; voilà ce qui avivait le désespoir. Quand on souffre , l'im-

possibilité d'être secouru est moins dure au cœur que la présence de gens qui ne veulent pas nous tendre la main. Or c'est là ce qu'il eut à endurer. Il n'y avait là personne pour le consoler, pour le soulager ; ni ami , ni voisin , ni parent , ni passant : toute la maison du riche était corrompue.

» 5° Outre cela , ce qui lui était encore un accroissement de douleur , c'est qu'il voyait la prospérité d'autrui. Non qu'il fût envieux ou méchant ; mais naturellement le bonheur des autres nous fait plus vivement sentir nos propres infortunes.

» 6° Ce n'était pas seulement la comparaison de sa misère avec la félicité du riche qui lui rendait plus douloureux le sentiment de ses maux ; mais il se disait en outre que cet homme si cruel , si inhumain , jouissait d'un bonheur sans mélange , tandis que lui , vertueux , doux de cœur , endurait les dernières peines. Voilà encore ce qui le livrait à un abattement inconsolable. Si le riche eût été juste , Lazare eût moins souffert ; mais il voyait les parasites , les flatteurs , les esclaves , montant , descendant , entrant , sortant , courant , s'agitant , s'enivrant , dansant , se livrant à toute licence. Comme s'il fût venu là pour être témoin de la joie des autres , ainsi il était jeté dans le vestibule , ayant juste assez de vie pour sentir ses misères , faisant naufrage au port , dévoré d'une soif ardente auprès d'une fontaine.

» 7° Après ces douleurs , en dirai-je encore une autre ? Il ne pouvait voir un autre Lazare. »

Ceci est bien profond et bien vrai.

» En effet , fussions-nous accablés de misères , la vue d'un misérable comme nous nous apporte quelque soulagement et une certaine consolation. Trouver des compagnons d'infortune soit dans la vie , soit dans les livres , c'est un adoucissement à ceux qui pleurent. Or , lui n'a-

vait personne qui souffrit comme lui et vers qui il pût tourner ses regards. Il n'apprenait pas qu'il y eût jamais eu personne d'aussi malheureux que lui. Il y a là de quoi faire la nuit dans une âme (*Ἰκανὸν δὲ τοῦτο σκοτῶσαι ψυχὴν*).

» 8° Il faut encore ajouter autre chose : il ne pouvait en rien philosopher sur la résurrection. Il croyait que tout se termine à cette vie présente ; car il était de ceux qui vivaient avant la grâce. Si de nos jours, après une si parfaite connaissance de Dieu, après les belles espérances de la résurrection, après les châtiments réservés aux pécheurs et les récompenses qui attendent les justes, il y en a tant qui perdent cœur et ne sont point relevés par cette attente, que devait éprouver Lazare, lui privé de cette ancre ?

» 9° A cela il faut ajouter que sa réputation était dif-famée par les hommes insensés. Car ainsi fait la multi-tude. Quand elle voit un homme en proie à la faim, à la maladie, aux dernières souffrances, elle n'a pas bonne opinion de lui ; elle le juge d'après ses malheurs ; elle en attribue la cause à quelque crime. On entend des gens se dire stupidement entre eux, mais se dire : Si celui-là était cher à Dieu, Dieu n'eût pas souffert qu'il tombât en telle affliction. »

C'est sur ce préjugé de la sottise et de la dureté que Chrysostôme termine son homélie. Il le réfute avec l'in-dignation d'une âme honnête, et par les éclatants exem-ples de Job et de saint Paul. Dieu éprouve ceux qu'il aime. Et quand un misérable se présente à nous, il doit nous être deux fois sacré, à cause de sa misère d'abord, ensuite parce qu'elle lui vient de Dieu.

Telle est la composition de cette homélie ; ou plutôt telle est en général la composition dans Chrysostôme. Ni unité, ni mesure ; point d'habile entente de l'ensemble,

ni cet art de condenser la matière, et de faire jaillir soudain un effet puissant d'un mot, d'une réticence. — Mais une abondance infinie de détails, presque toujours justes et vrais ; une peinture surchargée de couleurs, mais d'un effet saisissant ; une lenteur animée. Cette parabole racontée en sept ou huit versets par l'évangéliste, l'orateur en fera la matière de huit homélies. La première est terminée, et c'est à peine s'il a mis en scène les personnages. — L'action du drame n'est pas encore commencée, et ne s'engagera pas de sitôt. Ce n'est pas du récit que naîtra le pathétique, mais des détails. De cette parabole, Chrysostôme voudra tirer tout ce qu'elle renferme. Et que ne renferme-t-elle pas ? Toutes les questions que peut soulever l'inégalité des biens entre les hommes, origine du droit de propriété, usage des richesses, obligation de l'aumône, les problèmes les plus délicats et les plus terribles y sont examinés et résolus avec une intrépidité de vertu évangélique qui épouvante. D'idée générale développée, il n'y en a point. Le sermon n'est pas une thèse ; il n'a ni démonstration, ni conclusion. Lazare n'est qu'un prétexte, un point de départ. Le véritable sujet, c'est le procès éternel entre le pauvre et le riche, sujet immense, et par cela même très-vague. De là les incertitudes dans la marche de l'orateur. Comme il ne s'est pas à lui-même bien défini son but : comme à chaque instant il juge une explication nécessaire ; comme les questions naissent des questions, et qu'il sent bien que son auditoire lui en demande la solution, il s'embarrasse dans une foule de considérations accessoires ; le mot qui finit une phrase, lui suggère une idée, il la croit bonne et salutaire, le voilà qui se met à la développer, et le plus souvent par un exemple. Son discours n'est plus un discours, mais une réunion de fragments oratoires ou de morale. L'unité de l'enseignement

subsiste au milieu de ce désordre des choses, car c'est la morale chrétienne qui en est le fondement ; mais l'unité littéraire a disparu. Chrysostôme ne saurait être un modèle sûr aux jeunes prédicateurs. D'ordinaire, ce n'est pas l'éclat ni le mouvement qui leur manquent, mais la méthode, cet art de disposer les diverses parties d'un sermon, et de les ramener à un point unique ; et cette qualité, Chrysostôme en est dépourvu. Mais ils trouveraient dans ces homélies confuses une foule de passages pleins de chaleur, de vérité, de ces passages qui forgeraient les applaudissements ou arrachaient les larmes. Ces fragments, qui devraient être recueillis avec intelligence et goût (1), seraient des modèles parfaits de parties de discours. Il ne faudrait même pas trop redouter l'abandon et le manque d'ordre, qui sont souvent une grâce de plus. L'éloquence sacrée ne doit point être sévère, rigoureuse, didactique : une certaine familiarité ne lui messied pas. — On dit qu'un jour, comme Bourdaloue montait en chaire, le grand Condé dit à ceux qui l'entouraient : « Silence ! voici l'ennemi. » — L'ennemi des vices, mais l'ami, le père des hommes, tel doit être le prédicateur. Il ne faut point tant de rhétorique pour parler à des amis, à des frères, même de l'affaire la plus importante, le salut. Chrysostôme méprisait trop les règles de la composition oratoire ; peut-être la chaire chrétienne les subit-elle avec trop de docilité.

Les défauts de Chrysostôme, on ne pourrait les supporter dans un orateur profane. Mais dans un évêque

(1) Et non comme ils l'ont été par quelque moine contemporain de Chrysostôme, ou de peu postérieur. Ce compilateur oratoire entasse des lieux communs, met des soudures de son style, et croit naïvement présenter la fleur de l'éloquence de Chrysostôme. (Chrysost., t. XII.)

d'Orient, et à la fin du iv^e siècle de l'ère chrétienne, ils étaient non-seulement tolérés, mais applaudis. Ils faisaient une part de son génie, il leur devait la moitié de son influence. Par eux il échappait à la monotonie, et rencontrait la variété et l'intérêt. Et d'ailleurs, cette diffusion même avait son utilité. Les difficultés de l'enseignement étaient telles, par suite de la légèreté et du peu de culture de l'auditoire, que les répétitions, les digressions, les longs récits, étaient une nécessité. Chrysostôme se mettait d'abord en étroite communication avec son public par un de ces exordes tout familiers; ensuite il avançait lentement, de peur de n'être pas suivi, s'arrêtait quand il voyait l'intelligence des fidèles paresseuse ou embarrassée, la réveillait par quelque trait piquant, quelque récit plein d'intérêt, et, à force de patience, de douceur, d'adresse, se faisait écouter jusqu'au bout. Lui qui ne nous laisse rien ignorer des sentiments, de l'attitude, des impressions de son auditoire, il ne s'est jamais plaint d'avoir eu à réveiller un dormeur. Un discours peut endormir, une conversation jamais. C'était donc là un art nouveau, et qui bientôt disparut. Saint Augustin pensait peut-être à Chrysostôme quand il composait la rhétorique du prédicateur, et disait : — « Solet motu » suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida » multitudo; quod donec significet, versandum est quod » agitur multimoda varietate dicendi (1). »

Cette éloquence incomplète, mais puissante, ne devait pas être un modèle, et n'en fut pas un. Nous sommes encore dans un temps d'orage et d'incertitude. Le polythéisme est vaincu; mais l'Occident et l'Orient sont en présence : lequel des deux génies prévaudra? L'Orient a suscité les esprits les plus puissants, les plus subtils,

(1) De Doct. christ., l. iv, ch. 4.

les plus brillants : Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Chrysostôme ; à ces grands noms l'Occident n'oppose que des noms bien moindres. Mais l'Occident a hérité du génie romain : l'amour de l'ordre, la discipline, la règle, l'opiniâtre suite dans les idées et les volontés, la science d'organisation. La papauté est déjà le centre du monde chrétien. Le rôle de l'Orient est fini ; la dernière, la plus puissante des hérésies naîtra en Occident, sera combattue, écrasée par l'Occident seul, et quand elle renaîtra au 17^e siècle, ce sera encore en Occident qu'elle apparaîtra. Administration, hiérarchie, art, tout prendra l'empreinte du génie occidental. A la fougue inconsiderée, aux brillantes et libres improvisations des orateurs grecs succéderont les discours exacts, mesurés, divisés des prédicateurs modernes, enfants de l'Occident. Alors seulement l'éloquence chrétienne aura une forme arrêtée, un caractère. Quand le christianisme aura pris possession du monde, quand il l'aura transformé et profondément empreint de son esprit ; quand la religion et la monarchie, ces deux bases de l'édifice social au 17^e siècle, seront si solidement établies qu'en elles s'enferment toute la vie, tout le mouvement des peuples : alors, dans la tranquillité faite à l'Eglise, dans un loisir fécond, naîtront et se développeront les grands orateurs sacrés. Plus d'ennemis sérieux à combattre ; le dogme constitué et respecté de tous ; l'Eglise paisible, triomphante, avec la plus puissante des organisations ; les évêques déchargés de tout le fardeau de l'administration temporelle qui écrasait les Grégoire de Nazianze et les Chrysostôme, se remettant sur d'autres du soin de catéchiser l'enfance, ne prenant la parole que dans les grandes solennités du culte ou les terribles triomphes de la mort. Alors apparaîtra cette éloquence sévère, où le génie et l'art seront enfin réunis ; alors le christianisme

pourra opposer de grands noms aux noms de la Grèce et de Rome. Mais les Bossuet, les Bourdaloue, les Fénelon, ne feront jamais oublier ces illustres fondateurs de l'Eglise, ces orateurs plus grands que tous les orateurs modernes, si, au lieu de concentrer l'effort de leur génie sur quelques œuvres de prédilection, ils n'eussent mieux aimé en répandre généreusement les flots sur ces immenses multitudes qu'eux seuls nourrissaient, consolait, fortifiaient.

CHAPITRE VIII.

La Personnalité de l'orateur.

§ I.

Trop souvent le prêtre, placé par son état en dehors du monde, isolé de ses semblables, s'isole encore d'eux par son éloquence. Il les connaît, il doit les connaître avec leurs passions, leurs vices et les mobiles secrets de leurs actions; mais il semble lui-même étranger à ces orages qu'il décrit, et, condamné à une sorte d'insensibilité, il se voit réduit au silence sur tout ce qui le touche. Rien, en effet, ne doit le toucher, que les soins de son ministère et le salut des âmes. En chaire, l'homme s'efface, le prêtre seul paraît. Sa vie, ses sentiments, ses joies et ses douleurs, tout ce qui en remuant le cœur communique à l'éloquence ses grands mouvements, tout cela reste enseveli dans le silence et comme mort. Ce sacrifice absolu de sa personnalité est d'une incomparable grandeur, mais si pénible et si froid ! Il est quelquefois si doux d'ouvrir son cœur, de montrer un homme à des hommes ! N'exprimer jamais d'autre émotion que celle du danger et des malheurs d'autrui, quand soi-même on ressent profondément les peines attachées à l'humanité, les angoisses et les soucis qu'on est appelé à adoucir, c'est comme emprisonner son âme, empêcher de jaillir la source vive d'éloquence. Mais tel doit être le rôle du prêtre dans les sociétés modernes. S'il est assailli par des tempêtes intérieures, sa vie extérieure est calme : point

d'événements, point de luttes, rien de ce qui commande une initiative énergique ; rien de ce qui fait d'un homme un combattant, un chef de parti. L'homme n'est rien, les fonctions sont tout.

Tel n'était point le prêtre, tel n'était point l'évêque, surtout dans les premiers siècles du christianisme. Indépendamment de l'autorité que lui donnait son caractère, il avait l'avantage d'être connu des fidèles. Le plus souvent il était né dans la ville même, ou tout au moins dans le diocèse dont il était pasteur. Une loi sage interdisait tout changement de siège. Il mourait donc aux lieux où il avait commencé de vivre, et sous les yeux de tous. Chacun savait l'histoire de sa vie, parfois troublée au début par les orages des passions, qui, en éprouvant l'âme, lui donnent plus de tendresse et de profondeur ; le plus souvent paisible et pure, vouée à l'étude, à la retraite, à la méditation, ou à la lutte contre les ennemis de la foi. Le sacerdoce n'était point alors une carrière vers laquelle les familles trop nombreuses dirigeaient un de leurs membres qu'elles retranchaient du monde, pour que les autres y fussent en une condition plus brillante. Ce n'était point la naissance ou la faveur du prince qui conférait une si haute dignité. Le peuple choisissait lui-même ses pasteurs, et le plus souvent il les arrachait à l'obscurité de la retraite, et les condamnait à l'épiscopat. Une fois évêques, ils appartenaient à tous. Ils n'étaient pas seulement les chefs spirituels de la multitude, ils en étaient aussi les surveillants et, au besoin, les défenseurs. C'est à eux que le peuple avait recours dans les circonstances difficiles, que les malheurs du temps rendaient si fréquentes. Souvent les évêques le protégeaient contre les violences et les iniquités des agents de l'empereur. Souvent aussi ces nouveaux tribuns expiaient par l'exil leur courageuse résistance aux volontés injustes des despotes.

Le peuple alors les défendait à son tour; et plus d'un magistrat, chargé par l'empereur de faire exécuter l'arrêt de hannissement, était chassé de la ville à coups de pierres (1). Hommes politiques, administrateurs des biens de l'Eglise, chefs spirituels de la cité, orateurs, les évêques représentaient seuls la liberté et la vie que le monde semblait avoir perdues.

On comprend combien étaient étroits les liens qui unissaient l'évêque à son diocèse, et combien aussi le caractère personnel du pasteur contribuait à les resserrer. Tant que durèrent les persécutions, on ne vit revêtus de ces fonctions si hautes et si périlleuses que des hommes d'une vertu et d'un courage éprouvés. Accepter alors l'épiscopat, c'était s'inscrire le premier sur la liste des martyrs. Mais quand l'Eglise n'eut plus d'autres ennemis que ceux qu'elle portait dans son sein; quand les empereurs, las de la persécuter inutilement, se déclarèrent ses protecteurs, la corruption et l'intrigue commencèrent à se glisser dans le clergé. On rechercha par ambition et à l'aide de manœuvres coupables ces dignités que jadis on n'envisageait qu'avec tremblement. Les empereurs s'attribuèrent souvent la nomination des évêques. Ces intrus, qui ne devaient rien aux suffrages du peuple, s'éloignèrent du peuple pour se rapprocher de la cour et des grands. Les fidèles ne connaissaient d'eux que leur faste, leurs brillants équipages, leur orgueil, leur mépris des pauvres. Toutefois l'élan des vertus premières était tel, qu'il se continua encore en quelques âmes. Il y eut encore des

(1) C'est ce qui arrive à propos de l'exil de Méléce d'Antioche. Les magistrats chargés de l'emmener furent lapidés. Le peuple aimait tellement son évêque, que pendant longtemps le nom de Méléce fut donné à tous les enfants qui naissaient, et que la figure de Méléce était gravée sur les bagues, les cachets, les amphores. (Chrysost., t. II, Elogé de Méléce.)

évêques dignes de ce nom, magistrats populaires aussi bien que chefs spirituels, dont la familiarité, le désintéressement, l'indépendance, furent la condamnation éclatante des vices et de la servilité des prélats de cour. Est-il étonnant que le peuple ait reconnu en ceux-là ses véritables amis, qu'il se soit rangé autour d'eux, les ait encouragés dans leur œuvre de réformation et d'affranchissement? Et ceux-ci, d'un autre côté, entourés bientôt de pièges et d'ennemis, ne devaient-ils pas se rejeter avec plus de vivacité vers cette partie de leur auditoire qui les secondait, les approuvait, les excitait encore dans la lutte une fois engagée? Ce commerce étroit eut bien ses avantages, pour le peuple surtout; mais il avait ses dangers, et Chrysostôme ne sut point tous les éviter. Entre lui et le peuple l'union se forma d'abord par la confiance et l'amour, et, plus tard, par la solidarité d'intérêts.

§ II.

Simple prêtre ou évêque, sa vie n'eut jamais rien de caché pour les chrétiens de son Eglise, et il ne cachait pas plus ses sentiments que ses actes, racontait tout, avouait tout, sans fausse honte, et souvent avec trop de complaisance.

Était-ce besoin de parler de soi? Peut-être, en effet, à cette âme ardente l'expansion était-elle nécessaire. Mais cette raison n'est pas la seule. L'amour du peuple lui était indispensable dans les luttes acharnées qu'il soutint, et enfin il aimait le peuple. Ce n'était pas une de ces vagues affections collectives dont l'objet se perd dans une froide généralité. Le peuple, pour Chrysostôme, était un être, une personne. Il ressentait pour cette multitude la tendresse d'un ami pour un ami, plus encore, celle d'un

père pour ses enfants. Et cette tendresse, il ne peut la contenir, il faut qu'il l'exprime.

« Je vous porte vous tous dans mon cœur ; vous occupez toute ma pensée, non-seulement ici, où je vous vois, mais encore lorsque je suis loin de vous. Le peuple est immense, je le sais, et la mesure de mon cœur bien petite ; mais la charité est immense aussi, et vous n'êtes pas à l'étroit dans mon âme (1). »

Ces élans de tendresse sont très-fréquents, mais n'eussent pas suffi. Il joignait les actes aux paroles. Quel rôle admirable que le sien pendant les longues semaines d'angoisse qui suivirent la révolte d'Antioche ! Seul, il rendit cœur à cette multitude éperdue. Il ne vivait que pour elle ; avec elle il aimait à converser. De là ces longs exordes où l'orateur se met en scène, se mêle si intimement à son auditoire. Le prédicateur compte d'abord les fidèles : il félicite le zèle des uns, tance sévèrement la mollesse des autres, surtout des riches ; car il connaît tous les chrétiens de la ville, et distingue parfaitement ceux qui viennent et ceux qui ne viennent pas. Mais souvent aussi, au lieu de condamner les absents, il gémit sur eux. Il se compare à une mère qui dresse la table, et, en remarquant l'absence d'un ou de deux de ses enfants, se désole et gémit.

« Cependant, ajoute-t-il, il dépend de vous de calmer mes inquiétudes. Promettez-moi de leur rapporter toutes mes paroles avec autant d'exactitude que je mettrai de zèle à vous instruire. Ainsi votre charité sera pour moi une consolation de leur absence ; et vous-mêmes vous m'écouteriez avec plus d'attention, quand vous saurez qu'il

(1) T. II, ad popul. Antioch., hom. 9.

vous faudra répéter aux autres ce que vous aurez entendu (1). »

On pourrait multiplier à l'infini de telles citations. Mais pour donner une idée de l'empire que Chrysostôme exerça sur le peuple, il suffit de rappeler les principaux événements de sa vie. Antioche, livrée à toutes les terreurs du châtimement qui va la frapper, ne retrouve quelque courage qu'à la voix de Chrysostôme. Le peuple, enivré de sa haine, est prêt à violer l'asile sacré du temple pour y égorger Eutrope : Chrysostôme apaise sa colère. Enfin, lorsque lui-même est frappé par le pouvoir impérial, le peuple le ramène en triomphe sur son siège, veille jour et nuit sur sa personne. Chrysostôme était pour ainsi dire l'âme de cette multitude, qui avait besoin d'un chef, et le trouvait en lui infatigable, dévoué, hardi.

Survenait-il un tremblement de terre, comme il y en eut plusieurs à Antioche et à Constantinople, il fallait que Chrysostôme rassurât cette foule épouvantée (2). Il arriva un jour que le peuple d'Antioche le chercha vainement. Malade, il s'était retiré à la campagne. Aussitôt la ville se précipite vers lui et le supplie de parler. Et lui, faible, épuisé, se ranime ; il les remercie d'être venus : ils ont soif de l'entendre, et lui, il avait soif de parler. Cet effort qu'il fait le laissera anéanti : qu'importe ?

« Souvent une mère malade aimerait mieux sentir sa mamelle tiraillée par son enfant que de le voir desséché par la faim : ainsi, que mon corps soit tiraillé (3) ? »

Ce n'est là qu'un cri d'amour, vibrant, mais parti

(1) T. II, ad popul. Antioch., hom. 9. — I, de Lazar., hom. 1.

(2) T. II, p. 716, 856.

(3) Ibidem, p. 717.

d'un corps épuisé. Cette comparaison à peine indiquée, il la reprend un autre jour, il s'y complait, la déve-loppe.

« Je crains bien de ne pouvoir étancher la soif si vive qui vous possède. Telle une mère tendre se désole lorsqu'ayant un tout petit enfant à la mamelle, elle ne peut lui offrir abondamment les sources du lait. Cependant elle lui donne sa mamelle, bien que tarie. Et lui la prend, la tire, la tend, la réchauffe, glacée qu'elle est, en la portant à sa bouche, et en tire plus de nourriture qu'elle n'en contient. La mère souffre cruellement tandis que son sein est ainsi tirailé; mais elle ne repousse pas son enfant; car elle est mère, et toutes souffrances lui seraient douces plutôt que d'affliger ce qu'elle a mis au monde (1). »

Voici encore une autre comparaison plus gracieuse, moins pathétique.

« Vous êtes suspendus à mes lèvres. Ainsi les petits de l'hirondelle, lorsqu'ils voient leur mère voler à eux, se penchent hors du nid, et, tendant vers elle leur bec, reçoivent la nourriture qu'elle leur apporte. Ainsi vous, les yeux tournés avec ardeur vers celui qui vous parle, vous recueillez les enseignements qui coulent de mes

(1) T. VI, p. 123. — Cette image se retrouve dans Grégoire de Nazianze, t. II, p. 944 :

Ὡς λιπόμεστος ἐν ἀγκάλῃδεσσι τεκοῦσης
Νηπίαχος θηλὴν ἄττασεν ἀναλήην
Χεῖλεσι διψαλέοισι, πόθον δ' ἐψέσαστο μήτηρ·
Ὡς δ' ἄρ' ἐμῆς γλώσσης λαὸς ἀποκρέμαται
Ἰσχυρόνων πηγῆς πολλοῖς τὸ πάροιδε ρεοῦσης,
Ἢς νῦν οὐδ' ὀλίγην ἐμάδα οὐατ' ἔχει.

lèvres, et avant même que les paroles soient sorties de ma bouche, votre esprit les a saisies (1). »

On trouvera peut-être ces images empreintes d'une grâce trop féminine. Ce n'est point ainsi, dira-t-on, qu'un homme doit parler à des hommes. Ces comparaisons si délicatement travaillées sont indignes de la gravité de la chaire chrétienne, et semblent chercher un auditoire dont la présence est trop souvent un écueil pour l'âme et pour l'éloquence du prédicateur. Il est vrai. Mais n'oublions pas que la riche et tendre imagination des Orientaux va cherchant les peintures gracieuses plutôt que fortes; que chez eux l'éloquence se confond bien souvent avec la poésie; enfin, que l'âme remplie et possédée d'un sentiment profond serait impuissante à l'exprimer, si l'esprit, par la loi invincible de l'analogie, ne cherchait dans le vaste tableau de la nature les objets et les couleurs capables de traduire aux yeux et à la pensée ce monde mystérieux de sentiments que l'homme ne peut contenir et qu'il veut impérieusement faire connaître à l'homme. Et d'ailleurs, ces épanchements que la chaire chrétienne ne connaît plus, parce que le prêtre y est plutôt une abstraction qu'un homme, étaient une des causes les plus puissantes de la popularité de Chrysostôme. Ce langage était un charme de plus dans sa personne. Ainsi parle une affection profonde, mais

(1) T. VI. p. 330. — Ailleurs, par un raffinement de sollicitude, il craint que son zèle même ne soit la condamnation de ceux qui l'écoutent sans profiter de ses avis : « Que vous écoutiez mes paroles, ou que vous fermiez votre oreille, ma récompense n'en sera pas moins assurée. Car je n'ai cessé jamais de faire tout mon devoir; j'ai répandu mon argent, j'ai prodigué les conseils. Mais je crains, mais je suis en angoisse que par cela même je ne sois pour vous cause d'une plus grave accusation. » Et la suite, t. IV, in Genesim, hom. 6.

calme et jouissant d'elle-même sans contrainte. Aux jours de lutte et d'épreuves, autre sera le langage, plus pénétrant, plus concis, plus énergique :

« Je suis persécuté, non parce que je possède des biens terrestres. S'il en était ainsi, je devrais en gémir le premier. Je suis persécuté non parce que j'ai commis quelque crime, mais parce que je vous aime (1). »

Ici, ce n'est plus seulement l'amour qui s'exprime, c'est surtout la solidarité. Chrysostôme et le peuple s'aimaient : les voilà forcés de faire cause commune. Chef du peuple, menacé par la cour et le haut clergé, il en appelle au peuple : la lutte est ouverte.

Il y a en effet deux hommes dans Chrysostôme, ou plutôt il y a deux phases bien distinctes dans sa vie : sa prêtrise et son épiscopat. Prêtre, sa vie s'écoule paisible ; ses confidences au peuple sont pleines d'abandon, innocentes, et aussi désintéressées que peuvent l'être des confidences. Il n'a pas d'ennemis : plus d'une fois il a attaqué vivement, sans mesure, les vices des riches ; mais il ne s'est pas formé de ligue contre lui. Evêque, réformateur, hardi censeur de la cour et des grands, il devient sans le savoir, mais fatalement, chef de parti. Ses confidences ont alors un tout autre caractère : elles ressemblent à un mot d'ordre. Cette distinction est très-importante. Comment s'expliquer autrement cette douceur et cette violence ? Mais quel que soit le caractère de ces confidences, elles ne peuvent que plaire à ceux à qui elles s'adressent. On ne se confie point ainsi au premier venu : il faut aimer pour se livrer avec tant d'abandon. Tous les favoris du peuple se sont plu à entretenir le peuple d'eux-mêmes, et par là ils ont encore échauffé l'amour dont ils étaient l'objet. Un arche-

(1) T. III, p. 419.

vêque est par son rang si loin des derniers habitants d'une ville ! S'il les associe à sa vie, à ses pensées, il est assuré de s'en faire adorer. On lui sait gré de la distance qu'il a franchie pour arriver jusqu'à eux. On attribue à une magnanime simplicité ce qui souvent n'est qu'un calcul d'ambition, un manège de l'orgueil. L'auditoire ne voyait dans le prêtre qu'un homme élevé par son caractère et ses vertus au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité, et qui ne se rapprochait des autres hommes que pour leur reprocher de ne pas être semblables à lui. Cette froide division entre son auditoire et lui, Chrysostôme la brise. Je suis un pécheur comme vous, leur dit-il, un compagnon de servitude (σύνδουλος). S'il commandait l'abstinence, les mortifications, la fuite des plaisirs, il avouait cependant combien était pénible pour lui comme pour les autres cette lutte de la volonté contre les passions. Guide moral d'une multitude immense, il osait l'entretenir des misérables tentations auxquelles ni jeûnes, ni austérités ne pouvaient le soustraire (1). S'il apportait les remèdes salutaires à ces malades qui chérissaient leur mal, il ne se présentait point avec l'insensibilité du médecin, qui semble n'avoir jamais connu que les souffrances d'autrui. Mais, triste et malade lui-même, il les conviait à chercher avec lui la santé.

« Tous les jours je te dis : Viens à moi et recouvre la santé avec moi ; car moi aussi, ton médecin qui te soigne, j'ai besoin de remèdes. Je suis homme aussi, soumis aux passions de la nature humaine : j'ai besoin d'entendre les paroles qui allègent le poids de ces lourdes chaînes. Moi non plus, je ne mène pas une vie paisible, exempte de troubles et de soucis. Moi aussi, je suis bouleversé

(1) T. 1, contra eos qui subintroductas virgines habent. — Ibid., de Pœnitentia, hom. 2.

par les orages de la concupiscence et en proie au soulèvement des flots (1). »

Ses défaillances mêmes plaisaient à la multitude. Il les avouait, parce qu'il ne savait dissimuler aucune de ses impressions ; il les avouait, parce que l'heure de l'avou suivait celle du triomphe. Si pénible que fût le ministère de la prédication, si épuisé d'austérités et de travail que fût Chrysostôme, si abattue que fût son âme à la vue de tant de misères qu'il ne pouvait soulager, de tant de vices qu'il ne pouvait déraciner, de tant de préjugés plus forts que son éloquence, il ne songeait point à la retraite qu'aussitôt il ne se sentit saisi d'une douleur profonde. Semblable à ces sibylles qui, la poitrine haletante, éperdues, repoussent en vain le dieu qui s'empare d'elles, et sont terrassées par le souffle de l'inspiration, il restait attaché à cette chaire, où il usait sa vie. C'est alors qu'il évoquait le souvenir des anciens prophètes obstinés dans leur œuvre jusqu'à la mort. C'est alors qu'il évoquait le souvenir de Jérémie, qui, lui aussi, avait connu ces défaillances, en avait été châtié et guéri.

« Jérémie, voyant que les juifs riaient des menaces qu'il leur faisait et des calamités que sa voix leur annonçait, se voyant lui-même tout le jour en proie à la raillerie, fut saisi d'un découragement tout humain, et, ne pouvant plus supporter les sarcasmes et les outrages, songea à abandonner les fonctions de prophète. Ecoute comme il peint son état : « J'ai été en proie à la raillerie » tout le jour, et j'ai dit : Non, je ne parlerai plus ; non, » je n'annoncerai plus le nom du Seigneur. Et il y eut » en moi un feu brûlant, dévorant jusque dans mes os ; » voilà que tout mon corps est dissous, je ne puis sup- » porter la douleur qui est en moi (2). » — Voici ce qu'il

(1) T. XII, hom. habita in martyrio.

(2) Jérémie, xx, 8, 9.

dit : « J'ai songé à abandonner les fonctions de prophète, » parce que les juifs ne m'écoutaient pas. Et en même temps que j'ai eu cette pensée, comme un feu, la violence de l'Esprit est tombée sur mon âme, et elle a brûlé tout dans l'intérieur, consumant mes os et les dévorant, et je ne pouvais supporter cet incendie. » — Or, si lui, raillé, bafoué, insulté chaque jour, subit un tel châtiment pour avoir pensé à se taire, serions-nous dignes de pardon, nous qui n'avons rien éprouvé de tel, si la négligence de quelques-uns nous faisait perdre cœur, si nous renoncions à l'enseignement de la doctrine, surtout quand le nombre des fidèles attentifs est si grand? (1) »

Cette tyrannie du devoir, il l'aimait, il la subit jusqu'au dernier jour. Bien qu'il vécût dans un temps où les évêques se déchargeaient sur de simples prêtres du fardeau de la prédication, il resta l'orateur de son diocèse et l'orateur du peuple. La haute dignité dont il était revêtu ne fit que mettre mieux en lumière sa simplicité, son besoin de converser familièrement avec les petits et les malheureux. Devant eux, ou plutôt avec eux, il était ce que sont si rarement les hommes revêtus d'un caractère sacré, abandonné et naïf. Sa naïveté, c'est-à-dire la franchise d'une âme simple et honnête qui se met à nu, on l'a vue dans l'apologie qu'il essaye de ses longs exordes. Parfois elle venait au secours du prédicateur abandonné d'une partie de son auditoire, et qui feignait de se consoler de la diminution des fidèles par la diminution du bruit.

« Oui, dût-on s'en étonner, cette réunion me plaît plus que l'autre. Elle n'est point tumultueuse ; on n'est

(1) T. I, de Lazaro, hom. 1.

pas troublé dans ses discours par le bruit; les auditeurs écoutent avec plus d'intelligence, rien ne vient nous déranger (1)..... »

Elle a peut-être une grâce plus parfaite, quand l'orateur chéri de la multitude est combattu entre la modestie et la satisfaction que lui causent les applaudissements qu'il ne peut réprimer. Parmi les nombreux passages où il reproche au peuple cette coutume qui du cirque et du théâtre faisait invasion dans l'église (2), je cite celui où se montrent avec le plus de candeur les sentiments qui partageaient son âme :

« Croyez-moi : quand vous m'applaudissez, dans le même temps j'éprouve un sentiment humain (car, pour-quoi ne pas dire la vérité?) ; je suis rempli de joie, j'en suis enivré. Mais quand, rentré chez moi, je pense que ceux qui m'ont applaudi n'ont retiré aucun profit de mes paroles; que tout le profit qu'ils auraient pu en retirer, ces applaudissements mêmes le leur ont fait perdre, j'en suis désolé, je gémis, je pleure. Il me semble que toutes mes paroles ont été perdues, et je me dis à moi-même : Quel fruit retirerai-je de toutes mes sueurs, si mes auditeurs ne profitent point de ce que je leur dis? Souvent même j'ai eu l'idée d'établir une loi pour empêcher les applaudissements, pour vous enjoindre d'écouter avec le silence et le recueillement convenables. Permettez-moi de parler ainsi, je vous prie : croyez-moi, et si vous voulez, portons cette loi dès aujourd'hui : *Qu'il soit défendu d'interrompre l'orateur*. Si l'on veut admirer, qu'on admire en silence, personne ne s'y oppose; mais qu'on applique tous ses soins à écouter ce qui se dit.

(1) T. IV, in Annam, hom. 5.

(2) T. III, p. 102. — T. VII, p. 265. — T. X, prim. ad Corinthios, hom. 26.

— Pourquoi applaudissez-vous ? Je porte une loi, et vous ne m'écoutez seulement pas. Entrez dans l'atelier d'un peintre, vous y remarquerez un profond silence. Qu'il en soit de même ici. Ici, en effet, nous faisons le portrait non d'un simple particulier, mais celui d'un roi, tant sont éclatantes les couleurs. — Quoi ! vous applaudissez encore ? Il me semble bien difficile de vous en empêcher. Ce n'est pas là un défaut naturel, mais une vieille habitude dont vous ne voulez pas vous corriger (1). »

Parfois, moins bien disposé, il recevait fort mal les applaudissements, ceux des riches surtout ; car il ne les oublie jamais, quand il s'agit de tancer quelqu'un :

« Vous applaudissez ! Je n'ai pas besoin de vos applaudissements, de ce bruit et de ce tumulte. Je ne vous demande qu'une chose : c'est de m'écouter tranquillement, attentivement, et de faire ce que je vous dis ; voilà les seuls applaudissements que je veux. Si vous applaudissez mes paroles, sans en profiter, plus terrible sera votre châtiment, plus grave l'accusation, et moi je me retirerai de tout cela que honte et mépris. Nous ne sommes pas ici au théâtre ; ce n'est pas une tragédie qu'on représente devant vous, pour que vous vous borniez à applaudir : c'est un enseignement spirituel. J'ai beau vous admonester, *même en particulier*, vous ne vous corrigez pas. Mais si je vous vois persévérer dans votre péché, je vous interdirai l'entrée de l'église, la par-

(1) T. IX, in Act. apost., hom. 20, p. 263. — Ceci fut dit à Constantinople. Il prend à volonté tous les tons. Combien il est plus grave, plus impérieux dans ce passage : « Je ne tiens pas à vos louanges, je ne pense qu'à votre salut. Les acteurs qui s'agitent sur la scène sont payés de leur peine par les applaudissements du peuple. Mais moi, ce n'est point dans une telle espérance que je suis descendu dans l'arène. C'est Dieu qui doit me donner la récompense que je mérite. » (T. III, p. 102.)

teipotion aux saints mystères, comme à des fornicateurs, des adultères, des meurtriers.

» Et que quelque riche, quelque puissant n'aille pas faire le dédaigneux et froncer le sourcil. Richesse, puissance, tout cela n'est pour moi qu'un mot, une ombre, un songe. Aucun de ces hommes qui sont maintenant si riches, ne sera mon avocat lorsque Dieu m'accusera, me forcera à rendre compte de ma faiblesse à prêcher sa loi (1). »

Il est à croire qu'à partir de ce jour, et malgré cette loi sévère si difficile à établir, Chrysostôme se résigna à subir les applaudissements. Je dirai plus : son éloquence ne fit aucun sacrifice à sa modestie. S'il ne brigua point ces témoignages d'admiration auxquels cependant il ne pouvait être insensible, il les subit sans trop de répugnance, il ne fit rien pour les empêcher d'éclater de nouveau. Au goût de la multitude qu'il connaissait si bien, il accommoda plus d'une fois son langage. Non certes qu'il sacrifiât aux passions des pécheurs, à leurs vices, l'inflexible rigueur de la loi morale. Bien que ses ennemis lui aient reproché une excessive et coupable indulgence, bien qu'il puisse paraître trop facile envers une certaine classe de chrétiens (2), cette science des accommodements ne peut lui être imputée. Dans cette âme honnête il y eut des faiblesses, jamais de vils calculs. Mais peut-être l'orateur ne fut-il pas aussi désintéressé que l'évêque. Le prédicateur qui se propose de se faire entendre également de tous en des matières si hautes et parfois si délicates, est conduit insensiblement à rabaisser de plus en plus son langage. A mesure qu'il connaît mieux les bornes de l'in-

(1) T. II, ad popul. Antioch., hom. 20.

(2) Les pauvres. Voyez les homélies sur Lazare et sur Anne, t. IV et I.

telligence et les goûts de son public, il y accommode de plus en plus et involontairement ses paroles. Bientôt l'auditoire devient plus exigeant : un enseignement simple et facile à saisir lui suffisait d'abord ; voilà qu'il veut maintenant être amusé. Un jour, il applaudit un passage brillant, une anecdote piquante ; l'orateur est averti ; les applaudissements lui apprennent quel est le goût du public. Grande tentation pour lui. Ces cris d'admiration, il ne les oubliera pas ; son cœur en a été délicieusement chatouillé ; il voudra les entendre encore. Il y aura dans un esprit occupé des plus hautes pensées une petite place pour la vanité. Que ce soit donc là le défaut de Chrysostôme : ce ne sera jamais celui des âmes insensibles et froides. Mais cette ardeur de popularité qui caractérise les ambitieux, et souvent n'a pas sa source dans un véritable amour du peuple, s'alliait dans Chrysostôme à une tendresse sincère. Elle ne gâta que son éloquence, et ne corrompit point son cœur. Elle donna à son langage cette couleur théâtrale, ce ton déclamatoire, cette chaleur banale, si chère aux esprits peu cultivés, sur lesquels il faut frapper fort plutôt que juste. Il ne fut point ce que nous appellerions aujourd'hui un prédicateur distingué, c'est-à-dire le plus souvent sobre et sec. Le temps, du reste, ne comportait guère une éloquence sévère et réservée. Et l'orateur sacré n'est-il pas plus que tout autre le miroir de son temps ? Seul il parle à tous et pour tous.

La modestie, du reste, n'est pas incompatible avec l'amour des louanges. Il en est une preuve. Son ancien maître, Diodore de Tarse, passant à Antioche, loua en chaire son disciple présent, et lui décerna les titres glorieux de *Jean-Baptiste, voix de l'Eglise, verge de Moïse*. Chrysostôme, tout ému de ces éloges et des acclamations qui les avaient suivis, les repoussa doucement, et avec cette

grâce qui donne parfois à son langage un charme un peu féminin.

« En pensant au jugement dernier, qui renverse les jugements des hommes, je gémissais amèrement. Aussi je me hâte de vous ôter une telle opinion sur mon compte. Lorsqu'une couronne est trop grande pour la tête sur laquelle on la place, elle ne serre point les tempes, elle ne se fixe point sur le front; mais, trop large, elle glisse sur les yeux, de là entoure le cou, et la tête reste sans couronne. »

Ces éloges excessifs, il ne les mérite pas; cette couronne, il la replace sur la tête de son maître.

« Ainsi font souvent les rois : ils posent sur la tête de leurs enfants le diadème fait pour la leur; puis, lorsqu'ils voient que la tête de l'enfant est plus petite que la couronne, ils se contentent d'avoir essayé de la lui mettre, la reprennent et s'en couvrent eux-mêmes (1). »

Chrysostôme ne devait pas moins à son ancien maître. Ces éloges qu'il lui renvoie avaient un grand prix; car il en était avare. Diodore de Tarse et Flavien sont à peu près les seuls personnages vivants qu'il ait loués. Les compliments qu'il adresse à ce dernier, bon vieillard, mais dépourvu d'éloquence, ont un tour délicat et poétique, voisin de l'affectation cependant.

« Il faut finir ce discours, car je désire entendre la voix de notre père. Semblables à de jeunes bergers, sur de légers pipeaux nous faisons entendre de faibles accords, assis à l'ombre des saints mystères, comme sous le feuillage d'un chêne ou d'un hêtre. Mais lui, comme un habile musicien, accorde sa lyre d'or, et, par le charme de ses chants, remue la multitude assemblée au théâtre. Ainsi l'harmonie, non de sa lyre, mais de ses paroles et

(1) T. III, sur Diodore de Tarse.

de ses actions, est pour nous le plus précieux bien-fait (1). »

Quand il s'agissait de tout autre, Chrysostôme était plus économe de louanges. Si quelque évêque de passage à Antioche ou à Constantinople, fût-ce un évêque goth prêchant en langage gothique (2), prenait la parole devant le peuple, Chrysostôme ne manquait jamais de monter en chaire après le nouvel orateur, comme s'il craignait d'être oublié, ou que ce fût un trop grand effort pour lui de laisser son auditoire sous l'impression d'une parole autre que la sienne. Son amour pour le peuple n'allait pas sans jalousie, comme tous les sentiments excessifs. Quand saint Epiphane, le vieil évêque de Salamine, que Chrysostôme traita de radoteur, voulut prêcher devant le peuple de Constantinople, Chrysostôme, qui connaissait ses auditeurs, lui fit entendre que ses paroles pourraient bien exciter autre chose que des applaudissements, et le fit renoncer à son dessein. Tout entier au peuple, il voulait que le peuple fût tout entier à lui. Si ses occupations épiscopales ou la maladie le forçaient à s'absenter, il ne savait à son retour comment exprimer la joie qu'il avait d'être rendu à ses amis (3). Quand il quitta Constantinople pour son second exil, il conjura les fidèles de ne pas accepter l'intrus qu'on lui donnerait pour successeur. Ses partisans furent des martyrs ; ils eurent joie de souffrir pour lui. Depuis longtemps sa cause était devenue la leur.

(1) T. II, de Pœnitentia, p. 372.

(2) T. XII, hom. 9, hom. 11.

(3) T. III, de Aureliano et Saturnino, t. II, p. 716.

§ III.

Il les avait lui-même préparés à la lutte. Dès le premier jour, la cour, le clergé et le peuple virent bien que le successeur du pacifique et mou Nectaire ne lui ressemblerait en rien. Dans les discours qu'il prononça à Constantinople (1), on peut suivre pas à pas les progrès de la haine qu'il soulève contre lui : on voit se former les orages. Sa hardie censure des mœurs du clergé le fait traiter d'impudent (2). Bientôt il confie au peuple combien est pesant le fardeau de l'épiscopat (3), l'envie, la calomnie acharnées contre l'homme assez courageux pour rompre en visière à tous les abus, à tous les vices. Il entretient la multitude des inimitiés sourdes qu'il sent autour de lui ; il désigne à sa haine, à son mépris Sévérien de Gabales, le premier chef de la ligue (4). Puis ses attaques montent plus haut : il va chercher ses ennemis jusque sur le trône impérial. Avec la liberté des anciens prophètes, il frappe, il châtie une impératrice, nouvelle Jézabel, violente, spoliatrice, comme la première, mais plus habile dans sa haine. Mais pourquoi tant d'inimitiés ? Quel crime a commis cet

(1) Nous n'en possédons malheureusement que des fragments mutilés, et dans une traduction latiné. Les historiens font souvent allusion à telle homélie que l'on ne trouve pas dans ses œuvres. Les éditeurs, les premiers d'abord, et peut-être aussi les derniers, ont fait disparaître tout ce qui dans leur idée pouvait nuire au saint, empêcher qu'on le regardât comme un modèle de douceur et de patience.

(2) T. I, contra eos qui subintroductas virgines habent.

(3) T. IX, in Act. apost., hom. 3.

(4) T. III, de Severiano recipiendo. — Ibidem, de Aureliano et Saturnino. — Ibidem, antequam iret in exilium.

évêque pur dans ses mœurs, droit dans ses intentions ? C'est Chrysostôme qui se charge de l'apprendre au peuple étonné d'un tel déchainement.

« Vous savez, mes très-chers, quel est le véritable sujet pour lequel on veut me perdre. C'est que je n'ai point fait tendre devant moi de riches et précieuses tapisseries ; c'est que je n'ai jamais voulu me vêtir d'habits d'or et de soie ; c'est que je n'ai pas eu assez de complaisance pour satisfaire la gourmandise de ces gens-là..... »

» Il reste encore de la postérité de Jézabel. Hérodiade est encore furieuse. Elle danse, elle demande la tête de Jean. Tout court à une infamie (1). »

C'est à ces excès de langage que le poussèrent ses ennemis d'abord, et le besoin impérieux qu'il eut toujours d'associer le peuple aux moindres événements de sa vie, à ses sentiments, à ses haines. Il ne se contentait pas de fuir les plaisirs de la cour, la table des riches ; non-seulement la simplicité de sa vie et l'austérité de ses mœurs étaient l'éclatante condamnation de ces prélats de cour et d'antichambre, affamés du bien des pauvres, véritables parasites, dont la cupidité, la gourmandise égalaient la servilité. Chrysostôme se plaisait encore à faire remarquer au peuple les vices des grands personnages, les désordres du clergé. Une plus parfaite charité ou une humeur moins violente lui eussent conseillé de ne divulguer point devant un peuple avide de scandales, que réjouissaient sa malignité et son envie, les fautes et les vices des ministres de la religion. Chef spirituel de ces ecclésiastiques, il pouvait, il devait user de son autorité pour les reprendre en particulier, pour les châtier au besoin. Il le fit, et plus d'une fois, et avec une inflexible équité. Mais

(1) T. III, *antequam iret in exilium*.

ce ne fut pas assez pour lui de frapper les coupables : il les livra en proie au mépris, à la raillerie d'une multitude qui applaudit toujours à l'abaissement de ceux qu'elle a vus longtemps placés au-dessus d'elle. Que des païens, que des hérétiques, que des laïques même se permettent, dans des conversations ou dans des livres, ces satires contre la corruption du clergé, on peut le regretter, mais on le conçoit, on l'excuse même quand la médisance ne dégénère pas en calomnie. Mais qu'un prêtre, mais qu'un archevêque se plaise dans la peinture satirique et passionnée des vices et des abus de ceux qui sont ses associés dans l'œuvre de l'édification des fidèles, c'est là un oubli grave des convenances, un scandale. Les coups qu'il frappe sont plus terribles. Il connaît mieux ceux qu'il accuse, il a vécu parmi eux ; il semble qu'il trahisse un secret. Si méritées que soient ses censures, on se dit qu'elles n'eussent pas dû retentir en public et réjouir la malignité. Le peuple n'a que faire de telles confidences : il n'est déjà que trop enclin à confondre les ministres de la religion avec la religion elle-même. Le mépris des uns le conduit au mépris de l'autre. Chrysostôme n'eut pas la force de se refuser la triste satisfaction de faire connaître au peuple combien sa vie et ses mœurs étaient différentes de celles des autres ecclésiastiques. Qu'il l'ait fait pour sa défense, peu importe : un évêque ne devait pas se défendre ainsi. Est-ce donc une multitude grossière, prête à l'émeute, qui doit casser les décisions d'un concile ? Prétendait-il se maintenir par la force sur le siège de Constantinople ? Ce ne fut pas une des moindres causes de sa popularité. On admirait sa droiture, la pureté de ses mœurs ; bientôt on célébra sa franchise et sa hardiesse. L'amour qu'il inspirait s'accrut de toutes les haines qu'il souleva contre lui à la cour et dans son clergé. Et quand ces haines eurent éclaté, quand la guerre fut dé-

de l'Eglise. Nul n'a combattu avec plus de persistance et de succès ces vieux restes d'idolâtrie, ces usages d'un autre temps, qui déshonoraient encore la société nouvelle. L'astrologie, les sorts, les enchantements, les philtres, auxquels il semble bien qu'il ajoutait foi, les ligatures, les médailles, les fêtes de la nouvelle lune, les cierges allumés à la naissance des enfants, les sonnettes qu'on leur pendait au cou, la boue dont on frottait leur front, les cérémonies païennes des funérailles, les danses et les cortèges obscènes des mariages; toutes ces coutumes, fruit de l'ignorance et de la peur, étaient plutôt le triste privilège des pauvres que des riches, des chrétiens sans instruction que des chrétiens instruits (1). C'est dans le peuple que se réfugient les préjugés quand ils ont été bannis des classes supérieures de la société. Dans ce triste milieu ils se maintiennent plus longtemps; et les malheureux que tant de souffrances accablent, ont encore à porter le poids de cet esclavage de l'esprit. Combattre ces ennemis, les chasser des âmes qu'ils remplissaient de ténèbres et d'épouvante, ce fut la plus belle partie de l'œuvre de Chrysostôme. Il ne trouva point un tel enseignement indigne de lui. Il comprit qu'en affranchissant les esprits on prépare la délivrance des âmes, qu'en instruisant on moralise. Il ne se borna pas à faire sentir en passant le ridicule de ces pratiques superstitieuses. La raillerie est une arme dangereuse : ce n'est pas avec un bon mot qu'on triomphe d'une habitude consacrée par un long respect, par la tradition des ancêtres, et enfin par ce besoin de croire, fût-ce une absur-

(1) T. II, ad popul. Antioch., hom. 12. — T. III, in illud : propter fornicationem (homélie dans laquelle il semble ajouter foi à l'efficacité des philtres). — T. X, ad Galat., hom. 1; in Ep. prim. ad Corinth., hom. 12. — T. XI, ad. Colos., hom. 8. — T. XII, hom. 8. — T. XXIV, de Fato.

dité, qui est si profondément enraciné dans l'âme humaine. Il appela à son aide toutes les ressources du raisonnement; il fit appel au sens commun (1), à l'intérêt, à la peur. Il fit voir dans ces sortilèges bien inoffensifs, quand ils n'étaient pas immoraux, un piège du démon. Et le démon, dans ce temps surtout, n'était pas un être de raison. Jamais la matière n'était épuisée; il y revenait sans cesse, provoquait les objections, et ne quittait son auditoire que quand il l'avait écrasé sous la masse de ses arguments. Sa prédication, toujours aiguisée par la personnalité de l'orateur, offrait ainsi tout l'intérêt que présenterait aujourd'hui un sermon sur les jeux de bourse, ou la représentation d'une pièce nouvelle. Dans chaque homélie il y avait place pour tel événement de la semaine : tantôt l'accident arrivé à un spectateur écrasé dans le cirque (2) terrible argument contre le cirque! tantôt le désappointement d'un accapareur surpris par la baisse du blé (3), ou bien encore un tremblement de terre qui avait fait fuir les riches de leurs maisons, si bien qu'au retour ils les avaient trouvées occupées par les pauvres (4); la Pâque des juifs, l'érection d'une statue à l'impératrice; puis c'était Eutrope; c'était Aurélianus et Saturninus, un évêque goth, Sévérien de Gabales, Eudoxie, le concile du Chêne, le départ pour l'exil, le retour, un grand danger auquel il avait échappé dans sa jeunesse (5); enfin, les événements les plus considérables de l'histoire, les moindres détails de la vie de chaque jour, y trouvaient place, piquaient la curiosité, ranimaient l'intérêt. Ajoutez à cela le penchant qu'avait l'orateur à

(1) T. I, in Calendas.

(2) T. VI, de Spectaculis.

(3) T. II, de Terræ motu.

(4) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 39.

(5) T. IX, in Act. apostol., hom. 38.

se mettre en scène, à entretenir le public de sa santé, de ses travaux, de ses tristesses, des dangers qui le menaçaient, le tour imprévu et hardi qu'il donnait à ses critiques, lorsqu'il supposait, par exemple, que du milieu de la foule une voix lui criait : « Te voilà encore contre les riches ? » et qu'il répondait : « Et toi contre les pauvres ? » — « Te voilà encore contre les spoliateurs ? » — « Et toi contre les spoliés (1) ? » puis les dialogues, les interruptions, les applaudissements, les cris, parfois les sanglots de la foule ; ce drame continuel, parfois terrible, souvent comique, où les scènes les plus opposées se succédaient, se heurtaient, où le langage s'élevait jusqu'au sublime et redescendait sans transition jusqu'au trivial, jusqu'au cynisme même ; et vous aurez seulement alors une idée du pouvoir étrange, inexplicable pour nous, de cette éloquence qui rappelle, par la violence du langage démagogique, les Maillard, les Menot, les prédicateurs de la ligue ; par la vivacité des saillies et la liberté des allures, le père André ; par la mise en scène et le théâtral, le père du Plessis et Bridaine ; par la douceur pénétrante, Massillon ; par la majesté et l'éclat, Bossuet ; éloquence jaillissant inépuisable de l'âme de l'orateur et de celle des auditeurs, empreinte de leur double personnalité, créée en un jour par eux et pour eux, qui ne peut être ni reproduite ni imitée, dont les éléments mêmes sont dispersés avec les débris de ce peuple et de cette société dont elle était l'image, dont elle fut le dernier triomphe.

(1) T. V, in Psalmos, p. 145.

CHAPITRE IX.

§ 1.

De la Prédication morale.

Dans les dernières années du quatrième siècle, l'œuvre de l'élaboration du dogme était accomplie, le monde était chrétien : il s'agissait surtout de rendre les hommes dignes de ce nom. Or ceux qui restaient encore en dehors du christianisme jugeaient la nouvelle religion moins d'après ses dogmes que d'après les mœurs de ses sectateurs. Plus celles-ci étaient pures, plus ils se sentaient disposés à admettre ceux-là : la vérité devait être là où était la vertu. Les miracles incessants de la charité, Antioche sauvée de la ruine par les prières d'un évêque, une impératrice allant s'asseoir au chevet des malades recueillis dans des hôpitaux (1) : quels arguments en faveur du christianisme ! Tous ne pouvaient comprendre la métaphysique du symbole de Nicée ; mais le simple et populaire Evangile de saint Matthieu, commenté par un Chrysostôme, ne suffisait-il pas pour attirer et retenir ces grandes multitudes ployant sous le fardeau de tant de misères ?

La prédication de Chrysostôme fut donc presque exclusivement morale. Il subit la triple influence de son temps, de son auditoire et de son génie. Dans les pre-

(1) Flaccilla, première femme de Théodose. — Grég. Nyss. Eloge funèbre de Flaccilla. — Théodoret, l. v, ch. 28.

nières années du dix-huitième siècle, après les longues disputes du jansénisme, au moment où de hardis penseurs commençaient d'ébranler les bases mêmes du christianisme et de toute religion révélée; au moment où Fénelon disait : « Un bruit sourd d'impiété monte jusqu'à nous (1), » Massillon semble s'être renfermé dans la morale, comme dans une dernière forteresse inexpugnable à l'incrédulité. Ce n'est point la lassitude des discussions théologiques, ni les progrès du septicisme, qui formèrent l'éloquence toute morale de Chrysostôme. S'il se renferma dans ce domaine, si vaste encore, c'est que son auditoire et son génie ne lui permirent pas d'en sortir.

Le peuple prenait peu d'intérêt aux homélies consacrées exclusivement à l'interprétation des textes saints : Chrysostôme en gémit plus d'une fois (2). Il était même forcé de réunir dans des conférences spéciales, et de très-grand matin, le petit nombre d'auditeurs capables de comprendre la philosophie dogmatique répandue dans l'Evangile selon saint Jean, le moins populaire des quatre (3). Dans ces petits conciliabules seulement, et comme à huis clos, il lui était permis d'être théologien. La multitude exigeait un autre enseignement, et le prédicateur, il faut l'avouer, partageait le goût de la multitude. Si son génie l'eût poussé vers les spéculations de la métaphysique, il eût bien su résister aux exigences de son auditoire, et se maintenir à ces hauteurs sereines où l'esprit se recueille dans la paix et la jouissance de soi-même. Mais la philosophie crée l'isolement et le silence

(1) Fénelon. Sermon sur l'Epiphanie.

(2) Voir les homélies *sur les changements de noms*, — *sur les titres des Livres saints*, — *sur l'inscription : DEO IGNOTO*, etc., t. III.

(3) T. VIII, in Joannem, præfatio, hom. 1.

autour de ses adeptes ; elle est à elle-même son but et sa fin. Aristote n'a-t-il pas dit : « L'inutilité de la philosophie est ce qui fait sa grandeur ? » — Or Chrysostôme n'était point de ces âmes recueillies et profondes qui trouvent en elles-mêmes le mouvement et la vie. La société des hommes lui était nécessaire. Toute science qui n'avait pas pour but le bonheur et l'amélioration de l'espèce humaine, il la condamnait comme vaine et oiseuse (1). Tous ses travaux, ses vertus même si péniblement acquises, il fallait que ses semblables en profitassent. Il avait connu les joies austères de la solitude et les ravissements de la contemplation ; mais de bonne heure il s'y était arraché, incapable de cette concentration perpétuelle sur soi-même, qui donne à la vertu elle-même je ne sais quoi de froid et d'égoïste. — « *Virtus in usu sui tota posita est. — Non satis est habere virtutem tanquam artem aliquam, nisi utare.* » — Telle fut sa devise. Au bruit de la désolation d'Antioche, les solitaires cachés dans les montagnes avaient abandonné la paix de leurs cellules, leurs exercices de piété, pour voler au secours de leurs frères menacés : ainsi fit Chrysostôme. De la solitude, il s'élança dans le monde ; se mêla aux hommes pour les consoler, les instruire, partager leurs combats, leurs souffrances, et aussi leurs passions. Or cette étroite communication avec ses semblables, qui était un besoin de son cœur, ne pouvait s'établir entre eux et lui qu'à une condition : c'est que, par le choix des sujets et la manière de les traiter, l'orateur ne se séparât jamais de son auditoire, s'associât à ses pensées, à ses sentiments, à sa vie de chaque jour. La prédication morale

(1) On se rappelle ce qu'il dit de Platon, d'Aristote, de Diogène, de tous les philosophes anciens. (Voir ch. 5, le Controversiste.)

seule établissait ces rapports incessants. Chrysostôme fut entraîné de ce côté : son cœur l'y jeta , le caractère de son génie oratoire l'y retint.

C'était un homme de lutte. Citoyen d'Athènes ou de Rome , il eût été démagogue ou tribun. Ce n'est point au conseil des Cinq Cents , ce n'est point au sénat , devant un public peu nombreux , sévère dans ses jugements , difficile à émouvoir , que sa voix se fût fait entendre. Elle eût retenti dans les assemblées tumultueuses de l'Agora ou du Forum ; elle eût dominé les cris de la multitude ; elle eût enflammé les passions ; elle eût fait trembler les oppresseurs du peuple. Il fallait à cette éloquence un grand théâtre et la liberté ; le christianisme donna l'un et l'autre à l'orateur. Mais comme la cité politique n'existait plus ; comme les orages des assemblées publiques étaient tombés devant la morne tranquillité du despotisme ; comme le christianisme ne connaît d'autres combats que ceux de l'homme contre lui-même , d'autres tempêtes que celles des passions : Chrysostôme fut l'orateur de ces luttes nouvelles dont chaque homme est à la fois le théâtre et l'acteur. Comme à Démosthènes , aux Gracques , à Cicéron , il lui fallait des amis à défendre , des ennemis à attaquer : il en trouva. Ces ennemis , ce furent les vices , les erreurs , les préjugés , les misères du corps et celles de l'esprit ; tout ce qui , dans cette triste société , pouvait attrister le cœur ou révolter la conscience. Il était né non pour la controverse , mais pour la guerre. Ardent et opiniâtre , il ne quittait point son adversaire dès qu'il l'avait saisi. Cet adversaire en d'autres temps eût été Philippe , Antoine , le patriciat : ce fut Satan , le péché , souvent le pécheur. Guerre acharnée , mais interminable : qui pourrait énumérer les formes que revêt l'ennemi ? Avarice , orgueil , luxure , envie , colère , et tant d'autres fléaux de l'âme ; superstitions , pré-

jugés, et tant d'autres fléaux de l'esprit; tous les maux qui dégradent la nature humaine : voilà les adversaires qui appellent les coups de l'orateur chrétien. Dans ce grand procès il cumule le double rôle de l'accusateur antique et du défenseur : il cite au tribunal de la conscience le pécheur couvert d'iniquités, il plaide la cause des vertus dont il enseigne la pratique.

Mais si vaste que soit le champ ouvert au prédicateur, il est cependant des limites qu'il ne peut franchir sans danger. Qu'il éclate, qu'il foudroie les pécheurs, mais qu'il ne choisisse pas telle ou telle classe de la société pour but de ses attaques; qu'il s'abstienne de tout ce qui pourrait ressembler à une personnalité; qu'il excite la pitié, le remords, la terreur, jamais l'envie ou la colère. C'eût été trop exiger de l'âme ardente et passionnée de Chrysostôme, qu'il respectât toujours ces limites, qu'il ne confondit pas le pécheur avec le péché. Son esprit a une répugnance invincible pour les abstractions : il ne se borne point à flétrir l'avarice, il frappe l'avare. L'avare est riche : il frappe le riche, lui conteste la légitimité de ses biens, appelle sur lui la haine du pauvre, fait haïr celui-ci de ceux qui doivent le secourir, et, niveleur évangélique, sème autour de lui les inimitiés, l'épouvante, la colère. Excès déplorables d'un zèle trop vif, mais qui démontrent invinciblement que son éloquence était toute guerrière, qu'il ne pouvait être qu'orateur populaire et prédicateur moraliste.

Il était doué d'une sensibilité très-vive et très-prompte; il excellait dans l'art d'exciter les passions, ou plutôt de communiquer celles dont il était animé. Il interrompt souvent son discours pour constater l'effet de ses paroles sur son auditoire : tantôt ce sont de grands cris d'épouvante, tantôt des larmes, des gémissements, des pécheurs se frappant la poitrine, s'écriant avec désespoir : « Tu

nous éloignes de la table sainte ! » parfois des rires. Le talent de remuer les âmes est indispensable à l'orateur chrétien. Il ne doit pas apporter dans la chaire le sang-froid et la rigoureuse logique du philosophe qui expose à ses disciples la science des devoirs, assigne à chaque vertu son caractère et sa place, analyse l'homme moral pour déterminer ensuite les règles de sa vie, et accommoder les principes à la fin. Ces théories sont de la science, non de l'éloquence : c'est le squelette de la vertu ; il faut les animer par la passion. Mais pour y réussir, il faut que le moraliste connaisse les hommes ; que le prêtre connaisse l'Evangile, le code moral du chrétien. Chrysostôme posséda cette double science ; mais il connut plus parfaitement la loi que les obstacles que rencontre la pratique de la loi. Dans le cloître, au désert, il se pénétra l'esprit de cette morale divine qui changeait alors la face du monde ; par une lutte incessante contre lui-même, il sut ce qu'étaient les passions, combien impérieuses, et par quelles armes il fallait les combattre. Diacre et prêtre, il fut mêlé à ses semblables ; il vit leurs misères, leurs besoins ; mais peut-être n'étudia-t-il pas avec assez de pénétration les ressorts secrets qui faisaient mouvoir toutes ces âmes. Cependant il vécut longtemps parmi ceux qui étaient ses compatriotes, ses voisins, et qui devinrent bientôt ses amis. Quelle heureuse préparation pour le prédicateur ! Était-il possible, avec les dons qu'il tenait de la nature, avec ce besoin de lutte qui le possédait, avec cet auditoire si bienveillant et si avide d'émotions, que son éloquence ne se développât point dans le sens où tout à la fois la dirigeait ?

Ainsi armé, il descendit dans l'arène.

§ II.

Du Libre Arbitre et de la Pénitence.

Tout enseignement moral repose sur un principe dont il tire son autorité. Ce principe, pour Chrysostôme, ce fut le libre arbitre. Le pélagianisme n'en avait pas encore fait sentir le danger en l'exagérant ; la théorie de la condamnation par le péché originel, bien qu'acceptée par l'Eglise, n'avait pas encore reçu les développements et la sanction qu'elle reçut plus tard ; enfin, cette décourageante impuissance de l'homme à faire le bien par le seul effort de sa volonté, bien que proclamée durement et en termes exprès par saint Paul, pouvait bien fournir matière aux réflexions des théologiens, mais le commun des fidèles ne s'en préoccupait guère ; et c'est pour ceux-là que Chrysostôme prêchait (1). Pour agir efficacement sur les âmes, pour les éloigner du mal, les pousser au bien, il faut leur démontrer d'abord qu'elles sont libres de choisir entre les deux. Que si elles se regardent comme fatalement esclaves du péché, elles risquent de s'endormir dans cette servitude, de perdre toute énergie, et le prédicateur n'a plus de prise sur des êtres qui vivent eux-mêmes leurs chaînes au lieu de les secouer. Le premier soin de Chrysostôme fut donc d'affranchir les esprits : dès qu'ils se crurent libres, ils le furent en effet, et il ne le leur laissa jamais

(1) Pauli Epist. ad Ephes., c. II, v. 7, 8, 9. — On peut voir le commentaire de Chrysostôme sur les paroles de l'apôtre : « Gratia enim estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis, Dei enim donum est. Non ex operibus, ut ne quis gloriatur. » (Chrysost., t. XI, in Ep. ad Eph., hom. 4.)

oublier. Sur ce point seulement il ne redoute point l'appareil et la fatigue des démonstrations. Les raisonnements, les exemples saisissants où éclate la toute-puissance de la volonté, Job, Adam, les enfants hébreux, Judas, et jusqu'aux événements les plus simples de la vie de chaque jour, il a recours à tout, se répétant sans cesse, ne se lassant jamais, sentant bien que toute son œuvre n'est rien si cette importante vérité ne lui sert de fondement.

Aux passages déjà cités ailleurs, j'ajoute celui-ci :

« Hier je vous ai fait un discours sur le diable : et ce jour-là même, tandis que nous nous entretenions de ce sujet, d'autres, assis au théâtre, contemplaient la pompe de Satan; ils prenaient leur part des chansons lubriques, vous de la doctrine spirituelle; ils se nourrissaient des mets impurs du démon, vous des parfums du Saint-Esprit. Qui a causé leur erreur? Qui les a écartés du troupeau saint? Le diable les a-t-il trompés? Mais pourquoi ne vous a-t-il pas trompés aussi, vous? Ils sont hommes, vous êtes hommes; ils ont une âme, vous avez une âme. Pourquoi donc n'avez-vous pas les mêmes besoins? Parce que vous n'avez pas la même volonté. Aussi ont-ils été trompés, tandis que vous avez échappé à la séduction (2). »

Souvent même l'avocat du libre arbitre va plus loin encore : il soutient que tout homme, par la seule force de sa volonté, peut s'élever à la plus haute vertu, devenir un saint Paul. Comme il célébrait un jour les perfections de l'apôtre des Gentils, et le citait en exemple, son auditoire l'interrompt, en disant : « Saint Paul a été forcé de se faire chrétien : Dieu l'a pris par force (2). »

(1) T. II, *Dæmones non gubernare mundum*, hom. 3.

(2) Cette objection n'est pas autre chose que la question de

— « Quelle est cette objection? répond Chrysostôme.
» Dieu l'a pris par force, dis-tu? Par force, ô homme?
» Il l'a appelé du haut des cieux! Tu le crois, n'est-ce
» pas? Et ne t'appelle-t-il pas aussi, toi, tous les jours?
» et tu ne l'écoutes pas cependant (1). »

Noble et sublime ambition! quel élan elle donne à l'activité humaine! Le stoïcisme prétend élever son sage jusqu'au rang de Dieu : orgueilleuse et décevante aspiration. D'autres condamnent l'homme à une éternelle impuissance, et le tiennent courbé à terre si la main de Dieu ne le relève : Chrysostôme le déclare capable de la plus haute vertu par lui-même; et dans un siècle plein de misères, d'incertitudes, d'abattement, où les plus forts perdaient cœur, où les meilleurs fuyaient au désert, il rappelle au chrétien la dignité de sa nature, et le force à s'estimer. Voilà la plus efficace des consolations, celle qui s'adresse à tous, et surtout aux faibles, aux opprimés, trop disposés, par le sentiment amer de leur impuissance ici-bas, à oublier que Dieu les convie aussi, et les premiers de tous, à prendre leur part de l'héritage céleste. Voilà aussi la véritable, la seule égalité possible, celle qui place sur la même ligne devant Dieu le roi et l'esclave. « Il n'y a d'autre esclavage que le péché, » s'écrie Chrysostôme. Ce que nous appelons esclavage » ici-bas, n'est qu'un vain mot (*ὄνομα ψιλόν*) [2]. »

» Ne pense pas que Dieu remettra les choses faites
» contre un esclave, parce que c'est un esclave. Les lois
» étrangères connaissent une différence entre le maître et

la grâce : *Et hoc non ex vobis, Dei enim donum est.* On va voir que Chrysostôme n'y répond pas.

(1) T. III, p. 150. — Même objection, même réponse à propos des apôtres. (T. IX, in Act. apost., hom. 13.)

(2) T. I, de Lazaro, hom. 6.

- » l'esclave : ce sont des lois d'hommes. Mais la loi du
- » maître commun ne connaît point de différence. Elle est
- » bienfaisante pour tous indistinctement, accorde à tous
- » les mêmes droits (1). »

Quelle excuse aura donc le pécheur, s'il s'endort dans son mal, lui que le seul effort de sa volonté peut guérir? Hélas! si faible aux tentations est la nature humaine, si pesant le joug des anciennes habitudes! Ce n'est pas du premier élan qu'on ravit le ciel : il y faut de longs et patients efforts; c'est le sentier solitaire et rude où l'on grimpe plus que l'on ne marche. Quand les chrétiens d'Antioche couraient au sortir de l'église dans les tavernes ou au théâtre, Chrysostôme, tout en gémissant sur eux, s'estimait heureux qu'un seul dans une si grande multitude se détournât du chemin de perdition; et si celui-là même suivait les autres, du moins quelques-uns n'y allaient qu'en rougissant, et tout honteux (2). Cette honte était le triomphe du prédicateur, triomphe incomplet, mais qui en promettait d'autres. Les coupables se sentaient coupables : ils se sentaient donc libres; ils pouvaient donc un jour briser ces chaînes, et s'élancer d'un pas rapide dans la voie dont ils se détournaient encore. Chrysostôme les y appelait. Faut-il s'étonner qu'il employât pour les attirer à lui, au salut, les paroles les plus tendres, les promesses les plus magnifiques? Celui qui lisait en chaire les noms des bienfaiteurs des pauvres, et demandait l'aumône à la vanité, celui là

(1) T. XI, in Epist. ad Ephes, hom. 22.

T. XI, in Epist. ad Titum, hom. 4.

(2) T. I, de Lazaro, hom. 1. — Je sais que quelques-uns disent en raillant : « Ah! il les a tous persuadés : pas un d'eux n'est allé au cabaret; ils ont tous été des modèles de sobriété! » — Que dis-tu, ô homme? — Avons-nous promis de les prendre tous au filet en un seul jour?

devait-il hésiter à montrer à des hommes libres non-seulement la dignité de leur nature, la nécessité des bonnes œuvres, mais aussi et surtout les récompenses promises à la vertu? Il n'appartient, en effet, qu'aux plus nobles d'entre les âmes d'embrasser la vertu sans espoir de récompense :

Quis enim virtutem amplectitur ipsam ,
Præmia si tollas?

La pratique du bien exige tant de sacrifices ! l'homme est si naturellement enclin à estimer les choses d'après l'utilité qu'il en retire ! Et cependant le désintéressement seul donne aux bonnes actions tout leur mérite. Mais qui ne voit combien cette loi rigoureuse est propre à jeter le découragement dans les âmes assez honnêtes pour vouloir le bien, mais trop faibles encore pour ne pas envisager la couronne après le combat ? Telle est l'immense majorité des hommes. Chrysostôme ne sacrifia point à la commodité des pécheurs l'inflexibilité de la loi morale. A Dieu ne plaise que je fasse remonter jusqu'à lui cette science des accommodements avec le ciel, flétrie par l'éloquence de Pascal et la conscience de tous ! Mais, plein de pitié pour la faiblesse de la nature humaine que tant de pièges environnent, qu'assiégent tant d'ennemis, il est plus prodigue d'encouragements que de menaces ; il se plaît à montrer au pécheur plutôt les récompenses que les châtiments. Bien rarement il fait apparaître à ses yeux les terribles supplices de l'enfer. La peur abaisse les âmes ; les vertus qu'elle commande ont je ne sais quoi de bas et de servile qui répugne : il recommande même au prédicateur d'user rarement de cet épouvantail (1). Il consacre une homélie tout entière à com-

(1) T. X, in Epist. prim. ad Corinthios, hom. 11.

battre ce déplorable abus de l'anathème, cette arme redoutable que saint Paul hésitait à employer, et que le premier venu tourne si facilement contre ses ennemis (1). Il aime mieux faire luire au regard des chrétiens le ciel ouvert, où l'infailible justice de Dieu tient toutes prêtes les couronnes méritées ici bas.

« Si ces préceptes semblent à quelques-uns trop rigoureux, trop difficiles à suivre, pensez que vous agissez ainsi pour Jésus-Christ, et toute amertume vous sera douce. Si nous raisonnons de la sorte, rien de triste ne nous atteindra jamais; mais partout nous moissonnerons une joie infinie. Le travail ne nous semblera plus travail; plus il sera pénible, plus nous le trouverons doux et agréable. Lors donc que vous serez sollicités par les séductions des vieilles habitudes, le désir des richesses, opposez à la tentation ce raisonnement: Si je méprise ce plaisir d'un jour, je recueillerai une récompense sans fin; et dites à votre âme: Tu es pleine de tristesse parce que je te prive d'un plaisir; mais réjouis-toi: je te prépare le ciel; tu travailles non pour les hommes, mais pour Dieu. Attends-donc un peu, et tu verras quelle récompense te sera donnée. Persévère pendant cette vie, et tu seras remplie d'une confiance ineffable » (2).

Mais cette espérance est bien lointaine, et ce n'est qu'une espérance. Et d'ailleurs, qui pourrait se flatter de fléchir ce juge redoutable dont la loi est si rigoureuse? Le juste pèche sept fois par jour. Dieu ne put trouver même cinq justes dans Sodome tout entière. Ainsi parle le découragement, et l'on retombe dans les habitudes coupables, et, par faiblesse plus que par corruption, on se rend indigne de la miséricorde divine.

(1) T. I, sur l'Anathème, p. 845.

(2) T. VII, in Matth., p. 251.

Mais cette miséricorde est infinie. Chrysostôme ne cesse de le répéter à ces chrétiens d'Antioche, lâches et ingénieux à excuser leur lâcheté. Ils se faisaient humbles ; ils se déclaraient trop coupables pour désarmer la colère de Dieu, et, par ces sophismes, prétendaient se dispenser de la pénitence. Mais Chrysostôme leur rouvre les portes du ciel qu'ils s'obstinaient à se fermer à eux-mêmes ; il ne leur permet pas de renoncer à cette espérance, qui est une des vertus du chrétien, vertu que Dieu lui a commandée pour que l'homme rende en la pratiquant hommage à l'infinie bonté de son juge. Les homélies sur la pénitence sont consacrées à ces chrétiens pusillanimes et subtils (1). Guerre, guerre implacable au péché ; mais pour le pécheur, pour cet homme qui peut être sauvé s'il le veut ; pour ce malheureux qui rougit, pleure, se frappe la poitrine, indulgence, pitié, encouragement. Qu'il se condamne dans sa faiblesse, qu'il en ait honte : c'est là un commencement de salut. Il retombera, Chrysostôme le sait, et plus d'une fois ; mais à chaque chute le regret sera plus vif, le remords plus poignant, le retour à Dieu plus sincère ; et l'esclave de la veille, courbé sous ses fers, se trouvera tout à coup debout et libre. C'est devant un tel auditoire, si prompt à perdre cœur, à s'abandonner soi-même, que Chrysostôme prononça cette parole devenue célèbre : « Si vous péchez tous les jours, faites pénitence tous les jours. » — C'est devant cet auditoire qu'il rappela l'éclatante conversion d'une courtisane : « non celle de l'Evangile, dit-il, mais celle qui était si fameuse vers le temps de ma naissance ; celle qui avait consumé les biens d'une foule de gens ; celle que l'on accusait de charmes et de maléfices, comme si la rare beauté de son corps ne la dispensait pas d'avoir

(1) T. II, de Pœnitentia.

recours aux philtres et aux enchantements ; celle qui engagea dans son amour le frère même de l'impératrice.— Mais en un instant elle fut changée , je ne sais comment ; ou plutôt je sais bien comment , par une conversion subite de sa volonté (1). »

Ne comparons point le langage du prêtre d'Antioche avec celui des Bourdaloue et des Bossuet : nos grands orateurs n'ont ni cette indulgence ni ces ménagements (2). Aux regards du pécheur ils présentent sans cesse l'invincible nécessité de l'expiation , et de l'expiation la plus rigoureuse. Du premier coup, et violemment, ils arrachent une âme au monde, et la jettent des voluptés et des affections où elle se plaisait, dans les plus rudes austérités de la pénitence. Mais qu'ils étaient rares ces triomphes du remords sur les séductions de la vie mondaine ! Le plus souvent c'était la lassitude, les déceptions, les froides réflexions qu'amène la fuite des jeunes années et des plaisirs, la perte d'êtres chéris, le vide d'une existence privée de tout ce qui en faisait le charme, qui précipitaient dans la retraite et les mortifications ces hommes que la fausse grandeur des cours n'avait pu satisfaire, ces femmes qu'un amour divin pouvait seul consoler et guérir des blessures d'un autre amour. Pour le plus grand nombre, pour ces chrétiens vulgaires que leur vie modeste et obscure préserve des grands orages, dont les fautes n'avaient ni cet éclat ni ce reten-

(1) T. VII, in Matth., hom. 68.

(2) Voir surtout l'effrayant sermon de Bourdaloue sur l'impénitence finale : ces paragraphes serrés comme un escadron d'armements, et se terminant tous par le terrible refrain : « In peccato vestro moriemini. »

Voir aussi les sermons de Bossuet sur *la Pénitence*, et le sermon sur *la Profession de Mlle de La Vallière* : Allez, victime, marchez à l'autel : le glaive est tiré.

tissement de scandale, ces rigoureuses expiations étaient excessives; et le prédicateur ne réussissait qu'à les épouvanter sans les convaincre. C'est là le défaut de nos grands sermonnaires : les rois et les grands leur ont dérobé la vue des petits et du peuple; s'ils ne parlent point devant la cour, ils se trouvent au-dessus de leur auditoire. Voilà pourquoi Bossuet trouvait Chrysostôme *trop simple et trop populaire*, et probablement aussi trop indulgent. En effet, l'ennemi que Chrysostôme redoute le plus, c'est moins le péché que le découragement. S'il s'applique à faire sentir aux pécheurs la grandeur de leurs fautes, il songe encore plus à les prémunir contre cet abattement qui suit les premières angoisses du remords. C'est pour les coupables endurcis qu'il réserve les menaces et les anathèmes. Mais les âmes faibles plutôt que corrompues, qui passent tour à tour de la faute au repentir, du repentir à la faute, il vient à leur secours dans la lutte qu'elles soutiennent; il leur fait espérer la victoire; il la leur donne. Il évite surtout de leur commander des humiliations excessives. Comme elles ont besoin de toute leur énergie dans le combat qu'elles ont engagé, il ne les en dépouille point pour les sauver en les abêtissant. Cette haute idée de la dignité de l'homme, ce respect de la volonté libre, cette confiance en son pouvoir, sont plutôt d'un philosophe stoïcien que d'un prêtre. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans Chrysostôme tels passages dont le protestantisme a pu se faire une arme contre la confession (1). Il connaissait trop bien la faiblesse et l'orgueil de l'homme pour commander à un esclave de se prosterner devant un compagnon de

(1) Luther faisait peu de cas de Chrysostôme : il l'avait peu lu probablement.

Erasme ne le traite pas très-favorablement. (Eras., t. III, épître 1550.)

servitude (σύνδουλος) pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dieu seul pouvait exiger du pécheur cette humiliation, parce que Dieu seul est affranchi du péché. Voici les propres paroles de Chrysostôme :

« Dieu dit lui-même : Dis tes péchés le premier pour être justifié. Pourquoi donc cette rougeur, cette honte à dire tes péchés ? Est-ce que tu les dis à un homme qui pourrait t'en faire des reproches ? Ce n'est pas à un compagnon de servitude que tu les avoues, pour qu'il aille les divulguer. C'est à celui qui est le Seigneur, ton protecteur, ton ami ; c'est au médecin que tu montres tes blessures. Quand même tu ne parlerais pas, il connaît tes péchés, il les connaissait avant que tu les commis-ses (1). »

« Je ne te force pas, dit Dieu, de paraître en public, sur un théâtre, d'appeler de nombreux témoins : dis à moi seul en particulier ton péché, pour que je guérisse la blessure et te délivre de toute souffrance (2). »

« Je ne te traîne point pour te livrer en spectacle à tes compagnons de servitude ; je ne te force pas à révéler tes péchés aux hommes : dévoile le secret de ta conscience devant Dieu ; à lui montre tes blessures ; à lui demande des remèdes (3). »

A ces passages il faut joindre le suivant, qui n'est pas moins significatif.

« Il ne faut pas que celui qui fait pénitence divulgue jamais son péché : qu'il prie seulement Dieu de ne pas s'en souvenir : si nous nous en souvenons, nous, Dieu l'oubliera.

»Avouons-nous pécheurs, passons en revue nos péchés

(1) T. I, de Lazaro, hom. 4, p. 928.

(2) Ibidem, p. 929.

(3) T. I, p. 600.

un à un. Je ne te dis pas : Mets toi en public , accuse toi devant les autres ; mais obéis au prophète, qui dit : Révèle au Seigneur ta voie. Fais à Dieu l'aveu de tes fautes , confesse-les à ton juge avec des prières ; confesse-les, sinon de la langue, au moins de la mémoire, et mérite ainsi qu'il ait compassion de toi (1). »

Mais le simple aveu du péché suffit-il pour en effacer la souillure ? Non, assurément. C'est la première expiation que Dieu impose au coupable, avant de lui remettre ses fautes ; ce n'est pas la seule. Au repentir il faut joindre la prière, les larmes, le jeûne, et surtout l'aumône (2). Cette dernière prescription est admirable. La prière, les larmes, le jeûne, ne concernent que le pécheur ; ce sont des actes dont il doit retirer un avantage, mais qui sont inutiles à ses frères. L'aumône convertit en bienfaits pour l'homme la pénitence de l'homme : le coupable se purifie, et en même temps il vient en aide à ses semblables. La faiblesse des uns soulage la misère des autres. Ainsi l'homme est nécessaire à l'homme ; ainsi le pauvre est nécessaire au riche ; ainsi se trouvent encore resserrés les liens qui unissent entre eux tous les fils d'Adam, pour les confondre dans le sein de la charité universelle.

Telle est la doctrine morale de Chrysostôme : foi en l'homme, espérance en Dieu ; voilà les deux termes où elle se réduit. L'homme voit le bien, il peut l'atteindre par le seul effort de sa volonté ; et les récompenses éternelles l'y invitent encore plus énergiquement que la voix de sa raison. S'il succombe aux tentations, si le péché le

(1) T. XII, in Epist. ad Hebræos, hom. 31. — Voir aussi sur ce sujet Tillemont. Mém. ecclés., Vie de Chrysost., t. XI, art. 38.

(2) T. II, de Pœnitentia, hom. 2, 3, 4, 5.

retient sous son joug, ce n'est là qu'un passager engourdissement de la volonté : le repentir peut rendre à l'âme sa beauté première ; du degré le plus bas le pécheur peut remonter d'un bond jusqu'à Dieu. Saint Paul fut un persécuteur ; saint Matthieu, un publicain ; saint Pierre, un renégat ; Madeleine, une courtisane. Les ennemis de notre salut sont donc le désespoir et l'endurcissement. Quel est le devoir du prêtre ? De reconforter les faibles, les découragés, de châtier, d'épouvanter les endurcis : mais qu'il n'oublie jamais qu'une âme, si criminelle qu'elle soit, peut toujours être sauvée ; que tout homme peut être un saint Paul. — Que si l'on s'étonnait de cette généreuse revendication de la liberté humaine ; si l'on trouvait excessive cette foi dans l'homme, créature misérable, si prompt aux chutes, si lente à se relever, qu'on pense aux temps dans lesquels Chrysostôme prêchait cette doctrine. Jamais tant de misères n'avaient accablé l'humanité ; jamais le désespoir ne fut si près d'envahir une société, un monde qui se sentait périr, sans comprendre qu'il se transformait. A ces condamnés il fallait rendre courage, les armer contre eux-mêmes d'abord : les malheureux, ayant la mort en face, ne pensaient guère à vivre saintement ; et dans cette lutte douloureuse les soutenir. Comment ? En faisant luire à leurs yeux l'infinie miséricorde de Dieu, les récompenses promises non aux bons seulement, mais aux faibles, aux pécheurs, à l'esclave, à tous. Un abîme sépare saint Augustin de Chrysostôme ; mais qu'est-ce donc que la Cité de Dieu, sinon le rêve d'une patrie immuable promise aux malheureux à qui échappaient la patrie terrestre et le sol même où chancelaient leurs pas ?

§ III.

Des Vices.

Comment concilier cette indulgence avec les emportements de langage qu'il lui sont si ordinaires? Que de fois sa colère tombe! avec quelle violence, on le sait, non sur le péché, mais sur le pécheur : Reproches, invectives, termes de mépris, de dégoût, peintures étranges d'égarements plus étranges encore, il ne recule devant rien, dit tout, montre tout. Ne craint-il pas d'épouvanter, d'aigrir le coupable, de l'éloigner à jamais de la pénitence? — Il s'en est déjà éloigné : c'est sur les pécheurs endurcis que tombent les coups de Chrysostôme, et non sur ces âmes légères, aussi promptes au repentir qu'à la faute. La perversité froide, réfléchie, l'aversion et le mépris affiché de la pénitence, voilà ses ennemis; et ces vices, les riches seuls en sont atteints; seuls les riches sont avarés, orgueilleux, débauchés. Pour eux le prédicateur n'a aucune indulgence, aucun ménagement : en ont-ils pour les pauvres? en ont-ils pour eux-mêmes?

Cependant la richesse par elle-même n'est pas un mal, il le sait; la pauvreté n'est pas une vertu, il le sait encore, il l'a dit lui-même, et froidement expliqué.

« Parmi les choses (prêtez-moi bien toute votre attention, car mes paroles vous seront un utile enseignement, chasseront de votre âme toute mauvaise pensée, et vous permettront de juger sainement); parmi les choses, les unes sont bonnes de leur nature, les autres mauvaises; d'autres ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais indifférentes. La piété est de sa nature une chose bonne; l'impété, une chose mauvaise. Mais la richesse et la pau-

vreté ne sont naturellement ni bonnes ni mauvaises; elles ne deviennent l'un ou l'autre que suivant la manière dont on en use. Si la richesse sert à la bienfaisance, elle devient un bien; si elle inspire la rapacité, l'avarice, l'insolence, elle devient un mal. Et cependant la richesse n'est pas coupable; le coupable est celui qui en fait un mauvais usage. Il en est de même de la pauvreté. Si on la supporte avec résignation, en en rendant grâce à Dieu, elle deviendra une source de récompenses et de félicités; mais si elle pousse à blasphémer le Créateur, à accuser la Providence, on aura fait de la pauvreté un mauvais usage (1). »

Mais qu'il est difficile de persévérer dans cette modulation de langage, quand on est témoin de tant de misères d'un côté, de telles profusions de l'autre, d'une telle insensibilité pour les souffrances des pauvres! L'orateur est entraîné par la pitié d'abord, puis par les applaudissements d'une certaine partie de son auditoire et la séduction de la popularité, à envelopper dans une terrible et injuste condamnation tous ceux dont la fortune ne s'épuise point en aumônes, tous ceux qui semblent peu disposés à entrer dans cette immense communauté qui fut le rêve de Chrysostôme et de tant d'autres. Il est donc violent, amer, souvent injuste envers les grands et les riches. Pourquoi? Parce que les vices des grands et des riches indiquent plus de corruption que ceux du pauvre; parce qu'ils proviennent d'un abus plus coupable du libre arbitre; et aussi parce que les grands et les riches, tout entiers aux plaisirs de cette vie, ne songent ni à la pénitence, ni au compte terrible qu'il leur faudra rendre de l'emploi de leurs richesses et de leur puissance. Orgueil, égoïsme, insensibilité, soif des plaisirs, les vices

(1) T. III, p. 411.

les plus bas rendus encore plus éclatants par cette assurance de l'homme à qui jamais rien n'a manqué : voilà ce qui révolte l'âme honnête de Chrysostôme ; voilà ce qui explique les regrettables excès de ses censures, et aussi la haine dont il fut l'objet. Il est tendre et compatissant au pauvre, au pécheur humble et repentant : pourquoi ? Parce que l'un souffre, et injustement selon Chrysostôme, qui ne respecte guère le droit de propriété ; et l'autre, s'il a péché, s'humilie devant Dieu, fait pénitence ; parce que les vices du pauvre sont moindres que ceux du riche, et presque toujours l'ouvrage du riche ; parce que les fautes du pécheur repentant sont effacées par son repentir même.

Il est impossible, quand on lit Chrysostôme, d'oublier cette triste inégalité des conditions : il y revient sans cesse pour la déplorer. Le plus souvent même il y voit moins une loi de la Providence que le crime des riches. De là ces éclats de colère, ces diatribes incessantes dont l'effet fut si regrettable et qu'il expia si cruellement. Chrysostôme nous avoue lui-même que cette partie de son auditoire disparut tout à coup (1), lasse sans doute d'être en butte aux invectives passionnées de l'orateur, et probablement aussi épouvantée des regards menaçants ou railleurs que lançaient sur elle les amis de Chrysostôme, c'est-à-dire les pauvres. Si le triomphe de l'éloquence est d'exciter les passions, ces passions ne doivent être ni la haine, ni l'envie. La pitié pour le pauvre n'exclut pas la justice envers le riche ; la charité doit unir, et non diviser les hommes. L'orateur sacré ne peut-il prêcher l'aumône que l'injure et la menace à la

(1) Voir le chapitre troisième : la Charité. — Et le commentaire de Néander à ce sujet. *Néander : Chrysostôme et son siècle*, ch. 2.

bouche? J'ai cité le touchant exorde de l'homélie sur l'aumône. Pourquoi Chrysostôme ne s'est-il pas toujours exprimé ainsi? Certes, c'est là une peinture pathétique des souffrances du pauvre, souffrances que la rigueur de l'hiver rend encore plus insupportables; mais ici, la passion est mise au service de la charité. L'orateur ne se transforme pas en accusateur: il n'est que l'avocat des indigents, et, comme il le dit lui-même, leur ambassadeur. C'est une requête qu'il présente; il supplie, il ne menace point. Aussi, quelle différence de langage! Quand il s'emporte contre les riches, il n'a plus ni mesure ni convenance: images grossières, comparaisons triviales, détails répugnants, expressions basses et souvent cyniques, tout l'arsenal de la déclamation de mauvais goût est mis à contribution, pour ne prouver rien que l'intempérance de l'orateur, pour n'exciter que des passions mauvaises, un rire méchant. Ici le ton est simple, les expressions naturelles, le tour aisé, les détails abondants, mais d'une vérité frappante; l'émotion du prédicateur est profonde; elle se communique sans peine à l'auditoire, elle le pénètre: les pauvres ont gagné leur cause, et cette victoire qu'ils ont remportée n'a pas fait de vaincus. N'est-ce pas là le vrai but du prédicateur? C'est le péché seul qu'il doit vaincre et mettre en fuite.

Mais quel péché? — C'est dans le choix de ses adversaires que se montre le caractère du moraliste. Il ne peut se flatter évidemment d'embrasser dans sa prédication cette multitude innombrable de vices qui dégradent la nature humaine. Et de plus, comme son enseignement s'adresse à tous, doit être profitable à tous, il est condamné à n'envisager que les caractères généraux des maladies morales les plus ordinaires; les exceptions lui sont interdites: l'exception est le plus souvent une personnalité, et la personnalité est odieuse; de plus, elle est

inutile au plus grand nombre , nuisible à l'orateur , offensante sans profit pour celui qui en est l'objet. Or l'ennemi dont Chrysostôme fait choix, celui à qui il ne laisse ni trêve ni merci, c'est un vice d'exception : l'avarice. Il veut inspirer l'horreur du péché, en tracer un portrait hideux et fidèle ; mais le péché n'est qu'une abstraction, et la peinture d'une abstraction est toujours vague et sans relief. Chrysostôme l'essaye, se lasse bientôt , et se met à peindre non plus le péché, mais un péché, et quel péché? — L'avarice. Voici ce portrait : je ne puis ni en changer ni en adoucir les couleurs.

« Il n'y a rien d'aussi stupide, d'aussi dépourvu de sens, d'aussi fou, d'aussi violent que le péché. Partout où il se jette, il détruit, brouille, renverse tout, hideux à voir, insupportable, odieux. Si quelque peintre en voulait retracer l'image, il ne se tromperait pas, selon moi, en le représentant ainsi : une femme, avec un corps de bête sauvage, barbare, soufflant le feu, désagréable, noire, telle que les poètes ont représenté les Scyllas. Car avec mille mains elle se saisit de nos pensées, et à l'improviste elle entre, déchire tout, comme les chiens qui mordent par derrière. Mais à quoi bon tracer un portrait? Il faut traduire en public ceux qui sont ses esclaves. Qui voulez-vous que nous représentions d'abord? L'avare, le ravisseur? — (Ici sans doute signe d'assentiment dans l'auditoire.) Quoi de plus impudent que les yeux de cet homme? Quoi de plus effronté, de plus cynique (1)? Un chien ne se tiendrait pas avec l'impudence de cet homme, quand il ravit, serre les biens de tous? Quoi de plus scélérat que ces mains, de plus insolent que cette bouche qui absorbe tout et ne se rassasie jamais?

(1) Harpagon a plutôt une petite figure sèche, jaune et basse.

Vous voyez son visage et ses yeux ; il a l'air d'un homme ; mais les yeux d'un homme n'ont point de tels regards. Il regarde les hommes non comme des hommes , le ciel non comme le ciel , il ne se signe point devant son maître , il lui semble que tout est argent. Les yeux des hommes, en voyant les pauvres dans la détresse, se brisent de pitié : ceux du ravisseur voient les pauvres et deviennent féroces. Les yeux des hommes voient le bien d'autrui non comme leur appartenant , mais ce qui est à eux ils le voient à autrui ; ils ne convoitent pas ce qui a été donné à d'autres ; ils se dépouillent de leurs biens pour autrui : ceux-ci ne sont contents que s'ils ont pris ce qui est aux autres ; car ils ont un regard non d'homme, mais de bête féroce. Les yeux des hommes ne supportent pas de voir nu leur propre corps ; mais ceux-ci, s'ils n'ont pas mis tout à nu et déposé chez eux le bien des autres, ne sont point rassasiés, ou plutôt ne sont point remplis. Ainsi on peut dire que leurs mains sont non-seulement celles des bêtes féroces, mais même plus sauvages et plus dangereuses. Car les ours et les loups, quand ils sont rassasiés, s'éloignent de leur nourriture : ceux-ci ne se rassasient jamais..... (1). »

Pourquoi choisir l'avarice, ou plutôt la cupidité, de préférence à tout autre vice ? Il y en a bien des raisons. D'abord, c'est une riche et dramatique matière à développements ; ensuite, l'avarice est la racine de tous les maux, la mère de tous les vices. L'ambition, l'orgueil, peuvent inspirer de grandes actions ; l'avarice ne laisse subsister aucun noble sentiment dans le cœur : elle l'avilit, le dé-

(1) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 9. — Je traduis littéralement. Je maintiens la confusion des yeux et des hommes, pris tour à tour pour sujet. Le morceau est loin d'être fini ; mais ce que j'ai cité me semble suffisant.

grade. Chrysostôme voit en elle non l'amour de l'or pour l'or, non cette fureur d'accumuler des trésors pour les contempler en se privant soi-même de tout autre plaisir ; mais l'avidité d'acquérir des biens par tous les moyens les plus coupables pour se livrer ensuite à tous les raffinements du luxe et de la débauche. Le vol, les rapines, les concussions, étaient la source la plus commune de ces énormes fortunes qui, honteusement acquises, étaient encore plus honteusement dépensées. Cette basse passion était aux yeux de l'orateur chrétien la plus cruelle ennemie de ses pauvres : elle les dépouillait d'abord, les réduisait au désespoir, à la mort, et les oubliait. C'était une idole à qui il fallait des sacrifices sanglants.

« L'avarice est une idolâtrie : elle veut des sacrifices, il lui faut égorger des âmes ; ses autels sont abominables. Approche-toi des autels des idoles : tu sentiras l'odeur du sang des chevreaux et des bœufs. Approche-toi de l'autel de l'avarice : tu le trouveras tout imprégné de sang humain. On y brûle non des ailes d'oiseaux ; il n'en sort ni vapeur ni fumée : ce sont des êtres humains qui y périssent. Les uns, en effet, se précipitent dans des gouffres ; d'autres se pendent, d'autres se coupent la gorge..... (1) »

Que dire des sacrificateurs eux-mêmes ? Ils étaient les premières victimes de leur monstrueuse idole. Ils ne dépouillaient, ne désespéraient leurs frères que pour satisfaire les fantaisies de leur imagination dépravée : de là venaient ces monstres de gourmandise, ces scandaleux excès de table, de parure, d'ameublement (2) ; ces ar-

(1) T. XI, in Epist. ad Ephes., hom. 18. — Les nobles dames déchirant à coups de fouet le corps nu d'une jeune esclave. (In Epist. ad Ephes., hom. 15.)

(2) T. XI, in Epist. ad Coloss., hom. 7.

mées d'esclaves; cette tourbe de parasites sur qui s'exerçaient l'esprit et la main du riche; ces courtisanes convoquées aux orgies (1); ces chevaux couverts d'or et d'argent; toutes les jouissances les plus désordonnées que puisse rêver un cœur corrompu, que puisse procurer une opulence sans bornes. Le luxe sauvage et souvent sanguinaire des Romains n'était rien auprès de la science des raffinements que le génie oriental a toujours possédée. On peut voir déjà dans Clément d'Alexandrie (2) jusqu'où ces chrétiens si près encore du berceau de la foi poussaient l'oubli et le mépris de l'Evangile. Le temps n'avait ni exterminé ni affaibli ces vices; ils s'étaient audacieusement; et le lâche silence de plus d'un évêque flatteur et parasite semblait les couvrir de la protection de la religion. Ils trouvèrent en Chrysostôme un impitoyable adversaire. On reste confondu autant de la profondeur du mal que de la hardiesse des attaques. Il est difficile, presque impossible de citer (3). Chrysostôme avoue lui-même qu'il cherche moins la chasteté des expressions que la correction des coupables (4). Ce sont des détails étranges, d'une crudité énergique, des invectives près desquelles pâlisseraient les plus violentes diatribes de Cicéron contre Antoine : ni voiles, ni dégui-

(1) T. VII, in Matth., p. 558 et sqq.

(2) Le Pédagogue.

(3) Sur les femmes ivres, t. IX, p. 237.

Sur l'amour antiphysique : T. IX, ad Romanos, p. 495.

— Ibidem, hom. 11. — T. IX, in Act. apostol., p. 272. —

Ibidem, hom. 45, et p. 237. — T. XI, ad Timoth., hom. 13 et 14.

(4) Ταῦτα εἰκαὶ σαφέστερον τοῦ δέοντος εἶρηται, μηδεὶς ἐγκαλείτω· οὗ γὰρ λόγων σεμνότητι καλλωπίζεσθαι βούλομαι, ἀλλὰ ποιῆσαι σεμνοὺς τοὺς ἀκούοντας. (T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 37.)

sements. Le vice est mis à nu, flagellé et bafoué sans pitié ni fausse honte. Les homélies de Chrysostôme sont assurément la mine la plus précieuse en renseignements sur les mœurs de cette société chrétienne de nom, toute païenne de cœur. Il est des bornes que le zèle d'un prédicateur vertueux peut franchir, mais en deçà desquelles doit s'arrêter l'historien. Si curieuses que soient ces révélations, je me borne à en indiquer le caractère et la portée : je ne les reproduirai pas. Mais qui ne voit que d'inimitiés ces indignations, si légitimes qu'elles fussent, durent soulever contre le hardi prédicateur ? Plus d'un grand, plus d'un riche, plus d'une femme de la cour, avide, coquette, débauchée, se reconnut dans ces portraits tracés avec une liberté et une verve que les applaudissements du peuple stimulaient encore. On ne peut savoir si l'orateur censura directement telle ou telle personne : plus d'une allusion inintelligible pour nous était claire pour les contemporains. Ces riches, ces avares, ces débauchés, ces vieilles coquettes enluminées de fard, on leur donnait un nom ; ces portraits qui semblaient portraits de fantaisie, avaient des originaux. Quels devaient être les sentiments de ceux qui se voyaient désignés par la malignité publique et devenus sa proie ? Le prédicateur avait-il rempli toute sa tâche ? N'y a-t-il donc dans la société que des riches, et des riches corrompus ?

Moraliste, Chrysostôme a de la profondeur, mais peu d'étendue. Il a lui-même borné son horizon : il est dans le cœur humain des replis où il n'a jamais pénétré. Une classe tout entière de la société échappe à ses observations, la plus nombreuse, celle qu'il aimait. Il peint éloquemment les misères du pauvre, jamais ses vices, vices sans éclat, mais non sans profondeur. Qu'ils soient ou non l'ouvrage du riche, comme il le prétend, qu'importe ? ils existent : pourquoi n'est-il pas allé les chercher sous

sans éclat. Faibles et vulgaires pécheurs, l'impuissance de notre nature nous tient aussi éloignés des grands vices que des grandes vertus : le médiocre en tout est notre lot. Chose étrange et nécessaire cependant : l'éloquence de Chrysostôme est accessible et intelligible à tous, et plus encore aux petits qu'aux grands, et pourtant elle est moins appropriée aux besoins de l'auditoire qu'elle semble chercher de préférence. Retranchez de ces homélies les consolations aux pauvres, souvent banales et peu efficaces, les exhortations à l'aumône, et vous reconnaîtrez avec étonnement que cet orateur populaire entre tous est en réalité plus préoccupé des souffrances matérielles des petits qu'il ne songe à guérir leurs infirmités morales. Il décrit en termes éloquents les excès de la gourmandise, les raffinements du luxe et de la luxure. Mais ce sont là des vices de grand seigneur : quel fruit pouvaient retirer de ces peintures des chrétiens affamés et en haillons ? Ces monstrueuses saturnales leur paraissaient un rêve ; ils n'en sentaient que plus amèrement les angoisses des privations et du dénûment ; ils n'en étaient que plus disposés à haïr ces hommes dont un seul festin absorbait la subsistance de plusieurs familles.

L'orateur subit dans sa prédication l'influence de ces temps misérables où des millions d'hommes étaient sacrifiés aux plaisirs de quelques puissants. Comme les Gracques, il se trouva amené à opposer à l'opulence scandaleuse de quelques-uns l'effrayante indigence du plus grand nombre. Il peignit, comme il savait peindre, cette inégalité qui le révoltait ; et il excita ainsi les passions mauvaises de cette multitude qu'il voulut croire vertueuse parce qu'elle souffrait. L'éloquence inspirée par de tels sentiments ne devait donc avoir ni mesure ni sobriété ; et par conséquent l'orateur négligea presque complètement les besoins moraux de ceux qui ne sont

par leur condition ni avec les oppresseurs ni avec les opprimés. La classe moyenne, la bourgeoisie, n'avait pas alors, je le sais, une existence aussi bien définie, un caractère aussi nettement tranché qu'elle l'eut en France dans ces derniers siècles. Elle existait cependant, bien que les oscillations de la société la rejetassent souvent dans la plèbe, ou l'élevassent au rang des puissants. Cette classe moyenne, qui devint si considérable à Rome dès qu'elle forma l'ordre distinct des chevaliers, n'exerça malheureusement aucune influence alors sur la direction des affaires. Elle y eût apporté la sagesse, la modération, l'esprit d'ordre, le besoin de stabilité qui la caractérisent excellemment. Elle eût tempéré l'inintelligent nivellement du despotisme, qui, livré sans contre-poids à ses grossiers instincts, cherche dans la corruption et l'ignorance de la populace l'appui qu'il demanderait vainement ailleurs. Cette classe, le prédicateur ne doit jamais l'oublier, elle est faite pour être la régulatrice de son éloquence. S'il l'a sans cesse devant les yeux, elle le préservera de la séduction qu'exercent sur la vanité la présence et l'admiration d'un auditoire plus relevé; elle le préservera aussi des écueils où l'amour de la popularité précipite trop souvent de grands esprits et des âmes vertueuses; elle le ramènera, enfin, à une plus profonde et plus vraie observation de la nature humaine. L'homme, en effet, n'est ni tout à fait pervers, ni tout à fait innocent. Les grands vices, les grandes vertus, sont des exceptions ici-bas : c'est la médiocrité qui est la loi universelle. C'est donc dans ce milieu que le prédicateur doit se tenir. Qu'il s'en écarte parfois, je le veux bien, quand il en trouve l'occasion, mais qu'il y revienne bientôt. A ce prix seulement il acquerra cette science du cœur, ces habiles tempéraments si nécessaires pour agir avec efficace sur des hommes qui ne sont ni des scélérats

incurables, ni des anges. Chrysostôme n'eut pas le bonheur de trouver autour de lui ce salutaire modérateur. La classe moyenne, on peut le dire, eût été pour lui ce qu'était le joueur de flûte placé derrière Caius Gracchus : elle eût tempéré les éclats de son éloquence ; elle lui eût donné cette mesure, cette convenance, cette vérité qui lui manquent trop souvent ; elle eût fait, enfin, de sa prédication un salutaire enseignement pour tous, et non un objet d'épouvante et de haine pour les uns, de folle admiration sans profit pour les autres.

Il eut une connaissance profonde de son auditoire, mais il ne le domina point. Les chrétiens d'Antioche ou de Constantinople sont pour lui de véritables enfants gâtés, qu'on aime, dont on voit tous les défauts, mais qui réussissent toujours à nous faire faire ce qu'ils veulent. Ce sont des gronderies sévères, des menaces épouvantables ; puis des regrets d'avoir attristé des amis si chers, des réconciliations, des élans de tendresse : excès souvent aimables d'une familiarité si loin de nous ! L'orateur fit bien des sacrifices à ce peuple dont il voulait être aimé. Il adopta souvent un langage que les chaires chrétiennes ne connaissent plus, et qu'elles ne doivent pas trop regretter. Quel prédicateur serait assez sûr de son auditoire pour se permettre des apostrophes comme celle-ci :

« Viens ici, sois un homme : que le nom dont on t'appelle ne soit pas un mensonge. Avez-vous compris ce que je vous dis ? Mais je suis un homme, dit celui-là. — Souvent on est homme de nom, et pas de sentiments. Quand je te vois vivre sans raison, t'appellerai-je homme, ou bœuf ? Quand je te vois livré à la rapine, t'appellerai-je homme, ou loup ? Quand je te vois t'abandonner à la fornication, t'appellerai-je homme, ou porc ? Quand je te vois plein de ruse et de perfidie, t'appellerai-je homme,

ou serpent? Plein de venin, t'appellerai-je homme, ou aspic? Insensé, t'appellerai-je homme, ou âne? Adultère, t'appellerai-je homme, ou étalon (*θηλυμανή ἵππον*)? Désobéissant et stupide, t'appellerai-je homme, ou pierre (1).»

Ce sont là des injures, et non pas des raisons : Chrysostôme substitue trop souvent l'un à l'autre. La familiarité qui existe entre lui et son auditoire, l'active surveillance qu'il exerce sur tous et sur chacun, la connaissance qu'il a des mœurs et des habitudes de son peuple, lui font sacrifier souvent l'enseignement de la morale universelle à la peinture satirique des mœurs de son temps : Bourdaloue devient Labruyère. Un sermon devient une œuvre de circonstance, une boutade, parfois un pamphlet. Il est bien rare que la dignité du prédicateur sorte intacte de ces excursions dans le domaine de la satire. Il est rare que les passions qu'il excite soient celles que la religion lui permet d'exciter. Que de fois ne tombe-t-il pas dans l'injure, et, ce qui est plus grave encore, dans la plaisanterie et le rire ! Souvent une tirade pleine de violence se termine par un trait sarcastique. Invectives et raillerie, armes dangereuses dans les mains du prédicateur, dont la mission est de panser les blessures du cœur, et non d'en faire de nouvelles. Ces épigrammes sont presque toujours dirigées contre les femmes, et presque toujours elles excitaient le rire dans l'auditoire. L'orateur s'élève contre les conversations qui se tiennent dans l'église : les femmes s'y rendaient en grande toilette.

« L'Eglise, dit-il, est devenue un théâtre : les femmes y traînent à leur suite les débauchés. Jadis chaque maison était une église ; aujourd'hui l'Eglise est une maison. Si quelqu'un veut corrompre une femme, il ne

(1) T. V, in Psalmos, hom. 48.

trouve pas pour cela d'endroit plus convenable que l'église ; si l'on veut vendre ou acheter quelque chose, l'église paraît un lieu plus propre au négoce que le marché. Est-ce supportable ? Est-ce tolérable ? Tous les jours je me tue, je me déchire pour que vous emportiez d'ici un enseignement utile, et mes efforts sont vains... Mais que dites-vous pour vous excuser ? Je n'entends pas ce qui se lit ; je ne sais de quoi on parle. — C'est parce que tu fais du bruit que tu n'entends pas.

» Mais si les femmes ne venaient pas à l'église pour y parler et y répondre, pourquoi y viendraient-elles ? Elles devraient y venir pour écouter ce qu'elles doivent apprendre (1). »

Parfois l'épigramme est plus légère et sous forme anecdotique : « Un philosophe païen avait une femme bavarde, fâcheuse, impudente (παρρησιώδης). Comme on lui demandait pourquoi il la gardait et la supportait, il répondit : C'est pour avoir à la maison un gymnase et une palestine de philosophie. Je serai en effet plus doux aux autres en me formant chaque jour à la douceur avec elle.... Vous avez poussé de grands cris (2). »

Voilà ce que le peuple applaudissait : mais quel fruit retirait-il de cet enseignement satirique ? Il y avait beaucoup de blessés, peu de guéris ; et les plus malades ne se présentaient pas devant ce terrible médecin toujours prêt à brûler et à couper. Cette fuite des riches, que leur absence ne protégeait pas cependant contre l'orateur, est bien significative ; et Chrysostôme, au lieu de s'écrier avec l'accent du triomphe : « *Les riches ne viennent pas, ils nous épargnent l'ennui de leur présence,* » eût dû la déplorer amèrement. Ces riches étaient presque tous de

(1) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 36.

(2) Ibid., hom. 26.

grands pécheurs, je le sais ; mais par cela même l'enseignement de l'Evangile leur était plus nécessaire. Mais ils le fuyaient ? — Non : ils fuyaient le prédicateur, en qui ils voyaient non un médecin, mais un ennemi. Violent et dominateur, Chrysostôme, au lieu de miner patiemment les résistances de la volonté, d'amener insensiblement le pécheur à l'aveu de son mal, le déclarait incurable, l'aigrissait, l'épouvantait. Lui si indulgent pour les vices du pauvre, l'ivrognerie, le désordre, la paresse ; lui qui ne désespérait jamais de cette partie de son auditoire qui mêlait les larmes et les cris aux applaudissements, il n'avait que mépris et colère pour ces auditeurs plus calmes qui se permettaient d'examiner le remède qui leur était offert, de juger le médecin, et ne se croyaient pas forcés de se dépouiller de leurs biens pour se dépouiller de leurs péchés. Empolement, exagération, familiarité excessive : ces défauts du moraliste, nous les retrouverons dans la manière dont il enseigne la morale. Nous connaissons la substance de son enseignement : voyons la forme que lui donne l'orateur.

§. IV.

Il n'est pas difficile de démontrer aux hommes que la vertu est aimable, que le vice est odieux : ce sont des vérités de conscience que quelques sophistes sans pudeur ont seuls osé contester. Mais les déterminer à renoncer au vice, agréable, utile souvent, pour embrasser la vertu, pénible, souvent dangereuse, c'est là l'œuvre difficile, presque impossible : le vrai pénètre plus aisément dans les esprits que le bien dans les cœurs. Le prédicateur jaloux d'exercer une influence efficace sur ses semblables, doit posséder à la fois la force du raisonnement

et la chaleur de l'âme. Mais ces deux qualités sont rarement réunies dans un seul homme. L'un excelle dans l'art d'exposer les principes de la morale ; son argumentation est rigoureuse, ses démonstrations sont inattaquables. Mais quoi ? Il triomphe de toutes les objections, il persuade, mais il ne convainc pas : les sourdes résistances du cœur, il ne peut les vaincre ; sa dialectique froide et sans vie ne va pas chercher l'ennemi où il se cache ; il ne fait qu'effleurer l'âme : *circum præcordia ludit*. L'autre est animé, pressant, pathétique ; il remue vivement la sensibilité ; ses mouvements emportés jettent le trouble et l'effroi dans l'auditoire. Mais le raisonnement ne soutient pas ces élans passionnés : c'est un éclair qui brille, éblouit les yeux, et disparaît sans laisser de trace. Tel fut Chrysostôme : jamais il ne put réduire son esprit à la marche lente et sévère du raisonnement ; l'imagination et la sensibilité le guidèrent toujours, l'égarèrent souvent. Mais la morale est le véritable domaine de l'éloquence, celui où elle se déploie le plus librement. Ici les défauts du théologien, le manque de profondeur, la faiblesse de l'argumentation, se cachent sous la vivacité du langage, l'éclat des descriptions, les mouvements pathétiques. Si le raisonnement faiblit, un transport soudain le relève : le lecteur est saisi, troublé, non convaincu ; car il suit la marche de la pensée, plus que l'élan de la passion ; mais l'auditoire qui était sous le charme de cette parole de feu, de ce geste animé, avait-il le loisir d'apercevoir dans leur rapide passage ces imperfections d'une éloquence autrefois souveraine et maintenant évanouie ?

On serait bien déçu si l'on cherchait dans Chrysostôme un enseignement moral complet. Des deux parties dont se compose cet enseignement, la première, c'est-à-dire l'exhortation à la vertu, n'occupe chez lui qu'une

place fort secondaire. C'est le côté dogmatique, scientifique de la morale, celui qui exige une exposition claire, simple, précise, le moins favorable enfin au développement des qualités oratoires les plus importantes : l'imagination et la sensibilité. — L'éloquence guerrière de Chrysostôme se déploie plus librement dans la seconde partie : l'incrédation. A cet orateur emporté il faut un ennemi : cet ennemi c'est le péché. Ennemi caché, infatigable, fécond en ruses, combien il est dangereux, chacun le sait : ses séductions font oublier à l'homme et Dieu et le soin de son salut. Si, dans l'entraînement de la passion, il peut étouffer la voix importune de la conscience, dans l'abattement qui suit la satisfaction, cette voix accusatrice retentit. Mais le remords punit l'infraction à la loi morale, et ne la prévient pas. Chrysostôme le comprit : il anima du feu de sa parole cette éloquence intérieure qui humilie le coupable ; il fut l'orateur de la pénitence ; mais ce qu'il voulut être surtout, c'est l'accusateur du péché. Le rendre odieux avant qu'il pût réussir à surprendre les âmes, n'était-ce pas une victoire plus belle et plus sûre que de le faire haïr après qu'il serait devenu le tyran de la volonté ? — Tel est le caractère de la prédication de Chrysostôme : par là il a quelque chose du Démosthènes des Philippiques. Il pousse le cri d'alarme à chaque progrès de l'ennemi ; il le montre, patient, rusé, prêt à saisir les moindres occasions, multipliant les pièges, insatiable de conquêtes : c'est une éloquence toute descriptive. Les raisonnements les plus forts sur l'obligation de la loi morale ne sont jamais que des raisonnements, et ne s'adressent qu'à l'esprit. La multitude, généralement ignorante, est peu sensible à l'habile enchaînement des syllogismes, si concluants qu'ils soient. Qu'on lui montre, qu'on lui fasse toucher pour ainsi dire par des descriptions animées et

vivantes ces vérités qui dorment dans la conscience ; qu'elles prennent un corps, qu'on les voie, et on les comprendra. C'est par la sensibilité qu'il faut parler à l'entendement. Rien de plus facile que de démontrer que le péché offense Dieu, nuit à l'homme : mais faites apparaître le péché en personne dans toute sa laideur ; qu'il se dresse devant ceux qui en ont fait leur maître, hideux, impudent, cruel, et le voilà qui devient un objet de dégoût, et les esclaves brisent leurs fers. On a vu plus haut la description que Chrysostôme a osé faire du péché ; je ne la reproduirai pas. Si étrange qu'elle puisse paraître, je la crois habile et d'un effet certain sur un auditoire tel que le sien. C'est par de telles images qu'on frappe, qu'on arrête les intelligences peu délicates. Que de fois le diable est mis en scène, et avec quelle hardiesse ! Ce n'est point cet ange déchu, fier et grand encore dans sa chute, dangereux par sa grâce et sa séduction : c'est un animal immonde, le chien de préférence à tout autre. Tantôt Chrysostôme compare Satan au chien qui, sous la table, guette son maître, attend qu'il lui jette un os. Si le maître ne fait pas attention au chien, il se lasse, et s'en va : si le maître lui donne un morceau, il reste, en attend un autre. Ainsi fait le diable : quand on lui résiste, il se lasse, se retire. Si on lui cède une fois, il ne vous quitte plus (1). Tantôt, pour montrer combien plus que les pauvres les riches sont exposés aux pièges de Satan, il dit :

« Le diable saute après les riches, comme un chien qui veut enlever à l'enfant le gâteau qu'il mange (2). »

En effet, Chrysostôme est un peintre, et d'une grande habileté. Il sent vivement, il voit les objets, il les montre,

(1) T. I, de Lazaro, p. 914.

(2) T. IX, ad Romanos, hom. 7.

et cela lui suffit. On trouve chez lui bien peu de définitions : la définition est sèche et froide ; elle ne comporte ni le luxe des amplifications , ni l'abondance colorée du style ; elle n'aime que la précision. La description , au contraire , permet à l'orateur de déployer toutes ses riches facultés. L'esprit , verve , chaleur , tout s'y mêle , rien n'y est déplacé. Elle frappe tout d'abord l'esprit , et le met en mouvement ; elle est naturellement au niveau des plus médiocres intelligences , qu'elle sait à la fois éclairer et intéresser. Par elle , les abstractions , ces froides ombres , se transforment en êtres vivants et agissants ; la débauche fait place au débauché , l'avarice à l'avare , l'orgueil à l'orgueilleux.

Tout prend un corps , une âme , un esprit , un visage.

Les descriptions sont le relief et l'éclat de l'éloquence , mais elles n'en sont pas la substance ; dans un tableau , c'est la couleur , ce n'est pas la forme ; elle ne peut satisfaire les esprits plus désireux d'être instruits qu'amusés : sous ce vêtement brillant , ils cherchent un corps , et souvent il ne s'en trouve point. Mais le vulgaire n'est pas si difficile : Chrysostôme le savait bien. Ses homélies sont comme une immense galerie de tableaux. Pas un vice , pas une habitude mauvaise , pas un préjugé dont il n'ait fait le portrait. Ce n'est pas une peinture sobre et sévère , on l'a vu de reste par la citation qui précède : les traits sont exagérés , les tons crus et heurtés ; mais la ressemblance est saisie , bien qu'incroyablement chargée ; l'original est travesti , mais on ne peut le méconnaître. Ne demandez pas à un tel artiste le fini de l'exécution , la discrétion de la touche , l'art des nuances : le public qui doit juger nos œuvre et en profiter ne saurait comprendre ces délicatesses ; et d'ailleurs , l'orateur lui-même est emporté par la fougue

d'une improvisation hasardeuse ; c'est un torrent qui se précipite. Nul souci de la mesure , de la convenance. Ces molles précautions ôtent au discours son nerf et son entrain. Se propose-t-il de faire la guerre à l'usure , il se gardera bien d'examiner sur quelles bases elle s'appuie , quels arguments spécieux elle peut invoquer , si elle n'est que l'exagération d'un droit , celui de retirer , outre l'argent prêté , un certain bénéfice que cet argent eût pu rapporter si le possesseur ne s'en était dessaisi. Toutes ces questions , il les méprise. Lui qui conteste au riche la légitime possession de sa fortune , va-t-il lui permettre de faire fructifier son argent ? Le principe reste dans l'ombre , le fait est trainé en pleine lumière , et sa laideur étalée suffit.

« Rien de plus honteux , rien de plus cruel que l'usure de notre temps. L'usurier spéculé sur le malheur d'autrui ; il tire ses revenus de l'infortune de ses semblables ; il exige un salaire pour son obligeance. Comme s'il craignait de paraître sans entrailles , il prend le masque de la bonté , et creuse ainsi sous les pieds du pauvre un abîme plus profond. Il vient à son aide , mais c'est pour l'écraser. Il lui tend la main , et c'est pour le renverser ; il semble lui ouvrir un port , et il le fait échouer au milieu des rochers et des récifs cachés (1). »

C'est ainsi qu'il substitue le concret à l'abstrait , l'usurier à l'usure. Il faut joindre à ce portrait celui du publicain. L'orateur flatte ici non-seulement le goût littéraire de son auditoire , mais son aversion bien connue , et , il faut le dire , bien naturelle pour ces rapaces agents du fisc.

« Quoi de pire qu'un publicain ? Il tire son profit du malheur d'autrui ; il vient prendre sa part des fruits du

(1) T. VII, in Matth., p. 96.

labeur des autres ; il ne partage pas la peine , mais le profit. Le publicain n'est pas autre chose que la violence s'exerçant à visage découvert, le crime revêtu de la sanction de la loi, la rapine décorée d'un beau nom. Quoi de pire qu'un publicain ? Il est assis au bord de la route ; il moissonne ce que les autres ont semé. Y a-t-il quelque travail à faire, il reste à l'écart ; s'agit-il de quelque gain, lui qui n'a pris aucune peine, il vient en revendiquer sa part (1). »

Qu'il est difficile de peindre ! Choisir les traits , les réunir dans un ensemble harmonieux , mélanger les tons et surtout les nuances , produire enfin à force d'art, de composition , un tableau dont chaque détail soit vrai : quelle œuvre ! quel génie ! quel travail ! Dans Chrysostôme les portraits ne sont souvent que des ébauches, vigoureuses il est vrai, mais incomplètes : le temps et la délicatesse lui manquent pour finir son œuvre ; l'auditoire attend , s'impatiente, il faut le satisfaire, et promptement. — De là ces répétitions incessantes : le plus souvent on ne se répète que pour ne pas rester court ; de là ces portraits faciles à ébaucher, difficiles à terminer, mais qui satisfont l'orateur et le public, s'ils ne satisfont pas le lecteur, moins pressé et plus exigeant.

Un tel auditoire, on le comprend, n'était pas bien difficile sur le choix des preuves. Il se contentait des arguments les plus simples et, disons-le, les moins sérieux (il y avait peu ou point d'incrédules alors) ; mais il y voulait de l'imprévu, de l'entraînement, de l'éclat, fût-ce du faux éclat. Ces imaginations orientales , il fallait les captiver ; il fallait tenir sans cesse éveillée par de nouveaux objets cette sensibilité plutôt de l'esprit que du cœur.

(1) T. II, de Pœnitent., p. 344.

Grégoire de Nazianze raille agréablement cette fureur de théologie qui avait pénétré du clergé jusque dans les boutiques des marchands, ces boulangers à qui l'on demande un pain, et qui vous présentent un argument en faveur du *créé* ou de l'*incrété*. Le peuple de Constantinople était bien changé vingt-cinq ans après, si l'on en juge par les homélies de Chrysostôme. Ces grands disputeurs semblent devenus fort indifférents à la logique. Le mot de Rousseau : *Il me faut des raisons pour convaincre ma raison*, ne peut s'appliquer à ces chrétiens légers et amoureux de chimères. Et cependant rien de plus grave et où la fantaisie ait moins de place que l'enseignement des devoirs. Mais Chrysostôme voulut avant tout intéresser et plaire. Par le luxe de ses descriptions il amusa ces esprits d'enfants, et les entraîna tout charmés où il lui plut. La description touche au lieu commun; et celui-ci est le triomphe de l'orateur brillant plus que solide, pathétique plus que logicien. Mais le lieu commun dégénère souvent en vagues généralités; c'est, pour ainsi dire, le point de départ de l'argumentation, ce n'en est pas la substance. Qu'est-ce que d'exposer en termes magnifiques une vérité générale? Le plus médiocre rhéteur le pourra faire avec succès. Il faut encore appliquer à un auditoire, à un individu, et ramener à un but cette amplification oratoire si facile et si vaine : c'est là une nécessité pour tout orateur, mais surtout pour l'orateur sacré, dont la fin est si élevée et si importante. C'est par là que Chrysostôme échappe à ce que peut avoir de vulgaire et de creux la rhétorique sonore dans laquelle il se complait trop souvent. Ces longues descriptions, ces digressions :

quum lucus et ara Dianæ
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.

toute cette magnificence et cette grâce de langage, ce n'est rien qu'un appât pour séduire la multitude. L'enseignement moral a revêtu une forme agréable, mais il n'a rien perdu de sa sévérité : le breuvage âcre, mais salubre, est au fond de la coupe dont le miel enduit les bords.

Le prédicateur développe ce récit si simple et si merveilleux de l'arrivée des rois mages à Bethléem. A l'annonce de la naissance du Sauveur, les pèlerins couronnés se mettent en marche sur la foi d'une révélation mystérieuse. Ce long voyage dont ils ignorent le terme, cette étoile qui trace leur route à travers les immenses espaces qu'ils traversent, elle s'arrête enfin au-dessus d'une humble crèche. Là, dans une misérable étable, entre un âne et un bœuf, est le Sauveur du monde. Les rois se prosternent à ses pieds, l'adorent, et lui offrent, comme au roi des rois, les présents les plus précieux. Récit plein de grâce et aussi de majesté, où l'amour du merveilleux, les instincts voyageurs, l'élan aveugle de la foi, percent sous le tissu transparent de la légende. Quel intérêt ne devait-il pas avoir pour ces Orientaux, véritables descendants des rois mages ? Mais n'est-ce là qu'un conte fait pour amuser l'oisive curiosité de l'auditoire ? Non. Le prédicateur doit en tirer à la fois un enseignement et une critique. Il n'est plus besoin de ces longs voyages pour voir Jésus-Christ : il est à notre porte. C'est le pauvre qui passe ; c'est le mendiant infirme que la maladie et la faim dévorent. Quoi ! tandis que des barbares ont enduré de telles fatigues, bravé de tels dangers, nous serions assez lâches et assez insensibles, nous chrétiens, pour ne point aller à quelques pas porter l'aumône que le misérable n'a pas la force de venir implorer à notre seuil !

« Si des barbares vinrent rendre honneur à Jésus-Christ, lui apporter des présents, qu'es-tu, toi qui

- refuses l'aumône au pauvre? S'ils ont entrepris un si long voyage pour voir un enfant, quelle excuse auras-tu, toi qui ne peux aller même au bourg voisin pour visiter un infirme, un prisonnier? Quoi! nous avons pitié des malades, des prisonniers, même de nos ennemis; et toi, tu n'as pas pitié de ton bienfaiteur, de ton Dieu! Les mages lui offrirent de l'or, et toi, tu donneras à peine du pain! Ils virent une étoile, et furent remplis de joie; et toi, tu vois le Christ, ton hôte, nu, sans être touché! Y a-t-il un seul parmi vous, vous qui avez reçu tant de bienfaits de Jésus-Christ, qui ait entrepris pour lui un si long voyage? Et que parlé-je de voyage? Il y a chez nous des femmes si délicates, qu'elles ne voudraient point aller jusqu'au bourg voisin pour le voir dans sa crèche, si elles n'y étaient trainées par des mules. D'autres, qui ont bien la force de se promener, aiment mieux les embarras des affaires et le théâtre que l'église. Des barbares, avant de le voir, firent un long chemin; toi, même après l'avoir vu, tu ne les imites pas : tu le vois, tu le quittes, et tu cours voir un mime! Car j'insisterai toujours sur ce sujet. Tu laisses le Christ couché dans son étable, pour aller voir des femmes sur la scène! quelle foudre ne mérite pas une telle conduite (1)! »

C'est là le procédé le plus familier à Chrysostôme. Il semble se laisser entraîner au charme d'une légende, à l'émotion d'un souvenir, au plaisir de tracer une belle peinture. L'auditoire, tout captivé par l'intérêt, est suspendu aux lèvres de l'orateur, s'enivre de cette parole chaude et brillante. Tout à coup le long récit se dénoue brusquement : l'historien a fini, le prédicateur commence. Chrysostôme retombe pour ainsi dire sur son auditoire : c'est le maître qui revient d'un long voyage,

(1) T. VI, p. 131.

et demande compte aux gens de la maison de leur temps et de leur travail. On avait oublié le but, il le replace devant les yeux, il y entraîne son auditoire. Ce sont là ses surprises à lui, ce sont là ses pièges : quel orateur n'a les siens ? Pour Démosthènes, c'est Cérès et l'anguille ; pour Chrysostôme, c'est le voyage des rois mages. Il en a d'autres encore, plus vives, plus imprévues. Il veut que chaque particulier ait un hôpital dans sa maison pour les infirmes et les malheureux qui viendront frapper à la porte : chose difficile à obtenir ! Soulager ceux qui souffrent, on le veut bien ; mais les avoir chez soi à demeure !

« Quand un hôte se présente, dit Chrysostôme, mettez-le n'importe où, avec les esclaves, avec les chevaux, avec les chiens..... » L'auditoire se récrie : « Traiter ainsi un hôte ! le mettre avec les chevaux, avec les chiens ! » — « Et le mettez-vous quelque part ? » reprend l'orateur (1).....

Mais il préfère l'enseignement moral qu'il tire des récits de l'ancien ou du nouveau Testament. L'Orient est la patrie de l'imagination et du merveilleux : c'est là que fleurit la légende ; c'est là qu'est né l'apologue, le premier bégayement de la sagesse humaine, la fantaisie unie à la raison, et répandant sur elle cette grâce dont elle est si souvent dépourvue. C'est de l'Orient que se sont répandus dans le monde ces contes des mille et une nuits, cet emblème touchant d'un peuple condamné chaque jour à périr, sauvé chaque jour par un prodige d'imagination, un chef-d'œuvre de grâce et d'esprit. C'est en Orient que Jésus-Christ a annoncé la loi nouvelle, et elle s'est répandue sous le voile poétique et brillant de la parabole. Le récit, le récit merveilleux, avec un retour moral, la

(1) T. IX, in Act. apost., hom. 45.

légende qui charme l'imagination, fait épanouir le rêve, et ramène tout à coup au sentiment de la réalité : voilà où se plaît, où s'alanguit trop souvent le paresseux génie de ces peuples si prompts à concevoir, si lents à réaliser, s'installant dans la vie comme si elle devait être un long sommeil égayé par des rêves sans nombre. N'est-ce pas à cette soif du merveilleux, à cet amour du mythe qui retrace sous une forme matérielle une image quelconque de l'infini, qu'il faut attribuer ces superstitions innombrables qui pendant tant de siècles jaillirent de cette terre avec une inépuisable fécondité ? Le christianisme modéra quelque peu ces élans désordonnés de l'imagination : la métaphysique du dogme exerça la subtilité des esprits, sans leur laisser une entière indépendance ; mais les Livres saints ne renfermaient-ils pas de quoi satisfaire les penchants romanesques des nouveaux convertis ? Les paraboles, ces jeunes sœurs de l'apologue, charmèrent le tour ingénieux de leur esprit, en l'invitant à chercher sous le voile de l'allégorie la vérité morale qui s'y cache. L'Ancien Testament surtout les ravit sans retour : que de récits, les uns dramatiques et terribles, les autres touchants et gracieux ! Quelles descriptions ! quelle magnificence d'images ! quelle poésie de style ! La Bible n'avait-elle pas été l'objet du respect et de l'admiration des rois d'Egypte, cruels ennemis des Juifs cependant ? L'Orient tout entier semblait reconnaître et célébrer ce livre admirable, comme la plus haute et la plus complète manifestation de son propre génie.

Qui s'étonnera donc de la complaisance avec laquelle Chrysostôme rappelle et commente sans cesse les récits de l'Ancien Testament ? Vers cette partie dramatique de la Bible il est invinciblement poussé et par son génie et par le goût de son auditoire. Ces récits, c'est le charme auquel obéit la multitude, ce sont les arguments de l'o-

rateur. Les vérités que le raisonnement seul serait impuissant à persuader, un exemple habilement choisi, développé avec ce génie narratif et descriptif que possède si éminemment Chrysostôme, les rend saisissantes, les inonde de lumière; elles pénètrent dans l'âme par l'imagination. Bien des homélies de Chrysostôme ne se composent que d'une série d'exemples empruntés aux Livres saints, et reliés les uns aux autres par des transitions d'une simplicité vraiment patriarcale. J'ai souvent regretté qu'au temps de Chrysostôme le livre de Tobie et le livre de Ruth n'aient pas figuré sur la liste des livres canoniques. Quelles peintures n'eût-il pas empruntées à ces chefs-d'œuvre de sentiment, de grâce, de pureté, si visiblement empreints du génie de l'Orient! Que de fois il rappelle et développe l'histoire de Job, *cet athlète*, comme il le dit lui-même, *dont la force éclate quand il est nu* (1)? Ses homélies sur la Pénitence sont toutes, sauf deux, un recueil d'exemples. Il raconte, il peint, chose chère à son génie; et la peinture et le récit, voilà tous ses arguments. « Il faut donner du corps à toutes » les instructions qu'on veut insinuer dans l'esprit de » l'homme; il faut des images qui l'arrêtent (2). » Ainsi parle Fénelon, ainsi fait Chrysostôme.

C'est un crime de ne pas avouer ses péchés. — Et l'orateur rappelle l'histoire du premier crime, le sang d'Abel versé par Caïn, le meurtrier interrogé par Dieu et niant son crime; le châtiment qui lui est infligé; ce signe de Dieu sur lui, signe vengeur qui garantit la vie du coupable et l'éternité du châtiment. Quelle énergie, quel éclat dans ce langage!

« Et Caïn allait par le monde, loi vivante, colonne en

(1) T. II, ad pop. Antioch., hom. 2.

(2) Fénelon. 2^e dialogue sur l'Eloquence,

mouvement et muette, mais qui rendait un son plus éclatant que la trompette. »

Cain n'a pas avoué son crime. Le repentir et l'aveu eussent peut-être désarmé Dieu ; mais l'endurcissement et le mensonge l'ont irrité, il les châtie (1).

A cet exemple Chrysostôme oppose celui de David, le roi pénitent, dont les larmes ont trouvé grâce devant Dieu. Puis il y joint celui d'Achab, qui par ses pleurs aussi a désarmé la colère du Seigneur. Par ces exemples, Chrysostôme a démontré la nécessité du repentir d'abord, puis une des formes de la pénitence : les larmes. — Il en indique une autre : l'humilité. C'est encore un exemple qui lui servira d'argument : il rappelle la parabole du publicain et du pharisien. Après l'humilité : l'aumône. La parabole des vierges sages et des vierges folles, la peinture des tentations qui assiègent la virginité, le tableau des misères du pauvre, un appel pathétique à la charité : voilà toute l'argumentation (2). — A l'aumône il faut joindre la prière ; et le prédicateur développe longuement la parabole du pauvre qui prie jusqu'à trois fois sans se rebuter de n'être pas entendu. Puis il revient aux larmes, à la prière, et termine par l'éloge du jeûne. Là encore c'est un exemple, celui de Jonas, qui est la base de son argumentation (3).

L'exemple a un double avantage : il saisit vivement l'esprit de l'auditeur, et il l'instruit. Fénelon a dit : « Il y a toujours les trois quarts de l'auditoire qui ignorent les premiers fondements de la religion, que le prédica-

(1) T. II, de Pœnit., hom. 2. — « Καὶ περὶ τοῦ Καὶν, νόμος ἔμφυχος, στήλη κινουμένη, σιωπῶσα, καὶ σάλπιγγος λαμπροτέραν ἀφιεῖσα τὴν φωνήν. »

(2) T. II, de Pœnit., hom. 3.

(3) Ibid., t. 5.

» teur suppose qu'on sait (1). » S'il y avait tant d'ignorants au xvii^e siècle, dans un temps où tout était favorable à la religion, où elle avait pénétré dans les mœurs, les habitudes, remplissait presque forcément une partie de la vie, où les facilités de s'instruire étaient si nombreuses, que devaient être les contemporains de Chrysostôme? Faut-il s'étonner dès lors qu'il ait entrepris ce travail énorme, impossible, d'expliquer à ces ignorants mot à mot tout l'Ancien Testament, tout le Nouveau? Faut-il s'étonner que de tous les arguments qui s'offrent à sa pensée, il choisisse de préférence les exemples empruntés aux Livres saints? C'est une occasion pour lui de mêler à l'enseignement moral l'enseignement historique, de corroborer le premier par l'autorité du second. Et puis, que de rapprochements pleins d'intérêt, que de comparaisons des temps anciens au temps présent s'offrent en foule à l'orateur! C'est par des exemples qu'il prévient toute confusion entre l'ancienne et la nouvelle loi, et prouve la supériorité de la seconde sur la première; c'est au moyen des exemples qu'il pique la curiosité, réveille l'intérêt. Si les Livres saints ne lui fournissent pas les arguments qu'il désire, les exemples dont il a besoin, il les trouve dans la vie de chaque jour, dans les habitudes, les passions de ses auditeurs. Il dirige de toute sa force contre les pécheurs la terrible arme de l'argument *ad hominem*. Ils prétendent qu'il est impossible de renoncer à l'habitude des jurements : il leur cite en exemple les jongleurs, les saltimbanques; il oppose à la peine que se donnent ces infimes personnages pour devenir habiles dans leurs exercices, la lâcheté, la mollesse de ceux qui ne peuvent se corriger de leur coupable habitude (2); ou bien encore il compare la conduite des

(1) Fénelon, 3^e dialogue sur l'Eloquence.

(2) T. II, ad pop. Antioch., hom. 19.

hommes les uns envers les autres à celle qu'ils ont envers Dieu. — Ton esclave t'a offensé, tu le maltraites : et toi, tu offenses Dieu tous les jours (1). » Plus d'un chrétien, après avoir communiqué, courait aux tavernes. — « Quoi ! tu ne voudrais pas, étant ivre, aborder » ton ami ; et quand tu as le Christ en toi, tu oses jeter » par-dessus une telle ivresse (2) ! » C'est par ces brusques applications qu'il se fait écouter sans fatigue, sinon lire.

Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Telle est en effet la véritable, la seule originalité de Chrysostôme : il plait, il émeut, il invente des ressorts capables d'attacher. Il peut ne pas charmer les esprits délicats, et il s'en soucie peu : c'est au peuple qu'il s'adresse. Raisonnements et langage, tout est populaire chez lui, tout, jusqu'à l'emportement souvent injuste, jusqu'aux préjugés contre les riches.

Dans le domaine de la morale, il n'est guère permis à l'imagination de se donner carrière : la raison seule y règne, suivie pas à pas par la conscience. On n'invente pas les devoirs, on les rappelle aux hommes trop enclins à les oublier. L'art du prédicateur ne consiste donc pas dans le génie des découvertes : après l'Evangile, la loi morale n'a plus de lacunes ; mais elle rencontre toujours dans le cœur de l'homme les mêmes obstacles, c'est-à-dire les intérêts, les convoitises, les habitudes vicieuses, en un mot les passions. C'est à la volonté libre, aidée de l'assistance divine, à triompher de ces ennemis du salut. La tâche du prédicateur est donc d'agir sur la vo-

(1) T. II, ad pop. Antioch., hom. 19.

(2) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 27.

lonté, et là aussi est son originalité. Suivant la tournure de son esprit, il sera ou l'accusateur du péché, ou le défenseur de la vertu ; il persuadera par le raisonnement, ou subjuguera par la passion. Bourdaloue est un dialecticien serré et pressant, bien qu'un peu lourd. Il déconcerte le pécheur, prévient et ruine toutes les objections, établit sur le roc inébranlable de la logique les vérités du dogme, les principes de la morale. Massillon agit sur les âmes par la sensibilité : il remue et trouble son auditoire plus qu'il ne le pénètre et ne le convainc. C'est aussi par la passion que Chrysostôme exerce tout son empire sur la volonté. Il ne bannit point le raisonnement, mais il semble y avoir peu de confiance ; il le dissimule, il le déguise sous la magnificence des descriptions, l'éclat des images, l'abondance intarissable du langage. Sous le rapport de l'ordre, de la méthode, il est bien inférieur à Massillon ; mais pour la science des mœurs, la véhémence, la splendeur, la facilité du style, je ne sais si Bossuet lui-même l'emporte sur lui ! Malheureusement, ces qualités se tournent en défauts dès que manque la mesure. Le moraliste profond devient peintre de mœurs, et bientôt peintre satirique. Il pénètre par une analyse minutieuse dans ces recoins obscurs du cœur humain où se cachent honteusement ces raffinements étranges de la corruption que le prédicateur peut connaître, mais qu'il doit peut-être s'abstenir de peindre. De même aussi la véhémence du langage dégénère souvent en invectives, et en invectives grossières, en personnalités blessantes : l'orateur sacré semble se transformer en démagogue ; le prédicateur de l'aumône, en spoliateur des riches. Enfin, ce style plein d'éclat et de facilité est souvent d'une intempérance qui fatigue, d'une familiarité qui choque. On est ébloui de cette incessante et parfois monotone succession d'images, sous lesquelles

se cache à peine la stérilité de la pensée. Ce luxe tout oriental de récits, de comparaisons, de descriptions, dissimule trop bien l'austère rigueur de l'enseignement, les yeux sont occupés, charmés, parfois fatigués, le cœur n'est pas conquis. Mais de ces longues et diffuses homélies (improvisées généralement, ne l'oublions pas), il se dégage un si pur parfum de franchise et de vertu; on y sent un souffle si puissant de charité, une si tendre et si active compassion pour tout ce qui souffre; l'âme de l'homme y apparaît si visiblement avec sa pureté, son courage héroïque, ses élans passionnés vers Dieu, la justice, la liberté, que l'on oublie les défauts de l'orateur, qui furent avant tout ceux de son siècle et de son pays, et qu'on l'admire, et qu'on l'aime comme si l'on était à Antioche sous la séduction de sa parole et le charme vainqueur de sa vertu.

CHAPITRE X.

Le Style.

§ I.

Le style dépend de trois choses principalement : du caractère de l'homme, du caractère du temps, du caractère de la langue. Or, par une coïncidence qui n'a rien de fortuit, mais qui est presque une loi de l'esprit humain, ici le trait dominant du caractère de l'homme se retrouve dans les temps, c'est-à-dire dans les hommes auxquels il s'adresse, et dans la langue qu'il emploie pour communiquer ses idées et ses sentiments : ce caractère, c'est la sensibilité et l'imagination. Il est rare qu'un écrivain qui représente à un degré éminent l'esprit et les tendances de son siècle, ne soit pas fort admiré des contemporains, n'exerce pas sur eux une influence considérable ; mais il est rare aussi que sa popularité lui survive entière, et qu'avec le progrès des siècles, les transformations nécessaires des hommes, des idées, des mœurs et des goûts, sa gloire ne subisse pas un déclin inévitable : le nom reste entouré de respect, les œuvres dorment dans l'oubli. Or nul ne représente plus parfaitement que Chrysostôme un siècle, une société, une langue déjà en décadence.

La langue grecque est bien l'instrument que devait inventer pour son usage un peuple plus spirituel que spiritualiste, plus sensible que raisonnable. Sensuelle entre toutes, elle ne se conforme pas à l'ordre métaphysique, suivant lequel le sujet tient la première place, et l'objet la dernière, tandis que le verbe, destiné à exprimer le rapport qui les unit, se trouve entre eux. Elle place d'a-

hord l'objet, qui a le premier frappé les organes, puis le sujet qui a perçu la sensation, et enfin le verbe, qui est l'intermédiaire entre le sujet et l'objet. Jusqu'à Platon, disciple en cela surtout de Socrate, la philosophie grecque, dérivée de l'Orient, fut toute naturaliste et matérielle : le monde extérieur plus que l'homme même fut le sujet sur lequel elle s'exerça. La formule si simple et si profonde du *γινῶσι σεαυτὸν* lui ouvrit un champ nouveau dont elle ne soupçonnait ni l'étendue ni la fécondité. C'est aussi à cette époque si importante dans l'histoire de l'esprit humain que la religion passe du naturalisme à l'anthropomorphisme, et que, dans la société politique, la démocratie pure, c'est-à-dire la prédominance accordée à l'individu, prévaut définitivement sur la ploutocratie et l'aristocratie, qui n'étaient que la supériorité affectée à l'argent et à la naissance. Mais ces révolutions, si profondes qu'elles soient, n'altérèrent pas le génie primitif de la langue depuis longtemps constituée, ni celui du peuple grec. Il fut toujours conduit par ses facultés dominantes, la sensibilité et l'imagination; et Platon pouvait dire avec raison : Les Grecs sont toujours enfants; il n'y a pas un vieillard en Grèce.

Ce qui est vrai des Grecs du Péloponèse et de l'Attique, l'est à plus forte raison des Grecs d'Orient. La victoire d'Alexandre, la fondation d'Alexandrie, furent suivies de l'introduction dans cette vieille patrie du despotisme des idées politiques et des symboles religieux de la Grèce; mais ce fut là plutôt une tentative du génie qu'une conquête sérieuse de l'Orient par l'Occident. Les successeurs d'Alexandre ne furent pas des Périclès, mais des despotes : chacun d'eux, en prenant la place, prit aussi les mœurs du satrape ou du roi détrôné. Les dieux se transformèrent plus facilement encore que les hommes :

cérémonies, fêtes, sacrifices ; tout redevint oriental. La religion avait retrouvé son berceau ; le peuple vaincu séduisit le vainqueur, et, en semblant se livrer, resta ce qu'il était. Cependant la langue grecque fut adoptée, et régna bientôt presque seule : de toutes les importations étrangères, elle était la moins contraire au génie de l'Orient. Riche, souple, harmonieuse, capable de rendre les plus délicates nuances de la poésie, comme de se plier aux exigences de la métaphysique la plus subtile, à la fois abstraite et concrète, si éclatante, si abondante dans les poètes, si grave, si nerveuse dans les historiens et les orateurs, si exacte dans les philosophes, c'était le plus admirable instrument que la pensée humaine pût souhaiter pour se manifester à l'intelligence. Les côtés par lesquels elle séduisit les Orientaux ne furent, on le sait, ni la précision, ni la force : un peuple ne peut exprimer que les sentiments qu'il possède. Richesse, éclat, grâce, voilà les traits qui, dans cette littérature nouvelle, dominèrent bientôt jusqu'à effacer tous les autres. Un nom particulier fut donné à cette dernière efflorescence du génie grec, enté sur le génie oriental : du temps de Cicéron déjà on opposait aux grâces austères de l'atticisme l'intempérance et l'affectation de l'éloquence qu'on appelait *asiatique*. La révolution opérée dans le monde par le christianisme ouvrit une source nouvelle d'inspiration aux arts ; mais cette révolution, si complète qu'elle fût, était trop tardive. La décadence avait commencé depuis longtemps : des œuvres d'un génie tout nouveau apparurent, mais la forme que ces œuvres revêtirent fut imparfaite. Les misères du temps, la ruine de toute apparence de liberté, l'inclination invincible de ces peuples pour tout ce qui frappe les sens et l'imagination, le goût des subtilités et des rêveries métaphysiques, achevèrent rapidement d'enlever à la langue le

caractère de sobriété et de précision que lui avait donné le génie des Thucydide, des Démosthènes, des Aristote. Elle conserva néanmoins, pendant que la langue latine s'altérait chaque jour, une partie de sa pureté première. La métaphysique, la théologie, purent, sans la violenter, la plier à rendre les plus insaisissables nuances de l'idée. Elle se subtilisa, mais la rouille de la barbarie la respecta longtemps encore, et tant de siècles après les grands écrivains qui l'avaient formée, si loin des lieux où elle s'était développée, dans une société civile et politique si différente de la cité de Solon ou de Lycurgue, sous l'influence d'une religion austère, rigoureuse, dont le spiritualisme ascétique contrastait si impitoyablement avec le sensualisme du culte des anciens Hellènes, elle put encore parer de son vêtement gracieux et riche des symboles nouveaux, une éloquence, une poésie nouvelles. Ce fut un dernier rayon de jeunesse et de beauté. On put croire à une renaissance; mais l'illusion fut courte; et, comme le monde ancien dont elle était la plus noble et la plus pure représentation, la langue grecque s'éteignit, ou alla languir sur les rives du Bosphore avec un fantôme d'empire dont de nouveaux barbares devaient dix siècles plus tard disperser les derniers débris.

§ II.

Chrysostôme est un des derniers représentants de l'éloquence chrétienne; c'est avec lui qu'elle jette son dernier éclat: après lui commencent les ténèbres, et la barbarie est proche. Il n'appartient pas à la génération puissante des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse: ils ont cessé de vivre ou sont près de la

tombe, quand la voix de leur dernier successeur commence à retentir. Si haute que soit leur éloquence, si considérable qu'en ait été l'effet, on ne peut comparer leur style à celui de Démosthènes ou de Lysias. Ce sont des Grecs, il est vrai; ils ont étudié à Athènes : mais ce sont des Grecs d'Orient. Orateurs admirables, ils sont aussi et surtout des maîtres qui enseignent. Dans leurs écrits ils expliquent et défendent la métaphysique du dogme; dans leurs discours ils commentent l'Évangile et enseignent les devoirs nouveaux qu'il commande. Cette nécessité de l'enseignement, et de l'enseignement qu'on peut appeler primaire, car il s'adresse à un auditoire généralement peu cultivé, est un obstacle invincible à l'expansion libre du génie oratoire; c'est en outre un écueil pour le style. S'il acquiert la clarté, il perd la sobriété, la mesure, la concision. S'il se pare d'un vif éclat, c'est au détriment du naturel et du goût; s'il est abondant, il tombe dans la diffusion et l'intempérance. Ces nécessités, qui furent celles du temps et de la situation des orateurs instituteurs du peuple, pesèrent plus lourdement sur Chrysostôme que sur tout autre. Il réunit incontestablement plus de qualités que tous ceux qui le précédèrent, mais ses défauts sont plus saillants. Le caractère de l'homme suffit à l'expliquer. Grégoire de Nazianze et Basile ne se sacrifièrent pas, le premier surtout, aussi complaisamment aux besoins du peuple que le fit Chrysostôme : ils conservèrent une partie de leur liberté, de leurs goûts; ils ne se livrèrent point sans réserve; ils eurent, même aux jours les plus agités, une retraite où ils retrempaient par l'étude et la méditation leur esprit fatigué et rabaissé par cette communication trop incessante et trop étroite avec un public trop au-dessous d'eux. Il n'en fut pas ainsi de Chrysostôme. Une fois qu'il eut monté les degrés de la chaire, l'exil seul et la mort purent l'en arra-

cher ; il ne connut plus ni retraite ni repos ; et telle était l'ardeur de son zèle , tel l'amour qu'il portait à cette foule tumultueuse , tel et si impérieux le besoin de remuer par la parole ces âmes qui se tournaient vers lui , que faible , souffrant , exténué , il n'eut ni le désir ni l'idée de s'arrêter , fût-ce un jour , dans cette carrière si longue et si laborieuse. Il ne voulut , il ne put être que l'orateur du peuple. On a vu quelle influence son auditoire exerça sur la tournure de ses idées , sur ses sentiments , et aussi sur les principaux événements de sa vie : son style subit la même influence. C'est la sensibilité et l'imagination , caractères dominants de l'orateur et de l'auditoire , qui constituent son originalité , expliquent les qualités et les défauts qui le distinguent.

Buffon parle *de ces premières vues et principales idées* dont émane tout le reste , autour desquelles tout le reste vient se grouper. C'est comme un immense foyer de lumière qui projette dans tous les sens une infinité de rayons : tels sont les grands monuments de la philosophie , des sciences , de l'éloquence ; ainsi procèdent Descartes , Bossuet , Cuvier. Le Discours sur la Méthode , le Discours sur l'Histoire universelle , l'Histoire des Variations , ne sont qu'une déduction savante et animée qui tire d'un principe toutes les conséquences qu'il renferme : une vérité d'un ordre général devient mère d'une foule de vérités accessoires. Mais les esprits puissants rencontrent seuls ces conceptions sublimes et fécondes dans leur simplicité. Le style qui les exprime est admirable surtout par l'enchaînement des idées , la construction , l'ordre lumineux , le mouvement animé et régulier. Dans un tel style , la partie intellectuelle a la prédominance sur la partie sensible : il éclaire et satisfait la raison plus qu'il ne charme l'imagination ; il s'adapte à la pensée avec une précision parfaite , sans jamais l'atténuer ou

l'exagérer. Comme elle, net, simple et vrai, il est bien réellement la seule forme sous laquelle elle puisse se produire. Entre elle et lui, il ne saurait y avoir ni égalité, ni disproportion; et cette harmonie entre la chose signifiée et le signe, est bien plus importante que la misérable délectation des oreilles, où aspirent ceux qui sont impuissants à conquérir les esprits.

Tel ne peut être, on le comprend, le style de Chrysostôme. Aucun de ses ouvrages ne présente une de ces conceptions puissantes qui créent à l'instant même le style qui doit les exprimer. Son chef-d'œuvre même, le *Traité du Sacerdoce*, n'est qu'une série de préceptes et d'observations judicieuses sur les devoirs de l'évêque; mais ces préceptes sont isolés les uns des autres, ils ne découlent point d'un principe général qui en soit le centre et la force. C'est un recueil de dissertations éloquentes et sensées qui ne se rattachent point à une vérité générale dont elles reçoivent l'unité et l'autorité. Dans les homélies, ce défaut capital, c'est-à-dire la faiblesse de la conception, est encore plus frappant. L'orateur est livré à tous les hasards de la sensibilité, de l'imagination, de la mémoire : aussi le style flotte-t-il comme la pensée, incertain, sublime, trivial, poétique, familier. Ce qu'il exprime de préférence, ce sont des rapports entre le monde moral et le monde extérieur. J'ai montré que Chrysostôme s'était surtout attaché à la partie des mœurs, et j'ai indiqué les raisons de cette préférence; j'ai montré aussi que ses arguments favoris consistaient surtout en peintures, en descriptions animées. Il ne faut donc pas demander à ce style la rigueur du langage philosophique, ni même la précision de la langue politique, telle qu'on la trouve dans Démosthènes. Ce qui domine, en effet, dans ce style, c'est la partie matérielle, c'est-à-dire ce qui remue la sensibilité et

charme l'imagination : les tableaux. N'est-ce pas là ce qui fait le poète ? Il saisit les rapports entre le monde moral et le monde extérieur, et les traduit par des images. La poésie et l'éloquence se touchent par bien des points ; en Orient, elles arrivent presque à se confondre. Mais dans l'œuvre du poète, c'est l'imagination seule qui agit : elle invente le sujet, les personnages, les événements, les passions. Le poème n'est pas soumis aux lois de la vérité, mais seulement à celles de la vraisemblance : l'orateur, au contraire, puise dans la réalité le sujet de ses discours. Le poète n'a d'autre but que de plaire : l'orateur doit persuader, et persuader la vérité et la vertu. Nul plus que Chrysostôme ne poursuit ce but de tous les efforts d'une âme honnête et passionnée ; mais nul aussi ne porta dans une œuvre si sérieuse plus de fantaisie et d'imagination. Moraliste exact, sévère, il n'a dans son langage ni sévérité, ni exactitude. Spiritua-
liste, ascète, plein de mépris et de dégoût pour cette fugitive et vaine apparence des biens et des joies d'ici-bas, il est dans son style matérialiste et charnel. De tous les Pères, peut-être, il est celui en qui on rencontre le moins de ces réminiscences des fables helléniques, de ces fictions agréables des poètes, dont la grâce troublait encore saint Jérôme jusque sous le poids de la vieillesse ; mais de tous aussi il est le plus possédé de ce besoin de peindre les objets, de personnifier les idées et les sentiments. Si l'on en croit Néander (1), il voulut bannir toute représentation matérielle de la Divinité, et devança ainsi les iconoclastes ; et cependant il n'est pas une vérité de l'ordre spirituel et de l'ordre moral qu'il n'ait revêtue d'une forme sensible. Etrange contradiction, inexplicable si l'on ne se rappelle le temps et le pays dans lesquels il

(1) Néander. Chrysostôme et son siècle, ch. 2, notes.

a vécu, l'auditoire auquel il s'adresse, et enfin le naturel éloignement que les hommes ont pour les abstractions. Chrysostôme a lui-même expliqué cette nécessité de passer aux choses immatérielles par les matérielles; et Fénelon n'a-t-il pas dit : « Depuis le péché originel, » l'homme est tout enfoncé dans les choses sensibles; » c'est là son grand mal : il ne peut être longtemps attentif à ce qui est abstrait. Il faut donner du corps à toutes les instructions qu'on veut insinuer dans son esprit. Il faut des images qui l'arrêtent (1). »

C'est par des images, en effet, que Chrysostôme *arrêta* et *captiva* ces légers esprits de l'Orient. J'ai rappelé plus haut comment il se plaisait à raconter dans les moindres détails, à développer les récits gracieux ou dramatiques de l'Ancien Testament et les paraboles de l'Evangile. La narration oratoire est son triomphe; elle est à la fois peinture et action; c'est un tableau et c'est un drame. L'historien est assujéti à la loi de la vérité; l'orateur ne prend du fait que le fait en lui-même avec les personnages : dans l'exposition, dans les péripéties, dans l'analyse des sentiments, le choix des détails, il se donne libre carrière; suivant l'effet qu'il veut produire, il laisse dans l'ombre ou jette en pleine lumière tel ou tel incident que l'historien n'a que le droit de rapporter. Sur une simple légende nationale, Tite-Live a imaginé les détails si dramatiques et si vrais du combat des Horaces et des Curiaces. D'un souvenir héroïque et probablement fabuleux il a fait un drame où chaque personnage vit et agit sous nos yeux; la passion, l'intérêt, croissent à chaque ligne; le dénouement, habilement caché au début et dans le cours du récit, éclate enfin quand l'émotion du lecteur est à son comble : Tite-Live est à la fois historien et orateur.

(1) Fénelon. 2^e dialogue sur l'Eloquence.

Mais ce style grave, majestueux, antique comme les hommes et les faits qu'il peint, ne pouvait être celui de Chrysostôme. Par l'habileté de l'exposition et l'art de ménager l'intérêt, il égale peut-être Tite-Live; mais la sobriété, la précision, la mesure, lui font défaut. Il veut tout peindre; et le tableau, trop chargé de couleurs, fatigue les yeux plus qu'il ne les charme. Sans doute il faut attribuer en partie cette intempérance et ce manque de proportion à la nécessité de l'enseignement. Pour le prédicateur, le récit est comme une matière dont il doit le développement à son auditoire : il faut que des moindres incidents il dégage un sens moral, qu'il mêle ainsi la dissertation à la narration, qu'il instruisse en charmant. Mais l'imagination de l'orateur s'échappe de ce cadre, si vaste qu'il soit; et le brillant élève de Libanius abuse de l'invention, et glisse dans la déclamation, qui n'est autre chose qu'un manque de proportion entre le sujet et le style. J'en veux citer un exemple curieux. Il ne s'agit point ici de l'histoire de Job, de celle de Daniel ou des enfants hébreux jetés dans la fournaise; ce n'est pas non plus une parabole comme celle de Lazare ou des Vierges folles. C'est le récit d'un fait qui, suivant Chrysostôme, *se serait passé du temps de nos pères*. Or ce fait est tout entier de l'invention de l'auteur. Aucun historien ne le mentionne : c'est une de ces calomnies que l'esprit de parti seul sait inventer et propager, et dont l'origine est impossible à découvrir, imposture grossière qu'on voudrait ne pas imputer à Chrysostôme (1). Mais laissons le fait en lui-même, bien qu'il soit assez curieux, et voyons la mise en scène, la peinture des personnages, les détails du récit, et saisissons sur le vif les procédés

(1) Voir la savante et judicieuse dissertation de Bayle sur ce fait. (Bayle. Dictionnaire, art. BABYLAS.)

de ce style où triomphent si exclusivement l'imagination et la sensibilité.

« Du temps de nos pères vivait un prince dont je ne vous tracerais pas le portrait : un seul crime de lui vous révélera toute sa férocité. Ce crime le voici : Une nation qui combattait contre lui, voulut en finir avec la guerre et ses rudes alternatives, les embarras, les inquiétudes, les dangers de toutes sortes ; se renfermer dans ses droits, sans rien exiger au delà : une médiocrité paisible n'est-elle pas préférable aux frayeurs, aux tourments perpétuels de l'ambition, aux cruelles représailles ? Décidés à déposer les armes et à vivre en repos, ils voulurent donner à la paix une sanction durable, des garanties solides. Le traité conclu et juré de part et d'autre, ils engagèrent donc leur souverain à mettre son fils encore enfant entre les mains de l'ancien ennemi : ce serait un gage, une sûreté de plus, une preuve que de sa part la paix était sans arrière-pensée. Le roi se laissa convaincre, donna son fils à des alliés, à des amis, il le croyait du moins : l'événement fit voir qu'il le livrait à la plus cruelle des bêtes féroces. Le monstre reçut l'enfant sous la foi de l'amitié et des traités, et ne craignit pas de violer et promesses et serments, de mettre sous ses pieds l'opinion publique, les lois divines et humaines, de faire taire en lui cette compassion qu'inspire toujours le jeune âge. L'innocence ne sut le désarmer, ni le châtement attaché à de semblables méfaits, l'effrayer ; il ne se redit point les paroles que sans doute lui adressait le père au moment de lui confier son fils. C'était la prière d'en prendre mille soins, d'être un père pour lui, de le nourrir, de l'élever, comme s'il lui avait donné le jour, de le rendre digne de ses aïeux. Tout en parlant, le malheureux mettait la main de son fils dans la main du meurtrier, et il s'éloignait baigné de larmes. Rien de tout cela ne fait impression

sur le monstre : il bannit de son cœur tout souvenir de cette scène, et accomplit de tous les meurtres le plus atroce. Car le crime est moindre à tuer son propre enfant. Je vous en prends à témoins, si je dois juger de votre émotion par la mienne : n'est-il pas vrai que vous auriez été moins affligés de m'entendre raconter que cet homme avait versé son propre sang. C'eût été violer la loi de la nature, mais dans des conditions ordinaires : ici tant de circonstances accumulées l'accusent encore plus haut que ne ferait la voix du sang. Quand je songe à cet être qui ne lui a fait aucun mal, remis par son père, enlevé au palais de ses ancêtres, aux douceurs de la maison paternelle, à la gloire, aux hommages, allant se faire élever chez un étranger, pour que le scélérat veuille bien calmer ses défiances ; et alors maltraité par lui, par lui privé de tout l'éclat dont il s'est vu jusqu'alors entouré, par lui enfin égorgé, je me sens le cœur tout à la fois serré et gonflé : d'une part, c'est de la colère ; de l'autre, c'est de l'angoisse. Quand je pense à ce scélérat, avec ses armes, avec son épée nue, prenant l'enfant à la gorge, et de cette main qui le reçut en otage, y plongeant son glaive, je me sens éclater, suffoquer de rage. Et puis, quand je vois ce jeune garçon tremblant, exhalant ses plaintes, appelant son père, l'accusant de tout, imputant sa mort non pas à la main qui le frappe, mais à l'auteur de ses jours, ne pouvant échapper, ne pouvant se venger, mais proférant contre son père d'inutiles reproches, recevant le coup fatal, palpitant, se débattant sur le pavé, l'inondant d'un ruisseau de sang, mes entrailles se déchirent, ma pensée se trouble, un nuage s'étend sur mes yeux. Mais le monstre n'est pas autrement ému que s'il s'agissait d'un veau ou d'un agneau. Et l'enfant gisait, mort de sa blessure ; le meurtrier, fier du succès de son crime, en préparait un second pour ca-

cher le premier. Vous croyez peut-être qu'il s'agit du cadavre de l'enfant, auquel il n'accordera même pas un peu de terre..... (1). »

Voilà la narration oratoire et déclamatoire. C'est à peu près en ces termes que Cicéron, dans sa première cause, dépeignait le parricide (2) ; mais Cicéron devait plus tard réprouver cette déclamation de jeune homme ; Chrysostôme y persista. Ce long morceau n'est à vrai dire qu'une hypotypose : ainsi procèdent les dramaturges vulgaires qui mettraient sur la scène l'horrible cuisine d'Atrée, ou les cadavres des enfants de Médée palpitants aux pieds de leur mère. L'affreux pathétique que voilà ! et quand le peuple en prendra-t-il dégoût ?

Combien Chrysostôme est plus heureux quand il veut bien rester dans la réalité et le naturel ! Son livre et son homélie sur saint Babylas renferment des beautés oratoires du premier ordre. Dans ses invectives passionnées contre l'empereur Julien, il n'a, il est vrai, ni l'élévation, ni la pureté de goût de Grégoire de Nazianze, bien injuste pourtant envers son ancien condisciple d'Athènes : Julien est pour Chrysostôme ce qu'il était aux yeux des dévots imbéciles du temps, une sorte de loup-garou ou d'antechrist ; et, comme dit Chrysostôme, « *un chien furieux, qui, les pieds sur la terre, se met à aboyer contre le ciel.* » Mais quelle heureuse hardiesse dans les expressions ! Quelle vivacité énergique et méprisante dans la description des temples païens, « dont » les murs sont tapissés de toiles d'araignées. La statue » du dieu, dit-il, est couverte d'une poussière épaisse, » sous laquelle on ne distingue ni le nez, ni l'œil, ni aucun des traits du visage. Il ne reste plus que des mor-

(1) T. II, hom. in sanctum Babylam.

(2) Pro Sexto Roscio Amerino.

- » ceaux de l'autel ; et l'herbe y pousse si épaisse, que si
- » l'on ne savait que c'est un autel, on croirait voir un
- » fumier (1). »

Ces termes crus me plaisent ; cette trivialité énergique est ici bien placée : ainsi doit penser et parler un chrétien du IV^e siècle.

La peinture de la restauration du culte païen et des cérémonies ridicules qui l'accompagnèrent n'est ni moins vive ni moins éloquente. Il n'y a là ni déclamation, ni fausse chaleur : c'est d'un superbe et écrasant mépris ; les détails abondants sont vrais, et produisent l'effet qu'a cherché l'orateur.

« Devins, sorciers, magiciens, aruspices, augures, fabricants de sorcelleries, tout cela accourt. Le palais regorge d'esclaves fugitifs, d'hommes infâmes. Tous ceux qui mouraient de faim, qui avaient été condamnés pour maléfices et empoisonnements ; tous les habitués de prison, tous les criminels jetés dans les mines ; et ceux que des métiers honteux nourrissaient à peine, sont transformés sur-le-champ en pontifes, en devins sacrés, et les voilà comblés d'honneurs. — Quant aux généraux, quant aux préfets des provinces, l'empereur les renvoie, les méprise. Mais de vils débauchés, mais les courtisanes tirées des lieux de prostitution, voilà les gens dont il s'entoure, qu'il traîne à sa suite par la ville et dans les rues. — Cependant le cheval impérial et les doryphores suivaient par derrière à une grande distance. »

Tout est tableau dans Chrysostôme : mais rarement il peint avec cette sobriété ferme, rarement il a cette qualité exquise des grands écrivains qui, avec peu de mots, et des mots simples, produisent une profonde impression. Il vaut surtout par l'abondance, la richesse des équiva-

(1) T. II, in sanct. Babylam.

lents : on trouve en lui toujours deux , quelquefois trois et quatre synonymes pour rendre la même idée. Que si cette idée est trop simple pour ce luxe d'expressions , ce qui arrive souvent , le bavardage de l'auteur fatigue : on supprime par la pensée tous ces synonymes parasites , et le style , dépouillé de cette élégance factice , se revêt de simplicité et de concision. Chez un orateur vulgaire , ces développements excessifs et souvent monotones seraient insupportables : chez Chrysostôme même ils produisent plus d'une fois la fatigue et l'ennui. Mais un mouvement rapide , l'inspiration , précipite ce flux de paroles : dans tous ces détours on est entraîné , soutenu par l'enthousiasme de l'auteur ; et cette multitude même de détails donne à la pensée plus d'éclat et de majesté. Quel orateur , quel historien a présenté un tel tableau de la révolution que la prédication de l'Evangile opéra dans le monde ? Quelle langue que celle qui pouvait exprimer en deux phrases tant de choses et de si grandes choses ! — Saint Paul console les chrétiens persécutés en leur montrant les récompenses qui les attendent : voilà toute la pensée. — Voici le tableau qu'en tire Chrysostôme.

« Dès que le Verbe divin eut été annoncé par les apôtres , et qu'ils se furent répandus sur toute la terre , semant la parole divine , arrachant l'erreur dans ses racines , détruisant les lois antiques de l'impiété , chassant devant eux toute iniquité , purifiant la terre , ordonnant aux hommes de fuir les idoles , les temples , les autels , les réunions , les cérémonies du paganisme , leur commandant de reconnaître au lieu de tous ces dieux un seul Dieu , d'espérer dans une vie future , leur parlant du Père , du Fils et du Saint-Esprit , leur enseignant la résurrection , et leur montrant le royaume des cieux : alors une guerre terrible éclata , la plus violente de toutes les guerres. Tout était plein de troubles , de tumulte , de divisions : des vil-

les entières, des peuples entiers, les maisons des particuliers, la terre habitée ou déserte. Car les anciennes coutumes étaient bouleversées, les préjugés si longtemps puissants, étaient ébranlés; de nouveaux dogmes entraient dans le monde, que personne n'avait jamais entendus; et contre eux les rois se déchainaient, les magistrats s'indignaient, les simples particuliers étaient dans le trouble, les places publiques étaient pleines de tumulte, les tribunaux s'armaient de rigueur, les épées étaient tirées, les armes toutes prêtes, et les lois préparaient leurs sévices. Châtiments, supplices, menaces, tout ce que les hommes regardent comme effrayant, tout était mis en mouvement. Semblable à la mer en furie qui enfante de terribles naufrages, telle était la face de la terre. Le père déshéritait son fils à cause de la religion; la bru se séparait de sa belle-mère; les frères étaient divisés; les maîtres, pleins de colère contre leurs serviteurs; la nature, comme en désaccord avec elle-même; la guerre civile, la guerre de famille pénétrait dans toutes les maisons: car le Verbe entraît dans les âmes comme un glaive, et, retranchant ce qui était malade de ce qui était sain, répandait partout la division, les luttes, et soulevait contre les fidèles de tous côtés les haines et la guerre. Alors on voyait ceux-ci jetés en prison, ceux-là trainés devant le tribunal, les autres dans le chemin qui conduit à la mort; à ceux-ci on enlevait leurs biens; ceux-là étaient privés de leur patrie, et souvent de la vie; et les tribulations tombaient de toutes parts plus serrées que la neige. Au dedans combats, au dehors terreur, terreur des amis, terreur des étrangers, terreur de ceux qui étaient unis par les liens du sang.

» A ce spectacle, le bienheureux Paul, le précepteur du monde, l'interprète des dogmes sacrés, sentant que les tribulations étaient visibles, et comme sous les mains

des fidèles, tandis que les félicités n'étaient qu'une espérance et une promesse : d'un côté les cieux, la résurrection, la possession de ces biens que la parole et la pensée ne peuvent atteindre; d'un autre côté les fournaises, les épées, les châtiments, les supplices de toute nature, la mort, non pas en espérance, mais présente, réelle; considérant que ceux qui devaient lutter contre tous ces ennemis avaient quitté la veille seulement les autels des idoles, les plaisirs, une vie d'enivrement et de délices, pour embrasser la foi, et qu'ils n'étaient pas encore accoutumés à nourrir dans leur âme ces idées sublimes de vie éternelle, mais qu'ils étaient encore attachés aux choses présentes; que beaucoup d'entre eux, selon toute vraisemblance, chancelleraient, laisseraient défaillir leur confiance et leur courage sous ces attaques continuelles: voyez ce qu'il fait, lui qui avait été initié aux secrets du ciel, et admirez sa sagesse. — Il ne cesse de les entretenir de la vie future; il place devant leurs yeux les récompenses, il leur montre les couronnes, il les relève, il les console par l'espérance des biens éternels. Que leur dit-il? — Toutes ces souffrances ne sont rien auprès de la gloire qui vous sera révélée. Que me parlez-vous de blessures, de bourreaux, de supplices, de faim, d'exil, de pauvreté, de prison, de chaînes? Imaginez tout ce que les hommes regardent comme des supplices: tout cela ne mérite pas d'entrer en comparaison avec ces prix, ces couronnes, ces récompenses. Toutes ces misères finissent avec cette vie: ces félicités n'auront jamais de fin. Les unes sont de courte durée, elles passent: celles-là ne vieillissent jamais, elles sont éternelles (1). »

Voilà un des plus beaux triomphes de l'imagination oratoire: elle reconstruit un monde évanoui, et le place

(1) T. III, p. 171.

vivant sous les yeux. Ces souvenirs héroïques du christianisme naissant étaient comme l'idéal vers lequel se tournaient sans cesse la pensée et les vœux de Chrysostôme : il était comme altéré de persécution et de martyre. L'image de saint Paul couvert de chaînes, jeté dans un cachot, le poursuivait comme une tentation. Un jour même, comme il expliquait au peuple l'épître aux Ephésiens, ces paroles de l'apôtre : *Obsecro vos itaque ego vinctus in domino* (1), lui firent oublier et l'auditoire, et le lecteur, et le commentaire : il fut comme saisi d'un de ces ravissements d'imagination dans lesquels plus d'un solitaire perdit le sentiment du monde extérieur et de sa propre existence pour s'abimer dans une contemplation muette. Mais pour lui l'extase fut une splendide effusion d'éloquence ; l'enthousiasme du martyre déborda en un torrent de lyrisme ; il n'y eut plus ni prédicateur, ni orateur : il y eut un poète, ou plutôt un prophète transporté par le souffle impérieux de l'inspiration jusqu'aux plus inaccessibles régions de l'idéal (2). Ces élans de l'âme sont aussi imprévus qu'irrésistibles ; mais ceux-là seuls ont été ainsi soulevés violemment de terre, qui n'y ont point attaché leurs pensées et leur cœur, et n'y appuient leurs pieds que pour s'élancer plus aisément vers les lieux d'en haut. Mais, condition misérable de la nature humaine ! si l'esprit est emporté à ces hauteurs, il ne peut s'y maintenir : trop faibles sont les ailes de l'âme, elle retombe.

Chrysostôme ne retrouva pas cette brûlante inspiration ; et même, chose étrange, dans les sujets où elle eût dû renaître, dans les éloges des chrétiens qui suivirent saint Paul dans la sanglante arène du martyre, la pensée

(1) Ep. ad Ephes., c. 4.

(2) T. XI, in Epist. ad Ephes., hom. 8 et 9.

et le style languissent; ou, s'ils s'animent, c'est d'une fausse chaleur qui semble venir des sens plus que du cœur. C'est le côté matériel du supplice, les détails hideux, qui frappent l'orateur. La sensibilité est toute charnelle : il ne voit que le corps torturé, le sang qui coule, et le gril ardent, et (faut-il le dire?) la graisse fondante, la fumée qui s'élève! J'aurais honte à citer de tels passages, s'il ne fallait montrer les écarts de l'imagination et de la sensibilité dans un écrivain qui ne connut jamais d'autres guides. — Il s'agit des Macchabées, au supplice desquels assiste la mère.

« Tout était plein de fumée et de graisse. Par tous les sens la mère pouvait éprouver le courage de ses enfants : par les yeux, elle voyait; par l'oreille, elle entendait leurs chères paroles; par le nez, elle recevait la fumée des chairs, fumée agréable et désagréable à la fois, désagréable aux infidèles, on ne peut plus agréable à elle et à Dieu; cette fumée qui troublait l'air, mais qui n'a pas troublé le cœur de la femme (1). »

Il se réjouit d'avoir choisi un sujet aussi riche que celui du supplice des sept Macchabées, parce que *c'est là une fontaine à sept bouches, si abondante qu'on ne peut craindre de l'épuiser*. Enfin, dans ce sujet héroïque, il trouve l'occasion d'un jeu de mots. Il représente les martyrs sur un gril de fer; or le mot grec *λίμαξ* signifie en même temps *gril* et *degré, échelon*. L'imagination de l'orateur oriental ne va-t-elle pas lui remettre en mémoire à ce propos l'échelle de Jacob? « Par l'échelle » de Jacob, dit-il, descendaient les anges; par l'autre » (c'est-à-dire le *gril* des Macchabées), montaient les » martyrs. »

Qu'il est triste d'avoir de l'esprit hors de propos! et

(1) T. II, hom. de Macchabéis.

que le goût est chose rare ! Ce n'est point par de telles images que Fénelon voulait que le prédicateur *arrêtât* son auditoire. Mais quoi ! telles sont les époques de décadence : poésie, éloquence, arts plastiques, tout va se matérialisant. Ces horribles détails plaisaient sans doute au peuple : ne se rue-t-il point autour des échafauds ? ne va-t-il point chercher des émotions d'horreur et de peur jusque dans les lieux où gisent des cadavres sans nom ? Enfin, ces légendes terribles des martyrs étaient alors dans toutes les mémoires : un siècle à peine s'était écoulé depuis les derniers supplices, et plus d'une famille rappelait avec orgueil et épouvante la mort sanglante d'un de ses membres. Toutes ces circonstances extérieures exercèrent leur empire sur Chrysostôme. Il n'est point de ces esprits puissants et dominateurs qui élèvent leur éloquence au-dessus du goût corrompu de leur temps, et conservent à leur génie sa fière indépendance. Sa force fut dans une étroite union avec le peuple de son siècle : il en eut les goûts, cet amour du brillant, du clinquant même, ce besoin de donner un corps à la pensée, d'unir sans cesse la matière à l'esprit. De là ces étranges peintures où la psychologie cède la place à la physiologie la plus crue ; de là ces exhortations à la sobriété, qui ne sont le plus souvent qu'un tableau détaillé de tous les accidents qui accompagnent l'indigestion (1) ; de là, enfin, ce luxe fatigant de comparaisons qui éblouissent les yeux et troublent l'intelligence par leur fantastique miroitage. L'idée ne se présente à lui qu'avec un brillant cortège d'images sensibles. L'infinie variété des objets qui remplissent la création se presse et entoure d'une lumière resplendissante la pensée la plus simple, la plus claire par elle-même. L'orateur saisit toutes les

(1) T. XI, in Epist. ad Timoth., hom. 13.

analogies qui relient le monde moral au monde extérieur ; il ne choisit point les plus frappantes : on dirait qu'il les veut toutes montrer aux yeux. Tel est le langage cher aux Orientaux : la sagesse elle-même ne marche point sans cette magnifique parure.

« Que nous a servi l'orgueil ? De quelle utilité nous a été la vaine ostentation des richesses ?

» Tout cela a passé comme une ombre, comme un messenger qui court,

» Comme un vaisseau qui glisse sur l'onde agitée ; et quand il a passé, on ne peut trouver sa trace, ni le sillon de sa carène sur les flots ;

» Ou comme un oiseau qui traverse l'air, et dont aucune trace ne marque la route : on n'entend que le bruit de ses ailes qui frappent l'air léger, et le divisent pour se frayer un passage rapide, et l'on ne trouve ensuite aucune trace de sa route ;

» Ou comme une flèche lancée vers son but : l'air qu'elle a divisé s'est aussitôt refermé sur elle, et l'on ignore où elle a passé (1). »

Images gracieuses plutôt que fortes. Elles amusent l'esprit plus qu'elles ne le saisissent ; elles semblent se jouer autour de la pensée, et ne l'impriment point en traits énergiques dans l'esprit. Qu'est-ce que l'ombre, et le vaisseau, et l'oiseau, et la flèche qui glisse dans l'air ? Faibles et communes images toutes décolorées et languissantes, pour exprimer la rapidité qui emporte les choses de l'homme ! Ce sentiment amer du néant veut des images d'une tristesse éloquente. — *L'homme né de la femme vit peu de jours et est rempli de nombreuses misères.* — Comme Bossuet sait bien trouver dans les versets poétiques de l'Ancien Testament les expressions et

(1) Liber Sapientiæ, c. v, 8, 9, 10, 11, 12.

les traits énergiques qui laissent dans l'âme un long ébranlement ! Ce n'est point à Chrysostôme qu'il faut demander cette forte sobriété. Il rencontre l'image vraie, frappante même : il la saisit , mais elle ne le satisfait pas ; une seconde se présente , plus faible ; il l'ajoute à la première ; et son style surchargé de toutes ces couleurs qui se heurtent resplendit d'un éclat factice. Le plus souvent aussi la comparaison énerve la pensée , ou la rabaisse ; elle est ingénieuse, non éloquente. S'il rappelle aux chrétiens les rudes devoirs de la pénitence , il se compare à un berger qui conduit son troupeau aux endroits où le gazon est le plus épais , et ne l'en retire que quand tout le pâturage est épuisé (1) ; ou bien encore, il assimilera les répétitions du même enseignement à des mets de la veille qu'on ressert ; mais ce sont des mets spirituels qui ne se gâtent point (2).

Mais c'est trop insister sur des défauts que l'orateur n'a pu éviter , tant ils étaient communs alors , tant ils étaient chers à son auditoire , et que lui-même croyait nécessaires et utiles. Avec cette naïveté touchante qu'on lui connaît , il explique et justifie cette intempérance d'images , et d'images empruntées aux plus familiers détails de la vie ordinaire. Un jour il montrait combien d'obstacles rencontre la prière , et comment il faut écarter ces obstacles ; il employa , pour se faire mieux comprendre , une double comparaison :

« Quand on veut adresser une prière à un magistrat , les satellites qui l'entourent repoussent le suppliant : ainsi le diable nous repousse quand nous nous approchons de Dieu pour lui adresser nos prières.

» Le vent éteint souvent le flambeau qu'on vient d'al-

(1) T. II , de Pœnit. , hom. 4.

(2) T. VI , p. 142.

lumer : ainsi le diable éteint la prière, qui est le flambeau du cœur. « Et il ajoute : — « Vous rappelez-vous ces deux exemples : les soldats du magistrat et le flambeau? — Nous employons de tels exemples empruntés à la vie de tous les jours, afin que, sortis du temple et rentrés chez vous, ces objets que vous rencontrez sous vos mains vous remettent en mémoire les paroles que vous avez entendues (1). »

Acceptons cette excuse, bien que l'orateur semble un peu trop s'effacer ici derrière son auditoire. Que s'il oublie pour un instant cette foule grossière qui tyrannise son génie, sa pensée s'élève, son langage acquiert une noblesse et un charme souverains ; les plus belles images de la création viennent y resplendir. L'orateur n'est plus courbé du haut de sa chaire sur la multitude qui l'attire vers elle : c'est un poète qui perçoit les secrètes harmonies du monde et de l'homme, échos mystérieux qui résonnent dans les âmes les plus tendres, les plus éprises d'idéal. C'est alors qu'il dépeint « l'harmonieuse succession des saisons, qui, semblables à un chœur de vierges dansantes, passent et repassent dans un ordre parfait, et glissent insensiblement, sans bruit, comme les vierges que le mouvement de la danse montre et cache tour à tour (2). »

C'est alors que le souvenir des nuits splendides et silencieuses du désert revient en son esprit. Que de fois il avait contemplé la grâce mélancolique que revêt la nature quand les ténèbres l'entourent ! Que de fois, dans ce silence universel, en présence de ce ciel semé d'étoiles, son âme s'était élevée jusqu'à ces régions mystérieuses où d'impérieux desirs l'emportent sans cesse !

(1) T. III, p. 414, 415.

(2) T. II, ad popul. Antioch., hom. 9.

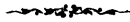
çons ! Lui, l'homme riche en enfants, est resté soudain sans enfants : et ce n'est pas peu à peu que ses entrailles furent déchirées, mais tout à coup tout le fruit en fut arraché. Et ce n'était pas selon la loi ordinaire de la nature qu'ils étaient morts : ils n'étaient pas arrivés à la vieillesse ; mais une mort prématurée, violente, les emporta, les emporta tous en même temps. Et il n'était pas là, il ne les assista point, il n'eut pas cette consolation d'entendre leurs dernières paroles ; mais à l'improviste, sans qu'il se doutât de rien, ils furent tous ensemble écrasés, et la maison fut pour eux un filet de mort. Et non-seulement leur mort fut prématurée ; mais bien des circonstances la rendaient encore plus amère : tous étaient en fleur d'âge, tous vertueux, aimables, et tous en même temps périrent ; et des deux sexes il ne lui en resta pas un. Enfin, ce n'était pas d'après la loi ordinaire de la nature. De plus, il avait déjà été si cruellement éprouvé, et il ne se sentait coupable d'aucun crime, et eux n'avaient rien fait pour mériter une telle ruine. Chacune de ces choses par elle-même est capable de bouleverser ; mais quand on les voit toutes réunies, pense à la hauteur des flots et quel est l'excès de la tempête. — Et le plus cruel, le pire, dans ce deuil, c'est qu'il ne savait pourquoi cela arrivait. Aussi, ne pouvant assigner aucune cause à ce malheur, il monte au bon plaisir de Dieu. — (ἐπὶ τὸ τῷ θεῷ δοκοῦν ἀναδιδίνει), et dit : Le Seigneur me les a donnés, le Seigneur me les a enlevés : que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles (1). »

Mais tous ces détails sont froids et morts. Ces citations même, si nombreuses qu'elles soient, ne donnent que la plus misérable idée de cette éloquence si puissante, jusque dans ses défauts ? Qu'est-ce qu'une analyse

(1) T. X, in Epist. prim. ad Corinth., hom. 28.

et des extraits? Qu'est-ce même que la lecture? Il faudrait entendre le monstre lui-même. Triste destinée des orateurs! Ils ne lèguent à la postérité que des livres; ils emportent avec eux cette voix puissante, ce geste souverain, qui étaient la part vivante de leur parole, la communication animée de leur génie. L'action, l'action, l'action, disait Démosthènes, le plus sobre des orateurs. Combien puissante elle devait être chez Chrysostôme! Ces cris d'enthousiasme, ces sanglots qui éclataient tout à coup, ces pleurs, ces mains qui frappaient les poitrines, ces appels désolés et suppliants qui troublaient l'âme du prédicateur, est-ce sa parole seule qui les excitait? Non : les yeux, les mains, tout le corps de l'orateur parlait. Et quelle véhémence dans l'action ne suppose pas un langage si passionné! Et tout cela est mort pour nous.

Si l'on désirait avoir une idée exacte de cette éloquence, si l'on voulait en trouver réunis les caractères les plus saillants, l'éclat, le pathétique, le désordre, le long fragment qui va suivre suffirait. Je l'ajoute à cette étude, que je sens incomplète, quoique bien longue : peut-être l'intempérance et le désordre de mon auteur ont-ils été pour moi contagieux. Il est si difficile de réunir et de condenser les éléments épars d'un génie si désordonné, où le bien et le mal sont toujours mêlés et confondus! Mais ce que je redoute plus encore, c'est de n'avoir pu mettre en lumière tout ce qu'avait de grand, de noble, d'héroïque, cette âme d'un évêque et d'un saint égaré dans une cour corrompue d'Orient; tout ce qu'il y a de sincérité, de passion, de tendresse, dans cette éloquence que le monde a perdue et ne retrouvera jamais.



MEURTRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

« Hérode ayant épousé la femme de son frère , bien qu'elle eût des enfants , Jean le lui reprocha avec modération , mais aussi avec liberté.

» Regardez maintenant : voici le théâtre où Satan va paraître. D'abord il a excité l'orgie et enflammé l'ivresse , qui n'ont jamais produit que le mal ; en second lieu , il a gâté les âmes des spectateurs , celle de l'hôte surtout ; en troisième lieu , la joie touche au délire ; en quatrième lieu , la jeune fille , celle-là même qui rendait cette union contraire aux lois , celle-là même qu'il eût fallu cacher à tous les regards , comme un vivant affront pour sa mère , la jeune fille entre magnifiquement parée , et par son immodestie rejette dans l'ombre toutes les courtisanes , elle vierge. Et la circonstance ne contribue pas peu à rendre le crime plus horrible. C'est le jour même où Hérode aurait dû remercier Dieu d'avoir rendu Jean à la lumière du jour ; c'est ce jour là qu'il ose violer la loi ; lui qui devait faire tomber les chaînes de Jean , il le retient en prison : c'est peu , il l'égorge. — Ecoutez , vierges , écoutez , femmes , vous qui ne rougisiez pas de profaner la solennité des noces par des chants , par des danses ; vous qui déshonorez ainsi la nature humaine. Et vous aussi écoutez , hommes , vous qui recherchez les festins somptueux où triomphe l'ivresse : tremblez devant l'abîme que Satan ouvre sous vos pieds. Car Satan saisit l'âme du misérable Hérode si puissamment , qu'il jura de donner à la jeune fille la moitié de son royaume. C'est ce que dit

saint Marc : « Il lui dit avec serment : Tout ce que tu me
» demanderas, je te le donnerai, fut-ce la moitié de mon
» royaume. » — Il était tellement l'esclave de sa passion,
que, pour une danse de jeune fille, il donnait une partie
de sa puissance. Et vous étonnez-vous qu'il en ait été
ainsi, quand aujourd'hui même, après tant d'enseigne-
ments de la sagesse divine, pour le plaisir de voir danser
des enfants efféminés, il y en a tant qui ont perdu leurs
âmes sans y être contraints par un serment? Esclaves de
la volupté, ils sont emportés, comme des moutons, là où
le loup les entraîne. Tel fut le sort de cet insensé. Son
égarement le précipita dans une double honte. Il accorda
d'abord un tel empire à cette femme en délire, ivre de
volupté, ne reculant devant rien ; ensuite il se lia de la
chaîne du serment. Mais, quelle que fût l'iniquité d'Hérode,
cette misérable femme fut encore plus inique que le tyran
et que sa fille. C'est elle qui élabora tous ces crimes, qui
composa toute cette tragédie ; elle qui eût dû, avant tout,
rendre grâce au prophète. C'est d'après ses conseils que
sa fille étala sa honte, dansa, demanda le crime. C'est elle
qui enlaça Hérode dans ses filets. Voyez comme Jésus-
Christ a raison de dire : Celui qui aime son père et sa
mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Si elle eût
écouté cette loi, elle n'eût pas violé tant d'autres lois, elle
n'eût pas accompli ce meurtre. Y a-t-il une férocité com-
parable à celle-là ? Demander pour faveur un meurtre,
un meurtre injuste, un meurtre dans un festin, un meur-
tre en présence de témoins, et sans pudeur ! Elle n'alla
point le trouver en particulier pour le lui demander : elle
le fit en public, sans masque, la tête nue, ayant le diable
pour patron. Ce fut lui qui lui souffla ses paroles. Car
c'est l'œuvre du diable, qu'elle ait dansé, qu'elle ait
charmé Hérode, qu'elle l'ait pris : où il y a danse il y a
diable. Dieu ne nous a pas donné des pieds pour en user

honteusement, mais pour marcher avec modestie ; non pour bondir comme des chameaux (s'il est désagréable de les voir sauter, à plus forte raison les femmes), mais pour participer aux chœurs des anges. Si le corps, en dansant, se déshonore, à plus forte raison l'âme. C'est ainsi que dansent les démons ; c'est ainsi que les instruments du démon séduisent les âmes.

» Mais voyez la demande : Donne-moi, dit-elle, dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. Voyez-vous l'impudente ? — La voilà tout entière livrée au démon. Elle se rappelle bien le nom glorieux de Jean, et cependant rien ne l'arrête ; mais, comme si elle parlait d'un mets quelconque, elle demande qu'on lui apporte dans un plat cette tête sacrée et bienheureuse. Elle ne donne pas même une raison, elle ne le pouvait ; mais tout simplement elle cherche sa gloire dans la mort d'autrui. Elle ne dit point : Amène-le ici, et égorge-le ; car elle n'eût pu supporter la libre parole de Jean près de mourir. Elle redoutait même d'entendre après son supplice cette voix terrible ; car il eût crié au moment d'être égorgé. Aussi dit-elle : Donne-moi sa tête sur un plat ; car je désire voir cette langue enfin silencieuse. Elle ne voulait pas seulement se soustraire à jamais à tout reproche de sa part ; elle voulait encore marcher sur son cadavre, et l'insulter dans la mort. Et Dieu le permit ! Et Dieu n'envoya pas son tonnerre pour consumer cette face impudente ! Il n'ordonna pas à la terre de s'ouvrir pour engloutir ce monstrueux festin, pour mettre sur la tête du juste une plus brillante couronne, et laisser une éternelle consolation à ceux qui devaient un jour souffrir pour la justice. Écoutons donc, nous tous qui sommes persécutés par les méchants pour notre vertu. Dieu permit alors que l'homme du désert, à la ceinture de peau, au vêtement de poil de chèvre, le prophète plus grand que les prophètes, celui qu'aucun

enfant né de la femme ne surpassait, fût égorgé, et par une fille débauchée, et par une courtisane dépravée, et pendant qu'il défendait les lois divines. Pensons à cette mort, et supportons courageusement toutes les épreuves. Alors, en effet, cette femme sanguinaire et odieuse put se venger autant qu'il lui plut de celui qui l'avait offensée; il lui fut permis d'assouvir son ressentiment; Dieu y consentit. Et cependant il n'avait rien dit contre elle; il ne l'avait point accusée, il avait seulement adressé des reproches à son mari. Mais sa conscience était pour elle un amer accusateur. Aussi se laissait-elle aller à tout l'emportement du mal, mordue par la douleur : aussi elle semait la honte autour d'elle, sur elle, sur sa fille, sur son mari mort, sur son adultère vivant, et renchérisait sur ses premiers crimes. Tu te plains, dit-elle, qu'il soit adultère : eh bien, je vais le faire meurtrier, je le fais meurtrier de son accusateur. Ecoutez, vous tous qui vous abandonnez sans mesure aux caprices de vos femmes. Ecoutez, vous tous qui jetez au hasard les serments, qui donnez à d'autres le pouvoir de vous damner, qui vous creusez à vous-mêmes un abîme. C'est bien ainsi qu'il se perdit. Il s'attendait à ce qu'elle allait lui demander ce qu'on demande dans un festin; ce que peut demander une jeune fille un jour de fête, de banquet, de plaisir : quelque objet de luxe ou de fantaisie, et non pas cette tête ! Et il fut déçu. Mais toutes les excuses ne lui serviront de rien. Bien qu'il ait eu la férocité d'un combattant de bêtes sauvages, il ne devait pas ainsi se laisser surprendre, ni se faire l'esclave de ses désirs tyranniques. — Et d'abord, qui n'eût pas frémi d'horreur en voyant placée sur la table cette tête sacrée, toute dégouttante de sang ? — L'inique Hérode ne frémit pas ; elle ne frémit pas, cette femme cent fois plus inique. Telles sont les femmes prostituées : elles sont ce qu'il y a de

plus effronté et de plus féroce. Si nous, à ce seul récit, nous frissonnons d'horreur, quelle impression n'eût pas dû produire le spectacle même? Que durent éprouver ceux qui virent au milieu de la table le sang qui dégouttait de cette tête fraîchement coupée? Mais la femme sanguinaire, plus sauvage que les furies, n'éprouva rien à cette vue : bien plus, elle était ivre de joie. Et cependant cette vue seule eût dû soulever l'âme de dégoût : mais elle ne ressentit rien, la femme meurtrière, altérée du sang des prophètes. Telle est la prostitution : elle fait non-seulement des débauchés, mais des meurtriers. Celles donc qui rêvent l'adultère, sont prêtes aussi à verser le sang de leur époux qu'elles outragent ; elles sont prêtes à oser un meurtre, deux, mille. Combien n'y a-t-il pas d'exemples de tels forfaits! Or celle-ci agit ainsi dans l'espérance qu'elle ensevelirait à jamais son crime dans l'oubli. C'est tout le contraire qui arriva ; car Jean cria d'une voix encore plus haute. Mais le scélérat ne voit que le présent ; comme le fiévreux quand il demande l'eau froide qui doit le tuer. Si elle n'eût pas égorgé son accusateur, elle n'eût pas divulgué son crime. Car les disciples de Jean n'avaient rien dit quand il avait été jeté en prison ; mais quand elle l'eut tué, ils se mirent à publier la cause de sa mort. Ils voulaient cacher le crime de la femme adultère, laisser dans l'ombre les misères du prochain ; mais ils furent ainsi forcés de tout dire, et ils racontèrent tout le forfait. Pour qu'on n'attribuât point une cause honteuse à cette mort, ils furent contraints à tout divulguer. Ainsi, plus on fait d'efforts pour cacher un crime, plus on lui donne d'éclat. On n'efface point un crime par un crime : on l'efface par la confession et le repentir.

» Mais voyez comme l'évangéliste est modéré dans son récit, comme il atténue le forfait autant qu'il le peut.

Il plaide pour Hérode : *Hérode*, dit-il, *avait juré, il y avait des témoins, il en fut affligé*. Et pour la jeune fille : *Elle fut poussée par sa mère ; elle apporta la tête à sa mère*. — Comme s'il disait : Elle accomplissait l'ordre qu'elle avait reçu. Car les justes pleurent non sur les victimes, mais sur les auteurs de l'iniquité : ceux-là seuls, en effet, sont vraiment malheureux. Celui qui fut à plaindre, ce n'est pas Jean, mais ceux qui tuèrent Jean. Imitons cet exemple : n'insultons pas notre prochain parce qu'il est coupable ; mais cachons sa faute selon notre pouvoir ; faisons-nous un cœur vraiment chrétien. L'évangéliste a bien parlé avec douceur d'une courtisane, d'une femme sanguinaire. Il ne dit pas : *La femme sanguinaire et scélérate* la poussa ; mais : *Sa mère* la poussa ; il emploie à dessein les termes les plus doux. Et toi, tu accables de reproches et d'outrages ton prochain ; tu ne peux même parler de ton frère qui t'a offensé, avec la modération de l'apôtre envers une courtisane ; tes expressions sont cruelles, sanglantes : *Scélérat, pervers, artificieux, sot*, voilà les termes dont tu t'esers. Nous avons l'air de bêtes sauvages ; on dirait que nous parlons à un être d'une autre nature que nous ; nous entassons les outrages, les insultes, les malédictions. Ce n'est point ainsi que font les saints ; ils pleurent sur les pécheurs au lieu de les maudire : imitons-les. Pleurons sur Hérodiade, pleurons sur ceux qui lui ressemblent.

» Il y a encore aujourd'hui bien des festins semblables à celui-là. On n'y égorge point Jean, mais les membres mêmes de Jésus-Christ, et cent fois plus cruellement. Ce n'est pas une tête sur un plat, que demandent ceux qui dansent à ces festins : ce sont les âmes des convives. En les enchainant à eux, en les poussant à des amours illégitimes, en introduisant des courtisanes, ce n'est pas leur tête qu'ils leur enlèvent, mais ils égorgent leurs

âmes ; car ils en font des débauchés , des adultères , des prostitués. Et ne venez pas me dire que , quand l'ivresse du vin vous a appesantis , et que vous voyez une courtisane mêler à sa danse des propos obscènes , vous n'éprouvez rien pour elle ; que , vaincus par la séduction , vous n'êtes pas poussés à la débauche. Vous éprouvez du moins ceci , qui est horrible : les membres de Jésus-Christ deviennent les membres d'une courtisane. La fille d'Hérodiade n'est pas là : mais le diable qui dansa en sa personne , danse aussi dans la personne de ces femmes ; il prend les âmes des convives ; il les prend , et s'en va.

» Mais supposons que vous évitiez l'ivresse : vous participez à un autre péché bien plus grand. Ces festins , c'est le fruit d'une foule de rapines. Regardez non point les plats qui sont sur la table , non point les mets : mais d'où viennent toutes ces choses ? Pensez-y : elles viennent de l'avarice , de la rapine , du vol , de la violence. Telle n'est pas leur source , dites-vous. Tant mieux ; je le souhaite. Mais si de ce côté le festin n'a rien de honteux , ce luxe du moins est chose honteuse. Ecoutez en quels termes le prophète condamne ces festins , quand même la source n'en serait pas impure. « Malheur à vous qui buvez du vin précieux et qui vous parfumez des premiers parfums ! » Voyez-vous comme il s'élève contre ces délices ? Ce qu'il attaque , ce n'est point l'avarice , c'est la débauche. Quoi ! tu manges outre mesure , quand le Christ n'a pas même le nécessaire ! On te sert à profusion une foule de mets : lui n'a pas même du pain sec ! Tu bois du vin de Thasos , et tu ne lui as pas même donné un verre d'eau quand il avait soif ! Tu t'étends sur un lit moelleux et riche , et lui grelotte à l'air froid de la nuit ! Eh ! que tes festins ne soient pas le fruit de ton avarice , ils sont encore coupables ; car ils ne sont pas nécessaires :

et à Jésus-Christ tu ne donnes pas même le nécessaire, quand c'est lui qui te donne de quoi vivre dans les délices. Si tu étais le tuteur d'un enfant ; si, en administrant ses biens, tu le laissais dans la dernière misère, combien de gens t'accuseraient ! Les lois mêmes te puniraient. Et tu as pris les biens de Jésus-Christ, et tu les prodigues follement, et tu penses qu'il ne t'en demandera pas compte ? Je parle ainsi, non pour ceux qui introduisent des prostituées dans leurs festins : à de telles gens je ne parle pas, pas plus qu'à des chiens ; ni à ceux qui ont dépouillé leur prochain pour engraisser des convives ; je n'ai rien de commun avec eux, pas plus qu'avec des porcs ou des loups. Il s'agit de ceux qui jouissent de leurs propres biens, et n'en font point part à d'autres ; de ceux qui dépensent follement l'héritage paternel : ceux-là non plus ne sont pas innocents. Pouvez-vous échapper aux reproches et aux accusations, quand un parasite se gorge à votre table, comme le chien qui est là, et que Jésus-Christ ne vous paraît pas digne de s'y asseoir ; quand le misérable qui vous fait rire est comblé de présents, et que celui qui vous offre en récompense le royaume des cieux n'en reçoit pas la moindre parcelle ; quand l'un n'a qu'à dire un bon mot pour s'en aller le ventre plein, et que l'autre, qui nous enseigne des choses sans lesquelles nous ne différons en rien des chiens, ne vous semble pas digne du même bienfait ? Frémissez donc de ce que vous faites, vous qui frémissez à mes paroles. Chassez les parasites, faites asseoir à votre table Jésus-Christ. S'il partage avec vous le sel et les mets, il vous sera un juge miséricordieux : il a égard à l'hospitalité de la table. Si les brigands le font, Dieu ne le fera-t-il pas ? Rappelle-toi comment il justifia à table la prostituée ; les reproches qu'il fit à Simon, lui disant : — Tu ne m'as pas donné un bai-

ser. — S'il te nourrit, bien que tu ne fasses pas ainsi, à plus forte raison te récompensera-t-il si tu es bien-faisant. Ne dédaigne pas le pauvre parce qu'il se présente sale et en haillons ; mais dis-toi que c'est Jésus-Christ qui se présente en sa personne dans ta maison. Ne lui adresse donc plus de dures paroles, qui te sont si ordinaires envers les pauvres qui viennent à toi, et que tu traites d'importuns, de paresseux, et d'autres noms plus amers encore. Pense, quand tu parles ainsi, à ce que sont pour toi tes parasites. A quoi te sont-ils utiles dans ta maison ? Ils rendent le festin plus agréable, dis-tu ? En quoi donc plus agréable ? Par les soufflets qu'ils reçoivent ? par les obscénités qu'ils débitent ? Quoi de moins agréable que de voir frapper celui qui a été fait à l'image de Dieu ; que de trouver du plaisir à un tel abaissement, de faire de sa maison un théâtre, d'encombrer un festin de mimes, d'imiter les désordres de la scène, quand on est noble et libre ? Qu'y voit-on, en effet ? Des soufflets et des farces. — Voilà ce que tu appelles un plaisir. Quand il faudrait en gémir, en sangloter, en pleurer ; quand il faudrait ramener ces malheureux à une vie honnête, au sentiment de leurs devoirs, tu les convies aux blasphèmes, aux propos obscènes : et voilà ce que tu appelles un plaisir ! Ce qui te conduit à la géhenne, tu le crois un plaisir ! Quand le parasite, en effet, ne trouve pas de bon mot, il se tire d'embarras par des blasphèmes et des jurements. Y a-t-il là matière à rire ? N'y a-t-il pas plutôt matière à larmes et à sanglots ? Quel homme sensé oserait parler ainsi (1) ? »

(1) T. VII, in Matth., p. 557 et sqq.



TABLE.

	Pages.
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE PREMIER. — <i>De la naissance de Chrysostôme à sa promotion au siège de Constantinople.</i>	17
CHAPITRE II. — <i>Chrysostôme à Constantinople.</i>	41
§ I.	41
§ II. — Réforme du clergé.	45
§ III. — Chute d'Eutrope. — Révolte de Gainas. — Rôle de Chrysostôme.	66
§ IV.	88
§ V.	112
§ VI.	130
CHAPITRE III. — <i>La Charité.</i>	133
§ I.	133
§ II.	134
CHAPITRE IV. — <i>Le Commentateur.</i>	165
§ I.	165
§ II.	168
CHAPITRE V. — <i>Le Controversiste.</i>	183
§ I.	183
§ II.	186
§ III.	190
§ IV.	199
§ V.	211
§ VI.	216
CHAPITRE VI. — <i>L'Orateur.</i>	225
§ I. — L'Eloquence des Pères.	225
§ II. — Education de l'orateur. — La Mère. — La Bible. Le Désert.	232
§ III. — Libanius.	247

	Pages.
CHAPITRE VII. — <i>La Composition</i>	253
CHAPITRE VIII. — <i>La Personnalité de l'orateur</i>	281
§ I.	281
§ II.	284
§ III.	299
CHAPITRE IX.	307
§ I. — De la Prédication morale.	307
§ II. — Du Libre Arbitre et de la Pénitence.	313
§ III. — Des Vices.	325
§ IV. — De l'Enseignement moral.	341
CHAPITRE X. — Le Style.	359
§ I.	359
§ II.	362
MEURTRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.	387

